3 1761 03575 4290

LA
TUNISIE
Pays de
PROTECTORAT FRANÇAIS

Texte et Aquarelles
PAR
CHARLES LALLEMAND

LA TUNISIE

PAYS DE PROTECTORAT FRANÇAIS

LA TUNISIE

PAYS DE PROTECTORAT FRANÇAIS

TEXTE ET DESSINS

PAR

CHARLES LALLEMAND

AQUARELLES TIRÉES EN COULEURS

PARIS
ANCIENNE MAISON QUANTIN
LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES
MAY & MOTTEROZ, DIRECTEURS

1892

DT
245
L3

LIBRARY
MAY 31 1962
UNIVERSITY OF TORONTO
796252

A CEUX QUI ONT PLACÉ LA TUNISIE SOUS LE PROTECTORAT
DE LA FRANCE;
A CEUX QUI ONT AFFERMI ET DÉVELOPPÉ
DANS CETTE PARTIE DE L'AFRIQUE DU NORD
LA PUISSANCE ET L'INFLUENCE FRANÇAISES

J'offre respectueusement ce livre à nos grands compatriotes civils et militaires, hommes d'État, ministres et consuls; — aux colons, soldats et marins qui auront fait la Tunisie nouvelle.

A la mémoire de GAMBETTA *et de* CHANZY ;

A LÉON ROCHE, ROUSTAN, PAUL CAMBON, MASSICAULT ;

A S. E. le cardinal LAVIGERIE ;

Aux généraux CAMPENON, SAUSSIER, FORGEMOL DE BOSTQUÉNARD, BRÉART, LOGEROT ;

Aux écrivains français qui ont encouragé une entreprise dont le succès eût été impossible sans l'assistance de l'opinion publique;

A nos Chambres françaises;

A nos ministres des affaires étrangères, MM. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, JULES FERRY, DE FREYCINET, FLOURENS, GOBLET, SPULLER *et* RIBOT, *qui, dans les choses de Tunisie, sous la présidence de* M. GRÉVY *comme sous la présidence de* M. CARNOT, *n'ont eu qu'une même politique, inspirée par la plus haute et la plus patriotique sagesse.*

Mon premier volume a montré *Tunis et ses Environs.*

Le présent livre a pour objet de faire apprécier la Tunisie par la France et de la décrire dans toutes ses régions, si différentes les unes des autres, de Bizerte à Nefta, de Tabarka à Zarzis.

Il fait ressortir la valeur du pays protégé et les avantages qu'en peut retirer le pays protecteur.

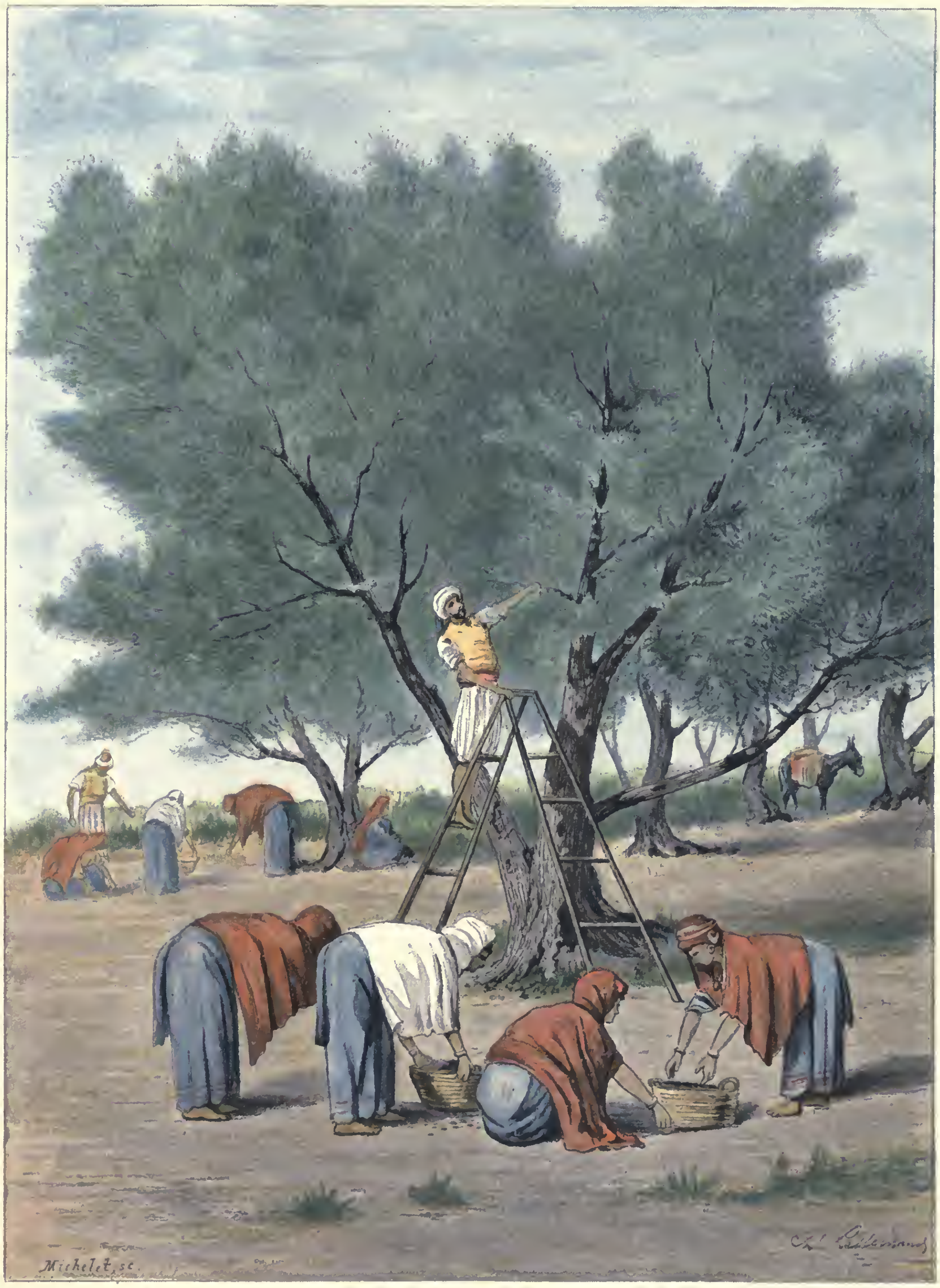
Il montre combien de colons, d'industriels et de fonctionnaires y sont venus réunir leurs efforts en vue de se créer une vie plus large, sans cesser d'être intimement attachés à la mère-patrie.

Il met en relief le prodigieux développement des importations françaises en Tunisie et des exportations tunisiennes en France, lorsqu'à peine le dixième du territoire tunisien est exploité; il indique les résultats à espérer quand des chemins de fer permettront de faire pénétrer la colonisation européenne dans les riches contrées centrales, où le climat est celui de la France, où d'immenses étendues, d'une fertilité merveilleuse, sont encore incultes.

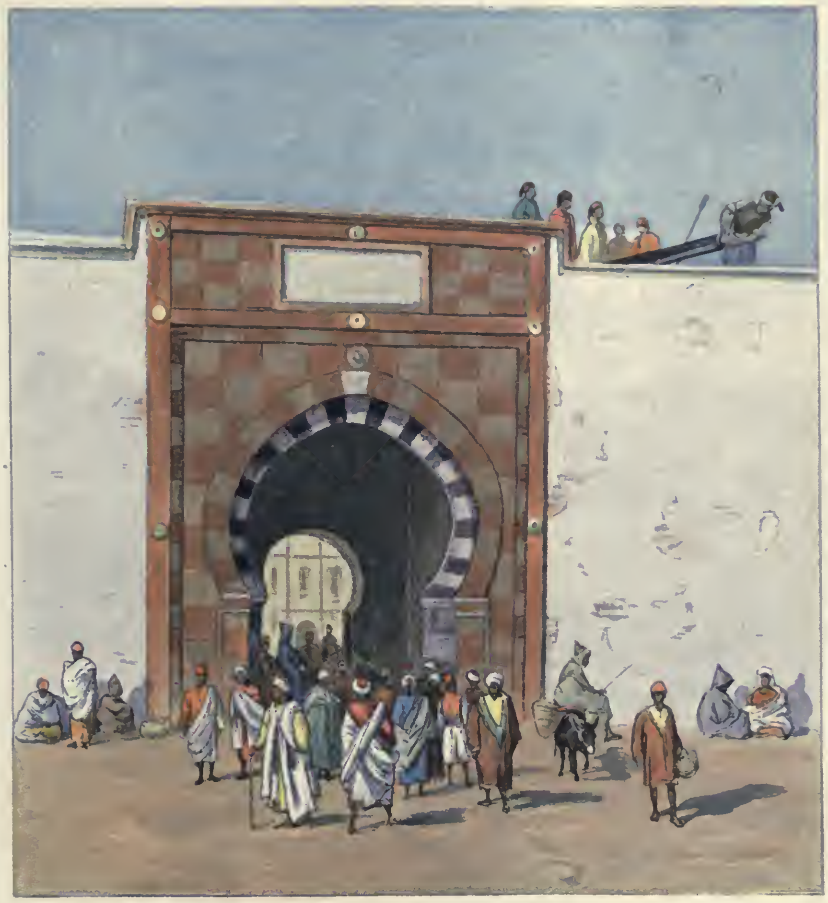
Il prouve que la province Africa, qui fut le joyau de l'empire romain, peut devenir le joyau de la République française, sous ce régime du Protectorat si bien approprié aux besoins des pays musulmans.

Il établit enfin que le Protectorat français a trouvé le plus précieux concours dans le loyal bon vouloir de Son Altesse le Bey Ali et de ses ministres, aussi bien que dans le caractère pacifique et intelligent de la population indigène.

CHARLES LALLEMAND.


Michelet, sc.

LA CUEILLETTE DES OLIVES DANS LE SAHEL.



BAB-DJEDID, A SOUSSE.

LA TUNISIE

I

Mon premier volume, tout entier consacré à Tunis, a été un tableau des mœurs et des usages qui font de la plus grande ville du nord-africain une cité exceptionnelle, pleine d'attraits. S'il a pu avoir quelque mérite, c'est celui de montrer des coutumes et des costumes qui, s'ils ne sont pas appelés à disparaître, subiront de sérieuses transformations sous le vent de progrès qui souffle sur la Tunisie.

Tout autre est l'objectif du présent livre. Fatalement, il sera comme le reflet d'une aurore nouvelle. Il présage et envisage le brillant avenir réservé à cette belle province *Africa*, qui fut l'un des plus beaux joyaux de l'empire romain.

Plusieurs touristes ont visité le littoral de la Régence, les escales des paquebots leur ayant permis de donner quelques heures à Sousse, à Sfax ou à Gabès. Quelques heures ! et c'est tout. Pour les bien voir, pour rayonner autour des villes du littoral, c'est par semaines qu'il faut compter, à cause du temps qui s'écoule entre les passages de bateaux.

L'étranger néglige rarement de faire une longue visite à Kairouan, grâce à un petit chemin de fer installé par nos troupes lors de l'occupation, et qui est exploité aujourd'hui par la Compagnie de Bône-Guelma.

Après l'excursion à la ville sainte, le touriste doit à peu près, comme l'on dit, tirer l'échelle. Un voyage dans l'intérieur de la Tunisie est encore une affaire d'État; on ne saurait l'entreprendre comme un simple déplacement.

Qu'on en juge : pour arriver jusqu'au pays des dattes, pour visiter Gafsa, Tozeur, El-Oudiane et Nefta, je n'ai pas fait moins de 800 kilomètres à cheval.

Je sais bien que l'on peut, à la rigueur, y arriver en voiture, et l'on cite mainte dame musulmane de Tunis ayant fait le pèlerinage à la Koubba de Sidi-Bou-Ali de Nefta. Mais à quel prix ? Un voyage de huit à dix jours pour aller... et autant pour revenir à Tunis.

Il est également possible d'arriver, en beaucoup moins de temps, à Tozeur et à Nefta, en prenant le chemin de fer de Souk-Ahras à Tébessa ; mais il reste encore 225 kilomètres environ à parcourir pour parvenir à Nefta, par Fériana, Gafsa et Tozeur. On laisse alors de côté tout le centre tunisien, cet admirable pays des Hauts-Plateaux, littéralement couvert de ruines romaines et où, grâce aux altitudes, le climat est exactement celui de la Gascogne.

Ces difficultés actuelles, qui disparaîtront demain, grâce aux bonnes routes et aux chemins de fer, suffisent pour expliquer que les voyageurs européens, je dirai plus, les Tunisiens même, qui connaissent Ellès, Maktar, Sbiba, Sbéïtla, Kasserine et Haydra, peuvent se compter sur les doigts.

Ces contrées admirables, jadis si peuplées, sont à peu près inconnues. Dans quelques années, lorsqu'une voie ferrée conduira de Kairouan vers l'ouest, dans le cœur même de la haute Tunisie, les colons et les touristes y afflueront.

Que ce livre précurseur soit alors de quelque utilité : c'est toute mon ambition !

On m'avait dit bien souvent (et, je dois l'avouer, je me le disais aussi à moi-même) qu'en publiant un second volume je me heurterais à d'inévitables redites, et que mes nouvelles aquarelles risqueraient de n'apparaître que comme des reflets de celles du volume précédent.

Cette crainte a été vite dissipée ; et le lecteur peut, du reste, en feuilletant ce volume, constater que rien ne ressemble, même de loin, au texte et aux aquarelles de *Tunis et ses environs*.

A ma grande joie, au fur et à mesure que je m'enfonçais dans ce merveilleux pays et que je recueillais des documents, je constatais que, non seulement la Régence et Tunis sont choses distinctes, mais que les diverses régions même de la Tunisie sont absolument différentes les unes des autres. Ceux qui connaissent parfaitement ce pays et sa population diront avec moi que la Kroumirie ne ressemble pas au Cap-Bon ; le Sahel est une contrée à part, et qui n'a rien de commun avec les Hauts-Plateaux du centre; Sfax est une ville unique et Gabès une ville exceptionnelle; Djerba est une île originale; le pays de Matmata diffère du Nefzaoua; Gafsa n'est pas le Djerid et les oasis ne se ressemblent même pas. Si, par exemple, l'on connaît l'oasis de Gabès, on ne peut se faire qu'une idée inexacte de celle de Tozeur, et réciproquement.

En résumé, par leur orographie et leur climat, par les mœurs et les coutumes de leurs habitants, par les produits du sol et de l'industrie, les diverses régions de la Tunisie sont si différentes, que l'on s'explique le développement économique extraordinaire que ce pays a atteint sous la domination romaine. C'était, et il peut encore devenir, le pays de l'échange par excellence.

Une si grande variété ne peut être que la conséquence d'une distribution géologique toute particulière qu'il est bon d'examiner ici.

L'orographie du centre et du nord de la Régence est produite par un rameau extrême qui se détache de la grande chaîne de l'Atlas, près des hauts plateaux voisins de Tébessa, se dirige vers le nord-ouest, traverse toute la Tunisie en écharpe, et va mourir au milieu des flots, à l'extrémité de la presqu'île du Cap-Bon, dernier effort des soulèvements du sol africain cherchant à rejoindre les montagnes de la Sicile !

Ce rameau subit cependant une interruption, car une dépression considérable interrompt la chaîne de montagnes à la hauteur du golfe de Tunis. C'est ainsi que se sont produites les riches plaines de Soliman (*Sliman*), de Grombalia, de Turki, de Menzel-Bouzalfa, qui vont, par un col très aplati et très large, déboucher sur la côte orientale à Birloubitte (*Bir-el-biod*). Cette énorme dépression permet de continuer à peu de frais le chemin de fer de Hammam-Lif jusqu'à Hammamet et Nabeul, reliant la capitale à la côte orientale de la Régence.

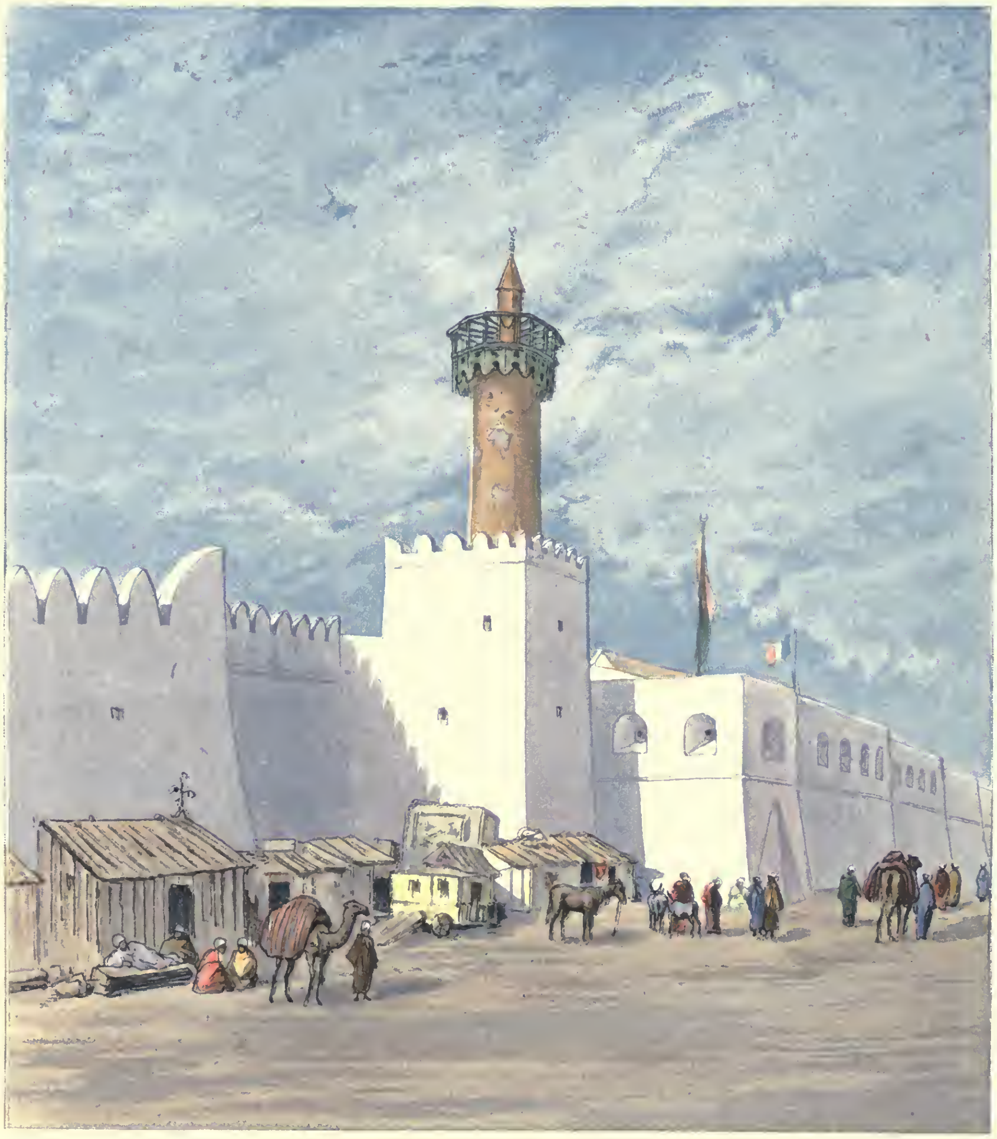
Au nord de Soliman, vers M'Raïsa, la chaîne se relève pour occuper ensuite toute la presqu'île du Cap-Bon, dans laquelle elle dessine des vallées merveilleuses, où le climat est délicieux, assaini par les vents de deux mers.

Un autre massif de la chaîne de l'Atlas s'oriente vers le nord, puis il s'infléchit vers le nord-est, pour s'abaisser définitivement entre Bizerte et Mateur. Il touche la mer au Cap-Blanc. C'est là que vivent les Kroumirs, les Nefzas et les Mogods. Plusieurs bassins côtiers descendent de cette montagne, notamment celui de l'Oued-el-Kébir, qui débouche à Tabarka, dont les riches minières sont considérables. A l'extrémité est, un certain nombre de vallées aboutissent aux plaines de Mateur et renferment un lac d'eau douce, le *Garaât-el-Iskeul,* relié au lac de Bizerte par une courte rivière qui porte le nom d'*Oued-Tindja.* Le versant sud de ce rameau et le versant nord du rameau central forment la fameuse et si fertile vallée arrosée par la Medjerdah.

La chaîne centrale dirige ses eaux vers la rive droite de cette rivière par une série.

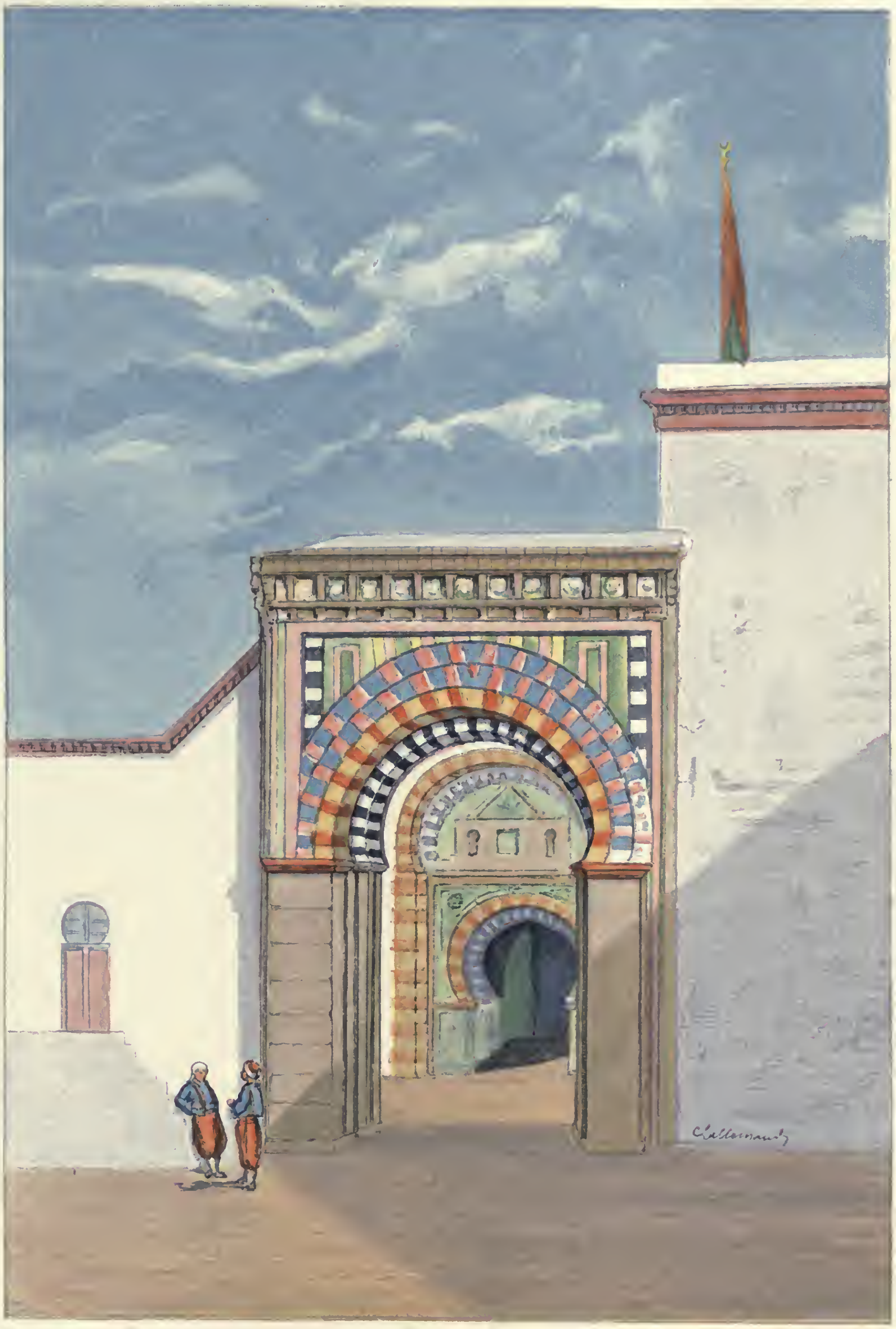
de bassins secondaires, dont les principaux sont ceux de l'Oued-Mellègue, de l'Oued-Tessa et de l'Oued-Miliane.

Le versant opposé du massif central amène les eaux de tous les bassins dans un réservoir commun, le lac Kelbia, situé au nord-ouest de Sousse et au nord-est de Kairouan. Il est plus abondant encore que celui de la Medjerdah.



LES REMPARTS DE SOUSSE, AU BORD DE LA MER.

Entre ces deux bassins s'en développe un autre de moindre importance, presque parallèle au cours de la Medjerdah, celui de l'Oued-Miliane, qui se jette près de Radès dans le lac de Tunis, après avoir traversé la belle plaine du Mornag, où s'épanouissent les riches vignobles de nombreux colons français.


C. Lallemand

LA PORTE DE LA KASBAH DE SOUSSE.

Quelques bassins secondaires viennent arroser l'immense domaine de l'Enfida, qui confine au lac Kelbia.

La chaîne centrale de la Tunisie va mourir au sud dans le chott Rharsa. Toutes les eaux de la partie méridionale du massif qui ne tombent pas dans le lac Kelbia sont recueillies par l'oued qui passe à Gafsa, auquel on donne des noms différents suivant les contrées qu'il traverse, ainsi que cela est l'habitude en Algérie. Cet oued immense, dont le cours dépasse 200 kilomètres, prend naissance vers Tébessa. Un de ses affluents, alimenté par des sources intarissables, arrose la Zaouïa de Fériana. L'oued arrose la grande oasis de Gafsa, puis traverse un pays sablonneux, et son lit desséché va se perdre dans les chotts après un parcours à travers les grandes plaines désertiques de Gourbata, de Gouïfla et de Tarfouï, dont il prend successivement les noms.

Il résulte de cette configuration que l'on peut diviser le pays en plusieurs régions : celle des Hauts-Plateaux, celle des Grands-Bassins, celle du Littoral et celle des Oasis.

Les hauts plateaux de la chaîne septentrionale ont comme point central Aïn-Draham ; c'est le pays des fameux Kroumirs. Les hauts plateaux de la chaîne centrale comprennent les contrôles civils du Kef, de Maktar et une grande partie du contrôle de Kairouan et du commandement militaire de Gafsa. Leurs altitudes varient de 700 à 1,400 mètres. On y trouve la ville du Kef, les postes militaires de Souk-el-Djema, de Fériana et d'Adjeb-el-Aïoun, destinés à tenir en respect les nomades de l'intérieur, jadis assez turbulents.

Sur le versant nord de la chaîne centrale, on trouve Tunis, Zaghouan, toutes les localités riveraines de la Medjerdah et celles de la plaine de Soliman.

Le littoral nord comprend Bizerte, Porto-Farina, la Marsa, Carthage, la Goulette, les ports du Cap-Bon, parmi lesquels Kélibia, Nabeul et Hammamet. Le littoral moyen est sans contredit la partie la plus peuplée et la plus civilisée de la Régence. Il porte le nom de *Sahel tunisien.* Ce Sahel fait en quelque sorte suite au colossal domaine de l'Enfida. De Sidi-Bou-Ali, où commencent les bois d'oliviers, jusque vers Ksour-es-Sef et le cap Kapoudiah, c'est une succession de jardins, au milieu desquels on compte un très grand nombre de villes et de villages. On y remarque Sousse, Monastir et Mahdia, qui sont des ports importants, et des villes arabes de l'intérieur dont la population atteint souvent le chiffre de 10,000 à 12,000 habitants, comme Moukenine et M'Saken, par exemple.

Le littoral sud comprend la grande ville de Sfax, les ports de Maharès et de la Skrira, la jeune et prospère ville de Gabès, la fameuse île de Djerba et Zarzis, notre poste extrême du côté de la Tripolitaine.

Le pays des Oasis est celui qui s'étend au sud d'une ligne que l'on tracerait de Sfax à Gafsa. C'est la contrée désertique qui entoure ces grands chotts, dont on avait rêvé de faire une mer intérieure. Au nord des chotts, on remarque Tozeur, le groupe d'El-Oudiane, Nefta et El-Hamma. Au sud, se trouvent de nombreuses oasis, Douz, centre du commandement militaire, et les postes de Tataouim et de Douiret, qui surveillent la frontière.

Le peu de géographie que l'on vient de lire était nécessaire pour s'orienter dans ce pays presque inconnu en dehors du littoral.

La division en régions naturelles nous servira donc de cadre pour la description de la Régence de Tunis.

Je commencerai par la côte orientale, de Sousse à Djerba et Zarzis.

En attendant qu'un chemin de fer relie Sousse à la capitale, on a le choix entre le trajet par mer et le voyage en voiture.

La Compagnie Transatlantique et la Compagnie italienne font chacune un voyage par semaine. La première le jeudi, la seconde le mercredi. C'est l'affaire d'une nuit. Le vapeur lève l'ancre vers cinq heures du soir; et il se trouve en rade de Sousse dès l'aube, pour peu que le temps soit convenable.

La vue de Sousse, à l'arrivée par mer, est admirable. Le matin, au soleil levant, c'est une ville rose qui émerge d'une mer d'émeraude.

Sousse s'offre aux yeux comme une longue ville en amphithéâtre, dominée par sa Kasba, entourée tout entière de murailles sarrasines qui lui font une gracieuse collerette de créneaux blancs.

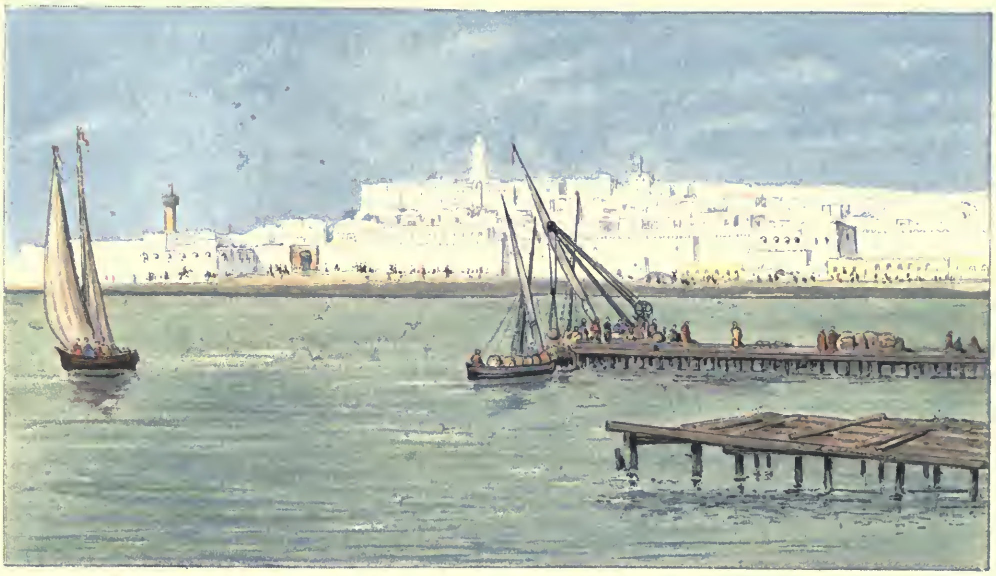
Par terre, le voyage est un peu long, mais fort intéressant. On arrive d'abord à Grombalia, qui est devenu le siège d'un contrôle civil. Et, s'étant mis en voiture à sept heures du matin à l'arrivée du train à Hammam-Lif, on peut, si l'attelage est bon, atteindre Enfidaville vers trois heures de l'après-midi. En faisant venir une voiture de Sousse, on peut arriver dans cette ville pour le dîner, vers sept heures.

C'est long et un peu fatigant, mais on ne regrette pas sa peine[1]. Du reste, ce procédé de locomotion ne coûte pas sensiblement plus que le trajet par mer, si l'on est trois ou quatre[2].

---

[1] Je ferai plus loin la description de la contrée parcourue.

[2] Il faut compter 60 francs de voiture pour l'Enfida, et 30 francs de là à Sousse : soit environ 100 francs avec les pourboires. Quatre premières en bateau coûtent à peu près le même prix.



VUE DE SOUSSE DU COTÉ DE LA MER.

II

SOUSSE

Sousse a subi la fortune commune de toutes les villes de la côte. Colonie phénicienne d'abord, colonie romaine sous Trajan, qui l'a nommée *Hadrumetum,* détruite par les Vandales, relevée par Justinien, ruinée par les Arabes (le grand conducteur de l'invasion, Okba, en avait fait enlever les pierres pour bâtir Kairouan), relevée vers le x^{e} siècle, Sousse finit par être, sous les Turcs, un repaire de pirates.

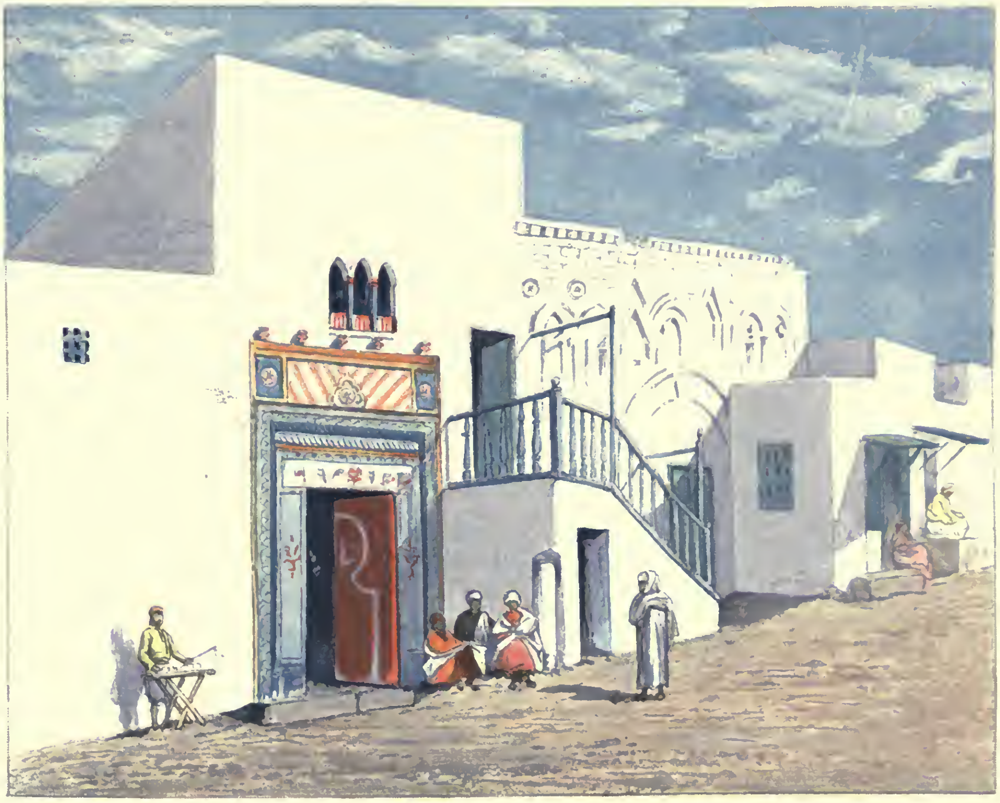
Comme toutes les villes de la Tunisie, Sousse est une mine inépuisable de trouvailles archéologiques, surtout sur l'emplacement de l'ancienne ville romaine, un peu au nord de la ville actuelle. C'est là que nos officiers ont découvert l'une des plus belles et des plus grandes mosaïques connues. Cette mosaïque fait aujourd'hui l'ornement du musée du Bardo, où elle occupe une salle entière.

Je recommande les minarets de Sousse aux architectes. Plusieurs d'entre eux sont d'un art très pur. Malheureusement, l'accès des mosquées est interdit aux chrétiens, comme à Tunis.

On entre à Sousse par trois portes. *Bab-Djedid* (porte neuve), que l'on voit de la mer au milieu des remparts, avec sa décoration polychrome à damiers rouges et jaunes. *Bab-Bahar* (porte de la mer) est à la droite des remparts. Cette porte est en quelque sorte double. L'une des voûtes conduit du quai à une seconde porte percée sous le bordj de l'artillerie. Le grand cimetière, situé au nord de la ville, est dans l'axe de cette seconde porte. En dehors, un marabout curieux et un grand abreuvoir, où l'on voit toujours des groupes pittoresques.

Bab-er-R'arbi (porte du couchant) est à côté de la Kasbah, sur le sommet de la colline. C'est par là qu'arrivent les caravanes et presque tous les paysans qui apportent les denrées à la ville. A visiter le matin. On y voit beaucoup de nomades.

La ville forme un rectangle dont les grands côtés sont parallèles à la mer. Ce rectangle est partagé, dans sa longueur, par quatre rues, coupées elles-mêmes par cinq autres voies qui montent directement de la mer au sommet de la colline. Ajoutez que ces rues sont coupées d'une multitude d'impasses et de ruelles, et vous aurez la physionomie générale du plan de Sousse.



HAMMAM ET CAFÉ DANS UNE ANCIENNE ÉGLISE BYZANTINE.

A voir le café de la Coupole (*Kaoua-el-Koubba*), établi sous les voûtes d'une ancienne basilique byzantine. Ce café est des plus pittoresques.

Le *Kaoua-el-Koubba* n'est pas le seul vestige de l'époque chrétienne. Il y a aussi le *Kassar-er-Ribat* (château du faubourg). On l'appelle également *Kassar-el-Mrabot* (le château des moines). L'on croit que ce fut là un couvent fortifié : chrétien d'abord, musulman ensuite. C'est aujourd'hui une école franco-arabe. Le vestibule du monument, dont le niveau est en contre-bas du sol de la rue, est construit avec des fragments romains, entre autres avec des colonnes cannelées fort belles sans chapiteaux, mais couronnées de consoles feuillues d'une certaine allure. A l'intérieur, on voit des cellules autour d'une cour découverte, semblable aux cours des caravansérails persans. Une haute tour cylindrique a successivement dû servir de phare et de minaret.

Parmi les zaouïas, mon ami Saladin, un architecte doublé d'un savant archéologue, m'a signalé celle de *Sidi-Bou-Fétata,* où il a découvert, sous le seuil d'une porte, une inscription avec de nombreux titres de colonies : *Flavia, Ulpia, Frugifera*... celui-ci, sans doute, à cause des navets énormes que cette contrée produisait (et produit encore), et dont les habitants d'Hadrumète bombardèrent, dit-on, un César.

La Kasbah est curieuse. Il faut demander à visiter la salle d'honneur du 4e régiment de tirailleurs, dans laquelle les officiers ont réuni un grand nombre de pièces archéologiques très belles. Montez sur les remparts de la Kasbah, jusqu'à la gendarmerie, vous y jouirez d'un panorama magnifique. A l'est, la mer. Et, tout autour de la ville, à perte de vue, des forêts d'oliviers. Par les embrasures on voit des tableaux ravissants, tout encadrés.

Mais le présent et l'avenir de Sousse nous font quelque peu négliger son passé. Sousse vient de recevoir une impulsion importante par suite de la loi douanière de 1890. Le vote de cette loi est pour la Tunisie, et plus particulièrement pour Sousse, un bienfait inappréciable. Le commerce et l'industrie du Sahel ont pris un essor extraordinaire, et, si je puis dire, une assurance dont on ne se serait pas douté. Les agriculteurs de la contrée ont trouvé des débouchés tout à fait inattendus, surtout pour les céréales, qu'ils vendent à des prix très rémunérateurs, et nous avons vu jusqu'à six vapeurs réunis sur la rade de Sousse, venant charger des céréales.

Le prix des olives s'est, par suite, élevé sensiblement. Il avait presque doublé en ces six dernières années ; mais, depuis la loi douanière, il n'a fait qu'augmenter par suite de l'exportation extraordinaire des huiles.

Les indigènes apprécient aussi bien que les Européens les avantages si généreusement octroyés au pays protégé par la France. Ils traitent mieux leurs arbres et apportent tous leurs soins à la fabrication de l'huile. Ils cultivent maintenant avec ardeur des arbres naguère négligés.

Les nomades eux-mêmes ont ressenti les effets de la situation nouvelle. M. Tauchon, contrôleur civil à Sousse, très au courant de leurs mœurs et de leurs habitudes, les a engagés, par circulaire, à mieux cultiver. Il est allé jusque dans les tribus pour leur donner de vive voix les meilleurs conseils. Il leur a aussi fait comprendre qu'il fallait renoncer, pour leurs troupeaux, à cet affreux mouton à grosse queue, qui n'est vendable en France qu'en cas de pénurie, et le remplacer par des races supérieures, comme celles d'Algérie ou celles de Provence (de la Crau).

Mais l'effet le plus extraordinaire produit par la loi douanière est la tendance à la « sédentarisation » des tribus nomades. C'est ainsi que le caïd des Souassi, homme d'une grande intelligence, possédant de réelles capacités commerciales, vient de fixer dans une habitation *bâtie* le siège de sa smala, abritée naguère sous la tente. Plusieurs notables de la tribu sont en train d'imiter cet excellent exemple. Les plantations d'oliviers et l'intérêt mettront de la fixité dans la cervelle des nomades.

Il est utile d'ajouter que tous les indigènes du Sahel tunisien, qu'ils soient sédentaires ou nomades, sont très intelligents, industrieux et commerçants dans l'âme. Dès que les Européens apportent quelque amélioration, ils les imitent.

« S'ils font ainsi, c'est que ce doit être bien... Faisons de même », se disent-ils.

Aussi, là plus qu'ailleurs, il faut prêcher d'exemple.

Ils n'hésitent pas à abandonner leurs vieux moulins à huile, pareils à ceux des Romains, pour un outillage perfectionné.

Mais parlons de l'huile tout à loisir.

Les impôts payés par l'olive et par l'huile sont un des plus gros revenus du gouvernement tunisien ; le nombre des oliviers recensés s'élève aujourd'hui à plus de dix millions (de plus, on peut évaluer à trois millions environ ceux non recensés), les huileries s'y chiffrent par milliers. Or il nous faut bien donner ici à l'olive la place qu'elle mérite, en raison du rôle qu'elle joue dans l'économie de la Régence.

III

Les anciens donnaient à l'olivier le nom d'*arbre de Minerve*. L'olive était le *fruit de Minerve*.

Minerve pour les Romains, *Athêna* pour les Grecs, cette déesse était, dans l'origine, la personnification du principe humide, de la vapeur d'eau suspendue dans l'éther, des nuages fécondants. Suivant la légende, Jupiter ayant dévoré la nymphe Métis (la Sagesse), en éprouva une si violente migraine, qu'il pria Vulcain de l'en guérir en fendant la tête d'un coup de hache. Minerve naquit toute casquée de cet olympien trépan. Je préfère de beaucoup la tradition libyenne de l'époque pélasgique, qui fait naître l'Athêna Tritogénie non loin du lac Triton [1], d'une conversation intime entre Neptune et la nymphe de ce lac, dans le Sahel tunisien !

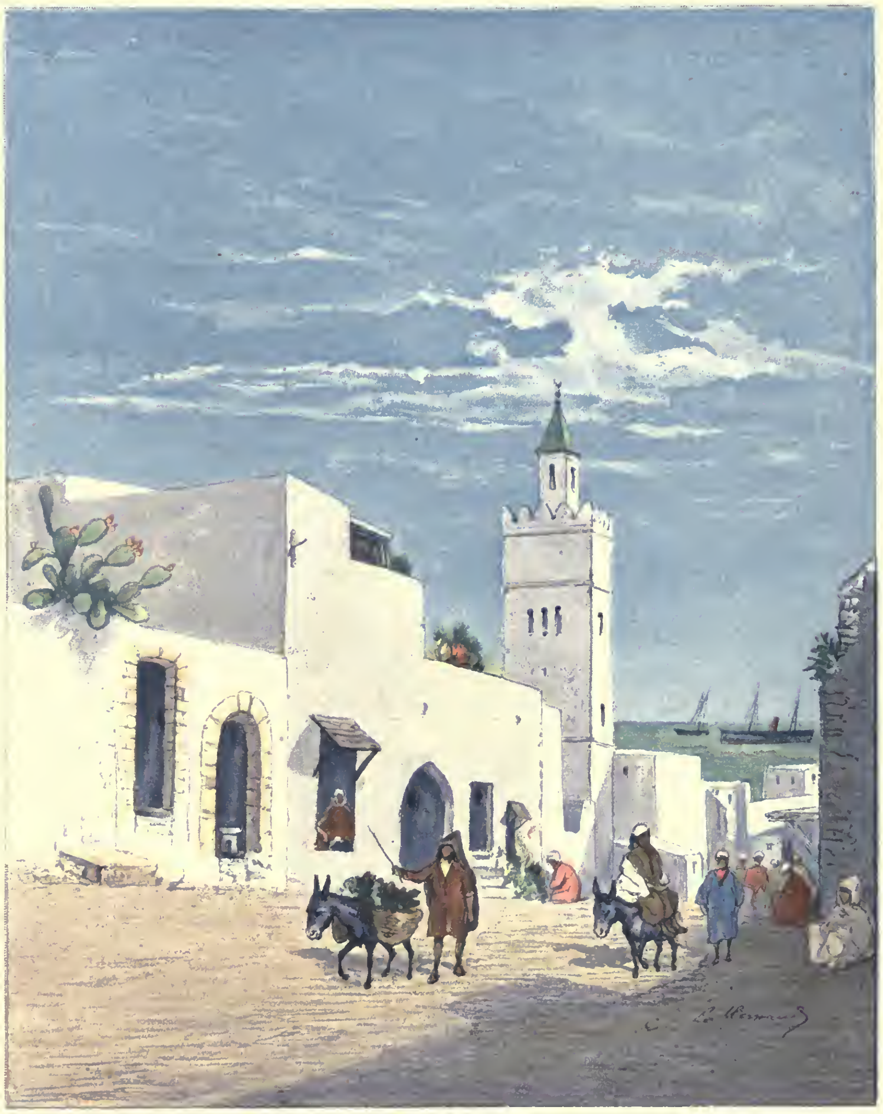
J'aime à placer la naissance de la déesse qui préside aux travaux domestiques, aux travaux de l'aiguille, du métier à tisser et du fuseau, au milieu d'une contrée aujourd'hui encore renommée pour ses tissus, ses tapis et ses couvertures, comme l'est celle qui comprend Akouda, Kairouan, Oudreff, Gafsa, Tozeur et Djerba.

Il me plaît aussi de fixer dans le Sahel tunisien les premiers ébats de la divinité à laquelle sont consacrés l'olivier et l'olive, et de penser que cette contrée bénie, couverte de près de cinq millions d'oliviers, fut le berceau légendaire de la déesse de la sagesse, de la prudence et du travail, la *Minerve Ergané* des Grecs, ou Minerve ouvrière.

---

[1] Qui ne serait autre que le lac *Kelbia*.

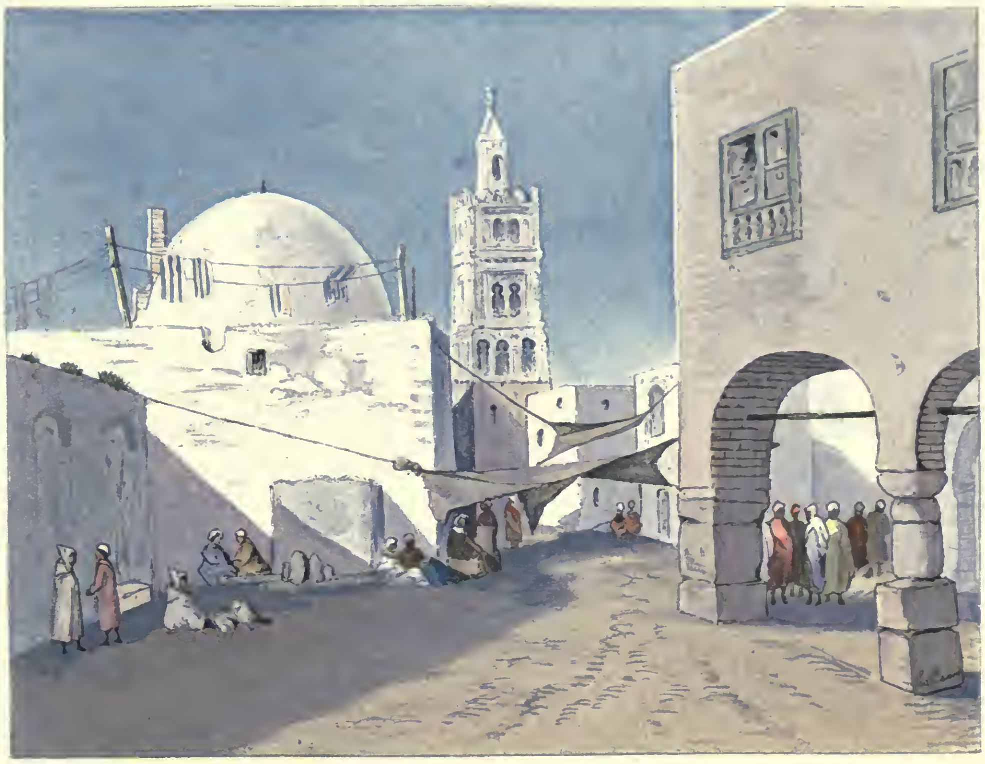
On donne le nom de Sahel aux collines côtières de l'Afrique septentrionale. Le massif de collines situé entre la mer et la plaine de la Mitidja, où se trouve Alger, constitue le Sahel algérien. Le Sahel tunisien longe la côte orientale de la Régence, et il n'est ni moins riche, ni moins plantureux que celui d'Algérie.



UNE RUE DE SOUSSE.

La ville de Sousse peut être considérée comme la capitale du Sahel tunisien, pays couvert d'arbres magnifiques, oliviers, figuiers, caroubiers, amandiers et abricotiers;

c'est un jardin colossal, qui s'étend vers l'intérieur à 12 ou 15 kilomètres, et qui couvre la côte, du nord au sud, sur une longueur de plus de 100 kilomètres. En certains endroits, surtout entre Monastir et Mahdia, ces jardins sont féeriques. De mars à juillet, ils sont chargés de fleurs, de fruits et peuplés d'oiseaux. Même en décembre et en janvier, c'est, sous les sombres frondaisons d'oliviers magnifiques, un perpétuel gazouillement, où les chants et les pépiements des pinsons, des chardonnerets, des verdiers, des alouettes, des bruants, des tarins, des linots et des traquets peuvent à peine se distinguer les uns des autres, tant ils s'entre-croisent et se confondent. Et ce sont à chaque pas des envolées d'oiseaux devant le voyageur émerveillé.



PLACE DU MARCHÉ A SOUSSE.

Mais la vie des oiseaux n'est pas la seule qui anime le Sahel tunisien. Ce coin de terre est un des plus peuplés du globe. Si l'on pouvait monter en ballon captif à Sousse, on verrait autour de soi un sombre tapis d'oliviers étendu sur la terre, piqué de taches blanches très rapprochées les unes des autres. Ce sont les villes et les villages semés dans l'immense forêt.

J'ai un jour accompagné M. Robert, vice-président de la municipalité de Sousse, dans une petite tournée qu'il a faite pour visiter les *maceras* (huileries) situées au nord de la ville : aller et retour, nous avons fait environ 15 kilomètres. Quel fut mon étonnement, lorsqu'après ce faible parcours je constatai que j'avais visité Hamman-

Sousse (4,000 habitants), Akouda (4,000 habitants), Kalla-Kébira (5,000 habitants), Kalla-Srira (3,000 habitants), sans compter des localités que j'ai aperçues de la route! Une autre fois, M. Cavaillon m'invita à visiter son usine de M'Saken. La distance est d'environ 12 kilomètres; nous avons trouvé sur notre chemin le village de Zaouiet-Soussa (2,500 habitants) et celui d'Oksiba (3,000 habitants), avant d'atteindre M'Saken, qui ne compte pas moins de 12,000 âmes. Ces localités sont exclusivement indigènes. On n'y trouverait pas 2 pour 1,000 d'Européens.

Entre Monastir, Mahdia, Moukeni et Djemal, qui sont de véritables villes, les villages sont plus rapprochés encore.

D'où vient cette densité de population? De la richesse du pays. D'où cette richesse? De l'olive.

On extrait l'huile de toutes sortes de graines, de pépins ou d'amandes. On en tire des poissons et de la graisse de certains animaux. En Suisse, on a même tiré de l'huile des hannetons. Enfin, l'on connaît des centaines de sortes d'huiles. Mais il y a une huile par excellence, celle dont l'emploi est infini, depuis l'alimentation jusqu'au graissage des machines : l'huile d'olive.

Dans beaucoup de langues, les mots *huile* et *olive* se ressemblent comme *Olea* et *Oliva* en latin : *Elaïon* et *Elaïa* en grec.

L'huile d'olive est la plus délicate, la plus agréable, la plus parfumée de toutes les huiles de table; l'acide oléique qu'elle renferme est un élément constitutif du savon; enfin, séparée de ses principes acides, elle devient une huile industrielle servant à l'entretien des machines délicates. On en extrait de la glycérine; elle sert à l'éclairage. Les pharmaciens l'emploient dans la confection des onguents et des cérats; les fabricants de toiles peintes, les teinturiers et beaucoup d'autres industriels ne sauraient s'en passer.

Les cent mille charrues arabes recensées en Tunisie sont en bois d'olivier. Les branches qui tombent par suite de la taille servent à cuire le pain, car, dans ce pays, les boulangers trouveraient difficilement d'autres combustibles pour chauffer leurs fours. Le bois de l'olivier est un très beau bois d'ébénisterie, jaune veiné de brun, très dur, dont on fait mille objets charmants.

L'olive est un aliment qui se consomme à l'état nature, verte ou noire, confite, en saumure, au vinaigre, et même farcie.

Est-il étonnant après cela que les anciens aient divinisé l'olivier; qu'ils en aient fait l'attribut de la plus belle de leurs déesses et qu'ils aient fait de son rameau le symbole de la paix?

Lorsque vient le temps de la récolte, vous n'entendez pas une conversation dans les rues de Sousse ou des villes arabes du Sahel, sans que le mot « zitoun » frappe vos oreilles, presqu'à chaque phrase.

Zitoun : c'est tout dire! Zitoun, c'est la richesse du pays; c'est l'olive.

Le passé, le présent et l'avenir du Sahel se résument dans ce mot : Zitoun!

Les céréales ont une importance considérable dans cette merveilleuse contrée ; mais l'olive prime tout.

L'olivier donne l'ombre à celui que le soleil menace ; il produit le bois, l'olive comestible en est issue ; il donne l'huile qui est la base de l'alimentation du peuple arabe, il fournit à l'exportation des millions de kilogrammes de ce produit ; c'est de lui que proviennent le savon, les plus fines huiles à graisser et la glycérine. Son bois est réputé le meilleur pour la construction des charrues et pour la charronnerie ; l'ébénisterie l'utilise pour les objets de luxe : ses racines et ses vieux troncs deviennent un bois de chauffage excellent.

Le Sahel ne compte pas moins de quatre millions d'oliviers recensés, qui rapportent environ huit cent mille francs au budget tunisien ; mais on en compterait beaucoup plus dans un recensement nouveau, puisque chaque année de jeunes arbres prennent l'âge de quinze ans requis pour la soumission à l'impôt du *Kanoun.*

Le « Kanoun » est l'impôt frappé sur chaque pied d'olivier du Sahel ; contrairement à ce qui se passe dans le nord de la Régence, où l'impôt, frappé sur le produit, se nomme « Achour » : c'est-à-dire la dîme. Une fois le Kanoun payé, l'intérêt du propriétaire de l'arbre est de le soigner et de lui faire rapporter le plus de fruits possible.

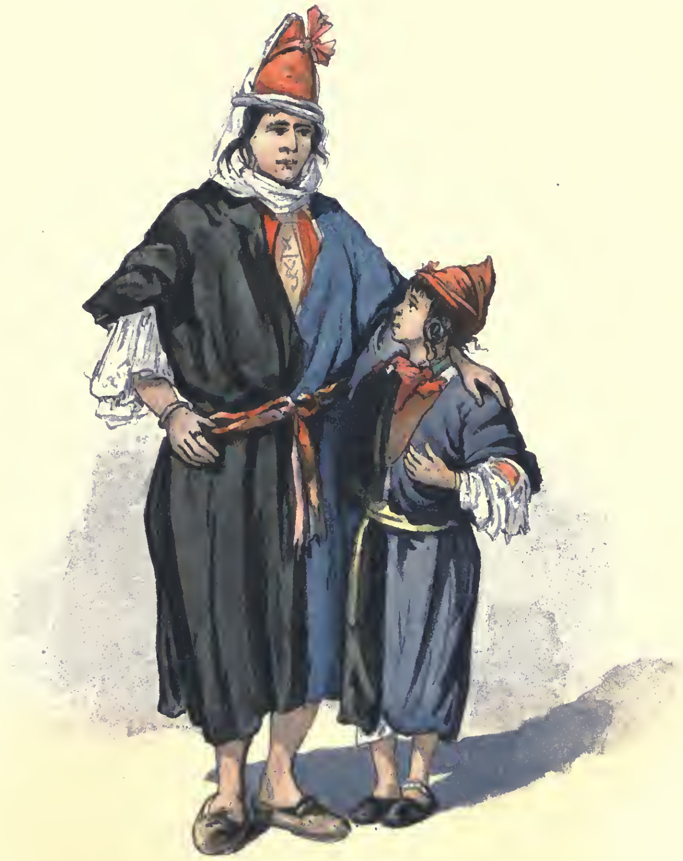
Si l'habitant du Sahel ne fait pas produire davantage son olivier, c'est qu'il ignore certains procédés de culture et de taille usités en Europe, et qu'il mutile l'arbre lors de la taille et de la cueillette, compromettant ainsi les récoltes ultérieures. Il ne laboure pas toujours convenablement. Je dois constater cependant que ses procédés d'irrigation sont curieux, ainsi que j'aurai l'occasion de le montrer.

Il y a toujours de la ressource avec l'indigène du Sahel, qui est observateur et imitateur. J'en ai eu la preuve dans plusieurs localités, et particulièrement à M'Saken. La Société des Huileries du Sahel possède un certain nombre d'oliviers autour de l'usine qu'elle a créée auprès de cette ville arabe, et elle leur donne les soins en usage dans la Provence. Elle a commencé par chausser les pieds des arbres, afin de protéger leurs racines contre le soleil et le vent, en les recouvrant de terre. L'effet a été sensible, la santé des arbres ainsi traités s'est visiblement améliorée. Aussitôt les Arabes d'alentour se sont mis à chausser leurs oliviers. Les Arabes apprennent par les yeux ; ils suivent l'exemple qu'ils tiennent pour bon : et le meilleur, pour les amener à perfectionner leurs cultures, c'est de créer chez eux des champs d'expérience et de démonstration. Je n'ai pas à donner ici une leçon d'arboriculture et je me contenterai d'indiquer ce qui serait à faire pour doubler la production de l'olive, sans qu'il soit nécessaire de planter un olivier de plus dans le Sahel.

La cueillette des olives commence en novembre et se termine en février ou en mars. Le plus fort de la récolte a lieu en décembre et en janvier, lorsque les indigènes ont terminé leurs labours. Dans tout le Sahel, la cueillette est une sorte de fête, comme les vendanges chez nous. On s'installe dans les jardins d'oliviers, on y passe la journée, on y mange ; il en est même qui y campent, lorsque les oliviers sont trop éloignés de leur domicile.

La famille et les amis forment de petites caravanes, qui quittent le bourg ou le village dès l'aube avec tous les ustensiles nécessaires, portés par des ânes ou même par des chameaux. Le matériel n'est pas compliqué : une échelle, de grandes toiles, des couffins, des bâts et des sacs.

L'échelle surtout mérite une mention. Elle est double, mais très incommode. Haute de plus de deux mètres, elle ne se compose que de trois ou quatre échelons, dont le trop grand écartement rend, par suite, la manœuvre difficile. On ne saurait trop recommander aux indigènes d'abandonner ces échelles lourdes, grossières, et si peu commodes, pour nos échelles doubles européennes, légères et pratiques.

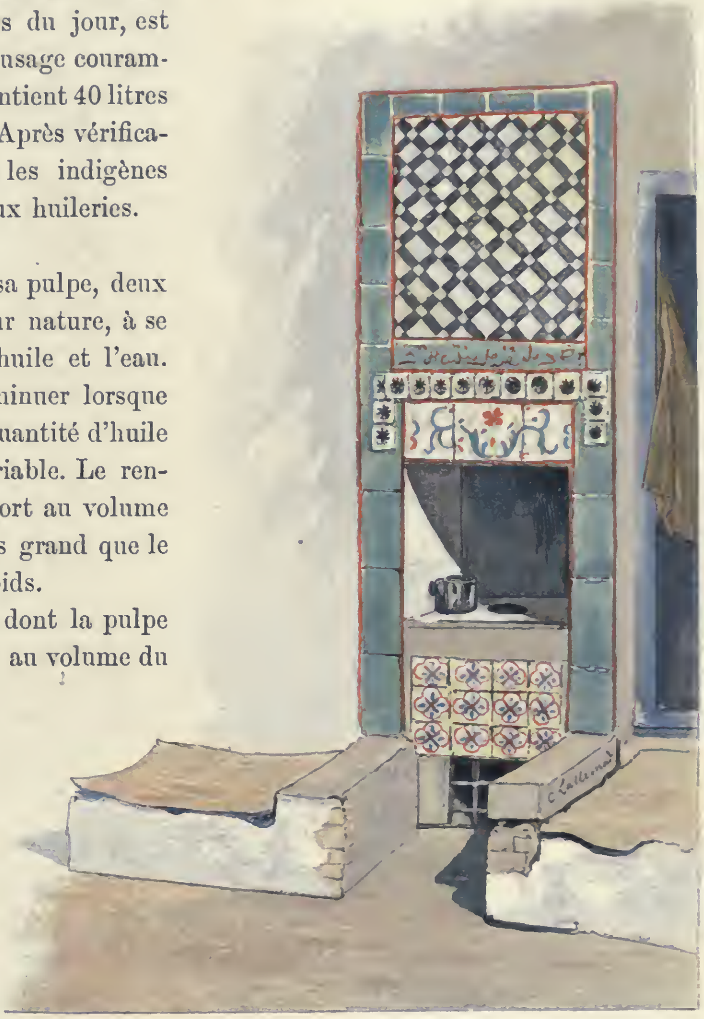


FEMME ET FILLETTE MUSULMANES, DE SOUSSE.

Les toiles sont étendues sous les arbres pour recevoir les olives qui tombent. Les sacs, les bâts, les couffins sont destinés à recueillir et à transporter le précieux fruit jusqu'aux usines, sur des arabas, sur des ânes ou sur des chameaux.

J'allais oublier un détail curieux. Les indigènes soucieux du bon état de leurs arbres évitent de gauler les olives, opération qui mutile les branches. Ils arment leurs mains de petites cornes qu'ils mettent au bout des doigts. Ce qui leur fait des pattes de singes paresseux. Avec ces griffes improvisées, ils donnent sur les branches de vrais coups de peigne qui font tomber les fruits. De cette façon, ils évitent de blesser les oliviers... et leurs mains.

Mais avant d'être chargées, les olives sont triées et nettoyées par des femmes aux voiles rouges ou blancs, pittoresquement assises en rond. Il s'agit d'enlever les fruits trop verts, les morceaux de bois, les feuilles et les pierres. Après qu'il a été procédé à ce premier triage, trop souvent sommaire, les olives sont mesurées avant d'être portées aux huileries. La mesure principale, celle qui sert à fixer le cours du jour, est le *Kaffis*. Celle dont on fait usage couramment se nomme *Ouïba* et contient 40 litres (le kaffis est de 16 ouïbas). Après vérification, elles sont portées par les indigènes aux maceras, c'est-à-dire aux huileries.



UNE FONTAINE DANS LES SOUKS DE SOUSSE.

L'olive contient, dans sa pulpe, deux liquides qui tendent, par leur nature, à se séparer l'un de l'autre : l'huile et l'eau. La quantité d'eau peut diminuer lorsque l'olive se dessèche, mais la quantité d'huile qu'elle contient reste invariable. Le rendement de l'huile, par rapport au volume des olives, est d'autant plus grand que le fruit ridé a plus perdu de poids.

On apprécie les olives dont la pulpe est importante relativement au volume du noyau : car, le moulin écrasant tout en même temps, l'excès de noyau écrasé communiquerait à l'huile un goût âcre.

Les indigènes ont l'habitude de laisser fermenter et même moisir les olives dans des sortes de caveaux, au point que le parenchyme se ramollit et que le tout finit par former une masse compacte. Cette façon de procéder facilite certainement l'obtention de l'huile ; seulement cette huile acquiert pendant la fermentation un goût si désagréable qu'elle répugne au palais des Européens. Et cependant les indigènes ne l'aiment qu'avec ce haut goût qui empeste les rues de Tunis dans lesquelles il y a des fritureries !

IV

La première opération consiste à mettre les olives en pâte en les broyant. Presque toutes les huileries, en général, avec plus ou moins de perfectionnements dans l'outillage et plus ou moins de soins et de propreté dans la manière d'opérer, font usage, pour écraser les olives, de cylindres en pierre d'un diamètre de 60 à 70 centimètres, roulant sur un massif en maçonnerie élevé au-dessus du sol de 1 mètre à $1^{m},50$, comme le figurent les aquarelles des pages 33 et 37. La surface horizontale sur laquelle circule la meule s'appelle le lit. Les plus belles colonnes des monuments de l'antiquité ont eu pour destinée dernière de servir de rouleaux dans les moulins à huile des Arabes !

Les indigènes emploient à peu près exclusivement le chameau pour actionner leur moulin à huile. S'il vous arrive, en passant dans les rues de Sousse, de Monastir ou de Moukenine, de voir un de ces ruminants regardant philosophiquement dans la rue, sa tête impassible passée dans la baie d'une fenêtre ou émergeant d'un portail tout crasseux et graisseux, vous pouvez dire que c'est l'enseigne vivante d'une macera arabe. Comme il y a toujours au moins deux chameaux dans une petite macera indigène, l'un qui se repose pendant que l'autre fait tourner les meules, celui qui se repose se distrait quelque peu, sa pitance absorbée, en regardant passer le monde dans la rue.

L'animal qui travaille a les yeux bandés, pour éviter qu'il n'ait le vertige. Le plus souvent on lui applique à cet effet, sur les yeux, des cônes tressés en paille ou en alfa, liés entre eux et posés comme une paire de lunettes. Ces cônes sont assez élevés pour laisser dans leur cavité le jeu des cils, et l'énorme animal semble avoir les yeux en dehors, comme les langoustes. D'autres fois, on se contente de leur mettre sur le front quelque vieille loque.

Le chameau a son point de traction situé au-dessus du garrot, à la naissance de la bosse. Les traits vont alors rejoindre une longue pièce de bois, sorte de palonnier fixe, solidaire avec les meules. Tantôt cette pièce lui passe sous le ventre, entre les jambes; tantôt elle se trouve derrière lui.

Ce n'est pas tout : une corde fixée sur la pièce de bois, non loin de l'axe de rotation, est attachée au museau de l'animal. Lorsque celui-ci met l'appareil en mouvement, cette corde, conducteur fictif, le tire en avant. Que de gens sont mus de la sorte, qui croient conduire les autres et qui sont menés par le bout du nez !

Quand l'olive est réduite en une pâte grasse d'un noir violacé, il faut en extraire l'huile. L'opération est basée sur cette différence de densité que toute personne qui a vu une veilleuse a pu constater. L'huile surnageant, il s'agit de la recueillir, et, emprisonnée dans la pâte, elle ne se dégage pas d'elle-même. En certains endroits reculés, les indigènes ont conservé les procédés des huileries romaines, phéniciennes même. Ces huileries primitives se nomment *darb el mâ,* parce que l'eau y est l'unique agent de l'extraction de l'huile.

Au lieu de presser la pâte d'olives, on la met dans des cuves en ciment ou dans de grandes jarres scellées dans un massif en maçonnerie, haut d'environ un mètre et disposé le long du mur. On y jette la pâte avec une certaine quantité d'eau chaude. Aussitôt un homme ou une femme, les jambes nues, se met à piétiner cette pâte, une main appuyée contre le mur. Ce singulier exercice est souvent accompagné de chants nasillards.

Ce travail a pour but, non d'écraser davantage l'olive — la meule a pleinement accompli cet office — mais de dégager les quelques particules d'huile restées dans les parties épaisses de la pâte et de leur permettre de surnager. Lorsque cette « danse de la cuve » paraît suffisante, l'agitateur se retire et, comme disent messieurs les chimistes, il laisse l'expérience à elle-même. Après quelque temps de repos, les parties d'huile mises en liberté par le piétinement dans la *darb el mâ* se sont élevées à la surface et on les décante. L'opération est recommencée aussi longtemps qu'il semble rester de l'huile dans la pâte.

La presse arabe est déjà un progrès sur cette façon de procéder aussi imparfaite que peu productive. Cette presse est monumentale. Elle consiste en un énorme levier en bois, long de 8 à 10 mètres, composé de plusieurs poutres de forme carrée, ayant une épaisseur d'environ 80 centimètres. L'une des extrémités de ce colossal levier est fixé à une rotule, et, lorsque celui-ci s'abaisse de toute sa longueur, la pression est énorme sur les scourtins empilés au plus près de la rotule.

Le *scourtin* est une sorte de poche ronde en paille, en crin ou en alfa, dans laquelle on met la pâte provenant du moulin à olives. On superpose les scourtins de façon à offrir le plus de matière possible à la pression du levier.

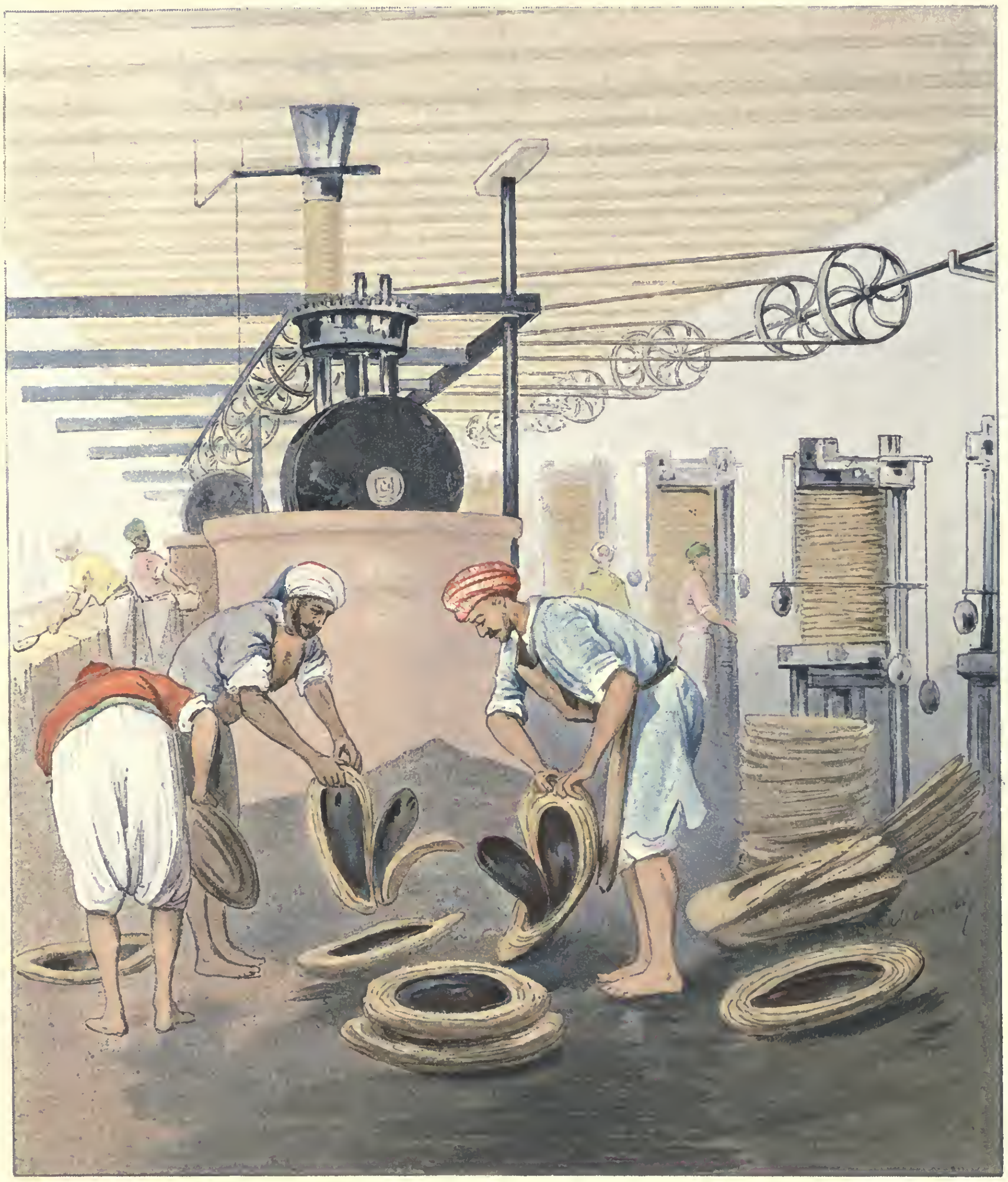
Les scourtins arabes ont près d'un mètre de diamètre. Le tourteau qui sort du scourtin après l'extraction de l'huile prend le nom spécial de *grignon*. Les indigènes donnent ce grignon, encore très riche en huile, à leurs chameaux, lesquels s'en pourlèchent les babines et mangent ainsi le plus clair du bénéfice.

Presque toutes les usines européennes et un grand nombre d'usines indigènes ont réalisé un sensible progrès en adoptant la presse en fer de construction française, actionnée par des barres dont l'effet est décuplé par l'addition de palans.

J'ai visité à Sousse une maison qui tient la tête de l'industrie de l'huilerie, aussi bien par l'importance de ses opérations que par la perfection de son outillage. Je crois même qu'on ne trouverait, ni en Provence, ni en Italie, ni en aucun pays producteur d'huile d'olive, un établissement de l'importance de celui que la *Société des huileries du Sahel tunisien* a installé à Sousse : celui-ci peut produire de 8,000 à 9,000 kilogrammes d'huile en un jour. En le décrivant, je mentionnerai également les autres usines mues par la vapeur et bien outillées, comme celles de M. Amédée Gandolphe et de la *Société des huileries et savonneries méridionales*, par exemple.

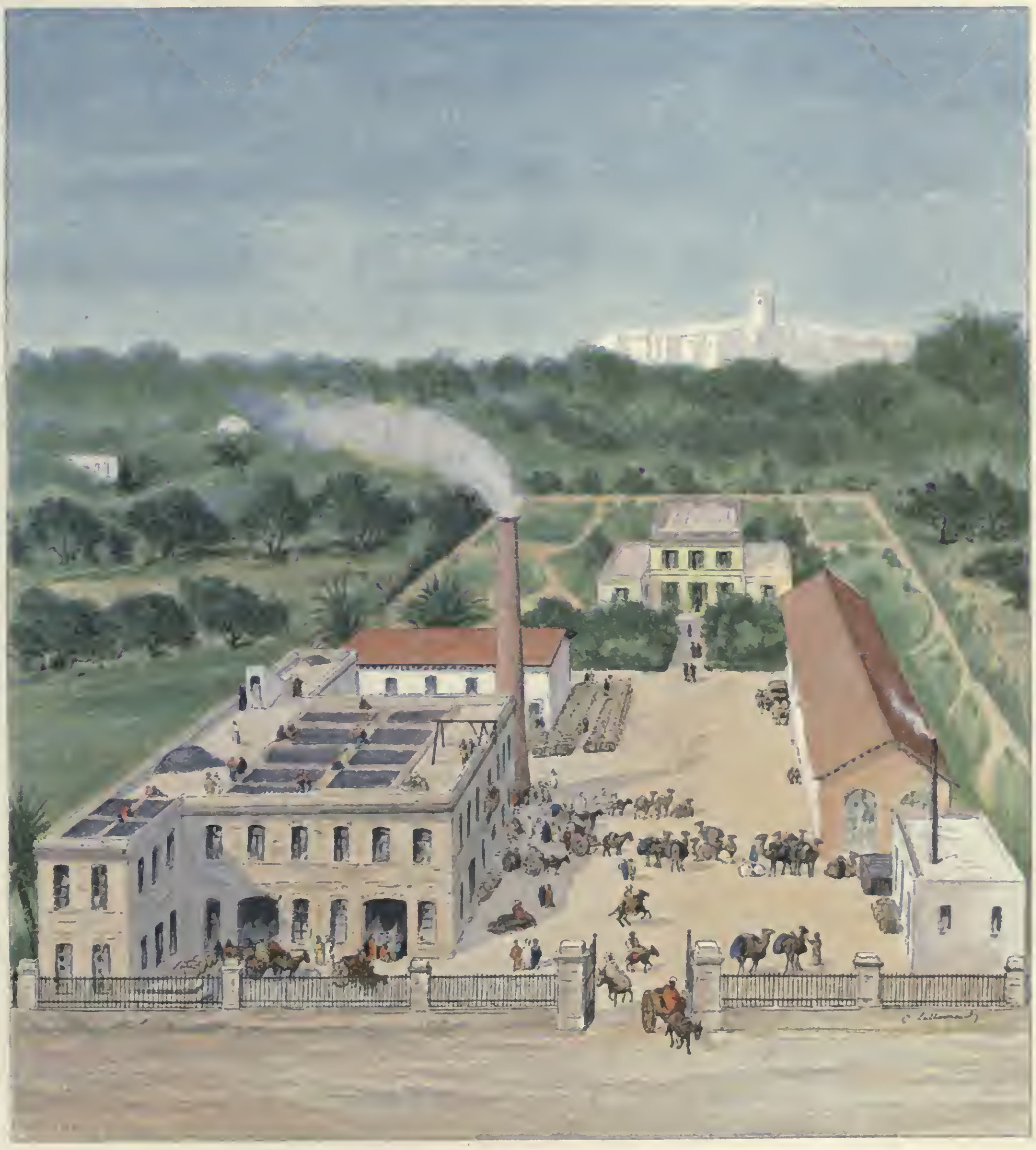
L'usine que je prends comme type des perfectionnements est située sur le bord de la mer, à quelques centaines de mètres des remparts de Sousse, vers le sud. Elle se compose d'un corps de bâtiment principal, rectangulaire, à deux étages, de plusieurs autres constructions accessoires et d'une fort belle maison d'habitation.

Les indigènes arrivent en foule : les uns conduisant des arabas chargées de sacs d'olives, d'autres amenant le précieux fruit sur des bâts portés par des ânes ou des chameaux. Cet encombrement forme un spectacle des plus pittoresques. Chacun, à son tour, dépose sa marchandise sous la corde mue par un monte-charge. Une griffe puissante saisit le sac ou le bât et l'élève au premier étage. .



INTÉRIEUR DE L'HUILERIE DU SAHEL : LES MOULINS ET LES PRESSES.

Toute la surface de ce premier étage est aménagée pour recevoir les olives. Proprement carrelé, le sol est divisé en compartiments au moyen de planches disposées verticalement et peut contenir, sans excès d'entassement, plus de 300 kaffis d'olives, c'est-à-dire de 15,000 à 20,000 kilogrammes d'olives. On pourrait encore, en cas de besoin, en loger autant sur la terrasse supérieure, disposée de même. Un employé spécial tient la comptabilité des arrivages.



L'USINE DE LA SOCIÉTÉ DU SAHEL TUNISIEN, A SOUSSE.

On ne met pas plus de 20 à 25 centimètres d'olives dans les compartiments, afin d'éviter la fermentation, et on ne les laisse jamais là plus de trois ou quatre jours.

Plusieurs emplacements sont réservés pour les indigènes, qui restent propriétaires de leurs olives et qui font fabriquer l'huile pour leur propre compte. Un prélèvement de 8 pour 100 sur le produit est opéré pour les frais de fabrication.

Les autres olives sont acquises par la Société du Sahel, qui les paye à deniers comptants et souvent à l'avance, sous forme d'achats à livrer. Ce dernier mode plaît beaucoup au plus grand nombre des indigènes, toujours besogneux et peu prévoyants; mais cela exige de gros capitaux de la part des industriels.

L'indigène qui a apporté les olives les fait mesurer sous ses yeux, par ouïbas (40 litres). Le compte se fait à haute voix, en répétant et en psalmodiant chaque nombre pendant tout le temps compris entre deux déversements d'ouïbas.

Mais les olives n'ont pas toujours été triées avec tout le soin nécessaire. Elles renferment souvent beaucoup de feuilles, de petites brindilles et même des cailloux, qu'il faut enlever pour assurer une bonne fabrication. Des femmes nomades sont engagées pour opérer ce nettoyage indispensable. Sur les trémies communiquant avec les moulins qui fonctionnent au rez-de-chaussée, se trouve un vaste entonnoir en bois dans lequel on jette les olives. Auprès de chaque entonnoir est placée une équipe de trois à quatre femmes préposées au nettoyage.

Il y a enfin au premier étage tout un arsenal de pièces de rechange, qui permettent de faire les réparations des machines sans perte de temps.

Le rez-de-chaussée de ce bâtiment est divisé, dans sa longueur, en deux parties égales, mais de niveaux différents. Le côté sud est au niveau du sol et forme une salle immense qui renferme une série de douze grands réservoirs en tôle de fer, pouvant contenir chacun de 10,000 à 12,000 litres. C'est là que l'huile d'olive séjourne, avant l'opération du filtrage.

Ce dernier travail terminé, l'huile est déversée dans d'autres réservoirs souterrains dont la capacité moyenne est de 25,000 à 30,000 litres. Ces énormes récipients portent le nom de *piles*. A l'abri de la lumière qui les décolore et de l'air qui les altère à la longue, les huiles y attendent leur mise en fûts pour l'expédition.

Dans cette salle, où passent des centaines de mille kilos d'huile d'olive, toute la manutention est automatique, et si merveilleusement agencée, qu'un seul homme suffit à la surveillance. C'est un indigène — cet homme n'a pas son pareil — qui opère le remplissage des fûts.

L'autre partie du rez-de-chaussée, le côté nord, est surélevée d'environ 1^{m},30. On a mis à profit cette surélévation pour loger sous le sol une citerne qui renferme l'eau douce, indispensable à la fabrication.

Quatre moulins à huile ou broyeurs, trois presses dites de préparation, dix presses, des pompes hydrauliques et des engins nombreux, plus un moteur à vapeur de 45 chevaux qui actionne tout ce matériel, occupent cette salle, à l'extrémité de laquelle un espace libre a été ménagé pour la manutention des grignons. Le long du mur sont rangées de nombreuses caisses doublées de fer-blanc, dans lesquelles on jette le liquide provenant des presses. Ces caisses portent le nom de *tinelles* et servent à la décantation.

Après le triage et le nettoyage, les olives sont jetées dans l'un des entonnoirs en bois communiquant avec les quatre broyeurs qui fonctionnent au rez-de-chaussée. Le surveillant de chaque moulin a sous la main une corde qui commande le clapet obturateur du fond de l'entonnoir. Il peut ainsi faire tomber les olives à volonté, dès qu'elles viennent à manquer sur le *lit* du broyeur. En cela ce moulin se distingue de son congénère arabe, sur lequel, ainsi que le montre l'aquarelle de la page 33, le surveillant jette les olives avec une sébile, au plus près de l'axe du pivot vertical.

C'est, je crois, le moment de dire un mot des moulins à huile romains et phéniciens, dont on rencontre de si nombreux vestiges en Tunisie, même dans des contrées où il n'y a plus d'oliviers à deux lieues à la ronde. On connaît dans leurs plus menus détails le moulin à olives (*trapetum*) et la presse à huile (*torcular*) de l'époque des guerres puniques, époque à laquelle tout le pays que nous appelons la Tunisie était couvert de forêts et de vergers.

Nous devons cette connaissance à la conservation du *Traité d'agriculture* (*De re rustica*) de Caton l'Ancien (147 av. J.-C.). Il nous apprend que les moulins à huile de son temps étaient conçus, dans leur ensemble, de la même façon que les moulins actuels. Un massif inférieur (*mortarium*) portait un pivot vertical (*miliarium*); sur ce pivot tournait un moyeu (*cupa*) auquel étaient attachées deux perches qui formaient les axes horizontaux des meules (*orbes*). Comme encore de nos jours, le moulin à huile avait pour principe l'action simultanée autour de deux axes, l'un vertical, l'autre horizontal.

Mais voici les différences : la meule romaine était de forme hémisphérique, la partie plate était tournée vers l'axe vertical et la partie convexe dirigée dans un bassin concave, avec assez de jeu entre le bassin et la meule pour laisser le noyau intact et n'écraser que la pulpe.

Aujourd'hui, chez les Arabes comme chez les Européens, les meules sont cylindriques et roulent sur un lit parfaitement horizontal, dont les bords seulement sont relevés. Les meules actuelles écrasent le noyau que les anciennes laissaient intact.

Dans l'usine de la Société du Sahel, tout est actionné par un puissant moteur à vapeur (45 chevaux). Les olives n'arrivent pas directement de l'entonnoir du premier étage sur le lit où sont placées les meules. Les fruits sont d'abord reçus dans un récipient placé tout en haut, près du plafond; de là ils sont distribués automatiquement dans deux conduits qui viennent les déverser sous chacune des meules.

L'action des meules doit être douce, égale et régulière ; ce doit être plutôt une sorte de pincement semblable à celui qu'on peut exercer sur de la pulpe d'olive en faisant glisser le pouce sur l'index pour faire apparaître l'huile. C'est pour cette raison que les moulins modernes sont construits avec le plus grand soin : en effet, il ne suffit pas d'écraser brutalement, il faut procéder de façon à extraire le plus d'huile dans le moins de temps possible.

Les moulins de la Société du Sahel réduisent les olives en pâte en moins d'une demi-heure. Cette pâte onctueuse, douce au toucher, de couleur noir violacé, coule dans une caisse placée dans le massif même. Au fur et à mesure qu'elle y tombe, une certaine quantité d'huile surnage. Cette huile sans mélange, cette *crème d'olives,* obtenue avant toute action de pressurage, est l'*huile vierge* par excellence. On n'en saurait trouver de plus parfaite ; elle est exquise.

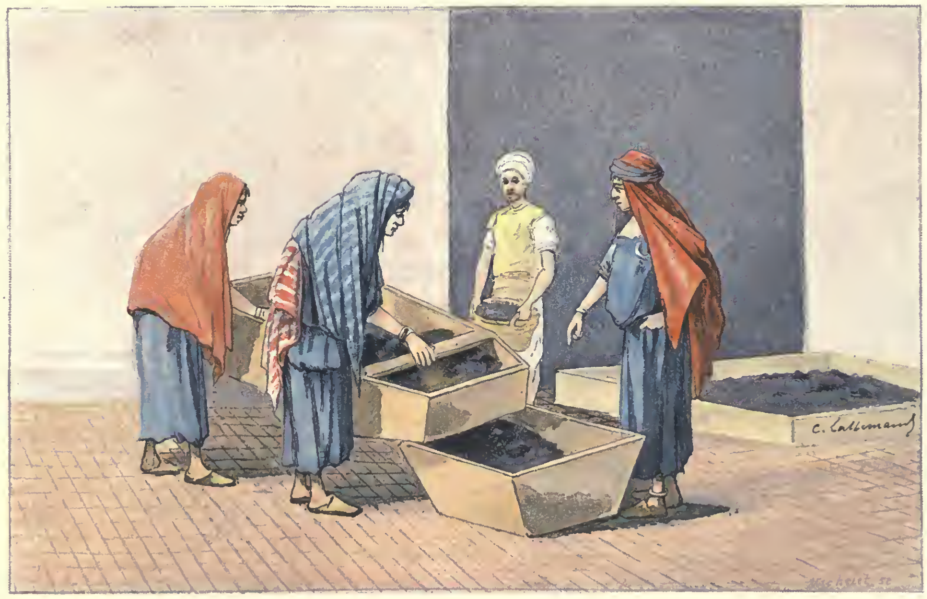
Du moulin, la pâte passe aux presses hydrauliques.

Et, tout d'abord, à l'une des trois presses préparatoires, de pression relativement faible, puisqu'elle ne dépasse pas 40,000 kilogrammes.

Ainsi que je l'ai déjà dit, la pâte d'olives est mise dans une espèce de grande poche ronde et plate, de la forme d'un béret. Ces poches sont empilées de façon à remplir tout l'espace vide des presses.

On leur donne le nom de *scourtins* ou de *scouffins,* suivant les localités.

C'est un art que celui de placer bien d'aplomb les scourtins superposés, afin d'éviter les déviations pendant la pression. Quelques ouvriers indigènes ont acquis, dans ce travail, une grande sûreté de main et de coup d'œil.



ÉQUIPE DE FEMMES NOMADES TRIANT LES OLIVES.

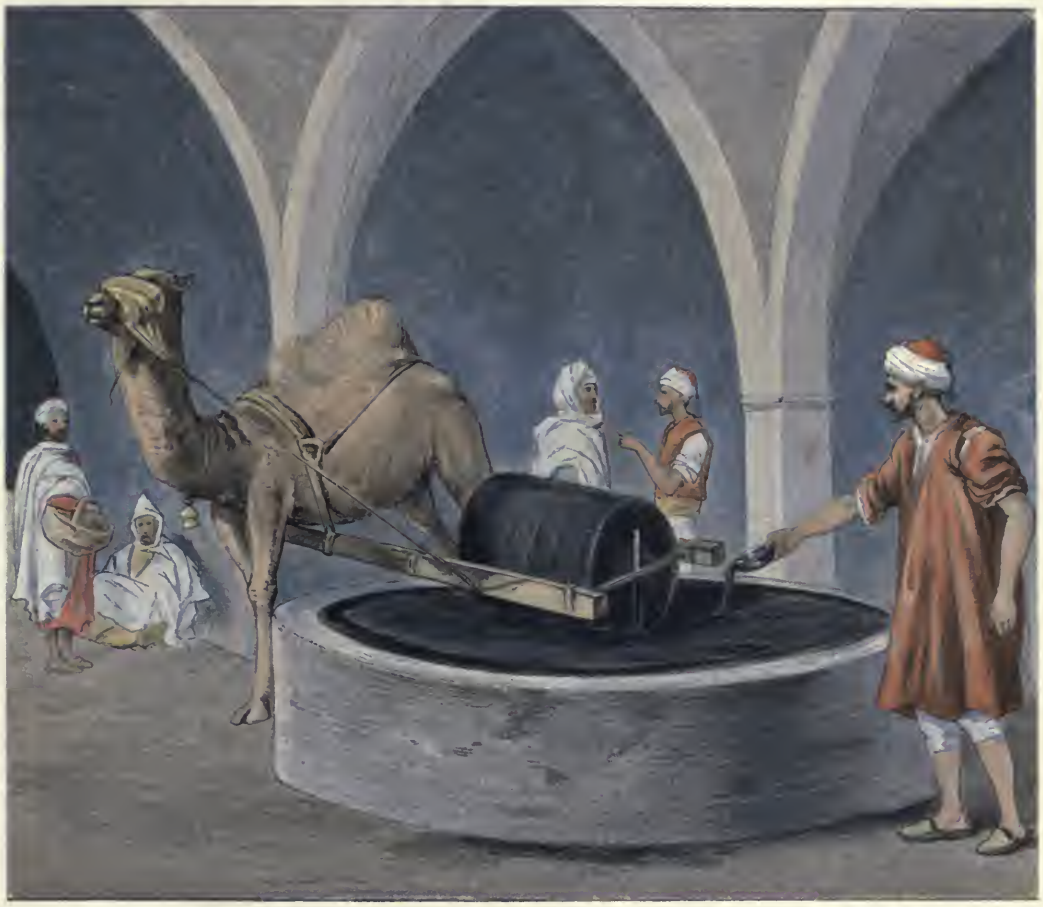
Je disais que la pâte, après avoir subi l'action des meules, passe aux presses préparatoires. Elle est alors gorgée d'huile et de jus d'olives, à ce point que le liquide coule par la seule pesanteur que les scourtins exercent les uns sur les autres. Le liquide résultant de cette première pression, faite sans le concours des arrosages d'eau chaude, est noir et très brillant. L'huile qui en provient est encore de l'huile vierge de première qualité.

Lorsque le scourtin sort des presses préparatoires, la pâte n'a pas donné toute l'huile qu'on en peut extraire, et c'est alors le moment de la faire passer aux hautes pressions, c'est-à-dire aux appareils hydrauliques qui donnent un effort de plus de 100,000 kilogrammes.

Cette fois, on a recours à l'eau chaude (à 30 ou 40 degrés).

Cette eau, projetée sur les scourtins au fur et à mesure qu'on les empile sous les presses, a pour mission d'entraîner l'huile que renferme encore la pâte. Elle joue le rôle de véhicule extracteur.

Au sortir de ces pressions énormes, la pâte, absolument sèche en apparence, prend le nom de *grignon*, et elle contient encore 9 pour 100 d'huile environ; mais il n'est plus possible d'employer les moyens mécaniques pour extraire les principes oléagineux. C'est alors le tour des procédés chimiques, et l'on a recours au sulfure de carbone.



MOULIN A HUILE ARABE DE KALLA-KÉBIRA.

Voilà donc les olives écrasées et la pâte pressurée. Que fait-on du liquide sorti des presses?

Ce liquide, formé d'huile, de l'eau naturelle qui est contenue dans l'olive ou jus de la pulpe et de l'eau chaude dont l'on a arrosé les scourtins pendant l'opération, est versé dans des *tinelles*. Comme nous l'avons déjà expliqué plus haut, c'est dans ces caisses qu'on laisse reposer la matière. Enfin, l'huile ne tarde pas à reprendre sa place de densité au-dessus de l'eau, et elle est recueillie avec soin, soit avec les *poidoux* (sortes de casseroles), lorsque la couche d'huile est épaisse, soit avec de simples lames de fer-blanc (appelées *feuilles*), lorsqu'il s'agit seulement d'écrémer.

Mais cette huile contenant encore de l'eau, on la met dans une tinelle voisine, au fond de laquelle elle doit, après un nouveau repos, déposer le liquide étranger. On la décante une seconde fois. Puis on recommence l'opération jusqu'à ce que l'on juge l'huile assez pure pour entrer dans les grandes piles d'attente de la salle basse, d'où elle passe par le filtre, pour s'accumuler finalement dans les énormes piles souterraines où elle attend l'heure de la mise en fûts et de l'expédition.

C'est dans ce va-et-vient continuel des tinelles aux piles d'attente, au filtrage et aux piles souterraines qu'il faut admirer l'outillage merveilleux de l'usine de la Société du Sahel. Un seul surveillant, dans cet établissement, suffit à l'accomplissement de ces voyages compliqués de 8,000 kilogrammes d'huile par jour. Les pompes elles-mêmes sont actionnées par la vapeur, et ce que les pompes n'exécutent pas se fait tout seul par des différences de niveau habilement ménagées et aménagées.

Telle est, sommairement décrite, la fabrication de l'huile d'olive comestible, qui se termine par un simple filtrage à travers des filtres en toile ou en papier, sans l'emploi d'aucun procédé chimique de clarification. L'huile extraite par les usines du Sahel est donc telle qu'elle sort du fruit.

Est-ce à dire que la fabrication va toute seule et ne donne ni peines ni soucis?

L'huile est un corps d'une extrême sensibilité, qui prend avec une facilité extraordinaire toutes les senteurs, bonnes ou mauvaises, qui arrivent à son contact. Au milieu des roses elle s'imprègne du parfum des roses. Elle s'assimilerait le goût du tabac dans une brasserie. Aussi, doit-on se préoccuper constamment de l'extrême propreté de l'usine, afin qu'aucune odeur nuisible n'influence ce produit délicat.

Puis, il faut veiller aux scourtins : s'ils sont trop neufs, ils sentent le foin ; trop vieux, ils peuvent transmettre un goût désagréable. Dans le premier cas, il faut les mettre sous presse avec de vieux grignons, jusqu'à ce qu'ils aient perdu ce défaut ; dans le second cas, il faut les supprimer.

D'autres fois, pour une cause non apparente, le manque de maturité ou la présence d'un corps étranger, une pressée aura telle saveur qu'elle pourrait communiquer, si l'on n'y prenait garde, à dix pressées indemnes et réussies.

Aussi les chefs de maison doivent-ils déguster sans cesse, afin de séparer la mauvaise huile de la bonne. Il faut apporter une attention continue, de jour et de nuit, et les directeurs des usines excellent dans cette délicate opération.

Grâce à des soins aussi minutieux, l'huile comestible de la Société du Sahel tunisien est placée sur la même ligne que les meilleures huiles de Toscane, c'est-à-dire que les huiles les plus renommées du bassin méditerranéen.

Beaucoup de pays de production sont trop éloignés de Sousse pour qu'on y puisse aisément faire arriver les olives. Aussi la Société du Sahel a-t-elle fait construire plusieurs établissements dans ces régions mêmes.

Ces fabriques de second ordre sont au nombre de cinq.

Celle de M'Saken, ville arabe de 12,000 à 13,000 âmes, située à 15 kilomètres à l'ouest de Sousse. Un moteur à vapeur y a été installé. Ce fut la première machine à vapeur arrivée dans le pays, au grand ébahissement des indigènes. L'usine est en plein bois d'oliviers et peut, avec ses deux presses préparatoires et ses six presses hydrauliques, produire 4,000 kilogrammes d'huile en vingt-quatre heures.

Celle de Moukenine, ville arabe de 14 à 15,000 âmes, à 20 kilomètres au sud de Sousse, peut également fournir la même quantité d'huile par jour. Elle est de même importance que la précédente.

Celle de Ksiba es Soussa, à 7 ou 8 kilomètres, sur la route de M'Saken : commune de 2,500 habitants. Elle est beaucoup plus petite que la seconde. Son unique moulin est mû par un chameau, et ses presses sont actionnées par une barre dont l'effort est multiplié par un palan.

Enfin les deux usines de Kalla-Kébira et de Kalla-Srira, deux charmants bourgs de 4 à 5,000 âmes, situés au nord de Sousse, ne diffèrent guère, comme importance, de celle de Ksiba es Soussa.

Le maximum de production totale des divers établissements de la Société du Sahel est donc d'environ 22,000 kilogrammes d'huile en vingt-quatre heures. On y travaille nuit et jour pendant tout le temps que dure la récolte des olives, c'est-à-dire près de quatre mois.

Le personnel de l'usine de Sousse se compose de : un mécanicien français, un chauffeur arabe, un contremaître français, un *bach-raïs*, ou contremaître arabe (qui décante), un raïs (monteur de presse), des aides-raïs (qui charrient les scourtins) et enfin plusieurs équipes de manœuvres arabes qui remplissent et vident les scourtins et emballent le grignon.

Ces équipes se relèvent toutes les douze heures.

Au premier étage, il y a un surveillant français qui inscrit les arrivages, une équipe de quatre nègres, qui prennent les sacs d'olives au monte-charges et les roulent jusqu'aux compartiments sur des chariots, deux équipes de femmes nomades qui nettoient les olives avant qu'elles passent aux trémies (entonnoirs) placées au-dessus des broyeurs, plus des balayeurs, toujours occupés.

Pendant la saison de travail, l'un des administrateurs, M. Gaillard ou M. Cavaillon, est toujours présent. Il a auprès de lui M. Robert, directeur des usines, qui a tout le personnel sous sa direction.

Le nombre des ouvriers employés aux diverses usines dispersées dans le Sahel est proportionné à leur production respective.

Très importantes aussi, les autres huileries européennes de Sousse et du Sahel sont outillées et conduites de la même manière. La description ci-dessus peut leur être appliquée.

Le Sahel tunisien compte plus de quatre millions d'oliviers recensés; mais le chiffre de ceux en pleine production dépasse sans aucun doute cinq millions. D'après la loi tunisienne, l'olivier soumis au kanoun ne doit payer l'impôt qu'à partir de l'âge de quinze ans. Or il n'a pas été fait de recensement depuis plus de vingt ans ; depuis cette époque, des milliers d'oliviers ont atteint l'âge où ils devraient participer aux charges publiques. Mais le recensement ne se fait toujours pas !

Il y a là une injustice indéniable. Tel propriétaire d'un olivier de vingt-cinq à trente ans, arrivé à la plus belle période de sa production, ne paye rien, tandis que son voisin peut acquitter l'impôt pour quelque arbre vieux, malade et parfois même improductif.

On recule devant cette formalité ; je crois que c'est à tort. On craint d'enrayer les plantations d'oliviers et de froisser les habitants ; peut-être aussi, redoute-t-on la dépense de cette opération [1].

Mais, qu'on en soit convaincu, les indigènes seraient les premiers à applaudir à cette mesure, si la plus-value résultant de l'impôt des oliviers nouvellement frappés était en partie, pour un quart par exemple, affectée à diminuer le taux du kanoun des oliviers anciennement déclarés. Frapper les uns en soulageant les autres, n'est-ce pas, dans ce cas, contenter le plus grand nombre ?

Quant à la dépense qu'occasionnerait un nouveau recensement, je crois que l'on s'en exagère l'importance. Des crédits alloués aux contrôleurs civils pour leurs déplacements et pour le payement de leurs agents ou aides-recenseurs suffiraient pour atteindre le but. Cet acte administratif serait fait vite et bien, par la division du travail.

Les huileries sont très nombreuses dans le Sahel, et chaque jour en voit créer de nouvelles. Il faut le reconnaître, l'élan a été donné en grande partie par la Société du Sahel tunisien. La loi douanière a fait le reste en donnant la fièvre d'affaires à ce beau pays.

Il y a trois ans, l'huile comestible destinée aux marchés européens était produite par quatre usines à vapeur et quelques-unes à manège. Aujourd'hui, le nombre des usines à vapeur du seul contrôle de Sousse est de douze, et celles montées à l'européenne, nouvellement installées ou transformées, dépassent le chiffre de quarante, dans lesquelles fonctionnent près de mille presses. Seules, les cinq usines de la Société du Sahel tunisien ont un chiffre de production qui atteint vingt mille kilogrammes d'huile par jour. Que l'on juge par là de la quantité d'huile qui pourrait être produite dans le Sahel.

A côté de l'huile comestible que les bouches européennes apprécient, il en est une autre qui constitue l'élément essentiel de l'alimentation des indigènes. Celle-ci est produite, dans le Sahel, par plus de quatre cents *maceras* (huileries arabes).

L'huile comestible européenne et l'huile comestible arabe ne sont pas les seuls produits de l'olive.

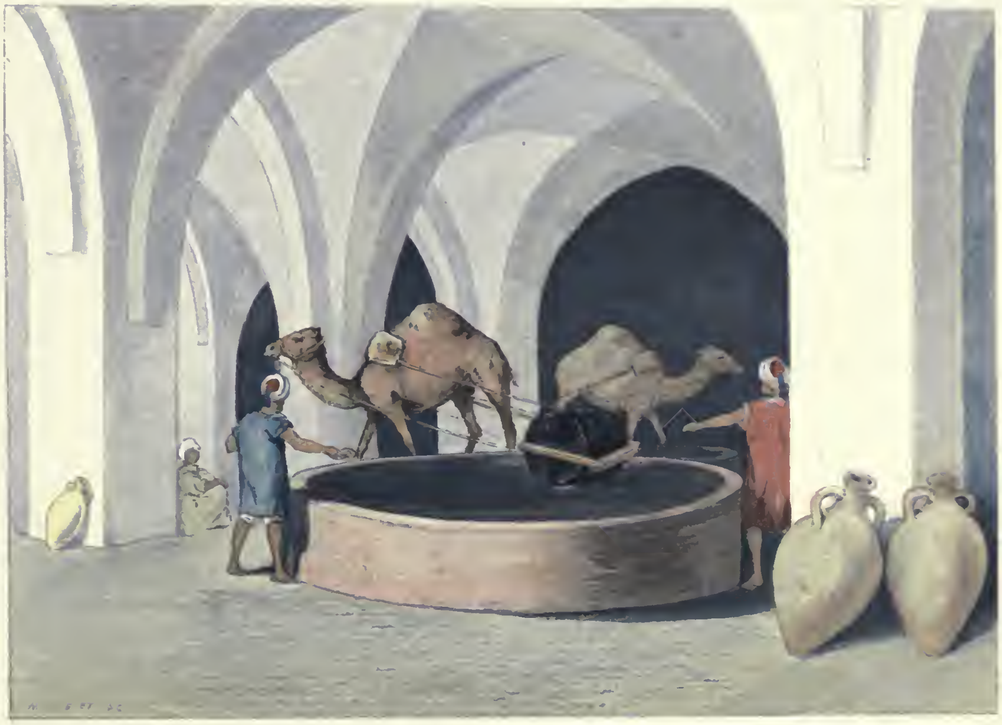
Lorsqu'on en a tiré tout ce que la puissance des machines a pu extraire, il reste un marc qui porte le nom de *grignon*. Le grignon peut, selon la force des presses, contenir encore de 7 à 15 pour 100 de principes oléagineux. Lorsque les presses sont devenues impuissantes, la chimie entre en ligne et parvient encore à en extraire un produit très recherché. C'est à un chimiste français, au père de M. Deiss, conseiller général des Bouches-du-Rhône, qu'est due l'invention du traitement des grignons par le sulfure de carbone.

---

[1] J'apprends que cette opération est commencée.

L'huile extraite par ce dernier moyen n'est point comestible. C'est de l'huile industrielle, qui sert au graissage des machines délicates, à la fabrication du savon; elle est employée également dans la teinturerie.

M. Deiss, le fils de l'inventeur du procédé, a installé à Sousse une usine immense, admirablement outillée, où le travail est fait automatiquement. Elle est aujourd'hui exploitée par la *Société des huileries et savonneries méridionales.* Cette magnifique usine pourrait, je crois, traiter tous les grignons de la région, s'ils lui étaient apportés. Elle contient aussi une huilerie et une savonnerie. Le savon qu'elle produit est exclusivement destiné à la consommation indigène et ne s'exporte pas.



MOULIN A HUILE ARABE A KALLA-SRIRA.

De tout temps, des industriels et des spéculateurs italiens ont comblé l'insuffisance de production de leur pays au moyen d'huiles tunisiennes. C'est ainsi que des huiles du Sahel étaient vendues sur le marché européen, en France surtout, sous la dénomination d'huiles de Toscane ou de la Rivière de Gênes, c'est-à-dire sous le nom des huiles comestibles les plus renommées en Europe.

Un tel état de choses devait forcément attirer l'attention des grands industriels de Provence. Émus en voyant le produit d'une terre désormais française tenir le premier rang sur les marchés nationaux sous une dénomination étrangère, quelques-uns d'entre eux n'ont pas hésité à créer dans le Sahel tunisien des établissements considérables et même à y engager des capitaux qui se chiffrent par plusieurs millions. Les usines montées par eux n'ont pas tardé à prendre une large place sur notre marché, grâce à l'excellence de leur fabrication et à la supériorité, aujourd'hui incontestée, de leurs produits.

A côté de MM. Gaillard, Cavaillon et Deiss, venus de Provence il y a quelques années, et auxquels on doit la dérivation de ce riche produit vers le marché français, il existe encore d'anciennes et importantes usines à Sousse, comme celle de M. Amédée Gandolphe, dont l'installation remonte à une époque antérieure à l'occupation française. Elle possède douze presses actionnées par la vapeur.

M. A. Gandolphe est un archéologue distingué, qui possède de belles collections. Sa collection de monnaies en or anciennes est incomparable. M. Gandolphe a reçu les palmes académiques pour le précieux concours qu'il a donné à tous les savants français qui ont traversé le Sahel tunisien.

L'huilerie de M. Scetbon compte huit presses.

Il y a ensuite un grand nombre d'usines plus ou moins importantes, ayant un nombre de presses à traction animale variant de deux à six par établissement.

L'Arabe du Sahel aime passionnément ses oliviers ; et depuis qu'il a sous les yeux l'exemple des Français et que le développement de l'exportation des huiles a fait doubler le prix des olives, il met un plus grand soin à leur culture. De ce fait, la production des arbres a été sensiblement augmentée.

L'huile de consommation arabe fait l'objet de transactions considérables entre les indigènes. Ceux-ci en expédient dans l'intérieur du pays, dans les régions dépourvues d'oliviers. Le transport se fait au moyen d'outres attachées sur des chameaux et des ânes. Ces transactions sont souvent l'objet de contestations, et la manipulation de l'huile donne lieu à maintes tricheries. Le peu de fixité dans les mesures de capacité est la plus élémentaire des fraudes. Le calcul de l'adhérence de l'huile au récipient est aussi exploité. En allant très vite dans son opération, le marchand garde toujours, fixée au vase, une certaine quantité d'huile qui diminue d'autant la mesure suivante.

On m'a cité un de ces trafiquants qui, non content d'user de toutes ces ficelles de métier, faisait semblant de goûter l'huile et en avalait une quantité assez grande, qu'il allait rendre aussitôt dans un vase caché par lui. Ce petit vol au *vomitorium* est assez original.

Quoi qu'il en soit, les indigènes eux-mêmes ont réclamé l'application du système métrique, qui mettrait fin à toutes les fantaisies mises en œuvre dans le commerce des olives et de l'huile.

Beaucoup de choses se ressemblent dans les pays musulmans, et il faut souvent parcourir d'assez grandes distances pour trouver plus que de simples nuances de mœurs et de costumes.

On vous dira peut-être que l'on peut voir, à Tunis même, des costumes des différentes parties de la Régence, car les nomades viennent de toutes les directions pour visiter la capitale, afin d'y opérer la vente de ce que leur caravane y a apporté et y faire en même temps les achats nécessaires. A ce titre vous rencontrerez également, à Tunis, des Marocains, des Algériens, des Mozabites, des Syriens, des Turcs et des Mecquois. Est-ce à dire que l'on peut étudier la Mecque, Constantinople, Damas, le M'zab, Alger ou Fez, à Tunis? Mais il ne faut pas oublier que ce sont, pour la plupart, des marchands éloignés de leurs familles et ne conservant, en réalité, que peu de relations avec la mère patrie. De même que pour apprendre une langue, c'est dans le pays d'origine qu'il faut voir les gens dont on veut étudier et représenter les us et coutumes.

En Tunisie, les costumes offrent une très grande variété, surtout chez les femmes. Les juives seules portent, à Sousse et à Sfax, le costume sous lequel je les ai représentées dans le volume de *Tunis et ses environs*. A Gabès et à Djerba, l'habillement des femmes israélites subit plusieurs modifications.

Pour les musulmanes, le premier changement se produit à Sousse. Ainsi dans tout le Sahel, celles-ci commencent à porter des sortes de blouses en laine, à petites manches, taillées en forme de sac, et nouées à la ceinture. Ce vêtement a cela de particulier qu'il est, dans toute sa hauteur, partagé en deux couleurs, généralement sombres : bleu foncé et noir, bleu foncé et marron, brun et noir. Ce n'est que vers le sud, à Sfax, où l'on voit la robe de la femme se composer de deux couleurs voyantes, rouge et jaune, rouge et vert, rouge et bleu, etc.

La coiffure présente également quelques différences. Toujours conique, elle est, ici, entourée d'un fichu rouge ou jaune, qui est noué vers la pointe.

Les dessous : chemise, chemisette, ceinture et pantalons bouffants serrés aux genoux, sont les mêmes que dans le Nord.

Si l'on voit les musulmanes de Tunis se promener enveloppées dans des étoffes blanches, semblables à des fantômes, c'est tout le contraire à Sousse. Déjà, à Nabeul, les femmes parcourent la ville, drapées dans des espèces de couvertures brunes. A Sousse, ce sont d'informes paquets noirs sous lesquels il faut deviner un membre du beau sexe. Oui, toutes noires, mais pas tout à fait invisibles.

D'abord constatons que la noire enveloppe est en étamine, crêpe transparent, à travers lequel la promeneuse voit distinctement devant elle. Il s'ensuit que si vous tournez le dos au soleil et si vous regardez avec attention la personne éclairée qui vient à vous, vous distinguerez assez bien ses traits sous le voile noir.

Et puis, les bonnes femmes de Sousse, de Monastir et d'ailleurs ont cette pudeur relative, j'allais dire d'occasion, qui fait que telle dame européenne ne montrerait pas pour un coup de canon, en plein jour, dans la rue, les jolies épaules... et la suite, qu'elle est heureuse d'exhiber dans un bal, à l'Opéra, ou à un dîner de gala.

Si vous vous attardez à flâner sur le bord de la mer, à Sousse ou à Monastir, vous voyez arriver, les uns après les autres, des fantômes noirs portant des paquets sur la tête : ce sont les laveuses de laine.

Capables de vous invectiver si vous avez l'air de les dévisager lorsqu'elles sont dans la rue, elles mettent voile bas dès qu'elles trempent les pieds dans cette écume où naquit Aphrodite. Il semble que la blonde déesse les hypnotise ; car, non contentes d'enlever leurs grands voiles noirs, les voici qui retroussent jupes et pantalons aussi haut que faire se peut. De sorte que ces mêmes créatures, si bien cachées à tous les yeux deux minutes plus tôt, montrent maintenant leur visage à découvert et exhibent la nudité de leurs bras et de leurs jambes. Et le mari qui, chez lui, eût fait mille façons pour laisser voir le bout du nez de madame son épouse, trouve tout naturel qu'elle se montre demi-nue à tous les roumis de la création, lorsqu'elle va laver les toisons ou les étoffes de laine au bord de la mer.

Ce que c'est cependant que la convention ! Que Sarcey se réjouisse, on la trouve même chez les laveuses de Sousse, de Monastir, de Gabès et d'ailleurs.

Le lavage se fait en renfermant dans les étoffes de la pierre pilée[1], et en donnant, en dansant, de grands coups de talon sur le paquet. Cette opération fait dissoudre la pierre, et la boue qui en résulte traverse le tissu en entraînant toutes les impuretés. L'étoffe est ensuite passée à l'eau de mer, puis lavée à fond dans l'eau douce et séchée au soleil. Pour les laines coupées ou les toisons, le travail est à peu près le même.

La besogne terminée, les femmes se couvrent de nouveau de leurs longs voiles noirs, et les voilà revenues à l'impénétrable mystère de la vie musulmane.

Pour les artistes, c'est un régal que ce spectacle des laveuses de laine ; car elles montrent de beaux costumes et sont souvent entourées de petits enfants, qu'en leurs éclatants accoutrements on prendrait pour des fleurs vivantes que les vagues cherchent à mouiller.

Le bord de la mer, devant Sousse, est formé par une grande route. C'est, à vrai dire, un superbe quai d'un kilomètre, qui part de la douane, longe le pied des remparts et passe devant les deux grandes usines du Sahel. Le mouvement y est perpétuel. Les cavaliers, les voitures, les caravanes, les troupeaux s'y succèdent du matin au soir. Rien de plus gai, de plus vivant et de plus pittoresque.

Le nouveau quartier, qui se développe au sud des remparts, est surtout habité par des pêcheurs de sardines, originaires de Sicile pour la plupart. Leurs barques élégantes, bariolées de rouge, de bleu, de jaune, de blanc, portant des figures étonnantes de saints et de madones au bandeau de l'arrière, sont attirées jusqu'à la route, lorsque le temps n'est pas à la pêche, et reposent sur le sable.

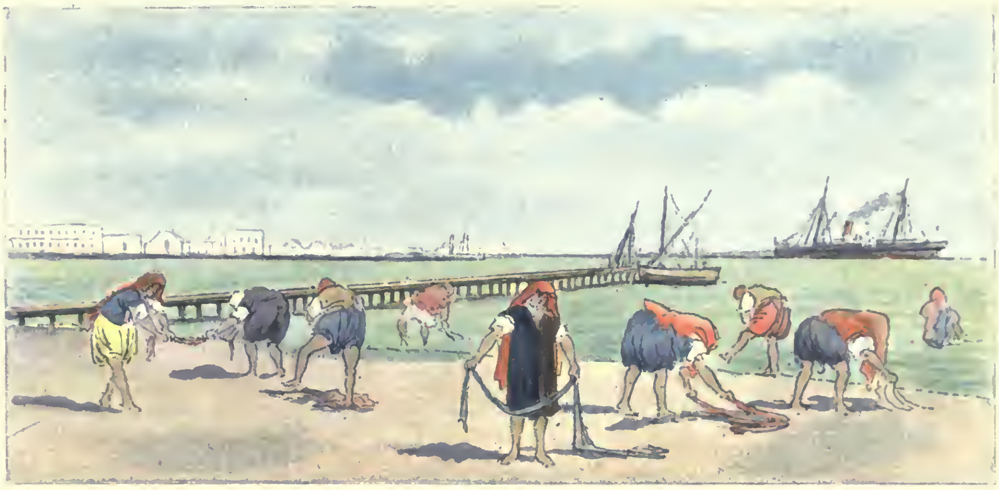
Que de fois ne me suis-je pas arrêté sur cette plage pour regarder des scènes que l'on pourrait appeler « le dernier mot de l'extraction de l'huile » !

Lorsque, après de nombreuses décantations, l'industriel juge que l'eau boueuse écoulée des bassins ne contient plus de parties oléagineuses appréciables, il la déverse dans des orifices où elle finit par se disperser. Comme la grande usine de la Société du Sahel est située tout au bord de la mer, ces eaux viennent se perdre dans le sable de la plage, où elles forment de petites mares que les fortes lames viennent enlever de temps à autre. Mais, avant ce balayage maritime, ces résidus séjournent parfois assez longtemps, et l'huile finit par former des yeux à leur surface.

---

[1] Sorte de tuffeau calcaire.

C'est le moment psychologique où les enfants loqueteux de la localité viennent recueillir cette huile... *à l'œil,* c'est le cas de le dire. Ils appliquent la face interne de leur main sur la surface du noir liquide. Lorsque l'huile y adhère, ils élèvent aussitôt la main au-dessus d'une vaisselle quelconque apportée par eux, la ferment et pressent bien fort, afin de faire tomber les quelques gouttes qui s'y sont fixées. Puis ils troublent la mare en la brouillant fortement, de façon à dégager les particules huileuses encore prisonnières dans l'eau. Ils attendent alors patiemment que celles-ci, remontées à la surface, forment des yeux nouveaux. Et ce manège continue indéfiniment. J'en ai vu qui, à force de le répéter pendant une journée, avaient fini par recueillir près d'un litre d'une huile fétide... un régal pour des nomades, auxquels nous ne ferions pas toucher du bout des lèvres du gibier faisandé tel que l'aiment certains de nos gourmets !



LES LAVEUSES DE LAINE AU BORD DE LA MER A SOUSSE.

Tous les goûts sont dans la nature !

Sousse est une ville en pleine prospérité, très agréable et très habitable. La population européenne y est fort accueillante, et je vous prie de croire que le séjour de Sousse n'engendre pas la mélancolie. M. Tauchon, contrôleur civil et vice-consul de France, et sa charmante famille ont fait de la maison de France de Sousse la demeure la plus hospitalière. A ces qualités d'urbanité, M. Tauchon joint la connaissance de la langue et de la vie arabes. C'est presque un Arabe lorsqu'il est au milieu des habitants, qui adorent leur *mourakem* (contrôleur civil).

Sousse a une société de courses, des sociétés musicales et une foule d'institutions qui la mettent de niveau avec la plupart des chefs-lieux de départements français.

Lorsque le port de Sousse sera amélioré, il deviendra l'entrepôt naturel de Kairouan et des hauts plateaux au delà de cette dernière ville.

Le jour où un chemin de fer pénétrera de Kairouan, par Adjeb-el-Aïoun, Djelma et Sbéitla, vers Kasserine, tous les produits du nord de cette ligne, depuis Maktar et Souk-el-Djema, afflueront vers Kairouan et Sousse. Kasserine me paraît être le point d'intersection des deux courants, l'un vers Kairouan, l'autre vers Tébessa. Dans tous les cas, le commerce de la région à l'est de Sbéitla aura tout avantage à écouler ses marchandises vers le port de Sousse.

Je laisse de côté les excursions de Kairouan et d'El-Djem, que je relierai, comme il convient, au centre de la Tunisie. Et je poursuis ma route le long de la côte.

V

En quittant Sousse et en se dirigeant vers le sud, on arrive, par une fort belle route, au bord d'un lac salé, ou *sebkra,* qui isole la ville de Monastir. On franchit la sebkra el Melah sur une chaussée qui la sépare en deux, et l'on parvient à la pointe d'une charmante oasis de palmiers, dont les dattes, il est vrai, n'y mûrissent point; mais les arbres fournissent des palmes, des clayonnages et des pailles, et sont traités pour produire du *lagmi* (vin de palmier). C'est, en réalité, la première oasis que l'on rencontre en allant du Nord vers le Sud.

Après avoir franchi une sorte de bras de la sebkra, la route traverse une suite de jardins magnifiques dans lesquels se pressent les oliviers, les orangers, les citronniers, les figuiers, les caroubiers, les abricotiers et vingt autres arbres fruitiers. Puis, de là, on débouche sur une sorte d'esplanade, au milieu de laquelle est situé le puits des chameliers.

Monastir développe ses jolies murailles blanches, toutes crénelées et bastionnées, à l'autre extrémité de l'esplanade. Au-dessus des remparts apparaissent çà et là quelques maisons et des palmiers.

Vu de ce point, Monastir m'a donné le même jour deux impressions différentes. Le matin, à l'aube, la ville m'apparut comme noyée dans une atmosphère d'opale. Tout était blond et argenté; les palmiers, qui se balançaient mollement dans la brume, semblaient des ombres. Au retour, le soir, au soleil couchant, tout était empourpré. Les murailles étaient devenues roses et les arbres couleur de feu. Je n'ai jamais vu un contraste pareil.

Monastir est une jolie petite ville de 6,000 âmes, escale des vapeurs qui font le service de la côte; elle est bâtie sur l'emplacement de la *Ruspina* romaine, qui avait elle-même remplacé une cité carthaginoise.

On trouve à Monastir des débris d'architecture arabe. Malheureusement, la friabilité de la pierre que ronge l'air salin de la mer en a fait disparaître un grand nombre. Les minarets, ornés de faïences comme ceux de Sousse, rappellent assez les mosquées de Tlemcen. Au centre de la ville, existe une vieille porte, assez curieuse; le lecteur en verra une aquarelle à la page 45.

A peine sorti de la ville par la porte du nord, on aperçoit le cimetière le plus pittoresque de toute la région. Vingt tombes de marabouts renferment des motifs de dessin ou de peinture auxquels l'artiste n'aurait rien à ajouter.

Si l'on va vers la mer, on se trouve au pied de la Kasbah, qui occupe l'angle nord-est de l'enceinte. Une haute tour, appelée *Nador,* la domine. Cette tour aurait été construite sur l'emplacement d'un couvent fortifié musulman (R'bat), qui lui-même aurait été bâti à la place d'un monastère chrétien. Quoi qu'il en soit, vus de là, les remparts sont très beaux et donnent l'idée exacte d'une cité sarrasine. Vers le sud, on distingue la pointe de Kaïra, avec une grande maison édifiée sur le roc.

En regardant la mer du haut de la falaise, on aperçoit à ses pieds, au delà d'un étroit chenal, trois petites îles curieuses, trois rochers clairs, qui semblent flotter sur l'eau sombre. D'abord *Djeziret-el-Hamam,* l'îlot des pigeons, parce que de nombreuses familles de pigeons bleus et de tourterelles y ont établi leur domicile. Puis, l'îlot du marabout *Sidi-Abou-Fadel-el-R'Adami,* un nom plus grand que l'île, et qui est l'endroit de passage des thons, le lieu de pêcherie appelé *Tonnara.* Enfin, l'île du milieu, renommée parmi les archéologues à cause des nombreuses grottes habitables qui remonteraient à une haute antiquité. Guérin en était enthousiasmé. Il y avait des visions de nymphes. On l'appelle aussi l'île de la Quarantaine.

La rade sur laquelle s'arrêtent les transatlantiques est au sud de la pointe de Kaïra; l'appontement et la douane sont encore à une certaine distance de la ville, sur une langue de terre.

Monastir, qui a un commerce considérable, est encore un grand centre de fabrication d'huile. On n'y compte pas moins de trois usines à vapeur : celle de MM. Médina et Hayat (8 presses), celle de M. Aliaga (6 presses), et celle de M. B. Saconto (5 presses), auxquelles il faut ajouter six usines à force motrice animale.

Après avoir quitté Monastir, — que les indigènes appellent *Mistir,* par abréviation, — si l'on s'avance vers le sud, on arrive en deux heures à Lemta, l'ancienne Leptis-Parva ou Leptis-Minor des Romains[1]. D'abord puissante forteresse au temps des guerres de César en Afrique, cette ville devint plus tard un évêché chrétien et le siège d'un commandement militaire sous Justinien. De cette forteresse et de la ville, il ne reste plus que d'informes débris, des traces d'amphithéâtre, des pans de murs ayant appartenu à quelques villas, des fragments d'aqueducs, des vestiges d'église, des morceaux de blocage ayant fait partie de murs d'enceinte, le tout plus ou moins recouvert d'une couche de terre fertile, bien cultivée et d'apparence caillouteuse. A regarder de près ces cailloux, on s'aperçoit que ce sont des restes de monuments, d'innombrables petits morceaux de porphyre, de marbre blanc, jaune, noir, des parcelles minuscules de feuilles d'ornement, de cannelures de colonnes, comme pilés à plaisir. On peut s'écrier avec mon ami Saladin :

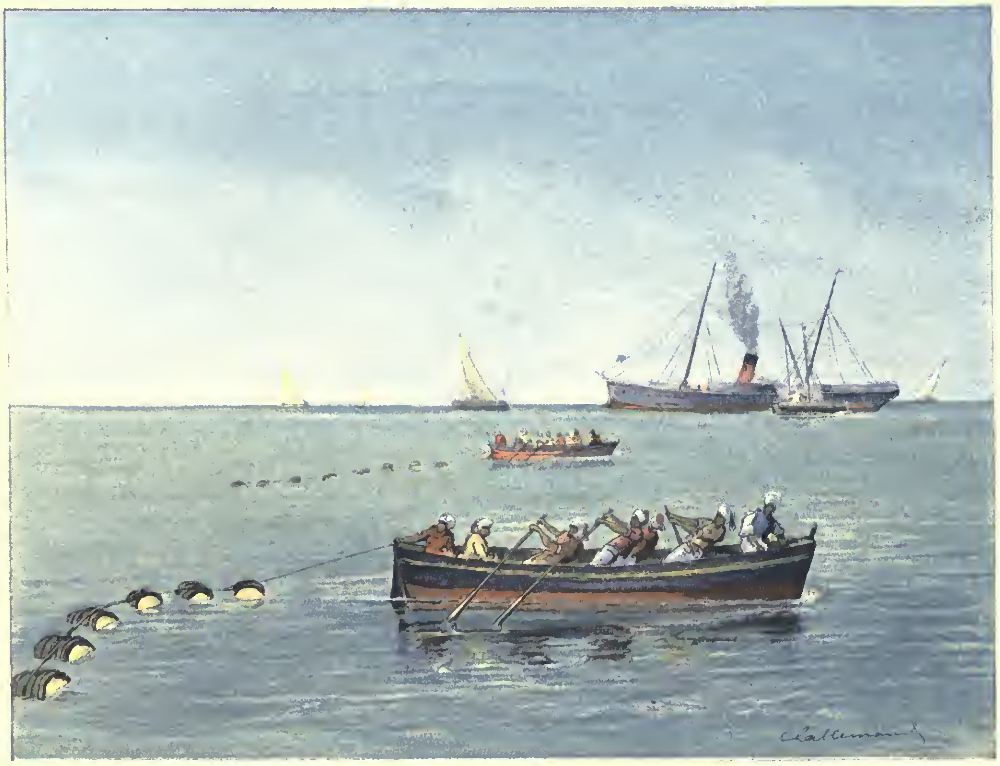
« Comme ils avaient du temps à perdre, ces diables de Vandales ! »

C'est au milieu des délicieux jardins et des superbes oliviers de Lemta que MM. Cagnat et Saladin ont mis au jour une nécropole chrétienne recouverte de mosaïques, lesquelles ont cela de particulier que les blancs et les noirs sont formés par de petits cubes de marbre et que les autres couleurs sont composées de petits cubes de verre. A côté de ces tombes, les savants archéologues ont trouvé des sépultures d'enfants. Les petits corps étaient renfermés dans des vases en terre cuite de la même forme que les amphores, et fermés par un couvercle luté avec du mortier. Ces vases étaient posés horizontalement dans un bain de mortier mélangé avec des cailloux. M. Saladin a fait une restitution de l'une des grandes tombes chrétiennes au palais des Arts libéraux, en 1889.

---

[1] Pour la distinguer de la *Leptis-Major* ou *Magna,* aujourd'hui Lébida, — en Tripolitaine.

En face de Lemta, se trouvent les îles Kuriates, dont la principale possède un phare de construction récente, édifice de première grandeur et bâti au milieu d'une île déserte, si l'on tient pour quantité négligeable une nombreuse population de lapins à grosse tête, de l'espèce asiatique.

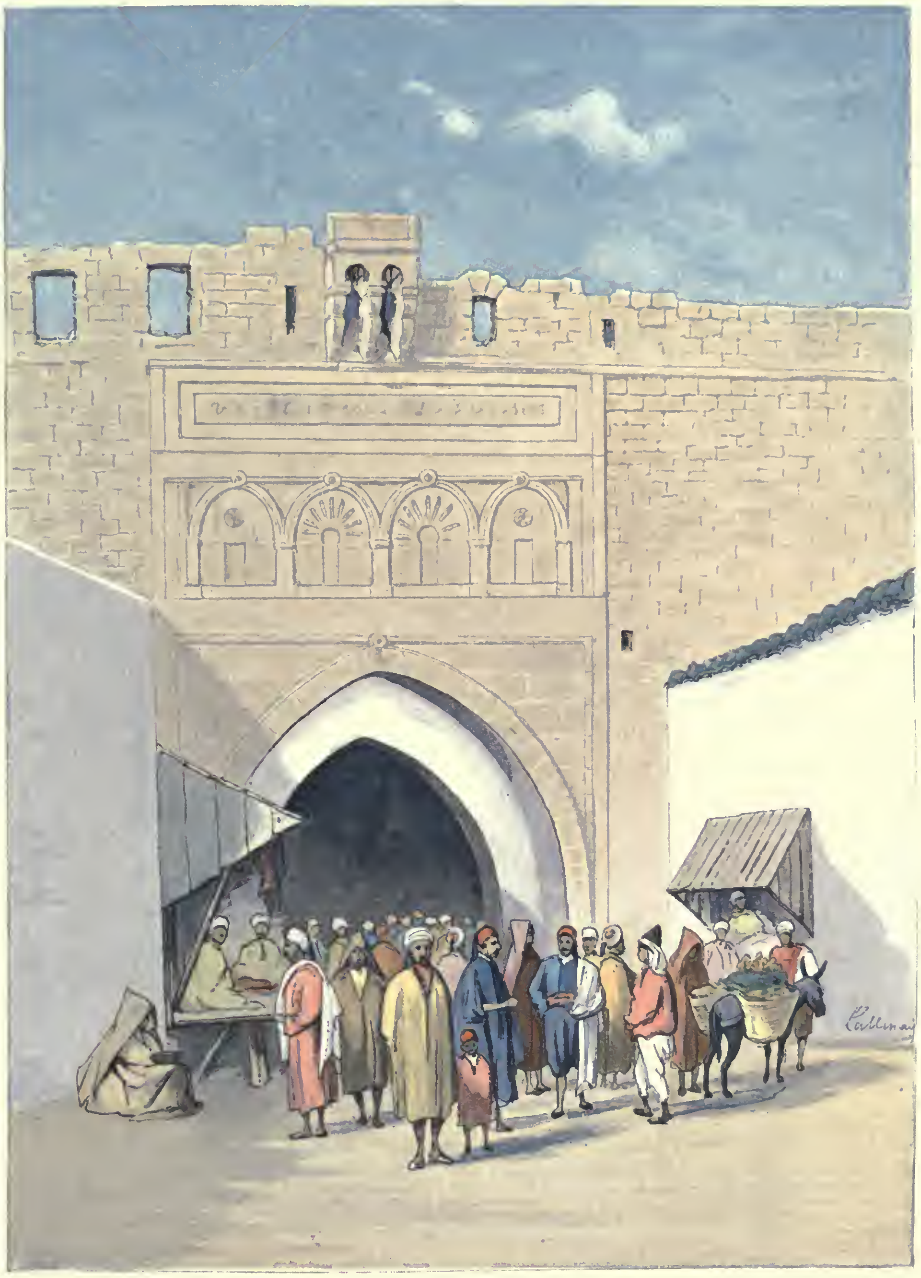


TRANSPORT DES BARRIQUES D'HUILE, PAR CHAPELETS FLOTTANTS, A BORD DES TRANSATLANTIQUES.

Entre les Kuriates et la terre ferme est situé le plus admirable port naturel, très accessible par un goulet, très profond et bien abrité, où se réfugient les navires de tout tonnage lorsque la mer n'est pas tenable. Quel malheur qu'un pareil port ne soit pas à proximité de Sousse !

De Lemta, il faut se diriger vers le sud pour atteindre Moukenine, qui est à 23 kilomètres de Monastir. Moukenine est une importante ville arabe, d'environ 10,000 habitants. Il s'y fait un très grand commerce ; c'est un des centres de production les plus considérables du Sahel tunisien.

Comme Moukenine n'est qu'à 40 kilomètres de Sousse par la grande route, et à près de 33 en suivant le chemin qui passe à l'ouest de la sebkra, voie presque impraticable en hiver, la Société du Sahel y a installé une usine à vapeur, de façon à transporter ses produits sous le volume le plus réduit et le plus faible poids[1]. Moukenine



PORTE INTÉRIEURE A MONASTIR.

---

[1] On estime qu'un kilogramme d'huile est généralement produit par cinq kilogrammes d'olives.

est très intéressant à visiter. Il y a là un souk et des portes de maisons qui ont servi de types à mon ami Saladin pour son admirable construction arabe de la Section tunisienne à l'Exposition universelle de 1889. Moukenine est entouré d'oliviers de toute beauté, et son marché hebdomadaire est très animé. On y voit parfois plusieurs milliers d'indigènes. J'y ai remarqué des orfèvres en plein vent, qui confectionnent des bijoux d'un caractère d'originalité des plus curieux.

Les israélites sont fort nombreux dans cette petite ville prospère, où ils vivent en assez bonne harmonie avec les musulmans.

Ainsi que cela devait forcément arriver, le grand mouvement d'affaires et la prospérité commerciale ont fait éclore les plaisirs faciles; pour plus d'un nomade, Moukenine est la Capoue du Sahel.

Au milieu de l'animation des jours de grand marché, on entend quelquefois des cris rauques et incohérents, accompagnés le plus souvent de coups de darboukas frappés à tort et à travers : c'est un fou qui mendie. L'indigène écoute patiemment les extravagances du pauvre « maboul » et supporte philosophiquement ses incongruités, voire même ses invectives.

Chez les musulmans, la folie est l'objet d'une vénération profonde. Elle n'est pas, à leurs yeux, l'épouvantable désordre mental dont le spectacle nous serre le cœur, à nous autres Européens. Pour eux, les fous sont des êtres supérieurs, marqués par Allah et en communication avec lui. Loin d'être la perte de la raison, la folie est considérée comme la sublime exaltation des facultés mentales qui place les mabouls au-dessus de l'humanité et même des lois.

Je me rappelle, il y a vingt-cinq ans, avoir vu en Égypte et en Syrie des fous se promenant dans un état de nudité absolue, se permettant à l'égard des femmes des audaces qui allaient jusqu'au viol. Chose inconcevable ! les victimes de ces attentats publics croyaient avoir été l'objet d'une faveur providentielle. De semblables turpitudes n'existent plus dans les villes musulmanes touchées par la civilisation européenne, et il faut aller dans des pays perdus pour en retrouver la trace.

Aujourd'hui, à Moukenine comme ailleurs, les mabouls, à peu près couverts, se promènent librement parmi la foule les jours de marché. Cette liberté laissée aux aliénés diminue, paraît-il, notablement le nombre des cas de folie furieuse. La plupart des fous arabes sont des victimes du *kif* ou *haschisch*. On compte fort peu d'alcoolisés.

Quittons Moukenine et dirigeons-nous vers l'est, en longeant le port naturel dont je viens de parler et auprès duquel se trouve le village de Saïada, habité par des pêcheurs et des cultivateurs.

A six kilomètres de Moukenine, se trouve Téboulba, dont les jardins d'orangers et de mandariniers sont renommés dans toute la contrée. Et, de fait, ils sont magnifiques. Les indigènes en parlent comme d'un paradis terrestre. Il y a à Téboulba un hammam curieux et des constructions arabes intéressantes pour les architectes. Mais ce qui frappe surtout, c'est que beaucoup de maisons qui, comme celles de Monastir et de Mahdia, ont des voûtes à intrados apparents, portent à l'angle de leurs terrasses des Marmousets, des Vénus, des Amphitrites et des Belle-Eugénie en bois sculpté. Ce sont les épaves de navires européens naufragés ou détruits par les corsaires de la côte. On les a fichées sur les maisons pour les préserver du mauvais sort.

On ne peut pas passer à Téboulba sans pousser une petite pointe vers l'est, jusqu'au cap qui porte le nom de *Ras-Dimas,* le cap *Thapsus* des anciens. La ville de Thapsus, célèbre par la grande victoire (46 av. J.-C.) remportée par Jules César sur Métellus Scipion et le roi Juba, n'existe plus. Elle est enfoncée à ce point dans les terres, que les traces des maisons ont même disparu et que presque tous ses monuments ont été comme effacés du sol jusque dans leurs fondations. On en reconnaît quelques fragments dans les pierres recueillies dans les champs et dont les Arabes forment les murs qui délimitent leurs propriétés. Les vestiges d'un amphithéâtre, vingt-cinq citernes, les traces de l'aqueduc qui les alimentait, les restes d'une belle jetée qui protégeait le port, sont tout ce qui apparaît encore de la valeureuse cité qui sut résister à César, vainqueur sous ses murs, et qui ne se soumit à lui qu'après la mort de Caton à Utique.

On y remarque aussi des carrières qui ont dû être des latomies comme celles de Syracuse.

Reprenons la direction de Téboulba, et traversons le joli village de M'Kalta, entouré d'oliviers séculaires, d'aspect magique, qui font à la route une bordure charmante. Quinze kilomètres au milieu d'un chemin pareil, et l'on arrive à *Mahdia,* la ville du Mahdi.

Mahdia a été, sans aucun doute, un *emporium* phénicien et un poste romain; mais son histoire, comme cité, ne prend d'importance qu'à partir de sa fondation, soit entre 913 et 921 de l'ère chrétienne, par le chef de l'empire fatimite, Obéïd-Allah, dit le Mahdi, qui la créa tout d'une pièce et lui donna son nom.

Menacé par la révolte sanglante d'Abou-Abd-Allah-ech-Chiaï, qui était appuyé par les Ketama et qui avait cherché à le détrôner, Obéïd-Allah fixa son choix sur cette langue de terre dessinée comme à plaisir pour devenir un réduit inexpugnable d'où il pourrait rayonner dans l'intérieur des terres. Tous ceux qui l'ont attaqué plus tard par mer et se sont attachés à prendre pied sur cette partie de la côte africaine l'ont, du reste, compris.

En effet, la langue de terre s'avance à plus de deux kilomètres dans la mer; elle est perpendiculaire à la côte, à laquelle elle se soude par un isthme qui n'a que 700 mètres de largeur. Cette petite presqu'île était donc prédestinée aux attaques et aux débarquements, pouvant être fermée à sa base par un mur, ou même, comme elle le fut au dire des écrivains arabes, par un canal qui faisait communiquer les deux golfes de Ras-Dimas et de Mahdia, séparés par le promontoire.

Pour compléter l'attraction, il convient d'ajouter que, dans des temps reculés, les Phéniciens sans doute avaient creusé dans ce rocher un cothon, ou port intérieur, qui communiquait avec la mer par une passe étroite, jadis gardée par deux tours, formée par des murs consolidés par des fûts de colonnes antiques en marbre, lesquelles étaient posées horizontalement, ainsi que cela se voit dans les murs byzantins à Constantinople, en Syrie et en Asie Mineure. Obéïd-Allah construisit là sa ville officielle, composée de deux palais somptueux pour lui et son fils, d'édifices publics, d'un arsenal, de citernes que l'on voit encore, de logements pour les troupes, d'une mosquée et d'autres édifices religieux. Édrisi et Bekri, écrivains arabes dignes de foi, en ont décrit les magnificences. Sur le point culminant s'élevait une kasbah. La presqu'île était tout entière entourée de murailles colossales et défendue par seize tours.

Obéïd-Allah s'installa à Mahdia en l'an 921. Aussitôt, des faubourgs très peuplés l'entourèrent, qui furent le centre d'un commerce florissant, par mer et par terre; mais sa splendeur ne devait pas être de longue durée. En 946, Ismaïl-el-Mansour, jugeant qu'il était temps de transporter la capitale fatimite au centre de l'empire, alla se fixer à Kairouan, où ses successeurs demeurèrent. A partir de ce moment, la prospérité de Mahdia commença à décliner et ses beaux faubourgs se dépeuplèrent. Les Siciliens s'emparèrent de Mahdia en 1147. En 1160, les musulmans les en délogèrent. En 1390, la presqu'île fut vainement assiégée par une flotte composée de Français et de Génois commandés par le duc de Bourbon. Pierre de Navarre ne fut pas plus heureux en 1519. Enfin Charles-Quint parvint à s'en rendre maître en 1551 après plusieurs assauts sanglants. Il fit relever ses remparts; mais les Espagnols, ne pouvant s'y maintenir, l'évacuèrent en démolissant préalablement l'enceinte qu'ils venaient de réédifier. Depuis, elle demeura en la possession des musulmans.

Telle fut, sommairement racontée, l'histoire mouvementée de cette petite langue de terre pendant près de six siècles. Cependant il convient d'ajouter que plusieurs écrivains ont désigné Mahdia sous le nom d'Africa, pour indiquer qu'elle avait été, avant Kairouan, la capitale des possessions des Arabes dans le nord de l'Afrique.

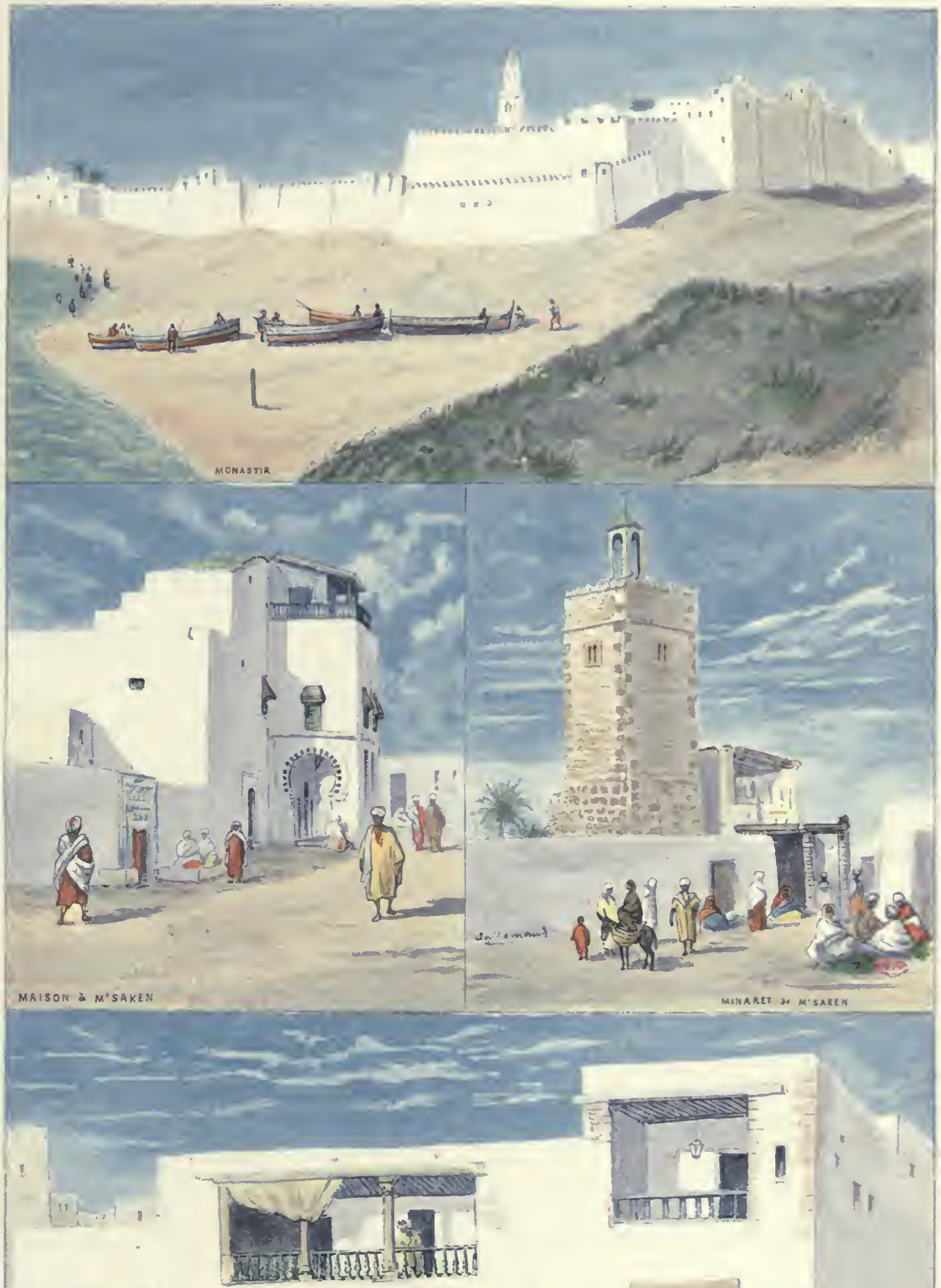
Guérin, qui l'a visitée en 1859, en fait cette lamentable description :

« De belles et épaisses murailles percées de nombreuses brèches, des tours découronnées de leurs créneaux ou même fendues jusqu'à leur base, beaucoup de maisons détruites ou très délabrées, plusieurs mosquées démolies, d'autres tombant de vétusté, partout l'image de la désolation et de la mort, tel est le spectacle qu'offre actuellement Mahdia. »

Après trente-deux ans le tableau est bien changé. Assurément, le pourtour de la presqu'île offre encore le spectacle de murailles éventrées et de tours délabrées; mais au milieu de ces ruines antiques s'épanouit la petite ville arabe et européenne, la plus coquette qui soit, aux rues pittoresques et proprement tenues. Les maisons sont en bon état, de même que les mosquées. La France a passé par là. Mahdia est entourée de beaux et grands jardins, d'où l'on voit les deux tours énormes qui flanquent la porte de la ville.

Le fort est réparé et a pu être occupé militairement. A l'extrémité de la presqu'île s'élèvent les bâtiments tout neufs d'un phare à projection puissante; du côté sud, un petit port a été formé par une jetée (il s'ensable malheureusement).

J'ai visité Mahdia à trois reprises et, chaque fois, pour me servir du cliché consacré, ce fut avec un nouveau plaisir; j'y ai reçu de M. Ricard, contrôleur adjoint, l'accueil le plus hospitalier. Il habitait une maison arabe dont la cour était littéralement occupée par un rosier d'une taille énorme, une vraie merveille florale. J'ai fait ma dernière promenade à Mahdia en compagnie de M. Paul Bourde, dont la brillante campagne dans *le Temps* a été incontestablement l'un des éléments du succès de la loi douanière. M. Paul Bourde est aujourd'hui à la tête d'un grand service en Tunisie. Nous


MONASTIR
MAISON à M'SAKEN
Lallemand
MINARET de M'SAKEN
PLACE de MAHDIA

Dans le Sahel. — REMPARTS DE MONASTIR. — MAISON ET MARCHÉ DE M'SAKEN.
PLACE DE MAHDIA.

devions rencontrer à Mahdia le directeur de l'enseignement public de la Régence. M. Machuel est un arabisant en renom et surtout un pédagogue hors de pair. Auteur de grammaires arabes, qui passent pour les meilleures, à l'usage des Français voulant apprendre la langue du Coran, M. Machuel s'est, en outre, ingénié pour enseigner le français aux Arabes par des moyens extra-grammaticaux.

Vouloir inculquer les règles grammaticales de notre langue dans les cervelles arabes, à l'aide de la syntaxe seule, est tout simplement une œuvre chimérique. Les naturels n'y comprendraient rien et se rebuteraient vite. M. Machuel a basé sa méthode sur les aptitudes natives des indigènes, qui ont une étonnante mémoire des oreilles et des yeux, et sont très bien doués sous ce rapport.

Il leur apprend plusieurs mots français, les fait écrire sur le tableau ou dans les cahiers; puis il les leur traduit en arabe, jusqu'à ce que les élèves les aient retenus. Chose curieuse, les petits indigènes, à la fin de ces exercices, orthographient presque toujours juste, et leur prononciation est à peu près sans accent.

Une école arabe-française-tunisienne sera toujours un sujet d'étonnement pour nous; en effet, nous y voyons des enfants qui, grâce à l'ingénieuse méthode, toute d'expédients cependant, imaginée par M. Machuel, apprennent plus vite et mieux notre langue que les enfants de notre propre pays.

Nous avons, avec M. Paul Bourde et M. Machuel, assisté à une classe de l'école de Mahdia; et, je l'avouerai, c'est avec une réelle émotion que j'ai vu s'avancer, d'un air résolu, vers le tableau noir un bambin nomade de huit à neuf ans, pieds nus, vêtu du burnous traditionnel dont il rejetait les pans sur ses épaules pour rendre la liberté à ses petits bras. La craie d'une main et l'éponge de l'autre, l'enfant se tourna vers nous, et, calme, son grand œil noir fixé sur nous, il semblait provoquer l'exercice pour lequel on l'avait appelé là.

On lui dicta une phrase entière, qu'il écrivit sans faute; puis, pour nous montrer que l'élève avait bien compris ce qu'il venait d'écrire, on lui demanda de le traduire en arabe : ce qu'il fit aussitôt, et fort bien. Enfin, on le pria d'expliquer ce que c'était que le lion, le substantif de la phrase; et il nous donna des détails sur le roi des animaux. Que demander de plus à un enfant de huit à neuf ans, né sous la tente?

La grande mosquée de Mahdia est construite avec des matériaux d'anciens monuments; on y voit des colonnes en pierre, en granit, en marbre et en porphyre, malheureusement recouvertes par l'éternel badigeon arabe, sous lequel se cachent de beaux chapiteaux romains et byzantins. Des citernes romaines à plusieurs étages, fort remarquables, se trouvent sur le plateau de la colline, à côté de la Kasbah.

J'aimais me promener autour de cette kasbah, dans le cimetière musulman, où s'ébattent les pluviers et où les enfants du pays s'amusent à une sorte de *lawn-tennis*, en se renvoyant une balle ou une pierre avec un bâton recourbé.

A la tête de chaque tombe se trouve un pied de scille, qui fait, au printemps, comme un plumet vert au mort, et qui, en été, élève au-dessus du tombeau de magnifiques hampes fleuries, hautes de près d'un mètre. Ces panaches de fleurs se balançant au-dessus des tombes font une singulière impression. « Ce sont, me dit un Arabe, les âmes des morts qui saluent! »

Vous avez peut-être vu chez les marchands de denrées africaines de nos grandes villes de France des oignons monstres, parfois gros comme la tête d'un enfant : ce sont les *scilles pancration,* variété du nord de l'Afrique. La scille est une plante médicinale sur laquelle, si l'on en croit Pline, Pythagore aurait écrit un traité qui a disparu. Hippocrate et Galien en recommandaient l'usage. Il n'est donc pas surprenant que les habitants de Mahdia aient placé cette plante au-dessus de chaque tombe, pour le cas où le défunt aurait besoin de soigner sa santé dans l'autre monde.

Quoi qu'il en soit, la scille et l'asphodèle, que l'on voit presque partout, sont la joie des yeux avec leurs grandes et belles fleurs courbées par le vent.

Comment n'aimerait-on pas Mahdia? Cette petite ville, charmante et proprette, entourée de jardins magnifiques vers l'ouest, possède tous les agréments. Contraste curieux, elle peut jouir simultanément du calme et de la tempête : lorsque la mer démontée donne le plus furieux assaut d'un côté du promontoire, l'autre côté est calme.

Aussi je quitte cette ville à regret pour vous conduire à Ksour-es-Sef.

La partie méridionale du Sahel, au sud de Sousse, sera bientôt desservie par un petit chemin de fer. L'initiative en a été prise par M. Ossude, l'un des fondateurs de la *Société franco-tunisienne de transports,* qui a déjà installé un service de bateaux à vapeur sur le lac Bahira, entre Tunis et la Goulette.

Cette voie ferrée reliera les centres de production d'olives, M'Saken, Djemal, Moukenine, Monastir, Mahdia, Ksour-es-Sef, etc., au grand centre de fabrication et d'exportation du Sahel, à Sousse. Excellente opération, entreprise sans subvention ni garantie d'intérêts de la part de l'État, destinée à développer extraordinairement les opérations commerciales dans le Sahel. La seule annonce du chemin de fer a pris les proportions d'une révolution économique dans l'esprit des indigènes. Ceux-ci en ont accueilli la nouvelle avec un véritable enthousiasme.

Il faut, pour expliquer cet enthousiasme, se rendre compte de la perplexité du cultivateur du Sahel ; en effet, lorsque novembre et décembre arrivent, la cueillette des olives et les labours le mettent dans un grand embarras. Que faire ? Ces deux opérations tombant à la même époque, il lui faut opter. C'est la cueillette des olives qui obtient la préférence, car la vente procure de l'argent immédiat, et les bêtes de travail sont alors distraites des labours pour être employées au transport des olives.

« Ah ! sidi, me disait un indigène que je questionnais, ce chemin de fer sera un grand bienfait pour nous. Au moment de la récolte des olives, toutes nos bêtes seront disponibles, et nous pourrons cultiver beaucoup plus de céréales. »

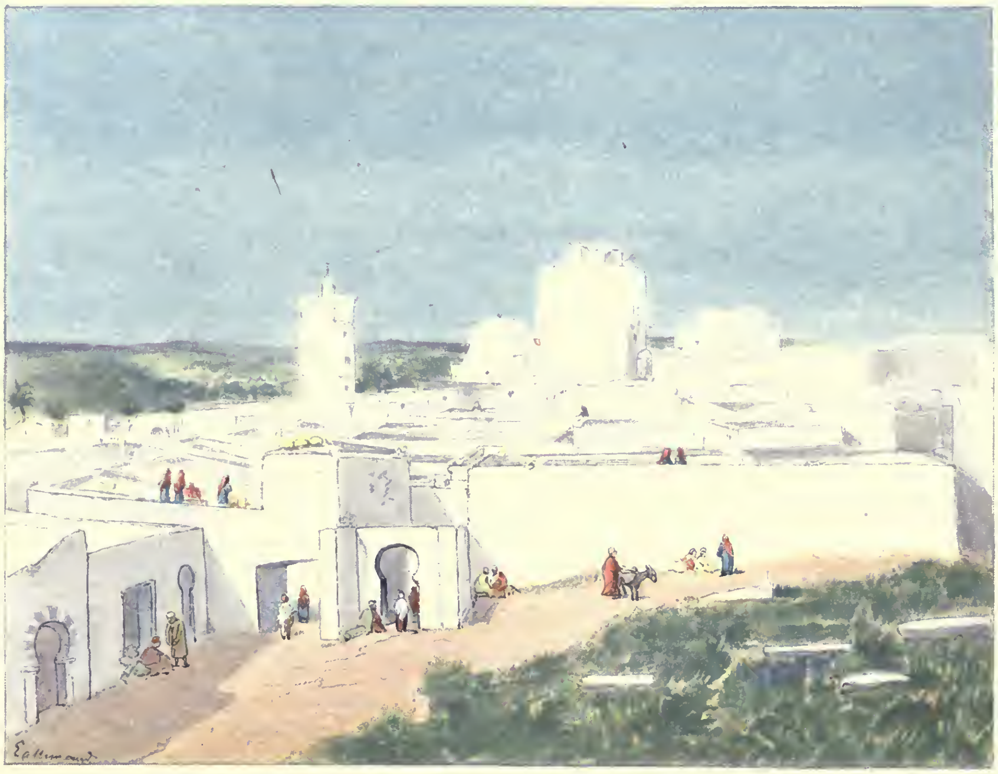
C'est ainsi que les résultats les meilleurs sont souvent ceux que l'on n'a pas directement visés, et qui se produisent par voies détournées.

J'ajouterai que cette ligne ne manquera pas de voyageurs, les Tunisiens étant passionnés pour la locomotion facile ; témoin le succès extraordinaire des tramways à Tunis. J'ai du reste constaté en Égypte, il y a près de trente ans, l'engouement des populations indigènes pour les chemins de fer.

Présentement les cavaliers et les voitures couvrent les routes et les pistes du Sahel. Que sera-ce, lorsque les voyages se feront plus vite et à meilleur marché !

Il est bien question de prolonger la voie jusqu'à Sfax ; mais je crois que le trafic entre Chebbâ et Sfax sera à peu près nul, car le port de cette dernière ville attire à lui tout le commerce de la région.

Le mieux, pour desservir vite et bien Sfax, Gabès et Djerba, serait d'arrêter la voie ferrée au cap Kapoudiah, puis d'établir, de ce cap à Sfax (et même au delà), un service de bateaux ne calant pas plus de deux mètres, ce qui leur permettrait le passage du chenal qui sépare les îles Kerkenah de la côte. Ces bateaux seraient ainsi à l'abri des vents et des tempêtes.



UNE VILLE ARABE DU SAHEL. — KALLA-KÉBIRA.

La seule localité importante au sud-ouest de Mahdia est le gros bourg de Ksour-es-Sef, situé à quinze kilomètres, entouré des beaux jardins aux cent puits des Ouled-Salah. C'est près de là que se trouvait le cap *Syllectum* des Romains, le port le plus rapproché de l'importante ville de Tysdrus (*El-Djem*), dont nous parlerons plus loin.

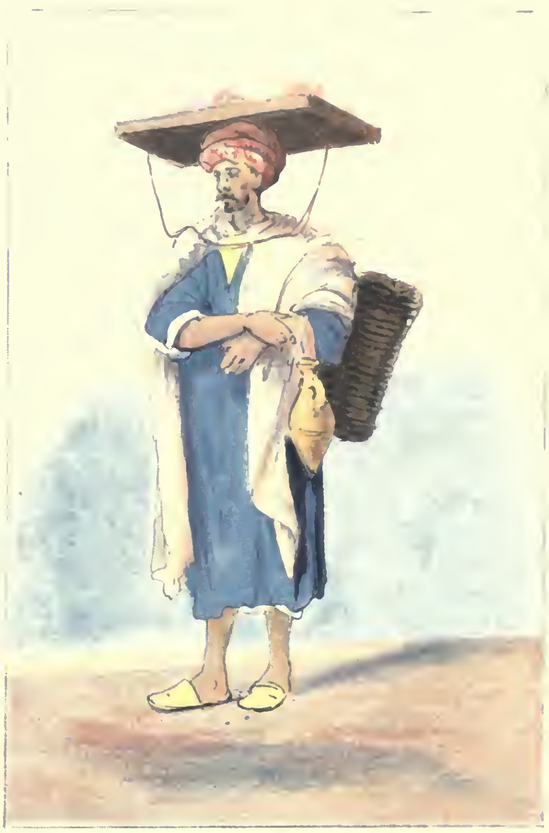
Le cap Kapoudiah, aussi appelé *Raz-Khadidja*, est à vingt-sept kilomètres au sud-est de Ksour-es-Sef. C'était *Brachodes*, surnommé *Caput-Vada* par les Romains. Bélisaire y débarqua, lorsqu'il vint combattre Gélimer, dernier roi des Vandales. Le général de Justinien occupa la presqu'île et s'y retrancha au moyen d'un large fossé. On y voit encore une tour, haute d'environ vingt mètres, dont les assises inférieures sont de construction romaine et dont la partie supérieure est sarrasine. L'accès en est difficile, l'entrée très petite et fort élevée au-dessus du sol.

Au sud du cap Kapoudiah, se trouve un petit port de refuge pour les bateaux de pêche ; il serait facile d'y établir la gare terminus du chemin de fer venant de Sousse, de Mahdia et de Ksour-es-Sef. Ce serait l'embarcadère des bateaux communiquant avec Sfax par le chenal; on ferait gagner plus de cent kilomètres sur le trajet qui contourne les Kerkenah, tel qu'il est pratiqué à l'heure présente par les bateaux calant plus de trois mètres.

La presqu'île de Kapoudiah renfermait une ville byzantine du nom de *Justinianopolis*. Il n'en reste plus trace.

Non loin de là, à trois kilomètres à l'ouest, au milieu d'oliviers magnifiques, on voit le village arabe de Chebbâ, véritable petite oasis au milieu d'une contrée aride et pierreuse. Un peu au sud de Chebbâ sont les ruines de l'antique *Ruspe* ou *Ruspae,* où il y avait un évêque byzantin : *episcopus ruspensis*.

En 1884, le père Buhagiar, curé de Sfax, ayant été nommé évêque *in partibus* de Ruspe, dont le dernier titulaire avait été saint Fulgence, eut l'idée de visiter son chimérique diocèse et de rechercher la trace de l'ancienne basilique. Il ne découvrit qu'un chapiteau et une colonne ornés de croix byzantines, qui furent rapportés religieusement et placés dans les bas côtés de l'église de Sfax, alors en construction.



ALOUI. — MARCHAND DE FRIANDISES, A KALLA-SRIRA.

Au nord de Chebbâ se trouve le marabout de Sidi Abdallah, qui sert de point de reconnaissance en mer.

La route qui conduit à Sfax est assez bonne à partir de Chebbâ. Elle longe la côte et conduit (dix kilomètres) au *Raz-Dzira*. Ce cap est la suite d'une chaîne de petites collines, qui disparaissent en laissant à la surface de la mer une série d'îlots rocheux.

Au delà, le voyage par terre devient fastidieux, et je ne le conseillerais pas aux touristes. Il faut être archéologue endurci pour s'y aventurer.

Il y a deux routes de Raz-Dzira ou de *Melloueche* à Sfax, l'une suit les côtes, l'autre s'enfonce dans les terres. Toutes deux mesurent de cinquante-six à cinquante-huit kilomètres.

On rencontre en chemin le village des amandes *El Lousa,* où il n'existe presque plus d'amandiers ; et, dans les terres, *Djebeliana,* entouré de beaux oliviers, de figuiers et d'amandiers.

Plus loin, au bord de la mer, des ruines romaines que les Arabes appellent *Sidi M'Sara* et *Koudiet-Rosfa;* elles ont peu d'importance. A vingt-six kilomètres de Melloueche, est situé le superbe marabout de *Sidi Macklouf;* on a découvert dans les environs des débris byzantins que l'on croit être les restes d'*Usilla.* Les Arabes l'appellent *Inchlla.*

Le pays devient aride, il est semé de quelques maigres bouquets d'oliviers et cultivé deci, delà par des nomades de la tribu des Métellit. Il en est ainsi jusqu'au fameux marabout où les nègres de Sfax se rendent en pèlerinage. Le marabout des nègres, Sidi Mansour, vivait il y a deux siècles. Sa sépulture, à laquelle est adossé un caravansérail, est le rendez-vous des fidèles de couleur. A l'époque des pèlerinages, la réunion noire n'engendre pas la mélancolie.

A la pointe du promontoire, non loin du marabout, s'élève une vieille tour romaine dont la hauteur est d'un peu plus de douze mètres, et dont la circonférence en mesure vingt-huit. Cette tour (*Bordj-sidi-Mansour*) est d'assez bel appareil dans sa partie inférieure ; sa construction paraît remonter à l'époque byzantine.

Sidi Mansour est à treize ou quatorze kilomètres au nord de Sfax. Au delà, le chemin devient charmant et traverse des jardins touffus et de plantureux vergers fort bien cultivés.

SFAX

La ville de Sfax est, par sa population, la seconde ville de la Régence. Les documents officiels de la municipalité accusent, en 1891, les chiffres suivants :

Arabes habitant la ville et les jardins	40.000
Israélites indigènes	2.300
Maltais	1.200
Français	435
Italiens	400
Grecs	40
Anglais	10
Autrichiens, Suédois et Espagnols	15
Garnison	600
Total	45.000

Il est bon d'éclairer le lecteur sur cette désignation : « habitant la ville et les jardins ». Sfax est entourée d'environ sept mille jardins, dans lesquels une partie de la population va respirer le frais, sitôt les affaires terminées. Beaucoup même habitent tout à fait leurs jardins, et ne viennent « en ville » que pour vendre quelques denrées et pour faire leurs approvisionnements. Puisque Sfax vous a été présentée comme une grande ville, je dois rappeler qu'en 1859, lorsqu'elle fut visitée par Guérin, elle ne comptait que treize cents israélites et sept cents chrétiens. Le nombre des premiers s'est donc accru d'un millier depuis l'occupation, et celui des seconds de près de quinze cents. Alors qu'il n'y avait à cette époque que « quelques » Français, le recensement de 1891 en révélait quatre cent trente-cinq.

Chrétiens et juifs étaient jadis relégués dans le faubourg (*R'bat*) situé entre le front est des remparts et la mer. Ce faubourg était protégé par une muraille dont les portes étaient rigoureusement fermées au coucher du soleil, et le vendredi dès la prière de trois heures. Les clefs étaient portées chez le caïd. La consigne était si sévère, que le curé, ayant eu, en 1879, à administrer un moribond, ne put obtenir l'ouverture d'une porte. Le caïd, comprenant enfin qu'il y avait avec le ciel des accommodements, consentit à une transaction et ordonna aux gardiens de tourner le dos pendant que le vaillant curé, muni d'une échelle, franchirait la muraille à un endroit convenu. Grâce à ce subterfuge, le prêtre put se rendre auprès du malade. De cette façon, les gardiens, n'ayant rien vu, ne firent point de rapport et la pieuse escalade s'effectua sans encombre. Le tout, ici-bas, est de s'entendre.

Le génie militaire a fait abattre ce mur, et la ville européenne se développe librement aujourd'hui au pied des vieilles murailles de Sfax.

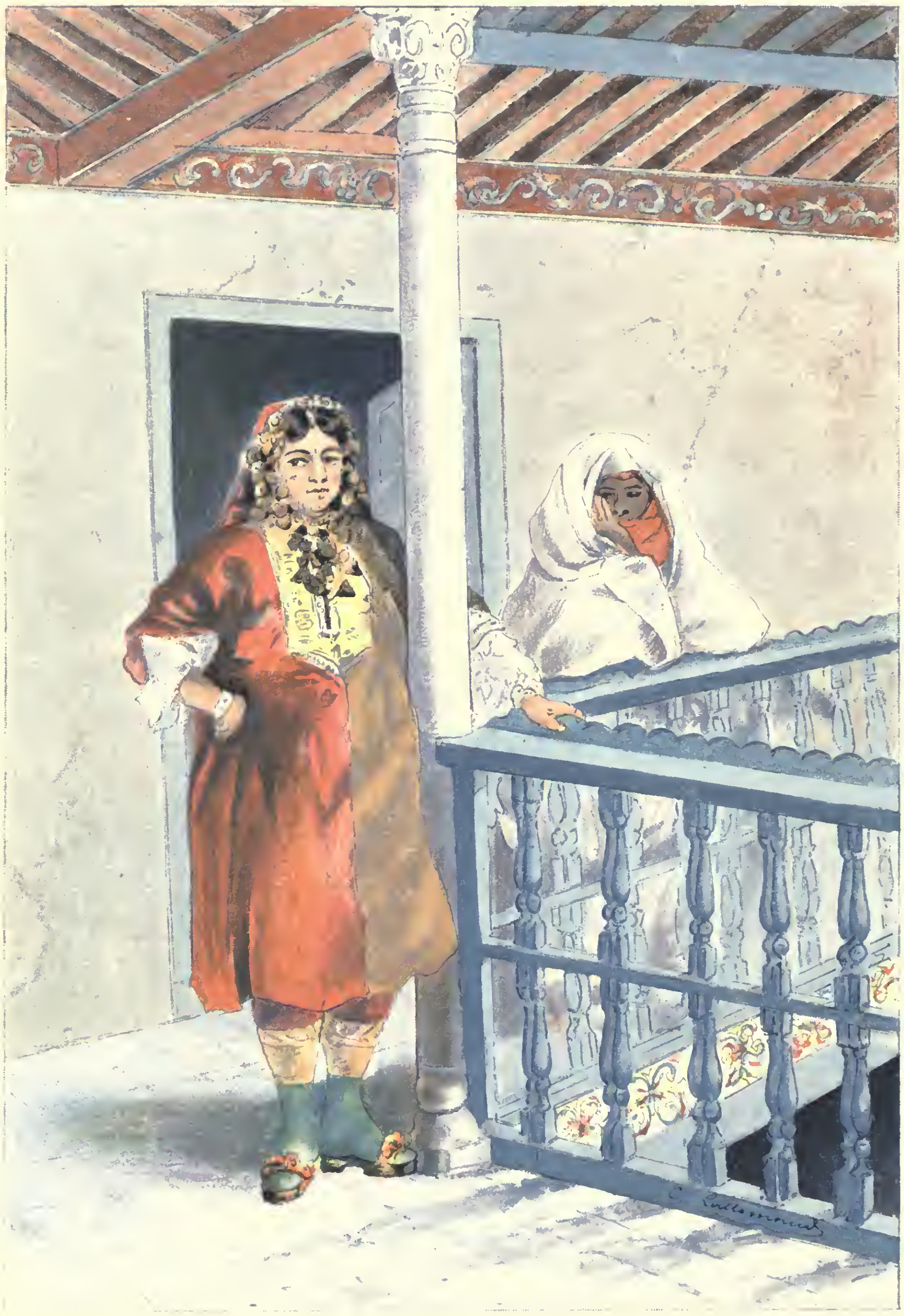
Jadis aucun juif ne pouvait habiter la ville arabe et, si je ne me trompe, une seule famille chrétienne avait obtenu la permission d'y séjourner. Aujourd'hui, les Européens peuvent s'y fixer en toute latitude sans avoir à craindre les autorités locales. S'ils restent de préférence dans la ville franque, c'est uniquement parce que ses rues sont voisines du port, droites et bien aérées par la brise de mer.

Le contrôle civil, le commandement militaire, la municipalité, l'église catholique, le marché couvert, la poste, le télégraphe, les écoles, le cercle militaire, le cercle français et tous les services administratifs sont dans la ville européenne. Le camp, composé d'excellents baraquements en maçonnerie, est situé sur le front nord des remparts.

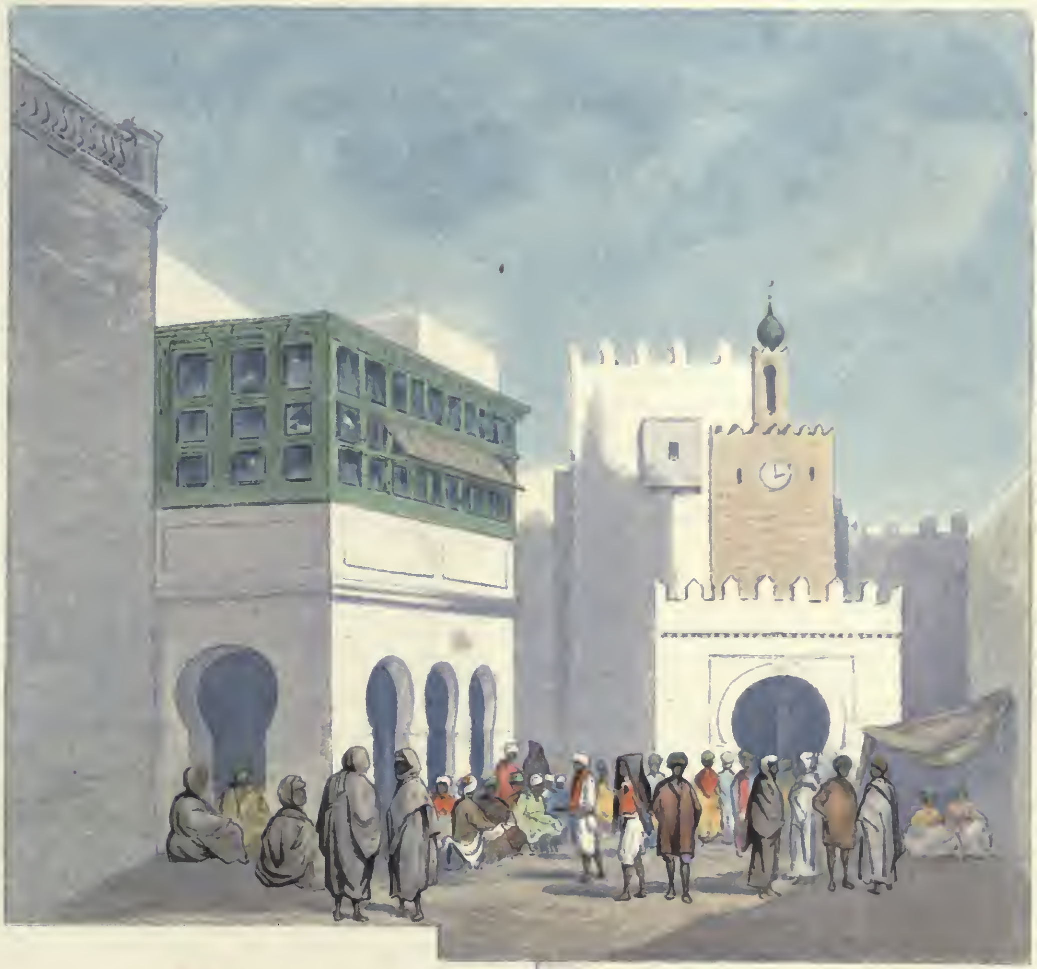
Devant le cercle militaire s'étend une vaste esplanade d'environ deux cents mètres de côté, à l'extrémité de laquelle se trouvent le bâtiment de la douane et les quais de débarquement. Si le cube énorme de remblai qui a formé cette esplanade avait été disposé en une digue de quinze à vingt mètres de large, celle-ci aurait pu s'avancer en mer à plus d'un kilomètre, toucher à des fonds de quatre et cinq mètres et s'approcher sensiblement du point où les navires d'un tirant d'eau supérieur à six mètres sont tenus de jeter l'ancre, c'est-à-dire à plus de deux kilomètres du quai.

Il est resté une autre ressource : celle du creusement d'un chenal perpendiculaire au quai. La chose est facile sur un lit de madrépores dans lequel on peut découper des parois verticales et où l'ensablement n'est pas à craindre, le sol environnant étant immobilisé par les croissances d'éponges, de polypes, de coraux, de coquillages et de plantes marines de toutes sortes. Déjà ce chenal est ébauché et permet en tout temps aux chaloupes de débarquer à quai les passagers des grands paquebots.

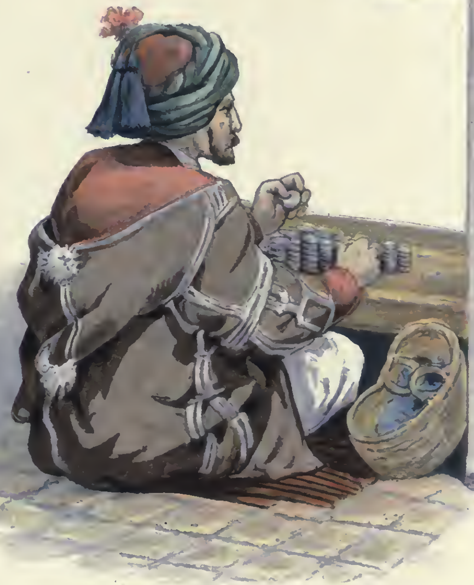
La rade de Sfax est la plus spacieuse et la mieux protégée de toutes les côtes de l'Afrique septentrionale. Les navires de tout tonnage y trouvent, à partir de deux mille mètres du quai de la douane, des fonds de cinq, sept, neuf, onze, et jusqu'à vingt mètres. Ils y sont à l'abri des fureurs de la mer. Les tempêtes les plus fortes, les ouragans déchaînés n'y soulèvent ni houle ni vagues. Le commandant Melchior, qui a commandé le stationnaire le *D'Estrées*, et plus tard l'*Hirondelle*, m'a bien souvent raconté que chaque fois que son navire avait besoin d'une de ces petites réparations — la peinture, par exemple — qui exigent une certaine stabilité, c'était à Sfax qu'il venait chercher le calme nécessaire. Par les plus fortes bourrasques, les bâtiments de moyen et de fort tonnage semblent dormir sur leurs ancres dans la rade de Sfax. Les tempêtes y produisent seulement un fort clapotis, qui n'est gênant que pour les barques légères et les canots.



INTÉRIEUR MUSULMAN A SFAX.



RUE CENTRALE
DU FAUBOURG DE BAB-EL-DIVAN.



CHANGEUR DE BAB-EL-DIVAN.

La rade de Sfax doit cette sécurité aux terres et aux bancs qui lui font comme une espèce de ceinture. Les îles Kerkenah l'abritent à l'est, la terre ferme au nord et à l'ouest. C'est en quelque sorte un lac ouvert du côté du sud sur une largeur de sept milles. Mais comme, à quarante ou cinquante milles de cette échancrure, le golfe de Gabès se ferme vers l'est et que la grande île de Djerba prolonge l'écran, il ne peut plus se former de vagues inquiétantes, surtout si le vent du sud vient à souffler dans le sens de l'ouverture de la rade. Les bâtiments peuvent retarder leur sortie de cette rade merveilleuse. Ils n'auront jamais, quelque temps qu'il fasse, à craindre d'y prolonger leur séjour.

Mais cette rade, si belle qu'elle soit, ne vaut pas un port; et l'éloignement des navires offre de nombreux inconvénients. Aussi la ville de Sfax a-t-elle résolu de gager les ressources qu'elle tient de la munificence du gouvernement, pour contracter un emprunt d'un million qui lui permettra de faire creuser un chenal ayant une profondeur de huit à dix mètres et s'avançant à trois kilomètres en mer. Suivant les études du service des Travaux publics, ce chenal aura quarante mètres de large au plafond et cent mètres à la partie supérieure.

Le long du quai actuel, on creusera un bassin de huit hectares.

On sait que les marées sont insignifiantes dans la Méditerranée. Deux points font cependant exception : l'Adriatique et la Petite Syrte, que nous appellerons le golfe de Gabès. Il a été donné diverses explications sur ce phénomène.

On a remarqué que lorsqu'aucun obstacle ne vient ralentir le mouvement des eaux provoqué par l'amplitude des marées, celle-ci ne dépasse pas une hauteur de deux mètres en plein océan. Mais elle devient formidable, au contraire, si une entrave, comme l'énorme cap de la Bretagne, s'oppose à l'oscillation périodique des eaux, ou bien lorsque des détroits — celui de la Manche, par exemple — sont insuffisants pour recevoir ces masses liquides soulevées par l'attraction lunaire.

La Méditerranée étant un point minuscule sur la surface du globe, le déplacement de la mer y est presque insignifiant. Il n'y prend de l'importance que si les eaux s'engouffrent entre les terres, ainsi que cela se produit pour l'Adriatique.

Dans le golfe de Gabès, l'obstacle est formé par des bancs qui s'avancent au loin dans la mer. La masse d'eau s'élève en abordant les bas-fonds et forme des marées exceptionnelles, dont l'amplitude, à l'époque des syzygies (nouvelle et pleine lune), est de $1^{m},80$ à Sfax et de 2 mètres à Gabès et à Djerba.

Une pareille situation favorise singulièrement l'établissement des pêcheries. Aussi toute la côte est-elle couverte de clayonnages et de madragues, depuis le cap Kapoudiah jusqu'à Zarzis, et tout autour des îles Kerkenah.

En pratiquant des fouilles au sud des remparts de Sfax et en faisant divers travaux de terrassement, on avait mis à découvert d'anciens cimetières, où la plupart des tombes étaient superposées. Il y avait jusqu'à trois couches de sépultures. On pense que, lorsqu'un cimetière était comble, et que l'élévation du sol produite par le temps l'avait recouvert, on utilisait la couche de terre nouvelle pour installer un nouveau cimetière au-dessus de l'ancien.

Ce qui manque à Sfax, c'est l'eau douce en quantité suffisante pour les besoins de sa population. On peut avancer, sans crainte de se compromettre, que, du jour où cette ville en sera abondamment pourvue, sa population se doublera en quelques années, tant sa situation commerciale et maritime est excellente. A Sfax, on ne compte guère, en moyenne, qu'une année pluvieuse sur trois.

Voyons quelles sont, en eau, les autres ressources du pays.

Il y a d'abord les citernes. Tous les peuples qui se sont succédé sur le sol africain se sont d'abord préoccupés de la conservation de l'eau du ciel dans des souterrains. La Tunisie est littéralement couverte de citernes depuis longtemps en ruine. Il en est qui avaient des dimensions considérables, comme celles du Kef et de Carthage, par exemple, dont l'état de conservation était tel, que leur mise en usage devenait relativement facile.

Chose curieuse, les indigènes de Tunisie leur ont donné le nom de *damous,* très voisin du mot latin *domus,* qui signifie maison. La citerne n'était-elle pas, du temps des Phéniciens et des Romains, ce qu'elle est encore aujourd'hui pour les Arabes, la première chose que l'on construit, même avant la maison, la chose indispensable à la vie et sans laquelle l'habitation, le *domus,* n'est pas possible? Est-il dès lors étonnant que les Arabes aient conservé à une partie si essentielle le nom très peu déformé du tout?

La plupart des maisons des villes arabes sont pourvues de citernes. La capacité de celles que renferme chaque maison de Sfax a été calculée de façon à pouvoir fournir pendant trois ans l'eau nécessaire aux habitants de l'immeuble.

Dans le cas où les maisons particulières viendraient à manquer d'eau, il y a encore la *nasria* (le secours). On désigne sous ce nom une réunion de 597 citernes, cubant quinze mètres chacune. Un mur les enclôt. Au-dessus de chacune d'elles on a pratiqué une aire en maçonnerie, dont la concavité amène les eaux pluviales vers un trou central entouré d'une margelle. C'est ainsi qu'elles s'alimentent.

Il y a ensuite les *fesguias.*

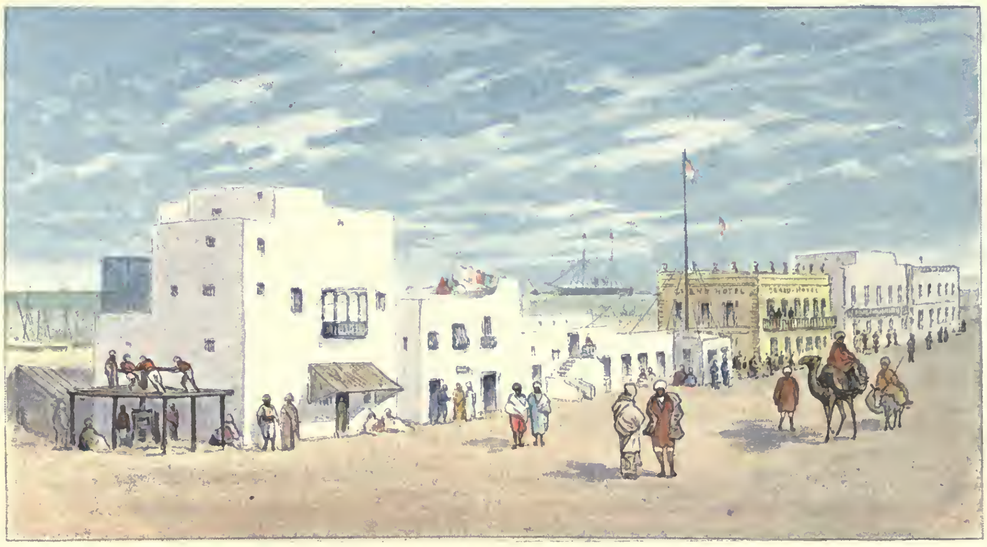
Les eaux pluviales qui tombent sur des collines situées à environ quinze kilomètres à l'ouest de Sfax s'écoulent dans des oueds dont les lits, presque toujours à sec, deviennent des torrents, dès que quelque orage éclate dans la contrée. Ces oueds étaient autrefois réunis en un seul faisceau et se jetaient dans la mer tout près de Sfax. Un grand personnage, dit la légende, eut l'idée de capter ces torrents accidentels au moyen d'un simple barrage et d'en recueillir les eaux dans d'immenses bassins. Ce moyen était fréquemment employé par les Romains.

Mais ces eaux arrivaient au barrage chargées de terre et de sable. On obvia à ce premier inconvénient en composant les fesguias d'une succession de bassins. Le premier reçoit les eaux boueuses, et le liquide y dépose la plus grande partie du limon dont il est chargé. Lorsque ce réservoir est plein, l'eau se décante d'elle-même dans un second réservoir, où le liquide se décharge de ses dernières impuretés, avant de passer de la même façon dans le réservoir principal.

Malheureusement, cette conception ingénieuse de la purification automatique de l'eau est loin d'être complète. Les Romains couvraient leurs citernes. Les fesguias de Sfax sont à ciel ouvert ; l'évaporation les soumet à une perte continue et considérable ; puis, l'eau est infestée et infectée par une multitude de batraciens et de reptiles. Enfin, les sables apportés par les coups de siroco finissent par prendre peu à peu au fond du bassin principal la place du liquide, dont la quantité disponible est diminuée d'autant. Il s'ensuit que, malgré leurs proportions colossales, les fesguias, qui cubent chacune de quinze à vingt mille mètres, constituent tout au plus une réserve de six mois.

La municipalité a creusé, à la hauteur du barrage, des puits qui ont permis la création d'un jardin public, où les arbres viennent comme par enchantement, au bord d'une très jolie rivière artificielle. Ce jardin sera avant peu la joie des Sfaxiens.

Sidi Chaâbouny, dont les descendants existent encore, a fait forer au siècle dernier deux puits qui portent encore son nom. Ces puits, situés à six kilomètres à l'ouest de la ville, fournissent une eau excellente, contenant peu de magnésie. Ils alimentent aujourd'hui les habitants de la ville européenne et la garnison, qui n'ont pas de citernes à leur disposition. Il y a à Sfax un nombre considérable de marchands qui transportent le précieux liquide dans des jarres en terre poreuse d'une contenance d'environ neuf litres. Quatre de ces jarres forment le chargement d'un bourricot.



BOULEVARD DE LA MARINE A SFAX.

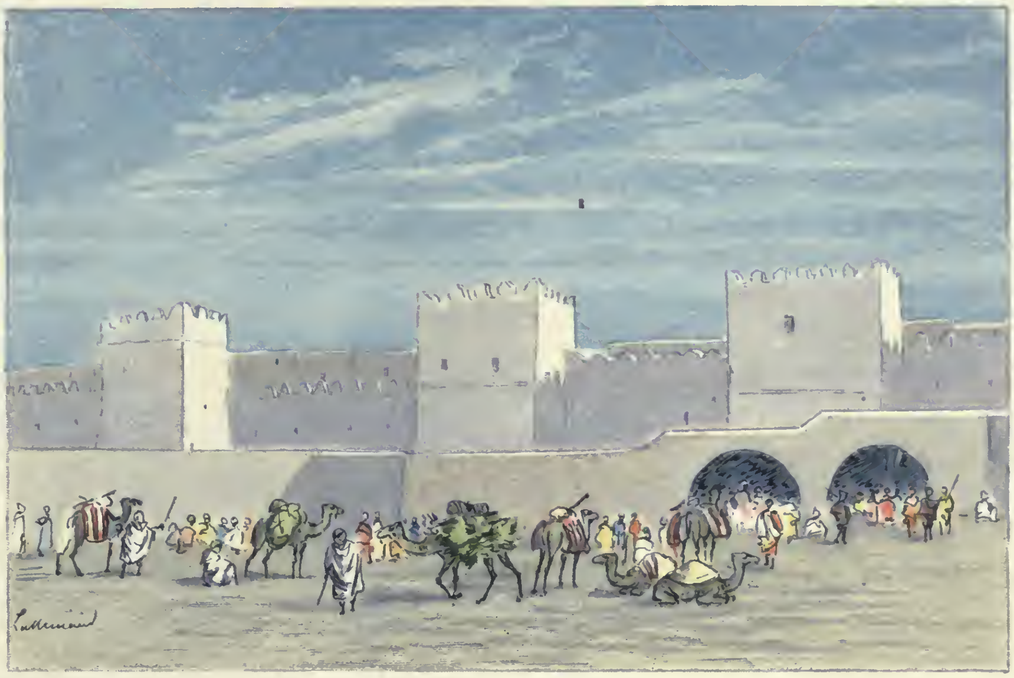
Lorsque l'eau est abondante dans les fesguias et dans les citernes de la *nasria,* le prix de la jarre est de quatre centimes (une *caroube*). Mais si elle fait défaut et que le marchand doive aller la chercher à Chaâbouny, le prix peut s'élever jusqu'à seize centimes pour une jarre.

Cette rareté de l'eau potable est aussi un gros embarras pour les navires en rade qui veulent s'en approvisionner. Ils doivent la payer cher, et le liquide leur étant livré par jarres, la manutention en est assez compliquée.

J'en aurai fini avec cette question vitale quand j'aurai dit un mot des ressources artésiennes. Plusieurs tentatives ont été faites par le gouvernement, mais elles n'ont pas encore donné de résultats satisfaisants. La municipalité est décidée à consacrer une partie de son emprunt, soit à capter des sources éloignées, soit à creuser de nouveaux puits artésiens. Si l'on aboutit, c'est la fortune de Sfax à bref délai.

Au nord, entre la plage et les murs de la ville, se trouve le grand entrepôt d'alfa. L'alfa y est amené de l'intérieur à dos de chameau. C'est là que l'on opère le triage, le séchage et la mise en ballots comprimés de ce produit, qui est ensuite expédié en Europe. Cette exportation atteint, au seul port de Sfax, en alfa à l'état nature, le chiffre colossal de dix mille tonnes, et en alfa transformé en sparteries et en cordes, plus de douze cents tonnes.

Non loin de ce vaste dépôt, sont installés des chantiers de corderie et de sparterie, lesquels travaillent à peu près exclusivement pour Marseille et exportent pour trois cent mille francs de marchandises par an. On y avait établi un atelier de cordelettes destinées à lier les gerbes de blé, mais le bas prix auquel cet article est fabriqué dans les prisons de France a fait abandonner ce commerce.



REMPARTS DE SFAX.

Les magasins d'éponges et de poulpes sont également situés dans la ville européenne, presque tous sur le boulevard de la Marine. Nous y reviendrons en parlant de la pêche.

Pénétrons maintenant dans la ville arabe.

Ainsi que Sousse et Monastir, la ville de Sfax se présente aux yeux émerveillés du voyageur comme le plus gracieux spécimen des fortifications sarrasines. Ses murs blancs crénelés, sur lesquels une multitude de tours carrées, hexagones, octogones, font saillie et portent des ombres d'azur, forment un décor superbe. Au lever du soleil, tout cela paraît rose.

Je ne nie pas la beauté du spectacle, bien au contraire; mais je ne puis m'empêcher de sourire à la lecture des lignes suivantes :

« Les villes arabes sont magnifiques, vues de loin; mais il ne faut pas y entrer, car alors ce ne sont que masures, rues sales, gens loqueteux, etc. »

J'ai trouvé cette formule à la Joseph Prudhomme dans plus de vingt volumes. Qu'on parle des villes de Syrie, de Palestine, du Maroc, d'Algérie ou de Tunisie, le cliché est invariablement le même : « C'est superbe de loin, de près c'est misérable ! »

Le sentiment artistique ne s'affine que par l'étude et la patiente observation des êtres et des choses; je n'ai vu aucun de mes contemporains qui fût venu au monde avec le sentiment des gammes, celui des harmonies des couleurs, ou la science de l'ordonnance des lignes. Le musicien peut, jusqu'à un certain point, apporter en naissant des prédispositions à l'inspiration mélodique; mais seule l'étude de la musique développera chez lui la science de l'harmonie. Vous trouverez des milliers de personnes suivant une musique militaire qui joue une polka ou un pas redoublé, et qui bâilleront ou seront indifférents en entendant l'adorable *Symphonie pastorale* de Beethoven.

Je n'hésite pas à déclarer que, bien souvent, voyageant en compagnie, il m'est arrivé de m'arrêter devant quelque misérable loqueteux que Murillo ou Ribera eussent fixé sur leur toile avec enthousiasme, ou un paysage me rappelant Ruysdaël, Rousseau, Corot, ou bien devant une rue pittoresque évoquant Decamps ou Isabey, tandis que mes compagnons demeuraient froids et impassibles. Combien de fois m'est-il arrivé de remercier Dieu de m'avoir donné une part de ce sentiment artistique qui procure tant de jouissances et qui fait que, même dans le plus profond isolement, on ne se sent jamais seul, du moment qu'un rayon de lumière, si faible qu'il soit, éclaire quelque chose ! C'est même cette inégalité de répartition de sensations qui m'a fait quelquefois me priver de compagnon de voyage.

Enfin, si je suis ravi en regardant les claires murailles crénelées et bastionnées d'une ville arabe, je n'en suis pas moins dans la joie lorsque je parcours ses rues étroites et pittoresques, dans lesquelles mille groupes se composent en sujets ravissants. J'aperçois des voûtes sombres, jetées par-dessus des rues, et encadrant des motifs éclatants de couleur et de lumière; les murs blancs découpent dans le ciel des parcelles de cobalt pur, et le soleil irise tout de ses feux. Ce spectacle dépasse ce que nous pouvons imaginer, nous autres gens du Nord. Est-il besoin de savoir si telle pièce d'eau aux reflets éblouissants est indigne de laver les petits pieds d'une marquise; si, sous ces haillons lumineux, d'une inoubliable harmonie de tons et de couleurs, se trouve le corps pouilleux d'un lépreux? Que m'importe que ce mur aux lignes harmonieuses, que cette colonne svelte soient appelés à s'écrouler demain ! Ce que je vois me paraît beau, me séduit, et c'est le cas de dire en sabir : *Mirar, mais non toquar*. Regardez et ne touchez pas. Regarder me suffit.

Je pénètre donc dans la grande rue centrale de la ville franque, du faubourg (*R'bat*, disent les Arabes) qui conduit à la ville proprement dite, *el Belad*. Une animation extraordinaire règne dans cette rue. On y coudoie des gens de toute espèce, de toute couleur et de toute provenance. C'est d'abord le Maure au teint mat, indolent, vêtu de l'ample gandoura aux éclatantes couleurs. Le Sfaxien, lui, se couvre de la *gadroun,* sorte de sac étroit à petites manches, en grosse laine brune, brodé de blanc sur les coutures. Si la température est froide, il jette sur ses épaules une capote courte à capuchon, également brune et agrémentée de blanc. La *capout* (ainsi se nomme ce vêtement) est un petit caban écourté, retenu par le capuchon posé sur la tête. Le pantalon du Sfaxien est presque collant.

L'on sent, au premier examen du costume, que l'on est chez un peuple laborieux, ennemi des vêtements flottants et encombrants. J'en dirai autant des Kerkéniens, très nombreux dans la ville de Sfax ; mais la gandoura est étroite et parfois richement brodée de dessins blancs, avec houppes de couleur.

Sfaxiens et Kerkéniens portent de volumineux turbans verts. La couleur verte est l'indice qu'ils se croient de lignée sacrée. Mais pourquoi ces dimensions énormes ? Je l'ignore. Je me l'expliquerais volontiers, cependant, en disant que tout ce qui tombe dans l'extrême est appelé à disparaître. Après Sfax, le turban cesse de se montrer.

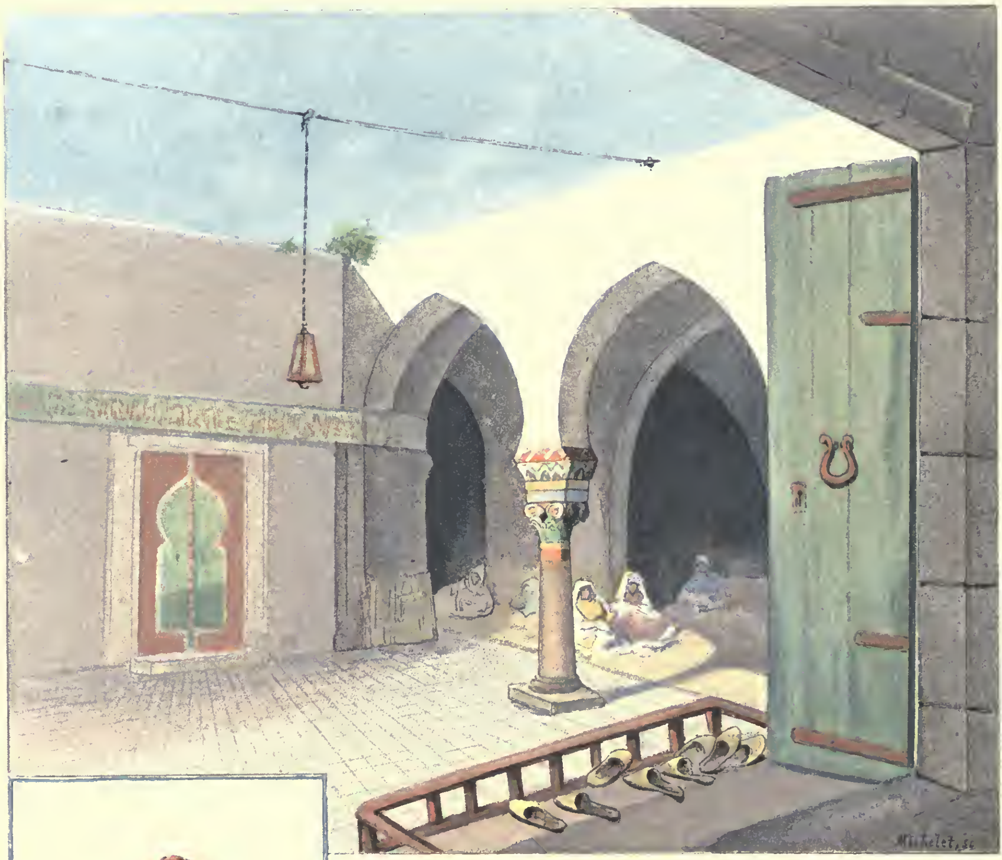
Dans le sud, le turban disparaît avec le burnous : l'un est remplacé par la *chechia,* et l'autre par une sorte de couverture grande et lourde, dans laquelle se drapent les indigènes. Avec cet échafaudage entourant la tête de mille façons, selon le geste du moment, le turban ne resterait pas une heure sur le chef de son propriétaire.

Sfax nous offre donc une véritable révolution dans le costume. Nous apercevons des fillettes dont les robes bicolores font d'admirables taches au milieu des groupes innombrables qui posent pour l'artiste dans les ruelles de *Sfakès* (nom arabe de Sfax). Semblables aux pages du moyen âge pour la coupe et la disposition des couleurs, elles sont rouges d'un côté et bleues de l'autre, ou rouges et vertes, ou rouges et jaunes. Le petit cône de la coiffure a disparu ; il est remplacé par un mouchoir qui enveloppe la chevelure, et rehaussé de bijoux.

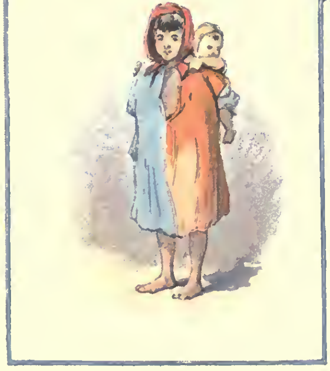
Est-ce à dire qu'on ne rencontre plus ni gandouras, ni turbans blancs ou brodés de soie vieil or ? Bien au contraire, il en est encore beaucoup, car la bourgeoisie est généralement, ainsi qu'à Tunis et à Sousse, de race maure.

L'on ne voit pas que des Sfaxiens, des Kerkéniens ou des négociants maures dans les rues de Sfax. On y coudoie des nomades du grand désert enveloppés dans leurs manteaux bruns ou blancs, sabre au côté, matraque en main ; des juifs chaussés de souliers vernis... quand ils ont des souliers, — aux bas bien tirés... s'ils ont des bas, — vêtus de bleu gris, turbannés et culottés de noir ; des pêcheurs portant des filets et des couffins emmanchés sur une rame, enveloppés dans la *gadroun,* les jambes nues jusqu'à moitié des cuisses ; des marchands égyptiens et turcs en robes étroites et longues ; des Maltais qui endossent leurs vestes et ne dédaignent même pas d'arborer la *capout* des Kerkéniens ; des Siciliens dont le vaste bonnet retombe comme une langue large et plate sur une épaule. Ce sont des marins pour la plupart. On y rencontre aussi des Grecs en fustanelle, avec la veste chamarrée des Arnautes. Mêlez à ce grouillement bigarré des bourricots chargés de légumes ou de fruits, des chameaux transportant des fardeaux de toutes sortes, des cavaliers élégants, des marchands de poissons et de gâteaux, et vous aurez la physionomie de la rue centrale qui conduit à la porte du Divan (*Bab-el-Divan*).

Je ne la quitterai pas sans vous avoir dit que, naguère encore, il y a une quarantaine d'années, quelques-uns des cafés borgnes et sombres de cette rue, non loin de la porte du Divan, étaient fréquentés par les corsaires de la côte. Ceux-ci y discutaient les expéditions à faire et débattaient ensuite le partage des dépouilles, avec la tranquillité d'âme et de conscience d'un commerçant qui fait l'inventaire des dentelles et des rubans qu'il a en magasin. Ce que c'est que l'habitude !


Michelet, sc.

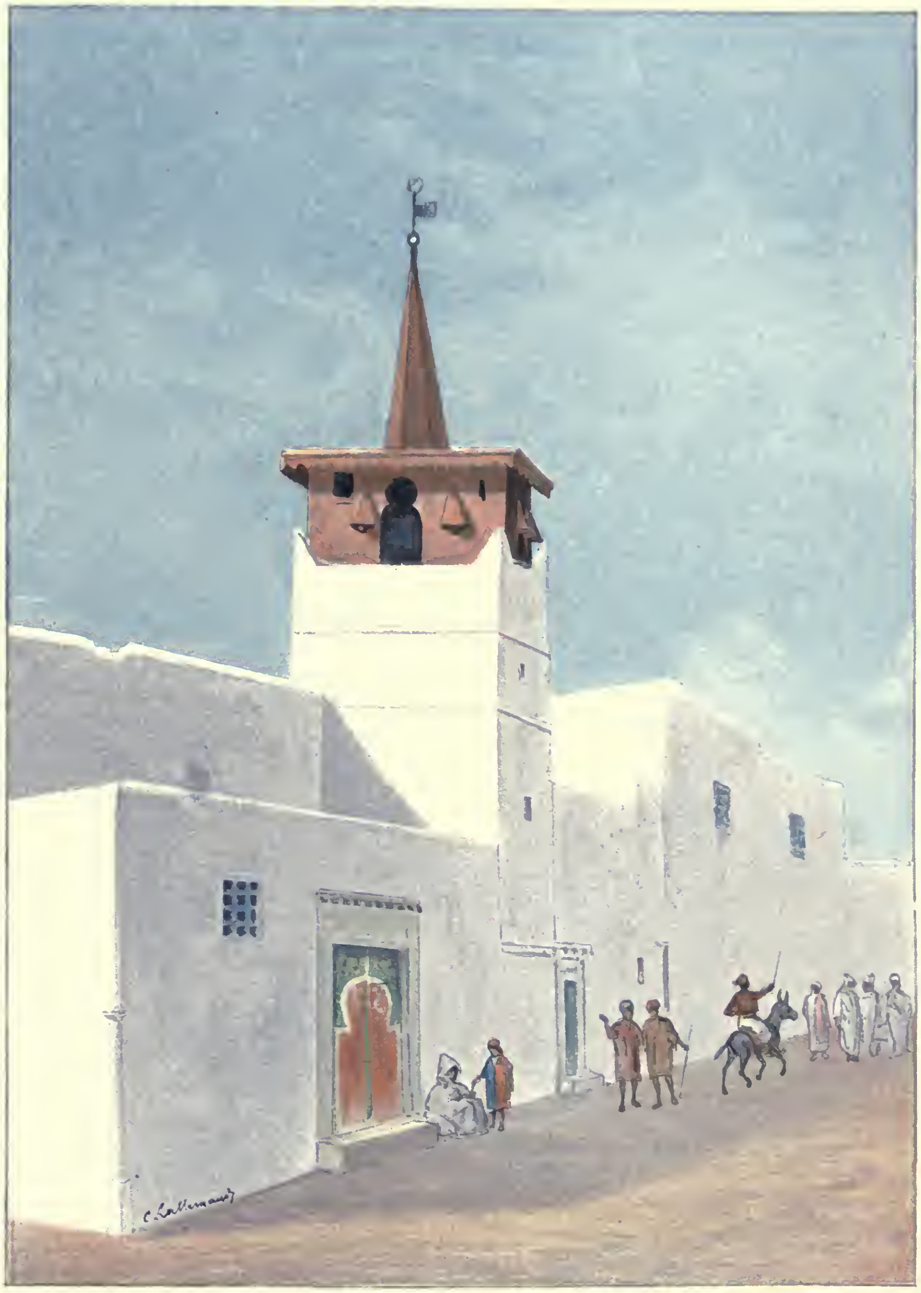
INTÉRIEUR DE MOSQUÉE.



FILLETTE DE SFAX.

Que de fois me suis-je arrêté pour admirer des marins sfaxiens ou kerkéniens, crânement plantés sur leurs jambes nues, la *capout* entourant pittoresquement le corps, le capuchon en coup de vent, d'où émergeait une tête fière, entourée d'un grand turban vert, dans lequel était fiché, comme le pompon d'un soldat, un œillet rigide ou une grosse rose ! Un vrai corsaire d'opéra-comique.

Le Sfaxien est laborieux. Je parlerai de ses qualités d'horticulteur à propos des jardins ; mais je dois constater dès maintenant qu'il est un excellent marin et qu'il



MOSQUÉE VOISINE DU KHALIFAT A SFAX.

passe pour un caravanier de vaillance éprouvée. Au temps où les tribus pillardes du Sud rendaient le passage des caravanes difficile, les Sfaxiens seuls les tenaient en échec. Et l'on cite d'eux de vrais faits d'armes accomplis pour la défense des caravanes.

J'ai vu des caravanes de Sfaxiens au delà de Nefta, allant porter au Çouf, vers El-Oued et Touggourt, des portes, des châssis de fenêtres, des planches et d'autres matériaux de construction, toujours le fusil à l'épaule et le sabre au côté.

Bab-el-Divan a été le théâtre d'un combat acharné lors de la prise de Sfax. Après le bombardement, les marins durent enfoncer cette porte, pénétrer dans l'étroit couloir oblique qui la sépare d'une seconde porte, et enfoncer celle-ci avant de pénétrer dans la ville. M. Gau, aujourd'hui vice-président de la municipalité, m'a souvent raconté ce débarquement et les combats qui s'ensuivirent. Les Français et les autres habitants européens de Sfax avaient trouvé asile à bord de l'escadre et se trouvaient ainsi les spectateurs forcés du drame militaire. Ils purent même renseigner l'escadre, et ce fut même l'avis donné par M. Gau qui décida l'amiral à lancer une colonne qui tourna la ville et s'empara de la porte des Champs (*Bab-el-Djebli*) pour couper la retraite aux fuyards, car Sfax n'avait que deux portes.

Il y eut dans la rue Centrale de la ville franque une vive fusillade et quelques insurgés furent tués dans une petite mosquée.

Cette insurrection a eu cela de curieux qu'elle n'était pas, à vrai dire, une insurrection des Sfaxiens. Sous la pression d'Ali-ben-Khalifat, ils durent, bon gré mal gré, se résoudre à défendre la ville ; mais fort peu d'entre les bourgeois de Sfax payèrent de leur personne. Ils envoyèrent leurs gens aux remparts et restèrent chez eux, attendant l'issue des événements. Les tribus pillardes rangées sous la bannière d'Ali-ben-Khalifat leur donnaient à réfléchir autant et plus que les canons de l'escadre. Et si on leur avait laissé le choix entre le bombardement par les Français et le pillage par les tribus nomades, c'est pour le bombardement qu'ils eussent opiné. Tel fut le dessous de ces événements. Les bourgeois de Sfax se trouvaient littéralement entre deux dangers, dont l'attaque par les Français était certainement le moins grand à leurs yeux.

Les gens du peuple envoyés aux remparts par les bourgeois se sont vaillamment comportés, comme on pouvait l'attendre de gens qui, sur mer, et sur terre dans les caravanes, voient souvent la mort en face.

M. Gau a fait partie de cette première occupation toute pacifique de la Tunisie par l'administration française des postes et télégraphes, qui remonte au moins à quinze ans avant l'occupation du pays par la France militaire. Il a donc la longue expérience de ce pays ; et il a, comme receveur des postes depuis de longues années, su conquérir l'estime générale à ce point qu'il a été choisi par le gouvernement pour être le premier magistrat de cette grande et florissante ville de Sfax. Il est pour M. Fidelle, contrôleur civil — un des meilleurs — et vice-consul de France, un auxiliaire précieux et un ami dévoué.

Ces deux hommes ont littéralement transformé la ville et le contrôle de Sfax. L'administration de M. Gau, aidé en ceci par un excellent conseil municipal, européanise la cité, lui faisant des rues praticables, lui donnant des marchés, un éclairage convenable, de l'eau dans la mesure du possible et jusqu'à un jardin public. Le contrôle, sous la main délicate de M. Fidelle, habile dans le maniement des indigènes, est devenu un territoire sûr, où les pacifiques préoccupations d'intérêts ont pris la place des tendances batailleuses dans l'esprit de certains nomades. Que l'on donne à ces administrateurs de l'eau et un port muni d'un quai, et l'on verra Sfax prendre soixante mille âmes avant peu.

Les familles Pic et Mattei sont fort anciennes à Sfax, et leur influence a été toute française. M. Pic, surtout, a rendu de grands services à la contrée, en développant l'exportation des éponges et en devenant le premier viticulteur sérieux de la région. A côté de lui, récemment, M. le vicomte de Lespinasse-Langeac a également planté un important vignoble et, devenu conseiller municipal de Sfax, il est un auxiliaire précieux pour la municipalité. A la réunion de l'assemblée consultative de janvier 1891, il s'est fait remarquer par la justesse de ses vues et sa modération dans la petite rivalité qui s'était élevée entre Sousse et Sfax.

Puisqu'elle tombe sous ma plume, j'en dirai un mot, de cette rivalité, que j'appelle petite pour ne pas la nier tout à fait.

Comme en toutes choses humaines, les deux villes rivales se placent chacune à un point de vue propre qui défie toute comparaison.

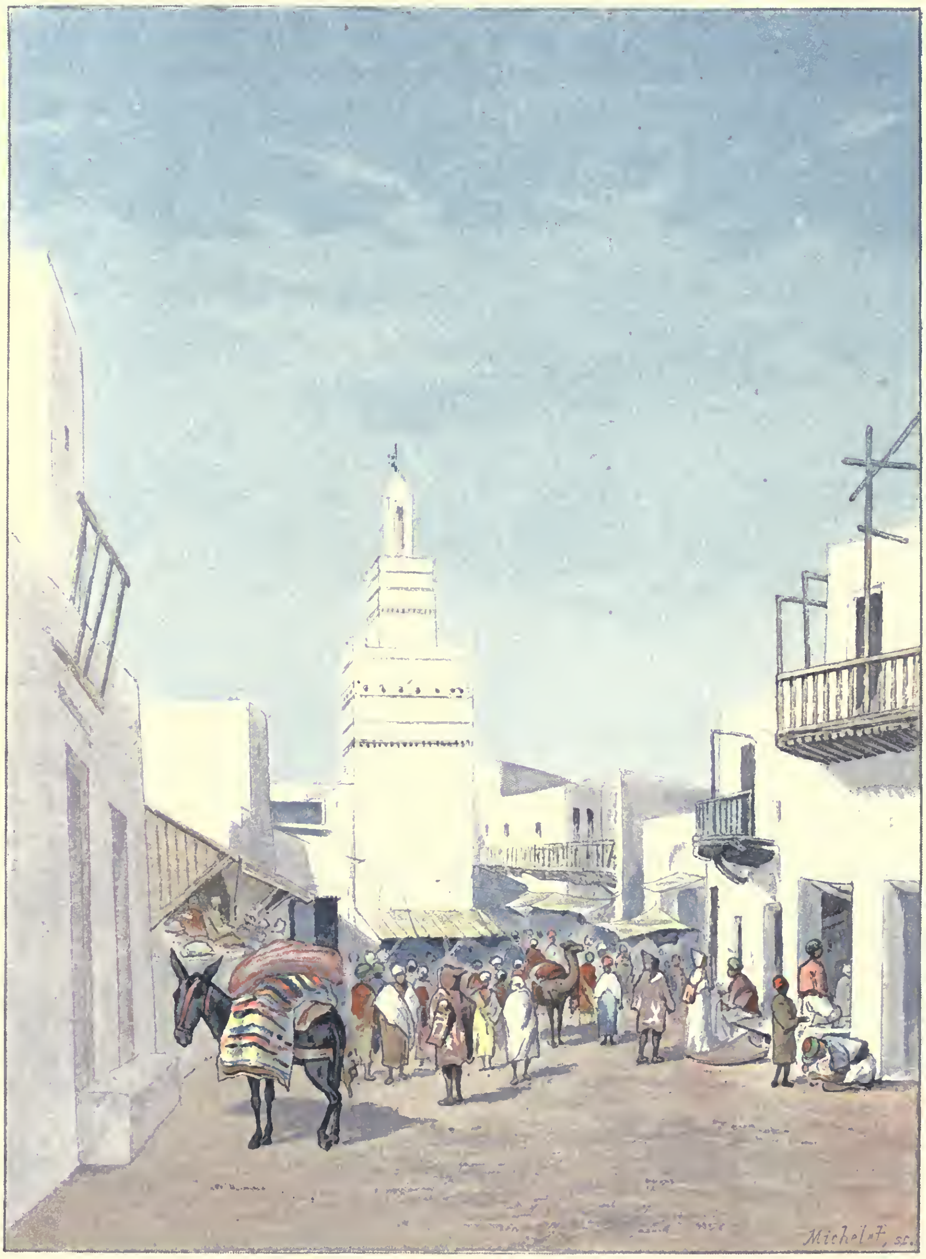
Moi, dit Sousse, je suis la seconde ville de la Régence par l'admirable Sahel dont je suis le centre; par ce pays, où la population est aussi dense que dans un département français, je possède un commerce et des industries sans rivaux en Tunisie; je suis le port obligatoire de Kairouan et des riches contrées qui sont à l'ouest de la ville sainte.

Moi, répond Sfax, j'ai vingt-cinq mille âmes de plus que Sousse. Je suis de beaucoup la plus grande ville de la Régence après Tunis. Je suis donc la seconde. Je suis le point d'atterrissement des laborieuses Kerkenah; j'ai la rade la plus sûre et la plus tranquille de l'Afrique; je suis le port naturel du Sud; ma population envoie ses caravanes jusqu'au Çouf; c'est chez moi qu'est concentré le commerce des éponges et des poulpes, enfin mon entrepôt et mes manufactures d'alfa sont supérieurs à ceux de Sousse.

Moi, interviendrais-je, je déclare que vous avez raison toutes deux dans l'exaltation de vos mérites respectifs, chères et bonnes villes que vous êtes; mais pourquoi les comparer, puisqu'ils sont d'ordres divers? Toi, Sousse, tu tiens la corde par le pays superbe qui t'entoure et dont tu es l'âme. Toi, Sfax, tu la tiens par le chiffre de ta population et par des mérites qui te sont propres. Gardez vos mérites et ne les comparez pas. Est-ce que l'on peut comparer la lune à la tour Eiffel? Il y a place pour toutes deux; et, croyez-en un ami, ce n'est pas vous qui forcerez les intérêts du Sud et de l'intérieur à prendre tel chemin plutôt que tel autre. Ce sont les intérêts qui sont les maîtres et qui font le partage des orientations de voyageurs et de marchandises; comme les mouvements du sol provoquent le partage des eaux sur les points culminants. Lorsque, ce qui est fatal, Sousse et Sfax — et Gabès aussi — auront leurs chemins de fer de pénétration, les dattes et les autres marchandises du Sud iront où elles auront intérêt à aller, et nul ne pourra les faire dévier.

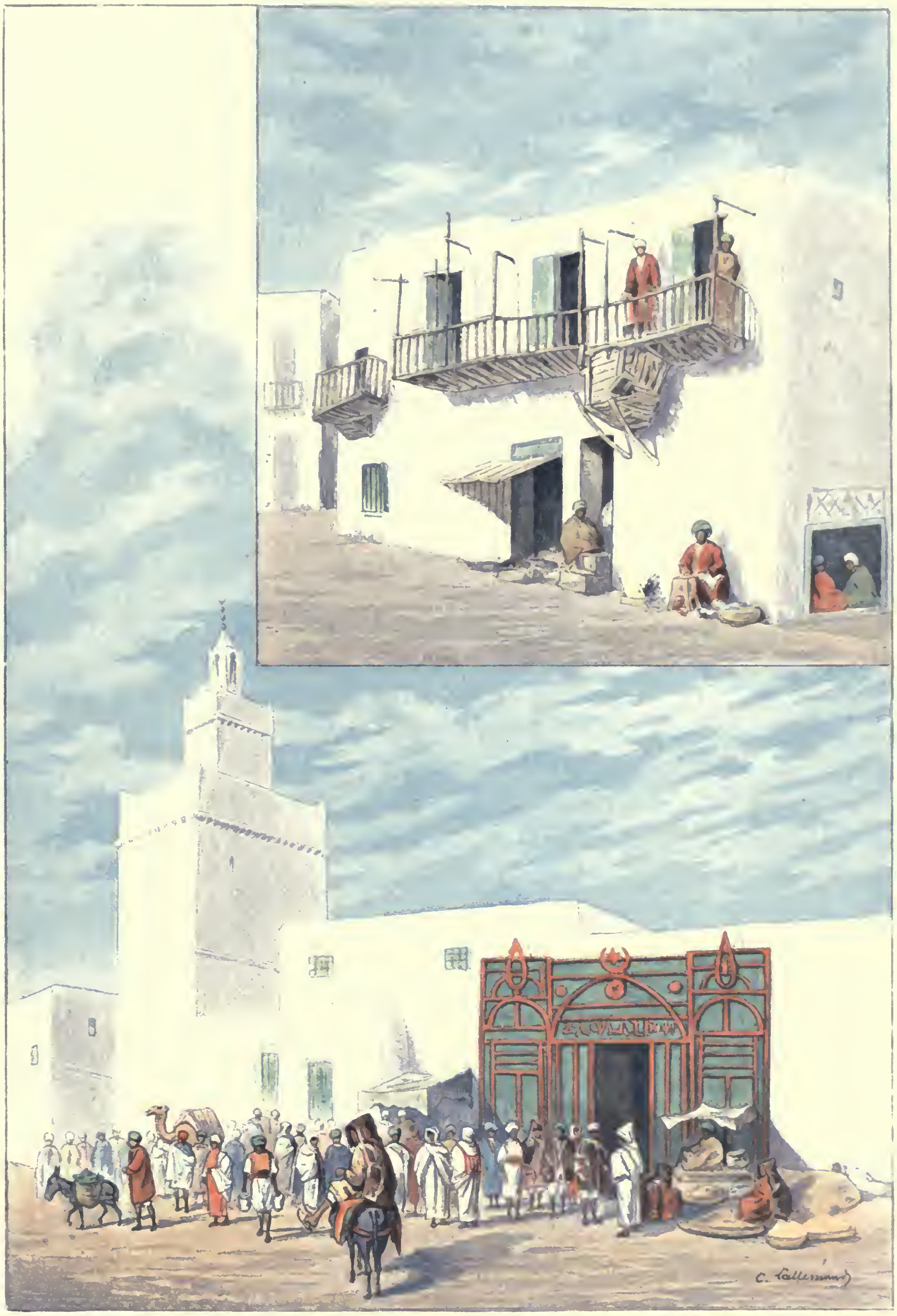
Pourquoi donc cette lutte? Est-ce que les chemins de fer de pénétration ne décupleront pas les produits de l'intérieur et du Sud, provoqués par une exportation sans cesse croissante sur la côte? Et croyez-vous, Sousse, Sfax et Gabès, que dans cinq ou dix ans d'ici il n'y aura pas fortune pour vous trois sous le grand soleil de votre Afrique?

C'est donc la main dans la main que vous devez marcher vers cette fortune certaine, — sans rivalités et sans rancunes.


Michelet, sc.

LA RUE DES FORGERONS A SFAX.

Bab-el-Divan se compose en réalité de deux portes, l'une extérieure et l'autre intérieure. La municipalité vient de faire élever une tour portant une horloge sur la porte extérieure. Quand on a franchi cette porte, on tourne dans un couloir où se trouvent des boutiques de marchands, et l'on arrive à une porte intérieure voûtée. Au sortir de


C. Lallemand

MOSQUÉE VOISINE DE BAB-EL-DIVAN. — UNE MAISON A BALCONS. — SFAX.

celle-ci on est devant une mosquée fort originale, dont la façade est ornée d'une véritable devanture en bois, peinte en vert et en rouge, se détachant crûment sur la blancheur de l'édifice. Cette mosquée a quelque peu souffert du bombardement; et l'on voit encore, dans la rue qui monte à droite dans la ville, des ruines qui ont été faites par nos boulets. Par des rues étroites on arrive à la hauteur de la grande mosquée, dont il est facile d'entrevoir l'intérieur par la porte ouverte. C'est toujours, en très petit, comme dans la mosquée de Kairouan, un assemblage de colonnes et de chapiteaux trouvés dans les ruines des édifices romains, souvent d'époques et de provenances différentes, qui pourraient être fort étonnés de se trouver en compagnie.

Au bout de la rue qui longe la mosquée, on arrive dans le centre même de la ville arabe. C'est là que se trouvent les mesures et les poids publics. On y mesure les huiles et l'on y pèse les laines, les peaux, les étoffes, les grains. Les scènes de pesage sont très curieuses. L'opération se fait au moyen d'une énorme balance romaine, et le ballot est soulevé de terre par le poids mobile glissant sur son levier. La crainte des tricheries entre marchands donne à toutes les physionomies une vivacité extraordinaire.

En tournant à droite, on arrive à une petite place encombrée de marchandises de toutes sortes, de poteries surtout. Un peu sur la gauche de la balance publique est l'entrée des souks à galeries couvertes, où les nomades viennent faire leurs achats et aussi se reposer ; car le nomade se couche là où il est, lorsque la fatigue le prend.

On trouve dans ces souks de très belles étoffes, des burnous et des *haïks* du sud, et des tapis de toutes sortes : des tapis de Kairouan à haute laine, des tapis à losanges blancs brodés (*margoum*), des tapis de selle d'Oudreff (près Gabès), des *klim*, couvertures aux rayures crues que l'on jette par-dessus les bâts pour asseoir le cavalier qui prend place sur l'âne ou sur le mulet.

Dans la partie droite de la ville il y a de très jolies portes de zaouïas ; et l'on doit demander à visiter la maison dans laquelle siège le khalifat. Elle donne bien la note des intérieurs d'habitations arabes de Sfax. Cour entourée de colonnades sur deux ou trois côtés, avec un ou deux côtés pleins, plaqués de pierres de taille en forme d'arcades et de panneaux, parfois ornés de faïences. A côté du khalifat la maison d'habitation du caïd. Elle est très curieuse à l'intérieur, avec ses balcons peints en bleu clair et ses chambres revêtues de belles faïences. De la terrasse de cette maison le panorama de Sfax est magnifique. J'ai, de là, assisté à une noce arabe, pendant laquelle de petites filles de dix à douze ans exécutaient des danses échevelées.

Le khalifat Amor-Kaddour est un homme d'une grande courtoisie. C'est le lieutenant du gouverneur de Sfax, qui n'est autre que Sidi Mohammed-Djellouli, ministre de la Plume.

Le caïd du Metellits, Sidi Sadok-Djellouli, a également sa résidence à Sfax.

En traversant la ville pour arriver à la porte des Champs (*Bab-el-Djebli*), on aboutit à la fameuse rue des Forgerons, une des curiosités de Sfax. C'est là que se voient, à la façade des maisons, des balcons stupéfiants, de ceux dont on peut dire qu'ils tiennent par la seule force du raisonnement.

Imaginez-vous des rondins de bois de thuya assemblés comme par hasard et tenant comme par miracle, formant corbeille sous le balcon. C'est la cage de l'escalier extérieur. Afin de ne pas perdre de place, les premières marches, démesurément hautes, sont pratiquées dans l'épaisseur même du mur. Une petite porte y donne accès ; une autre petite porte permet de sortir dans la corbeille, de laquelle on émerge sur le balcon. J'ai dessiné fidèlement ces prodiges d'équilibre. Un jeu de jonchets collé au mur !

Les boutiques des forgerons sont extrêmement pittoresques.

Dans la vue reproduite par l'aquarelle, on voit, au fond de la rue, une mosquée et, à gauche du minaret, une porte. Cette porte rappelle un drame. Notre artillerie était massée dans la rue des Forgerons. Les soldats avaient formé les faisceaux et ils allaient se mettre à faire la soupe, lorsque quelques coups de feu furent tirés sur eux de la mosquée. Mettre une pièce en batterie et envoyer un obus dans la porte fut l'affaire d'un instant. Le projectile éclata et une épouvantable clameur s'éleva dans la cour de la mosquée. Là, une centaine de pauvres diables avaient cherché un refuge sous l'aile d'Allah ; et l'obus en mit un certain nombre en capilotade. Voilà comment la vaine prouesse de deux ou trois fanatiques causa un malheur. Le mal fait, nos braves soldats secoururent de leur mieux les victimes de ce pénible incident, pendant que quelques-uns de leurs camarades donnaient la chasse aux agresseurs.

J'ai oublié, en parlant de la maison du khalifat, de dire qu'une des rares mosquées tunisiennes portant un clocher pointu au-dessus du minaret est voisine de cette maison. Une aquarelle la reproduit et rend inutile une description détaillée.

Les maisons de la ville arabe sont numérotées et la voirie est en bon état.

En sortant par la porte des Champs on passe sous le bordj, et l'on se trouve sur l'emplacement auquel aboutissent les caravanes. On y voit presque toujours bon nombre de chameaux couchés entre les deux bâts dont le fardeau repose sur le sol : ce qui est un grand soulagement pour ces bons ruminants.

A quelques centaines de mètres, au delà d'une petite zone sablonneuse convertie en cimetières (*Djebbâna*), l'on voit les jardins qui font autour de la ville une ceinture verdoyante, profonde de huit à douze kilomètres.

Les jardins (*Jenane*) de Sfax ! mais c'est la vie même des indigènes. Depuis que l'occupation française a assuré la sécurité du pays, sécurité plus grande que celle dont on jouit en France; depuis que les bourgeois de Sfax ne redoutent plus les incursions des tribus pillardes qui venaient les « raser » jusque dans leurs jardins, beaucoup d'entre eux y ont établi leur domicile définitif.

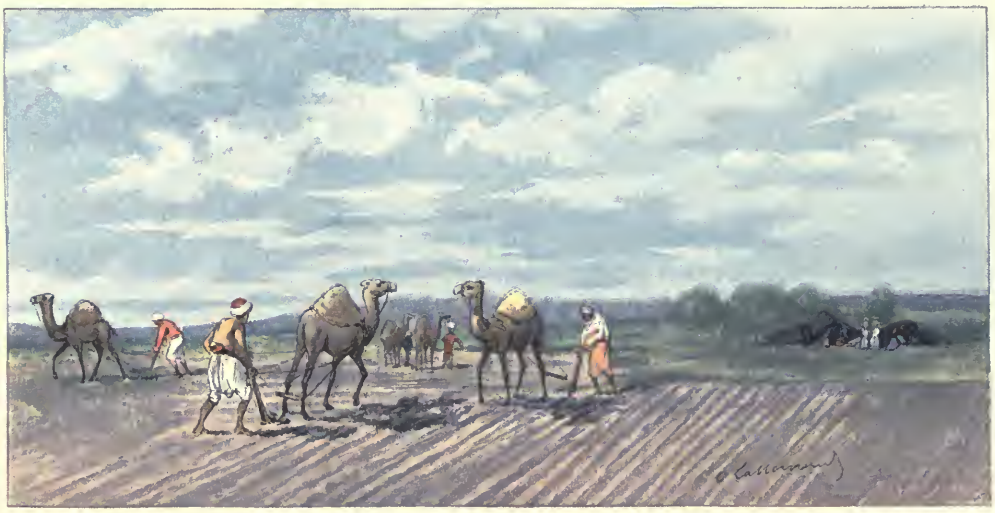
Près de sept mille jardins entourent Sfax. Chaque soir, après les affaires faites, l'heureux bourgeois sfaxien regagne, au trot de son cheval, de son mulet ou de son âne, le beau jardin au milieu duquel habite sa famille. Quelle affaire de tramways serait à faire là !

Plusieurs routes s'éloignent de Sfax en éventail, conduisant aux jardins. Quelques-unes vont au delà, dans l'intérieur du pays. Des chemins transversaux conduisent aux jardins situés entre les routes. L'ensemble des routes et des chemins figurerait assez bien la toile de l'araignée orbitèle.

Entre deux jardins s'élève la *tabia,* ou chaussée en terre battue, bordée de haies de cactus. Lorsque la terre s'est écroulée sous la pluie, on en apporte de nouvelle pour former de nouvelles tabias. C'est ainsi que, peu à peu, le chemin s'exhausse et que les jardins s'encaissent. Certains de ces chemins dominent les jardins de cinq à six mètres. C'est très singulier.

Les jardins sont placés au-dessus d'une nappe d'eau que l'on rencontre à une faible profondeur. Ce sont les infiltrations de l'eau de mer mêlées à l'eau du ciel. L'eau est saumâtre, mais bonne pour la culture. Le puits est généralement creusé au point culminant du jardin.

L'eau est élevée au moyen de norias à godets en terre, ou de puits (*dlou*) auprès desquels des bêtes, descendant un plan incliné, élèvent de gros récipients en cuir. Le contenu de l'un et l'autre genre de puits se déverse dans un réservoir en maçonnerie appelé *gebbia*. De ce réservoir partent de nombreux petits canaux disposés pour l'irrigation des cultures. Les jardins irrigués se nomment *seignas*.

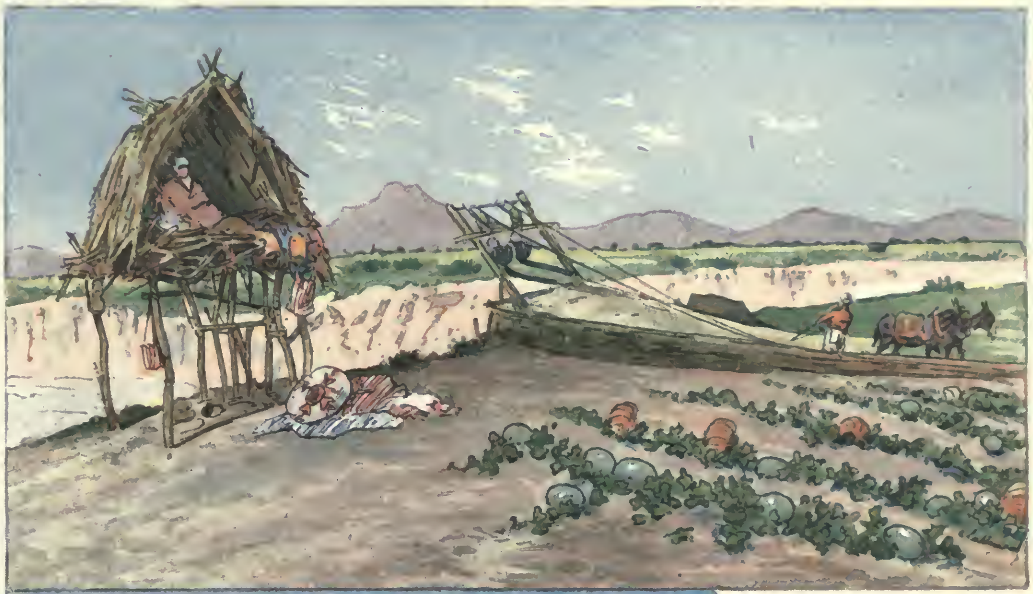


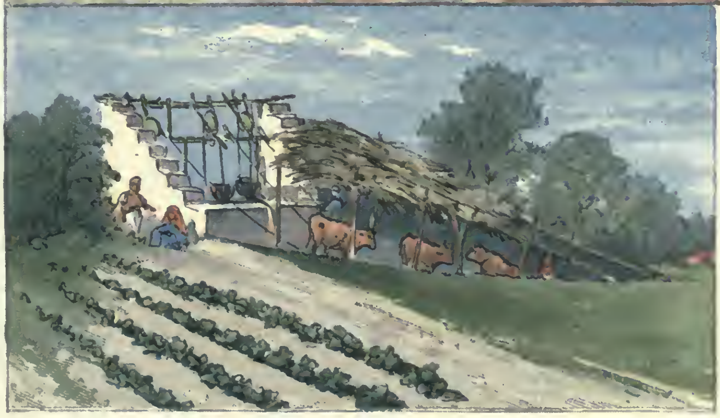
LE LABOUR DANS LE SAHEL.

On cultive dans ces jardins toutes sortes de légumes, de fruits et de plantes médicinales. L'abricotier y est abondant à ce point que, durant la saison, les abricots se vendent au prix d'environ 2 francs la charge d'un âne. Quelle confiturerie l'on pourrait installer à Sfax! Les orangers, les figuiers et les amandiers y sont nombreux et superbes.

Il y a des pistachiers dans presque tous les jardins, et les pistaches de Sfax ont une grande réputation. Leur valeur est de 2 à 3 francs le kilogramme. Mais la production de ces arbres n'est pas régulière : il y a des années de manque. La présence des pistachiers dans les jardins de Sfax a une origine qui mérite qu'on la mentionne. Il n'y avait aucun de ces arbres à Sfax il y a quarante ans; mais, vers ce temps, le bey ordonna, par décret s'il vous plaît, aux propriétaires de Sfax de planter trois pistachiers dans chaque jardin. Depuis lors la pistache est devenue l'objet d'un certain commerce : ce qui prouve que l'autorité peut avoir du bon, tout comme la liberté. Les Arabes, qui en sont très friands, en consomment beaucoup. Néanmoins, l'exportation de cette précieuse amande se chiffre encore par 15,000 à 20,000 francs dans les bonnes années.

Le caroubier, au feuillage persistant et superbe, est aussi très cultivé par les indigènes, auxquels il offre un ombrage précieux en été. Le palmier pousse mal dans les jardins de Sfax, où son fruit n'est pas mangeable. On l'offre aux chameaux.





PUITS ARABES.

Les Arabes ont la passion des parfums... dame! on dit bien : « les parfums d'Arabie ». Quoique la Tunisie soit bien loin de la terre sainte de l'Islam, ses habitants n'en sont pas moins grands amateurs et grands fabricants de parfums. La culture du jasmin double (*Tfil*), du jasmin (*Yasmîn*), du géranium (*Atarchia*) et de la rose (*Ouard*) y est faite en grand.

Les parfums de Tunisie étaient tellement en renom, que chaque année le bey ajoutait quelques onces de *Zeit-Yasmîn* (huile de jasmin) et d'*Aâtar* (essence de rose) au tribut qu'il envoyait jadis au sultan de Constantinople. Les Sfaxiens cultivent aussi la marjolaine, la lavande, le basilic, le romarin, la bourrache, l'œillet, le pavot, le coquelicot, le fenouil et l'absinthe qu'ils appellent l'herbe de Marie (*segeret Meriem*).

Au delà des jardins se trouvent des champs d'oliviers sans clôture, qui s'appellent

Houesas. Ils occupent également une zone de dix à douze kilomètres. On y compte environ six cent mille oliviers recensés; mais il y a en réalité près d'un million en pleine production. Le plus grand nombre de ces arbres magnifiques, les plus beaux qu'il soit donné de voir, ont été plantés sur des terrains du beylic, et en quelque sorte par fraude.

Le ministre Kheyr-Eddin, un réel homme d'État, fut un jour avisé de ces usurpations. Il répondit au caïd qu'il eût à laisser les gens de Sfax voler tranquillement de la terre au beylic. « Telles quelles, ajoutait-il, elles ne nous rapportent rien. Quand ceux qui nous les prennent y auront planté des oliviers et que ces oliviers auront l'âge requis pour payer le kanoun, ils rapporteront un beau denier à l'État. Laisse donc ces bonnes gens de Sfax planter des oliviers sur le Beylic. »

La lettre fut colportée, et la plantation fit rage jusqu'à la prise de Sfax. L'obligation de payer une amende énorme après le bombardement enraya pendant un temps l'élan des Sfaxiens. Mais il y a présentement une forte reprise de plantations.

L'olivier de Sfax ne ressemble à celui du Sahel ni par son port, qui est de toute beauté, ni par la culture dont il est l'objet. Le plus souvent en terrain plat et sablonneux, il ne peut être l'objet d'irrigations ou de concentrations d'eaux pluviales. Les Sfaxiens, en gens avisés, ont suppléé à cela en écartant démesurément les arbres les uns des autres. Ils sont plantés à 23 et 25 mètres. De cette façon, l'olivier, arbre aux racines traçantes, s'étale à son aise dans un sol léger, dans lequel le cultivateur ne laisse pousser aucune plante concurrente. Si bien que ces magnifiques arbres semblent émerger d'un désert stérile. C'est à force de labours que les Sfaxiens obtiennent cette *propreté* extraordinaire du sol dans les champs d'oliviers. Quand il pleut, les racines de l'olivier recueillent l'eau du ciel sur une surface carrée de 25 mètres de côté, et aucune racine étrangère ne leur fait concurrence.

Comme le terrain est très meuble, presque du sable, le chiendent s'y propagerait terriblement, si les Sfaxiens n'y mettaient bon ordre au moyen de la *m'hacha,* instrument de leur invention. C'est une lame de près d'un mètre qu'ils enfoncent horizontalement à quelques centimètres sous terre, et qu'ils font tirer par un âne ou un mulet. Cette lame coupe toutes les pousses du chiendent. Mais le chiendent repousse. La *m'hacha* le guillotine de nouveau. Le Sfaxien recommence l'opération tous les quinze jours s'il le faut, d'avril en juin. Tant que le chiendent montre le nez, comme ils disent. Finalement, la racine épuisée, étouffée faute de pouvoir prendre l'air, périt dans le sol. N'est-ce pas un mode de destruction bien imaginé pour ces terres de sable ?

Les Sfaxiens taillent très convenablement leurs oliviers et les arbres fruitiers de leurs jardins. Ils font exception, en cela, dans le monde musulman.

L'on débute généralement par l'histoire des villes dont on a à parler. J'ai, pour varier, placé à la fin ce qu'il y a à dire des origines de Sfax. D'autant que les origines de cette ville ne se perdent pas dans la nuit des temps.

A l'encontre des autres villes de l'Afrique septentrionale, Sfax n'a pas été construit sur l'emplacement de quelque vieille ville romaine ou phénicienne. Les ruines de l'antique *Taphrura* ou *Taparura,* dont il est question dans les itinéraires d'Antonin et de Ptolémée, se voient à environ deux kilomètres au nord-est de Sfax. Les Arabes les appellent *Enchir Mesrani.*

En réalité, on ne sait rien de la fondation de la ville que nous voyons aujourd'hui. Deux géographes et historiens arabes du XII^e siècle, El-Bekri et Édrisi, vantent les beautés de Sfax, et l'historien Ibn-Kaldoun raconte qu'en 1150 le gouverneur Omar y fit massacrer les Francs. Mais ils sont muets sur les origines.

Les indigènes, comme tous les musulmans, ont le plus profond dédain pour les connaissances historiques. Que demander, en effet, à des gens sans état civil, qui ignorent le plus souvent jusqu'à la date de leur propre naissance? Mais ils ne sont pas embarrassés pour combler ces sortes de lacunes par les légendes les plus fantaisistes ou par des contes à dormir debout.

Un gouverneur, du nom de *Sfâa,* demanda un jour au sultan l'autorisation d'entourer la ville de murailles. Alors, comme aujourd'hui, on avait l'habitude de tanner les peaux en les plaçant sur la voie publique, sous les pas des bêtes et des gens. Une de ces peaux servit de tableau noir à Sfâa, pour figurer le périmètre de la ville. Le sultan tendit à Sfâa une paire de ciseaux en lui disant : « *Sfaa kous* (Sfâa, coupe) afin d'indiquer mieux ton plan. » Sfâa découpa ce plan dans la peau de bœuf, et le sultan l'approuva.

On a voulu rapprocher cette légende de celle de la peau découpée en lanières par Didon; mais la comparaison n'est pas faisable, puisqu'il n'y a dans l'acte de Sfâa ni subterfuge ni ruse, et que la proposition de découper la peau émane du sultan et non de Sfâa. Le rectangle du plan de Sfax a bien la forme d'une peau dont on aurait coupé les saillies.

D'autres attribuent l'origine de Sfax à Sfahi, fils du sultan de Tébessa, qui fut chassé par son père à cause de sa mauvaise conduite. En le renvoyant, le père courroucé lui aurait dit : *Sfahi!* (traduction libre : « Va-t'en ailleurs »). Exténué, le malheureux s'arrêta là où se trouve Sfax, et il y construisit les premières maisons. En mémoire de la dernière parole que son père lui avait adressée, il appela la ville naissante *Sfahi,* d'où viendrait Sfax.

Les jardins de Sfax produisant beaucoup et d'excellents concombres (en arabe, *sfakous*), certains veulent trouver la racine du nom de Sfax (en arabe, *Sfakés*) sous l'épais épiderme de ces cucurbitacées.

Ce n'est pas avec des éléments pareils que l'on peut écrire l'histoire. Au demeurant, apprendre l'histoire d'une ville et l'origine de son nom peut, sans doute, procurer quelque satisfaction aux âmes curieuses ; les ignorer n'est pas fait, néanmoins, pour faire perdre le boire et le manger à un honnête citoyen.

VI

L'ARCHIPEL DES KERKENAH

Les îles *Kerkenah* sont logées à une autre enseigne, car leur nom est souvent mentionné dans l'histoire romaine. Iles carthaginoises d'abord, elles s'appelaient *Cercinna.* Pendant la seconde guerre punique, elles furent prises et rançonnées par une flotte romaine. C'est aux îles Cercinna qu'Annibal vaincu s'exila, avant d'aller demander l'hospitalité à Antiochus le Grand, roi de Syrie (195 av. J.-C.). L'an 88 avant J.-C., Caïus Marius, chassé de Rome par Sylla, s'y réfugia. Quarante-deux ans après, Salluste fut envoyé par César aux Cercinna pour y chercher le ravitaillement des troupes. Plus tard, Caïus Sempronius Gracchus y fut assassiné par ordre de Tibère, qui ne pouvait pardonner à ce don Juan romain d'avoir été le premier amant de sa propre épouse, de la belle Julie, fille d'Auguste, assise à ses côtés sur le trône impérial.

Évêché au IV^e et au V^e siècle, les îles Kerkenah furent envahies par les Arabes, dont elles suivirent les destinées, obéissant successivement aux dynasties des Aglabites, des Fatimites et des Zéirites.

Conquises en 1153 par Roger, roi de Sicile; reprises par les Arabes en 1160; reprises en 1284 par l'amiral catalan Roger de Loria ; vendues par celui-ci au roi de Sicile en 1307 ; occupées par les Siciliens jusqu'en 1333, époque où les indigènes secouèrent leur joug ; attaquées en vain en 1511 par le comte Pierre de Navarre ; soumises à l'impôt par Jean de Vega, vice-roi de Sicile, qui occupait Mahdia en 1590, elles furent, en 1560, témoins de la déroute des Espagnols du duc Médina-Cœli. Elles passèrent sous la domination turque en 1574, pour devenir finalement tunisiennes un siècle plus tard, lorsque les *deys* de Tunis s'affranchirent de l'autorité du sultan de Constantinople en se déclarant *beys.*

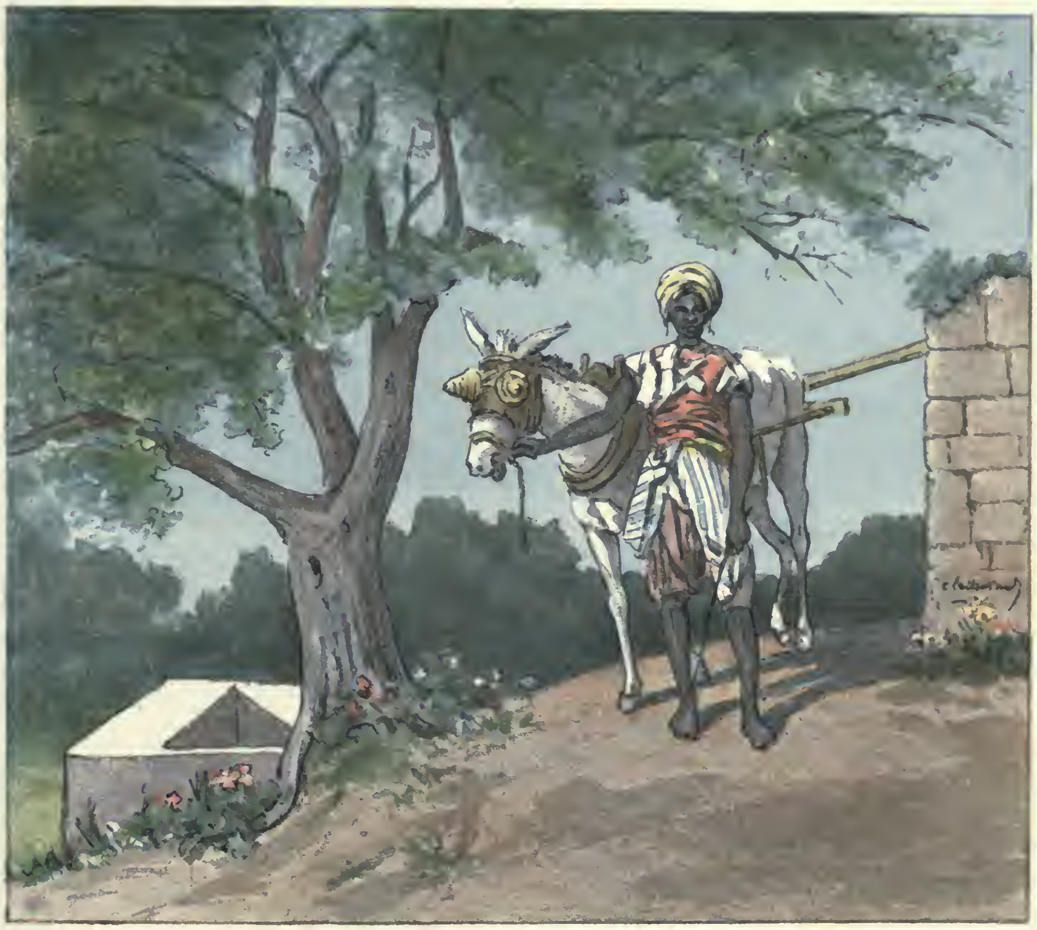
Voilà, je suppose, ce qui peut s'appeler une histoire mouvementée.

L'archipel des îles Kerkenah se compose de deux îles principales, entourées d'un certain nombre d'îlots rocheux, presque tous stériles.

La plus grande des deux îles, celle à laquelle on donne plus particulièrement le nom de Kerkenah, est tout en longueur et orientée du sud-ouest vers le nord-est. Sa longueur est de 24 kilomètres, sa plus grande largeur de 8 kilomètres. Ses côtes, extrêmement déchiquetées, n'ont pas moins de 70 kilomètres de développement. La plus petite, appelée *Dsira,* a dans sa plus grande longueur, de l'est à l'ouest, 15 kilomètres, et dans sa plus grande largeur 7 kilomètres.

Les bancs qui entourent les Kerkenah s'avancent de 9 à 27 kilomètres en mer. Ils les rendraient totalement inabordables si ces hauts fonds de 1 à 2 mètres n'étaient, par endroits, coupés par des canaux profonds et étroits, véritables fleuves cachés sous la nappe d'eau. Les indigènes les appellent avec raison les *oueds* (rivières). Ces oueds se dirigent généralement vers la côte et permettent aux navires conduits par des pilotes expérimentés d'approcher assez près de terre. Tous ces oueds sont à l'est de l'île et regardent le large. On en compte une dizaine.

Les deux grandes îles sont couvertes de palmiers qui, vus d'un peu loin en mer, ont l'air d'être plantés dans l'eau. On compte bien un demi-million de ces arbres dans les deux îles. Les dattes des palmiers de Kerkenah sont de mauvaise qualité; mais, comme je le montrerai plus tard en parlant des oasis, le palmier n'en est pas moins un arbre précieux entre tous à cause de la multiplicité de produits utiles qu'il donne, depuis le bois de construction jusqu'au *lagmi,* ou vin de palmier. On récolte sous les palmiers des Kerkenah, du blé, de l'orge et surtout beaucoup de lentilles. Il y a, en certains endroits, quelques oliviers et des arbres fruitiers. La vigne y prospère, et je crois qu'elle y serait hors d'atteinte du phylloxera. Les Kerkéniens sont quelque peu musulmans fin de siècle. Ils font du vin et ils le boivent sans scrupules. Ils se font un plaisir d'en offrir aux étrangers. Le fourrage, assez rare, est remplacé par une variété d'algues, le *fucus saccharinus,* qui produit une sorte d'olive de mer dont les



NÈGRE AU MANÈGE D'UNE NORIA.

animaux sont friands. Peu de chameaux, presque pas de chevaux, beaucoup d'ânes sur le territoire des îles.

S'il peut obtenir le passage sur la chaloupe à vapeur des travaux publics, le touriste débarquera au port de *Bel-Kassem* après une traversée tranquille de trois heures. Elle sera de sept à huit heures s'il y est conduit par des pêcheurs.

Je conseillerai cependant, si cela est possible, d'abréger le parcours et d'aborder le point le plus rapproché de la côte, au *raz Sidi Yousef* (environ 20 kilomètres), qui se trouve à l'extrémité occidentale de l'île de *Dzira.*

L'unique village de Dzira est à environ 6 kilomètres du marabout de Sidi-Yousef. Il se nomme *Mélita* et renferme près de 2,000 habitants.

A l'est de Mélita, il faut traverser la zone aride d'une sebkra, large de plusieurs kilomètres, au delà de laquelle on rentre dans une belle forêt de palmiers qui vous mène jusqu'à *El Kantara,* situé à 8 kilomètres de Mélita.

C'est là que se trouve un détroit, long d'un kilomètre et large de 500 mètres, qui sépare les deux îles. Les Romains avaient jeté sur ce détroit un pont en pierre dont on aperçoit encore les fondations à marée basse.

Au delà de la plage aride sur laquelle on aborde la grande île de Kerkenah, on voit de nouveau des palmiers touffus. A deux kilomètres de là se trouve le village d'*Ouled-Yaneck,* construit sur l'emplacement de ruines antiques. Ce village renferme plus de 800 habitants.

On côtoie ensuite la mer, ayant à sa gauche de superbes palmiers à l'abri desquels poussent les récoltes et les vignes. A environ 5 kilomètres d'El Kantara on rencontre le village de *Sidi-Bel-Kassem,* d'un millier d'habitants. Ce village est situé auprès du port le plus accessible des Kerkenah. A 3 kilomètres à peine de Bel-Kassem, un autre village de 800 à 900 habitants : *Ouled-Bou-Ali.*

Ramlah, qui ne compte pas moins de 2,500 habitants, est à près de 2 kilomètres dans l'intérieur des terres. C'est le village industriel des Kerkenah. C'est là que se fabriquent les *margoum* et les *capout* soutachées de blanc dont j'ai parlé plus haut. On y tisse aussi les couvertures rouges dans lesquelles se drapent les femmes indigènes. Les métiers primitifs de ces tissus sont sans doute pareils à ceux que les Phéniciens ont importés en Afrique. On y fait également de nombreux travaux en alfa; notamment les couvertures de chameaux et ces filets en cordelettes à larges mailles qui servent à transporter la paille, le fourrage, les citrouilles et les poteries sur le dos des bêtes de somme. Les habitants de Ramlah font rouir l'*alfa maboula* comme le lin et le chanvre, et ils le broient avec un maillet en bois sur une pierre dure. La torsion est obtenue par un froissement tout particulier entre les paumes des mains.

Ramlah est entouré de belles cultures et de palmiers.

Le khalifat des Kerkenah dépend du caïd de Sfax. Le siège du khalifat est à *Kellebine,* situé à 2 kilomètres à l'est de Ramlah, sur les bords d'une plage basse et boueuse de 250 à 300 mètres.

En longeant la mer dans la direction nord-est, on traverse un tout petit village de 350 habitants, le plus petit de l'île, au milieu d'une région de sebkras, dont la monotonie est, deci, delà, rompue par de minuscules oasis, véritables bouquets de palmiers, sous lesquels la végétation est luxuriante. A 6 kilomètres de Kellebine se trouve le grand village de *Cherki,* de près de 2,000 habitants, tout entouré de cultures. Les plantations de vignes y réussiraient à merveille.

Plus au nord, à 3 kilomètres, le village d'*El Kraïb,* de 600 habitants. Au delà, c'est presque le désert. Le sel a envahi le sol, et l'on voit encore de pauvres palmiers là où quelque mouvement du sol a formé des monticules échappant à l'influence saline.

La côte occidentale de la grande Kerkenah est inhabitée. Tous les villages sont du côté de l'est, où les fameux oueds sous-marins aboutissent souvent à d'énormes cuvettes qui servent de ports, sous-marins aussi.

Il n'y a de remarquable sur la côte ouest que le *Bordj-el-Kassar,* ou *El Kassar* tout simplement, ancien château fort sarrasin, à 4 kilomètres à l'ouest de Ramlah. Cette redoute en demi-lune, qui porte les traces de fréquents remaniements, est assez bien conservée au dehors, mais totalement effondrée à l'intérieur. Une construction romaine a existé un peu au sud du point où se trouve le bordj en question.

Une ramification du chenal, sorte d'oued, qui permet d'aborder assez près de terre à cet endroit, a été la cause déterminante de la construction du bordj El Kassar.

Actifs, travailleurs et industrieux, hospitaliers entre tous, les Kerkéniens forment une population excellente, qui mérite toutes les sympathies des Européens. Il faut les placer, avec les Sfaxiens, bien au-dessus de toutes les autres populations musulmanes d'Afrique et d'Asie.

Beaucoup d'entre eux ont voyagé. Le cabotage les a conduits en maint port d'Europe. Ils ont vu et retenu. Lorsque M. Massicault, résident général, a visité Sfax, ne lui ont-ils pas envoyé une députation, pour le saluer d'abord, et puis pour lui soumettre les desiderata de la population des îles ; et parmi ces desiderata celui-ci : « Donnez-nous des écoles françaises. »

On leur a donné ces écoles, et elles sont très fréquentées, même par les adultes.

La moralité est exceptionnelle sur le territoire des Kerkenah, où le meurtre et le vol sont inconnus, où l'habitant ne porte jamais d'armes blanches et ignore à peu près l'usage des armes à feu.

Et voyez la singularité des choses. Ces gens paisibles, moraux à mériter des prix de vertu collectifs, sont pour la plupart des descendants directs de corsaires fameux. Être le descendant d'un corsaire est un honneur, et l'on voit encore dans les îles des vieillards à barbe blanche qui racontent à leur auditoire respectueux les exploits dont ils ont été les témoins dans leur enfance. Ils racontent les pointes audacieuses poussées sur les côtes européennes dans leurs *chebecks* rapides et légers ou dans leurs grandes felouques, d'où ils rapportaient un riche butin et des femmes captives.

Ils racontent cela simplement, comme les soldats du premier empire racontaient Wagram ou Austerlitz. La collaboration aux courses des corsaires est, en fin de compte, tout aussi avouable que la participation aux grandes guerres d'invasion. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que ces récits de temps, relativement héroïques pour eux, n'ont plus qu'un effet de curiosité, comme les contes de fées que l'on dit aux enfants. Cela ne fait naître en leurs cœurs aucun désir de bataille ou d'aventure, et ne détourne aucun d'eux de la voie de bonté et de labeur honnête dans laquelle toute la population de l'île est entrée depuis un demi-siècle. C'est maintenant au gouvernement tunisien à protéger ces braves gens contre les exactions possibles des administrations indigènes.

Les Kerkéniennes sont des femmes robustes, qui ont la charrue à la main pendant que le mari, le fils ou le frère naviguent ou pêchent. Elles sont curieusement enveloppées de grandes pièces d'étoffe rouge.

Les Kerkenah sont séparées du continent par un chenal dont il faut que je dise un mot.

Depuis la plus haute antiquité, la navigation a été considérée comme dangereuse dans les Syrtes. C'est que, dans ces parages, où les hauts fonds, s'étendant parfois à plus de 20 kilomètres au large, donnent à la sonde des fonds presque invariables sur d'immenses étendues, la navigation a été de tout temps périlleuse. Trop souvent la sonde tombe subitement dans des fosses ou des oueds sous-marins et fournit des appréciations trompeuses; la côte y est presque invisible à la distance où il faut passer, dépourvue du reste de tous points de repère; enfin, il y règne des courants impétueux.

Le gouvernement tunisien, et en cela il a droit à la reconnaissance de tous les marins d'Europe, le gouvernement tunisien n'a reculé devant aucun sacrifice pour éclairer les côtes de la Régence au moyen de feux puissants. Pour limiter la zone dangereuse qui entoure l'archipel des Kerkenah, il a établi un cercle de bouées lumineuses, au large desquelles doivent passer les navires d'un tirant d'eau de plus de 3 mètres.

Ce résultat est déjà considérable ; mais le tour des Kerkenah, en dehors des bouées lumineuses, augmente la route considérablement. De la hauteur du cap Kapoudiah à Sfax, la distance est allongée au minimum de 57 milles marins, soit d'environ 100 kilomètres. Les navires y perdent donc du temps et de l'argent, et les communications sont rendues difficiles.

Le malheur, sur ce point spécial, a été dans l'incessante augmentation du volume des bateaux. Si bien que, finalement, ceux qui font aujourd'hui le service de la côte sont dans l'obligation de faire le grand tour des bouées lumineuses pour chercher les fonds de 7 mètres.

Cependant, il existe entre la côte et l'archipel kerkénien un chenal balisé qui permet à des navires d'un tirant d'eau de 3 mètres d'aller directement de Kapoudiah à Sfax, en quelques heures, parcourant 35 milles au lieu de 125 milles, naviguant en mer constamment belle, tranquille par les plus gros temps, sans roulis ni tangage.

J'ai donc eu raison de dire que c'est là le vrai prolongement du petit chemin de fer du Sahel, pour desservir Sfax au plus vite et au mieux. On y viendra.

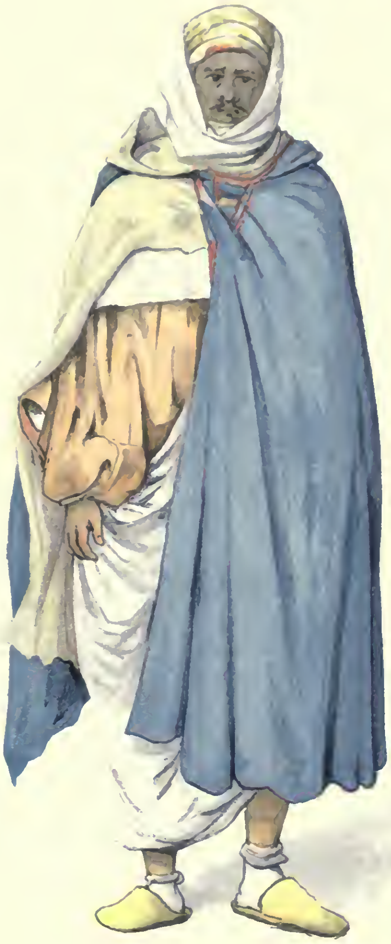
Je crois qu'aucune côte au monde n'est plus couverte de pêcheries que celle qui s'étend du cap Kapoudiah à Zarzis, en contournant l'archipel kerkénien et la grande île de Djerba.

Comme je l'ai dit précédemment, les bancs que la marée découvre au jusant s'étendent parfois à plus de 20 kilomètres de la côte. Ces espaces immenses sont couverts de pêcheries qui font de vrais dessins géométriques sur les sables découverts.

Il y a trois sortes de pêches dans cette région. La pêche du poisson, celle des éponges et celle des poulpes. Le poisson est d'une extrême abondance dans le golfe de Gabès, et il constitue la principale alimentation des indigènes des îles et de la côte. A la fête qui suit le Rhamadan, le plat de poisson est de rigueur.

La marée exceptionnelle qui se produit dans ces parages entraîne le poisson vers le rivage ; mais, lorsqu'il se laisse ramener par le jusant, il trouve la route barrée et n'a d'autre issue que la gueule des nasses placées dans les angles d'un barrage artificiel. Ce barrage est composé de cloisons en côtes de palmier disposées en zigzag. Les panneaux qui composent les cloisons s'appellent *hasor* (pluriel de *hassira*). Le verveux s'appelle *drina* (*dreyn* au pluriel). Ce mode de pêche ne donne que la peine de relever les *dreyns*. Malheureusement, des maraudeurs siciliens et grecs viennent souvent voler le poisson des pêcheurs tunisiens, et ceux-ci ont trop souvent appris à leurs dépens que ces misérables ont le couteau et le revolver faciles.

Si, au lieu d'être munis de *dreyns*, les angles saillants se terminent par une chambrette dans laquelle le poisson vient s'emprisonner, l'engin prend le nom de *cherfiat*. On ne peut établir les cherfiats que par des fonds de plus de deux mètres, non découverts à marée basse, de façon que le poisson confiné dans la chambrette (*dar-morto*, en sabir) ne cesse pas d'être dans l'eau.



OUDJAK, OU SPAHI-GENDARME INDIGÈNE DES CAÏDATS.

Lorsque les *hasors* sont disposés en un demi-cercle latéralement ouvert du côté de terre, sans angles saillants, cela s'appelle *zroub*. Ce mode de pêche s'applique sur de petits fonds, qui se découvrent vite à marée basse.

Les bateaux qui servent à la pose des *hasors* ont un type invariable. Ils sont pontés aux deux extrémités et à fond plat, de façon à pouvoir circuler facilement au-dessus des bancs. Ce petit bateau arabe s'appelle *loude ;* son unique mât, très incliné vers l'arrière, porte une grande voile rectangulaire en forte toile de coton. Un petit foc, envergué sur une branche flexible, placée dans une emplanture à l'avant, complète la voilure des loudes.

La *djemâa* est l'emploi des hasors sur une vaste échelle.

Un grand nombre de loudes se réunissent en flottille pour se rendre, pendant les fortes marées, à l'endroit choisi. Elles obéissent à un chef ou *amine*. Le mot *djemâa*, qui veut dire « assemblée », dénomme bien ce genre d'expédition.

Arrivées sur place, les loudes se disposent silencieusement en rond, embrassant un très grand espace. A la haute mer, les hasors sont simultanément déployés et mis à l'eau, de manière à former une barrière circulaire infranchissable. Des nasses (*dreyn*) sont disposées tout autour; et les pêcheurs se mettent à l'eau, faisant grand bruit pour chasser le poisson vers les nasses qui émaillent la circonférence. L'amine fait le tour extérieur du cercle des hasors, afin de relever les nasses pleines et de les remplacer.

Les gens du littoral tunisien emploient aussi de longues lignes garnies d'une multitude d'hameçons, qu'ils appellent *bringali;* nos pêcheurs les connaissent sous le nom de palangres.

Ni langoustes, ni homards, ni grandes crevettes dans les eaux du golfe de Gabès. Seuls, le crabe et la petite crevette y représentent les crustacés comestibles. Les coquillages univalves y sont de très petite taille. Les bivalves, les clovisses surtout, sont nombreux et excellents. On y pourrait cultiver l'huître. C'est, dit-on, démontré.

Les indigènes dédaignent les coquillages, et leur mépris les enveloppe tous dans un substantif unique; ils les appellent *babouches*.

Un coquillage énorme, très beau, très inutile aussi, est celui auquel sa forme et sa couleur rosée ont fait donner le nom de jambonneau (*Pinna nobilis* de Linné).

La pêche a donné lieu à bien des désordres et à bien des abus. Mais comme elle va être réglementée avec soin sur les côtes de la Régence, je crois inutile d'enregistrer ici des griefs et des lamentations qui, demain, n'auront probablement plus de raison d'être. Il est, du reste, grand temps qu'une sérieuse police de pêche assure aux marins du golfe de Gabès l'exercice de leurs droits et la sécurité de leurs personnes.

Les fonds du golfe de Gabès sont couverts d'éponges. Vous ne vous attendez certes pas à trouver dans ces pages une histoire naturelle de ces colonies ou agrégats d'êtres inférieurs, qui inhalent individuellement au moyen de leurs *ostioles* et qui évacuent ou exhalent collectivement par une large ouverture que les savants ont baptisée du nom d'*oscule*.

Les éponges recueillies dans le golfe de Gabès s'appellent *djerbi*, dans le commerce tunisien. En France, l'éponge brune de *Barbarie*, dite *de Marseille*, est très estimée pour les lessivages à l'eau seconde, pour les usages domestiques et pour l'écurie.

Au sortir de l'eau, l'éponge est recouverte d'une pellicule noirâtre qui se corrompt rapidement et sent très mauvais. On l'en débarrasse par le lavage. Après un entassement de deux jours, qui provoque une sorte de fermentation de la pellicule, on les plonge en chapelets dans l'eau de mer, où elles restent encore un jour ou deux. La pellicule désagrégée est enlevée en piétinant les éponges sur un plancher à claire-voie. Séchées ensuite, elles sont livrées au commerce. Arrivées en Europe, elles sont lavées de nouveau, et celles qui sont destinées à la toilette sont soumises à une préparation chimique qui les adoucit et les blanchit.

La pêche des éponges se fait de différentes façons. L'engin le plus usité est le trident ou foëne. Mais, pour diriger le trident, il faut pouvoir voir distinctement au fond de l'eau : ce qui n'est pas facile lorsque la surface de la mer est ridée par le vent. On pare à cet inconvénient par l'emploi d'un instrument bizarre importé de Grèce en 1876 et qui porte le nom italien de *specchio* (miroir). Imaginez-vous un cylindre en fer-blanc de 35 à 40 centimètres de diamètre, haut d'environ 40 centimètres, hermétiquement fermé à sa base par un verre à vitre. Deux anses à sa partie supérieure servent à le manier. Posée sur la surface de l'eau et enfoncée de quelques centimètres, la vitre fait cesser les rides et le clapotis ; et le pêcheur qui regarde dans le cylindre aperçoit distinctement tous les objets qui se trouvent au fond. Dès qu'il voit une éponge, il la harponne avec son trident. La pêche des éponges au trident ne peut se faire en été, lorsque les fonds sont couverts d'algues ; elle n'est possible que de novembre à mars, lorsque les algues ont disparu.

La *gangava,* analogue à nos dragues et à nos chaluts, se compose d'une forte barre de fer recourbée à angle droit à ses extrémités et solidement reliée à une pièce de bois. Un filet est engagé sur ce cadre. La gangava est traînée par le bateau et ramasse tout ce qui se trouve sur son passage : éponges, crustacés, poissons, pierres et algues. C'est tout un triage à faire lorsqu'on la relève.

On a essayé de se servir de scaphandres; mais on a dû y renoncer parce que cet engin exige un trop nombreux personnel, et surtout parce qu'il est très difficile de le réparer sur la côte tunisienne.

Les plongeurs à nu sont rares dans ces parages, et ceux qu'on y voit ne descendent pas à une profondeur de plus de cinq mètres. Leurs exploits ne sont pas pour empêcher de dormir les fameux plongeurs de Syrie et de l'océan Indien : ceux dont le Marseillais légendaire raconte qu'ils sont capables de lire *le Sémaphore* au fond de la mer.

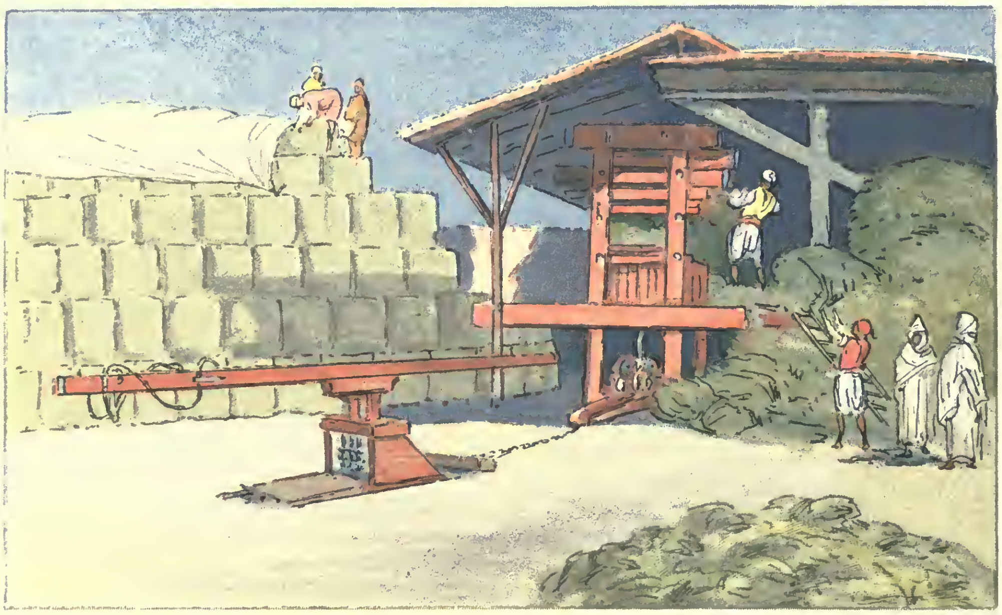
L'on pêche chaque année environ 100,000 kilogrammes d'éponges de toutes qualités dans les eaux du golfe de Gabès.

S'il fallait en croire l'étonnante et émouvante description de la pieuvre par Victor Hugo, ce céphalopode ne serait qu'une peau vide que l'on peut retourner comme un gant. Sans tenir compte de l'admirable œuvre d'imagination du maître, les pêcheurs de Sfax trouvent que la pieuvre, ou mieux le *poulpe,* vaut la peine que l'on se donne pour le prendre et le préparer pour les Grecs, qui en font une grande consommation.

Le poulpe est une masse gélatineuse, armée de huit tentacules garnis de ventouses, disposées autour d'une tête dans laquelle paraissent de grands yeux glauques et qui se termine par un bec de perroquet. Des légendes fabuleuses courent sur ces animaux extravagants, que certains ont trouvés si volumineux qu'on les pouvait prendre pour des îles. Le seul fait positif, c'est la lutte engagée pendant trois heures, le 30 novembre 1861, par l'équipage de l'*Actéon*, non loin de Ténériffe, avec un poulpe monstre dont le poids a été estimé à deux tonnes.

De septembre à avril, les poulpes abondent dans le golfe de Gabès. On les prend généralement en plongeant et en les harponnant. Mais les pêcheurs tunisiens ont imaginé un moyen de capture fort ingénieux, basé sur l'habitude qu'ont ces vilaines bêtes de s'embusquer dans la première cavité venue, pour guetter la proie qu'elles enlacent de leurs horribles tentacules.

Par les petits fonds, on leur prépare des abris artificiels avec des pierres, des rochers ou des branches de palmier. C'est là qu'on les capture. Dans les eaux plus profondes, on immerge une sorte de palangre le long de laquelle les hameçons sont remplacés par des gargoulettes ouvertes à leurs deux extrémités (fabriquées à Djerba). Lorsque l'on juge que les poulpes ont eu le temps de se loger dans ces singuliers abris, on relève la palangre.



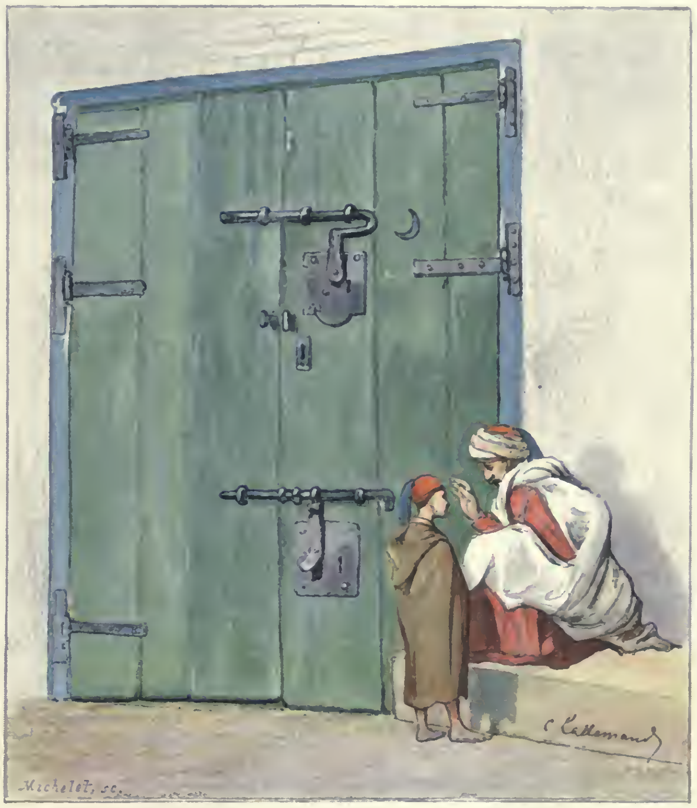
UN CHANTIER D'ALFA SUR LA COTE ORIENTALE. — PRESSE A ALFA.

La préparation des poulpes est assez curieuse. On commence par les décapuchonner, en enlevant la membrane dure qui recouvre la tête. On les saisit ensuite par là, et on les frappe à tour de bras contre la terre. Cette opération violente a pour but d'en terminer avec la vie de l'animal et d'assouplir les chairs. A ce battage succède un malaxage qui s'opère sur le sol et dont l'office est de faire dégorger. Puis on les suspend à des cordes, en plein soleil, pour les faire sécher. Les poulpes, rigides et desséchés comme des stockfisch, sont en grande partie expédiés en Grèce, où ils constituent le plat de carême par excellence des pauvres gens.

Le marché de Sfax voit chaque année de 30 à 35 tonnes de poulpes, d'une valeur d'environ 20,000 francs. La pêche des éponges et des poulpes occupe un millier de marins du golfe de Gabès.

De Sfax à Gabès, le chemin par terre est encore moins attrayant que celui de Kapoudiah à Sfax. J'ai sous les yeux l'excellent et consciencieux livre de l'archéologue Victor Guérin. Il a, comme disent les chasseurs, fait à peu près chou blanc durant ce trajet. C'est à chaque arrêt la monotone constatation de débris informes, de blocs enfouis dans la terre, de décombres et de petits matériaux épars et confus, empruntés à des monuments anciens; mais rien d'intéressant, en somme.

Pour me servir de ses propres termes, ce ne sont le plus souvent que des « plaines immenses qui fatiguent le regard par leur affreuse nudité; où pas le moindre arbuste ne récrée la vue; où, seules, des touffes d'alfa et de plantes aromatiques croissent çà et là ». Ajoutez à cela que c'est la contrée de prédilection des scorpions et des vipères à cornes, aux piqûres mortelles, et vous comprendrez que je me ferais un cas de conscience de vous engager à entreprendre ce voyage par terre, fût-ce dans le but d'y faire des découvertes archéologiques.



TYPE DE SERRURERIE TUNISIENNE.

J'ai lu les livres des archéologues qui ont visité ces ingrats parages, et je dois constater qu'ils en sont tous revenus bredouille, comme Victor Guérin. Ils se rejettent alors, par manière de consolation, dans d'interminables discussions : les uns affirmant, les autres niant que les débris informes trouvés sur tel point appartenaient à telle ou telle localité romaine mentionnée par les auteurs anciens, et ils se battent alors à coups de table de Peutinger, d'itinéraires de Ptolémée ou d'Antonin, de relations de Pline et de toutes sortes de textes romains... avec citations des Arabes Bekri et Édrisi, par-dessus le marché. Comme je n'ai pas l'autorité suffisante en cette matière, comme les questions soulevées sont de celles dont la solution est de pure virtuosité archéologique; comme, surtout, le gain d'une des causes débattues n'intéresserait pas un lecteur sur mille, je crois devoir vous épargner la description de ce fastidieux trajet.

Il y a bien, entre Sfax et Gabès, les intéressantes ruines de Thina et le groupe des petites oasis de M'touïa, d'Aïounet et d'Oudreff. Mais on peut visiter les ruines de Thina en y allant de Sfax, dont elles ne sont qu'à dix kilomètres, et les petites oasis en question ne sont qu'à une vingtaine de kilomètres de Gabès.

Pour Thina, tout au moins, nous ne voyons pas de batailles d'archéologues. Les ruines sont celles d'une ville, et le nom actuel de *Thina* est assez près du nom de la cité romaine que les auteurs anciens orthographient : *Thæna, Thænæ* ou *Thenæ.*

La route qui conduit de Sfax à Gabès débute sur une sorte de plage marécageuse au bout de laquelle se trouve le nouveau Jardin public créé par la municipalité. Là commence la zone méridionale des jardins de la banlieue de Sfax. Au sortir de ces jardins se trouve le beau vignoble d'*El-Hadjeb* créé par MM. de Lespinasse et Pic.

Ce vignoble, avec cinquante hectares de vignes en production, et en excellent état, situé à 380 kilomètres au sud de Tunis, est le premier grand vignoble créé au delà de l'Enfida. C'est le premier vignoble de culture européenne que le voyageur rencontre en remontant du Sud vers le Nord. Les bons cépages européens y viennent à merveille. On y cultive aussi le fameux cépage arabe qui s'appelle l'*Hasli* et qui fait un excellent vin blanc, déjà connu sous le nom de *vin de Thina*[1]. Non loin de ce domaine, vers le sud-est, on voit les monticules qui accusent l'emplacement de l'antique Thæna.

Les ruines de la forteresse se trouvent éloignées de la mer. Ce fort doit commander la route de Taparura à Tacapa, qui se confond avec le tracé actuel de la route de Sfax à Gabès. On y voit encore les restes d'un épais mur d'enceinte, qui donne à la ville antique un diamètre d'environ un kilomètre.

La beauté des fragments de poterie, dont le vernis est d'une finesse remarquable, la netteté de la taille des débris, la pureté des rares inscriptions qu'on y découvre, font croire que la Thæna des Romains était un *emporium* riche et florissant aux premiers siècles de notre ère. C'était une colonie romaine et un évêché byzantin. Nul ne le conteste, et je me contente de cette certitude pour engager vivement M. le vicomte de Lespinasse, tout voisin de ce champ d'exploration, à continuer sur Thina la recherche des vestiges de l'antique Thæna.

C'est à Thina que l'on place généralement l'extrémité orientale du fameux fossé creusé par Scipion le Jeune — lors du partage de la Numidie entre les fils de Massinissa — afin de marquer la limite du territoire romain et du pays des Numides.

Lorsque la domination romaine engloba les pays au sud de Thæna, ce fossé, inutile comme marque de frontière, servait encore, au dire de Pline, à distinguer l'Afrique ancienne (du nord) de l'Afrique nouvelle (du sud).

---

[1] L'exemple d'El-Hadjeb a porté. Il y a, aux environs de Sfax, un vignoble de six à huit hectares à M. Bernard; un de trois à quatre hectares à M. Brial; un d'environ vingt hectares à l'agent consulaire d'Italie; un de cinq hectares à M. le comte du Paty de Clam et un de cinq à six hectares à M. le vicomte de Lespinasse.

Il n'est plus trace de cette antique démarcation, sans doute supprimée comme inutile, comblée peut-être aussi par les sables qu'apporte sans cesse le siroco, et sur lesquels la végétation désertique aura opéré un nivellement définitif. Chercher les restes d'une ville ou d'un monument, la situation d'une colline ou d'une montagne... s'explique; mais s'escrimer pour découvrir les traces d'un trou ou d'un fossé datant des Romains, et que les sables mouvants ont pu combler en moins d'un demi-siècle, me paraît être du domaine des illusions.

Il y a, sur cette fastidieuse route de Sfax à Gabès, entre Thina et le groupe des trois petites oasis, deux points dont il convient de dire un mot : Mahrès et la Skrira.

A trente-quatre kilomètres de Sfax, à vingt-quatre kilomètres de Thina, « sur l'affreux chemin que nous connaissons », disent les auteurs d'un livre plein de renseignements, MM. le docteur F. Laffitte et J. Servonnet, se trouve *Mahrès,* gros village qui compte un millier d'habitants, dont la défunte Compagnie franco-anglaise avait paralysé le développement.

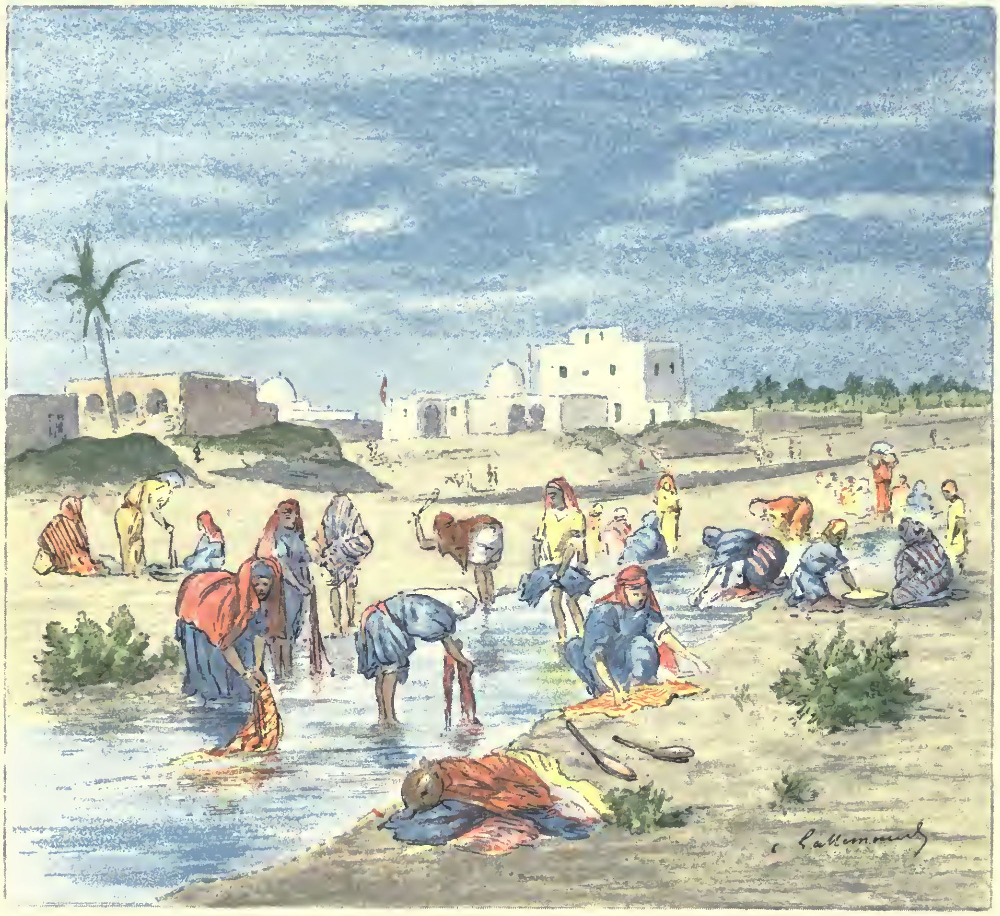
On y confectionne des nattes blanches très épaisses, très larges et très solides. On y tisse également des couvertures grises communes que l'on appelle *barracas.*

Et c'est tout. Rien de pittoresque, si ce n'est un petit port abritant une trentaine de loudes ou de barques. On ne connaît pas le nom de l'antique bourgade sur l'emplacement de laquelle s'élèvent les masures de Mahrès.

« Au delà de Mahrès, disent MM. Laffitte et Servonnet, dans leur *Golfe de Gabès,* le pays qu'on traverse prend un aspect de plus en plus sauvage et désolé. La plaine, nue et aride, s'étale, jaunâtre, à perte de vue, mouchetée de touffes d'alfa et d'autres plantes appartenant à la flore saharienne. Çà et là, de rares accidents de terrain : ce sont des dunes basses, formées par le sable que le vent du désert a accumulé autour de buissons de jujubiers sauvages, épineux et rabougris... Péniblement impressionné par la vue de ce morne paysage, le voyageur détourne malgré lui ses yeux attristés, et c'est avec un véritable soulagement qu'il les repose sur l'immensité bleue de la mer. » Il faut avouer que cette description n'est pas engageante pour les chevauchées artistiques ou archéologiques.

A quatre-vingt-dix kilomètres de Sfax et à cinquante kilomètres de Mahrès, se trouve la *Skrira* ou *Marsa-Skrira* (petit port). C'est là que la fameuse Compagnie franco-anglaise, justement cassée aux gages comme forclose, incapable et nuisible, avait établi le centre de son exploitation d'alfa. C'est là qu'elle avait fait aboutir un petit chemin de fer aujourd'hui disparu. La Skrira, d'où on expédie encore beaucoup d'alfas, a eu son moment d'éphémère splendeur. L'on vient d'y creuser des puits qui lui feront grand bien.

La Skrira est le point de la côte le plus rapproché par rapport à Gafsa; mais le port est petit et le mouvement commercial serait à créer. Le point d'embarquement des phosphates découverts non loin de Gafsa, des fourrages de Kalla et des alfas de cette contrée est plutôt Sfax, où la rade est magnifique et où le mouvement commercial est déjà considérable.



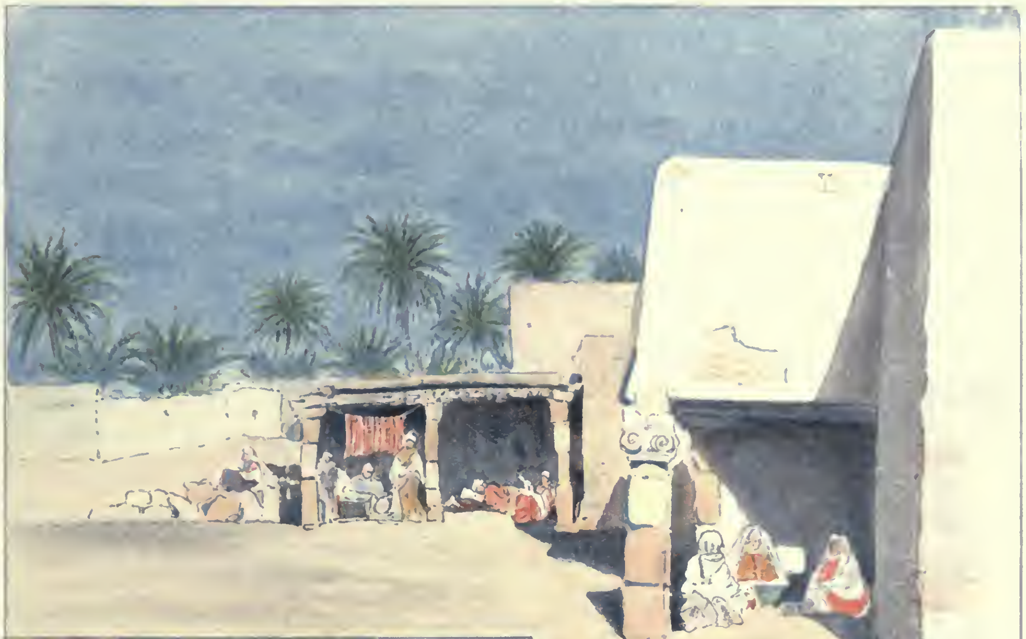
LES LAVANDIÈRES DE L'OUED-GABÈS.

VII

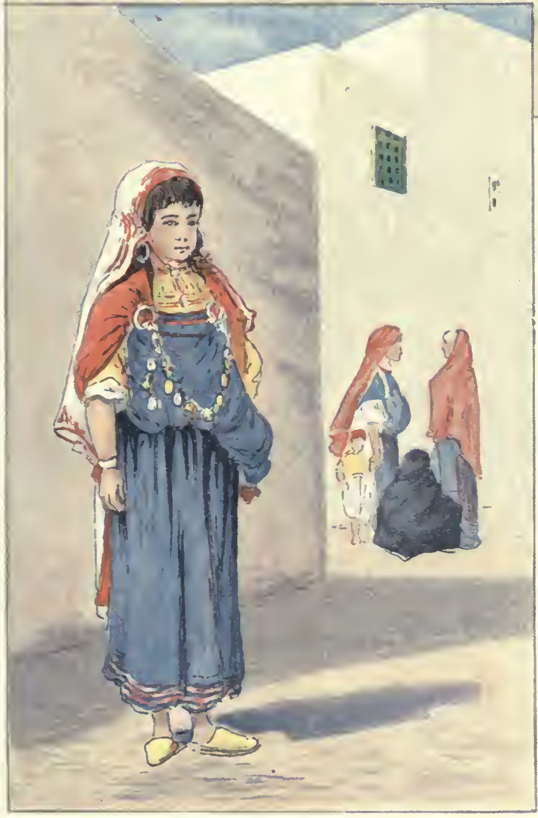
GABÈS

J'étonnerai sans doute quelques-uns de mes lecteurs en leur disant que *Gabès,* le Gabès que l'on voit actuellement, n'existait pas il y a dix ans. On comprenait jadis sous la dénomination générale de Gabès un certain nombre de localités distinctes, assez éloignées les unes des autres, mais vivant toutes de l'oasis arrosée par l'Oued-Gabès. Les trois villages les plus importants de ce groupe sont Djara, Menzel et Chennini.

La ville actuelle, située près de la mer, est, à l'exemple des cités américaines, une ville d'improvisation. Il y a dix ans, il n'y avait là qu'une seule maison, le bordj occupé par le gouverneur de l'Arad, le général Allégro. En peu de temps la foule des mercantis



DJARA-GABÈS.



FILLETTE DE DJARA-GABÈS.

vint s'établir à la suite des forces militaires concentrées sur ce point. Nos soldats donnaient, dans l'origine, aux gourbis et aux baraques faites de planches et de boîtes de pétrole, le nom de « Coquinville ». Mais cela ne dura pas. Bientôt les gourbis et les baraques furent remplacés par des maisons en pierre bien alignées, et les mercantis de la première heure firent place à de véritables maisons de commerce.

Aujourd'hui la ville, étranglée entre l'oued et le terrain militaire, se développe en longueur vers l'ouest. Elle compte déjà un millier d'habitants. Le commerce qui s'y fait est considérable. Point de ravitaillement de tous les postes du Nefzaoua de l'extrême sud et de l'intérieur jusqu'au Çouf algérien, Gabès compte des négociants, en épicerie surtout, dont les affaires se chiffrent par centaines de mille francs.

Si demain l'oued, si malsain à cause de son faible courant et des boues qu'il découvre à marée basse, était rectifié, et si le terrain compris dans la boucle qu'il fait était ajouté à Gabès-Port, on verrait cette ville naissante prendre des proportions extraordinaires. Gabès n'a pas, en effet, que l'importation à son actif. Ses exportations d'alfas, de laines et de céréales sont non moins considérables.

Au sud-ouest de Gabès-Port s'étend le camp, composé de baraquements bien établis, pouvant loger plusieurs milliers d'hommes. Il renferme un hôpital militaire important. Le Cercle militaire est à l'entrée de la ville nouvelle, tout près du palais du gouverneur.

Deux des villages dont l'ensemble s'appelait Gabès occupent l'emplacement d'une grande ville romaine, à près de deux kilomètres de la mer sur le bord de l'oued. Djara est le plus rapproché de Gabès-Port au nord-ouest. Il se compose de Djara proprement dit, situé sur la rive droite de l'oued, et du vieux Djara, placé sur la rive gauche, à la lisière de l'oasis, peuplé surtout d'israélites.

Ces deux villages sont entièrement construits avec des matériaux de l'antique *Tacape* ou *Tacapæ* des Romains, dont il ne reste de traces que du côté de la colline où se trouvent la zaouïa et le village de Sidi-Boul-Baba (l'un des barbiers du Prophète).

Les maisons des deux Djara et de Menzel ne tiennent que par miracle. On se demande comment elles peuvent résister à la plus petite brise. Les aquarelles qui accompagnent ces lignes montrent à quelles lois d'équilibre instable ces constructions invraisemblables doivent de se maintenir debout. Sans souci de leurs bases, sans préoccupation des plans de contact, les pierres romaines, rouges ou blanches, sont posées les unes sur les autres pour former des piliers. Aussi l'instabilité d'équilibre s'affirme-t-elle de temps à autre par des écroulements subits, comme celui de la synagogue de Menzel, qui écrasa l'année dernière cinq ou six petits enfants. J'avoue qu'en passant sous les ruines du Dar-el-Bey, à Djara, je n'étais pas sans quelque inquiétude.

Les auteurs anciens parlent peu de Tacape. Par contre, El Bekri et Édrisi, aux XIe et XIIe siècles, et Léon l'Africain au XVIe siècle, citent *Cabès* comme une grande ville, entourée de fortes murailles et de fossés que l'on pouvait inonder, avec citadelle et faubourgs. De tout cela, comme de la ville romaine, il ne reste que les matériaux enfouis dans le sol, perdus dans le blocage des murs, ou formant les piliers fantaisistes et fantastiques... que maintiennent les plafonds des maisons.

Djara et Menzel, ayant chacun une population de 4,000 à 5,000 habitants, étaient avant l'occupation deux villages rivaux, situés à moins d'un kilomètre l'un de l'autre. Le sang coulait souvent. On se battait pour savoir lequel des deux aurait le souk, le marché.

Depuis qu'un camp important est à deux pas, les villages ennemis vivent en paix, et Menzel n'ose pas mettre les armes à la main pour disputer le souk à Djara. Ces luttes entre proches voisins étaient fréquentes dans le Sud. Nous en retrouverons un curieux exemple à Tozeur.

Si l'oasis de Gabès n'est pas la plus étonnante parmi les oasis tunisiennes, elle est certainement la plus gracieuse. Cela provient de sa destinée même. Les palmiers de l'oasis de Gabès n'ont qu'une bien petite valeur comme producteurs de fruits, les dattes qu'ils produisent étant de qualité inférieure. Mais le palmier, comme je l'ai indiqué déjà et comme je le décrirai une fois pour toutes en abordant le Djerid, ne cesse pas pour cela d'être un arbre très précieux. Ici, aux mille usages du palmier s'ajoute son utilisation ordinaire comme abri. Si, à Tozeur, à El-Oudiane, où ils sont particulièrement cultivés pour leurs fruits, les dattiers sont venus au hasard les uns à côté des autres et très serrés, ceux de Gabès sont disposés régulièrement en lignes, pour encadrer des champs rectangulaires qu'ils abritent contre les rayons d'un soleil torride. De l'un à l'autre courent de gigantesques vignes, qui tracent de superbes guirlandes autour de ces champs délicieux. Aussi l'oasis de Gabès est-elle la plus gracieuse et la plus décorative de toutes.

Une promenade dans cette oasis est un perpétuel enchantement ; c'est une succession de paysages féeriques au milieu desquels coulent mille ruisseaux limpides. La végétation, d'une puissance prodigieuse, est protégée contre les ardeurs du soleil par d'énormes dattiers, hauts de 20 à 30 mètres, dont les palmes dessinent des dentelles vertes dans le beau ciel bleu. Les palmiers servent d'écran aux arbres fruitiers, qui, à leur tour, protègent la menue végétation, les céréales, les lentilles, le henné, la coriandre, la luzerne, le fenouil, le cumin, la fève, le sorgho, le maïs et vingt autres plantes utiles.

« Au milieu des sables de l'Afrique, quand on se rend aux Syrtes et à Leptis la Grande, on rencontre une cité nommée Tacape; la richesse de son sol bien arrosé est plus que merveilleuse; son étendue est de 3,000 pas en tous sens. Une source abondante s'y trouve, mais les eaux n'en sont distribuées qu'à certaines heures. Là, sous un palmier très élevé, croît un olivier, sous celui-ci un figuier, sous le figuier un grenadier[1], sous ce dernier la vigne; sous la vigne on sème du froment, puis des légumes et des herbages; et tout cela dans la même année et croissant à l'ombre les uns des autres. »

Cette description de l'oasis de Gabès, faite *il y a dix-huit cents ans* par le grand encyclopédiste romain, Pline[2], encore exacte aujourd'hui, ne renferme-t-elle pas, en sa description de la vie végétale dans l'oasis, une indication d'organisation sociale?

Rien n'empêchera jamais qu'il y ait entre les hommes des différences natives, comme celles qui distinguent le palmier, l'olivier, le figuier, le grenadier, la vigne et le blé. Au lieu de se combattre, ces plantes croissent ici à l'ombre les unes des autres. L'oasis est un modèle de protections successives, qui permettent aux plus petits de s'épanouir et de vivre. La bonne ordonnance de ces protections successives d'une classe par l'autre, à l'image de ce qui se passe pour les plantes de l'oasis, ne serait-elle pas la vraie formule de l'organisation sociale tant cherchée... et pas encore trouvée?

Mais revenons à l'oasis. Les vignes, en pampres prodigieux, s'élancent d'un palmier à l'autre à vingt et trente mètres, formant des guirlandes fantastiques, qui plient sous le poids de grappes énormes, aux grains ambrés.

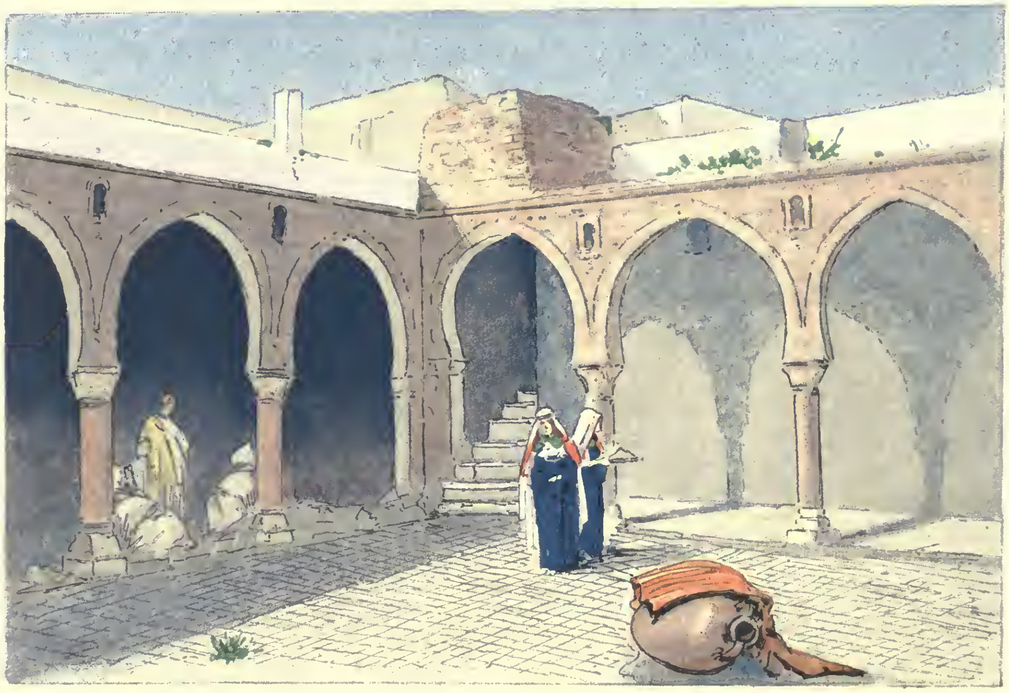
---

[1] Les Romains appelaient le grenadier *Arbor punica* (Pline).

[2] Pline, *Histoire naturelle,* t. XVIII, *LI.*

Les orangers, les citronniers, les grenadiers, les caroubiers, les pêchers, les abricotiers, les pommiers, les pruniers, les cognassiers, les poiriers et les oliviers y sont cultivés en abondance.

Les champs, les vergers et les jardins sont séparés des routes, et séparés les uns des autres par des *tabias* (petites levées de terre), sur lesquelles on a fiché des palissades faites de côtes de palmes, ou même de palmes entières.



INTÉRIEUR DE MAISON A MENZEL-GABÈS.

L'air y est sans cesse embaumé et les oiseaux y chantent pendant toute l'année, hiver et été.

Le pittoresque village de *Chennini* est le seul des trois grands villages qui soit situé dans l'intérieur de l'oasis. Il ne compte pas moins de 1,200 habitants.

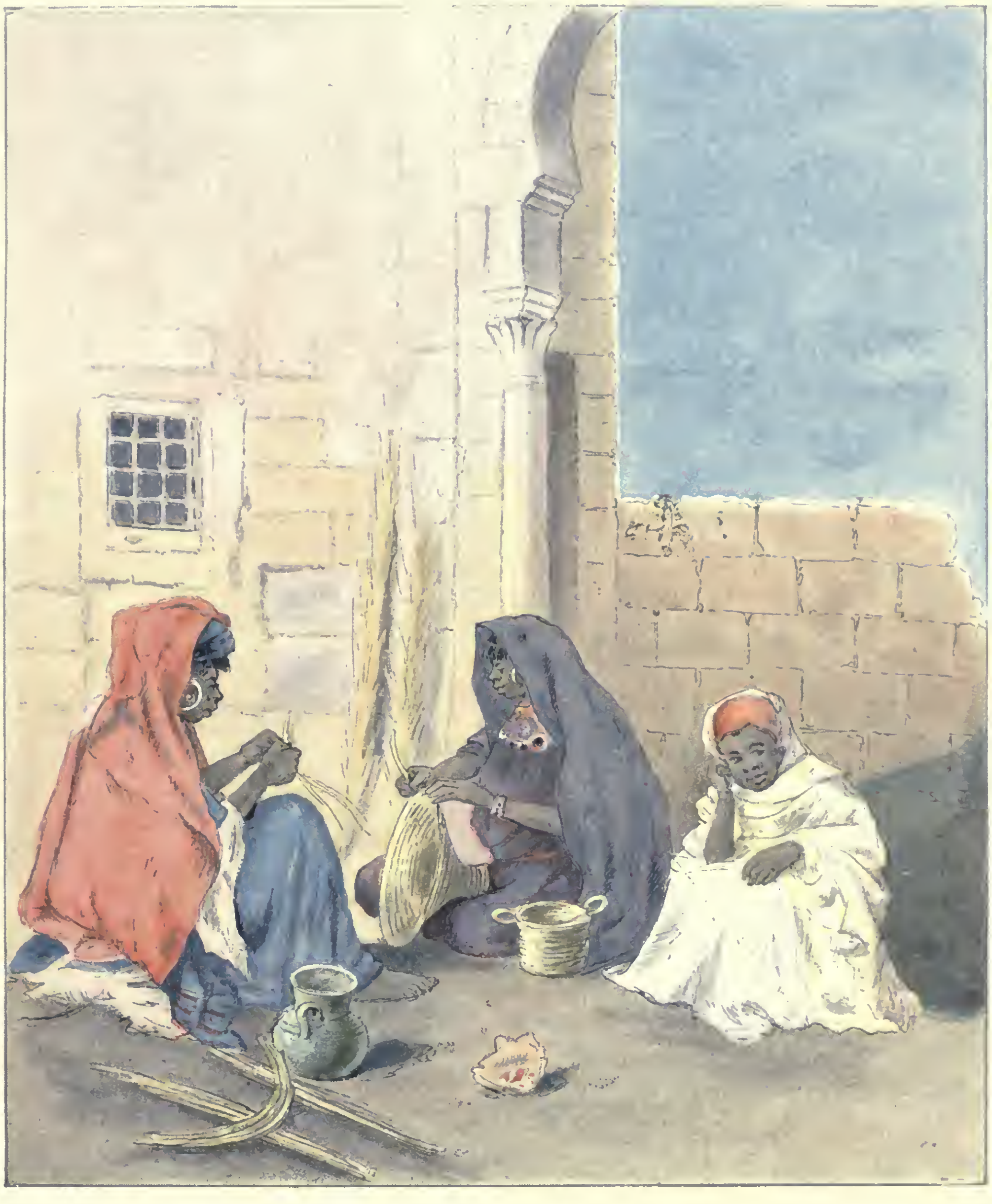
Les petits villages de l'oasis sont *Houmet et Naïa,* de 500 habitants, *Nahal,* 200, et *Ghennouch,* 300.

Gabès est le chef-lieu du gouvernement de l'*Arad,* territoire immense limité à l'est par la mer, à l'ouest par le désert, au nord par les chotts et au sud par la Sebkra-el-Mokta, où passe la frontière tripolitaine.

Le général Allégro, gouverneur de cette province, occupe une ancienne caserne tunisienne (*kechla*) située à l'entrée de la nouvelle ville de Gabès-Port. J'y ai été très gracieusement reçu, et il m'a été donné d'assister là à une scène de mœurs arabes des plus caractéristiques.

Quatre prisonniers venaient d'être amenés des environs de Gafsa. Ils étaient accusés d'avoir attaqué la petite caravane d'un mercanti algérien. Cet individu et plusieurs des témoins s'y trouvant, le lieutenant de renseignements de Gabès fut commis pour les confronter avec les inculpés. J'assistai à cette confrontation.

On commença par mêler les nouveaux venus à une demi-douzaine d'autres prisonniers qui se trouvaient déjà dans la geôle. On les fit tous asseoir par terre en demi-cercle, en dissimulant sous les burnous les fers que l'on n'avait pas encore enlevés aux nouveaux arrivés.



GABÈS. — NÉGRESSES TRESSANT DES COUVRE-PLATS EN FEUILLES DE PALMIER.

Le lieutenant donna l'ordre d'introduire le premier témoin. J'observai alors un jeu de physionomie des plus curieux. Les visages, animés, excités pendant l'arrangement de cette petite mise en scène, passèrent tous, également et simultanément, à une impassibilité absolue. On eût dit l'effet de fils électriques dissimulés. Tous les yeux étaient fixes, vagues, sans regards, échappant au regard du témoin introduit.

— Reconnais-tu tes agresseurs? demanda le lieutenant.

Après une assez longue hésitation, le témoin désigna un prisonnier. Ce n'était pas l'un des accusés. Aussitôt, avec non moins de simultanéité, tous les visages s'éclairèrent. Un rire général éclata. Le témoin s'était trompé ! Et, chose curieuse, ce témoin eût été aussi embarrassé devant cette joie générale qu'il l'était, un instant auparavant, par l'impassibilité. Il y avait une entente tacite et spontanée entre tous les prisonniers.

Le témoin en désigna un second, qui, celui-là, était bien l'un des accusés de l'agression. Pas une physionomie ne bougea. Si bien que le témoin se retira assez penaud.

Un second témoin fut introduit. Il s'arrêta net et examina attentivement toutes les figures. Il s'approcha ensuite de l'un des prisonniers, un vieux au front tout plissé. Il lui prit la tête et, tendant la peau du front avec les deux pouces, de façon à faire momentanément disparaître les rides, il reconnut le dessin du tatouage. Sur cette constatation, il déclara que « c'en était un »... Ce qui s'est trouvé exact. Pas une figure ne bougea, celle de l'accusé ainsi reconnu pas plus que les autres.

Le troisième témoin s'étant trompé comme le premier, j'assistai une seconde fois à l'explosion d'une joie générale et d'une solidarité absolue entre prisonniers qui se voyaient pour la première fois. La solidarité de l'infortune !

Un autre sujet d'observation m'a été fourni dans le salon même du général Allégro, où l'on fit venir une fille de la tribu des Acaras, venue à pied des environs de Zarzis pour implorer la mise en liberté de son frère, détenu pour quelqu'un de ces méfaits dont les nomades sont coutumiers. Je pus en faire l'aquarelle, qui est reproduite dans ce volume.

Comme je remarquai que cette belle fille ne portait ni boucles d'oreilles, ni bracelets, ni bijoux d'aucune sorte :

— C'est bien simple, me dit le gouverneur. Toutes les fois que l'Arabe se fait solliciteur, il joue la comédie de la plus profonde misère. C'est ainsi que la fille que vous dessinez se présente ici sans bijoux et couverte de haillons. Mais tranquillisez-vous, elle retrouvera dans sa tribu de beaux habits pour les jours de fantasia et les bijoux dont se couvrent les femmes arabes les plus pauvres. La comédie jouée par cette fille, à laquelle je vais, du reste, accorder la liberté de son frère, peu compromis, est tellement dans l'esprit et dans les mœurs des nomades, qu'elle a dû la jouer bon gré mal gré. Les gens de sa tribu ne l'auraient pas laissée s'éloigner si elle ne s'était pas déguisée en mendiante.

Puisque j'en suis aux impressions, je vous dirai que, chez le docteur Laffitte où j'ai reçu l'hospitalité, le ménage était fait par une négresse, sujet vivant de la traite des noirs. Elle fut enlevée du Bornou avec son petit négrillon, qui périt dès les premières étapes.

— Et tu as beaucoup souffert ?

— Non... pas trop... pas comme les autres, dont la moitié sont morts en route.

— Et comment cela ?

— J'étais la plus jolie et la plus jeune ; alors le « chef » m'a fait sa femme, et on m'a soignée.

— Et tu voudrais retourner au Soudan ?

— Jamais ! Je suis mieux ici. Je suis libre, mariée à un négro de mon pays ; nous travaillons et nous vivons bien.

Ce court dialogue en dit plus que de longues pages.

Les pauvres captifs périssaient comme des mouches, et la négresse que j'interrogeais n'a dû son salut qu'à une cause plus odieuse encore que sa capture.

L'Europe entière doit tendre à la suppression des sacrifices humains et de la traite des noirs dans les pays de l'Afrique centrale. Mais est-on dans la note vraie, lorsqu'on fait couler des flots d'encre au sujet de l'esclavage proprement dit ?

Dussé-je m'attirer les foudres des philanthropes en chambre qui, pour une idée mal venue, bouleverseraient un état social produit par une longue succession de siècles et mettraient toute une nation en ébullition, je dirai là-dessus mon sentiment.

D'abord, entendons-nous ! Quelle est la condition de l'esclave en pays musulman? Il est de la famille. Il a même, souvent, voix au chapitre. Musulman, il est l'égal de son maître devant Allah.

L'horrible, l'épouvantable épreuve de la traite et de la longue marche à travers les pays désertiques passés, l'esclave entré dans la famille musulmane a un sort que lui envieraient les quatre cinquièmes des prolétaires de notre Europe. C'est la vie sans souci, et la certitude de mourir dans la maison du maître, c'est-à-dire la retraite assurée. Il en est même, parmi ces esclaves, qui deviennent « immeubles par destination ». Ils appartiennent à la maison, et l'acquéreur doit en prendre la charge.

La chose n'est-elle pas arrivée à l'un des plus estimables colons tunisiens, à M. Terras, qui trouva une très vieille négresse dans le palais maure d'Ahmed-Saïd qu'il venait d'acheter ?

A ses questions, elle répondit : « J'appartiens à la maison. »

M. Terras y laissa la pauvre vieille. Elle fut nourrie par le nouveau propriétaire, et, quelque temps après, elle y finit ses jours dans une parfaite quiétude.

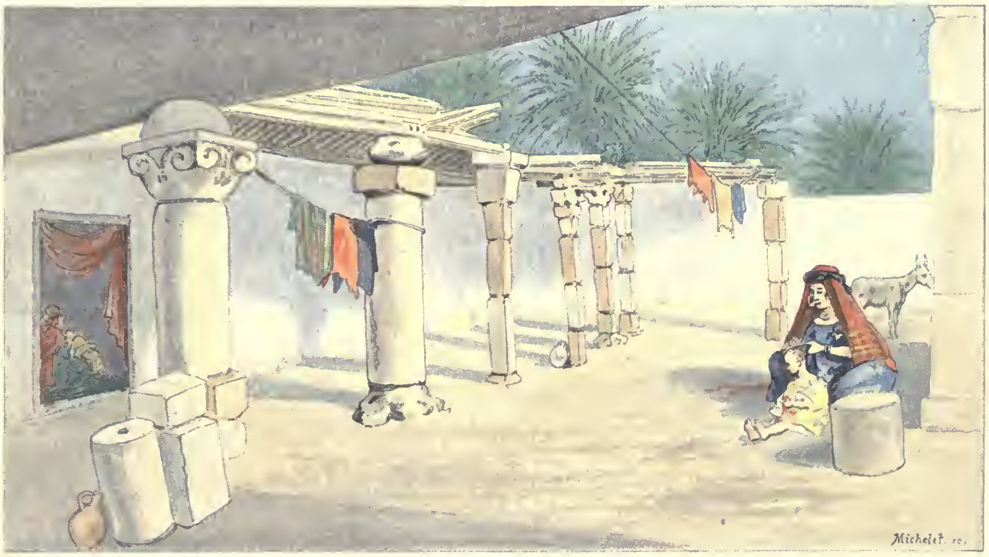
Ainsi, M. Terras avait pris la « suite » de l'esclave, en la traitant comme l'eussent fait ses maîtres musulmans, paternellement.

Je sais bien qu'il y a des exceptions ; mais où n'y en a-t-il pas ? En sommes-nous exempts en Europe ? Et n'y voyons-nous pas, comme en Orient, de mauvais maîtres, de mauvais riches, des méchants de tout acabit ?

Croisez-vous contre la traite, empêchez la vente des esclaves en tous lieux. C'est parfait. Mais ne vous inquiétez donc pas du sort de ceux qui vivent depuis longtemps chez les musulmans, et qui font partie de la famille. Laissons donc les indigènes tranquilles, et ne nous emballons pas sur quelques cas isolés, toujours fortement exploités par des gens d'affaires en quête de scandales retentissants. Au lieu de troubler la famille musulmane, même dans les coutumes qui froissent le plus nos sentiments d'Européens, prêchons d'exemple. Montrons-lui l'excellence de notre morale. Cet exemple fera plus que toutes les violences et toutes les immixtions. L'état familial et social des musulmans est le résultat de douze siècles de pratique, que des philanthropes féroces voudraient, du fond de leur cabinet, bouleverser d'un coup en imposant des mœurs, une religion et des lois qui sont en opposition formelle avec le Coran, qui est la Loi de cent millions de musulmans !

Nous devons à ces humanitaires en chambre tout le mal que nous avons éprouvé en Algérie. Pour ne pas avoir suivi leur avis en Tunisie, nous avons sous les yeux un pays qui a marché plus vite en dix ans, dans la voix du progrès, que l'Algérie en soixante ans.

Si vous croyez que, dans ce qui précède, j'ai l'intention de plaider les circonstances atténuantes en faveur des Tunisiens possesseurs d'esclaves, détrompez-vous. L'opinion que je viens d'émettre, m'occupant du sud de la Régence, c'est-à-dire d'une région qui pourrait encore être en contact avec les marchands d'esclaves, est une opinion personnelle sur une question générale.


Michelet. sc.

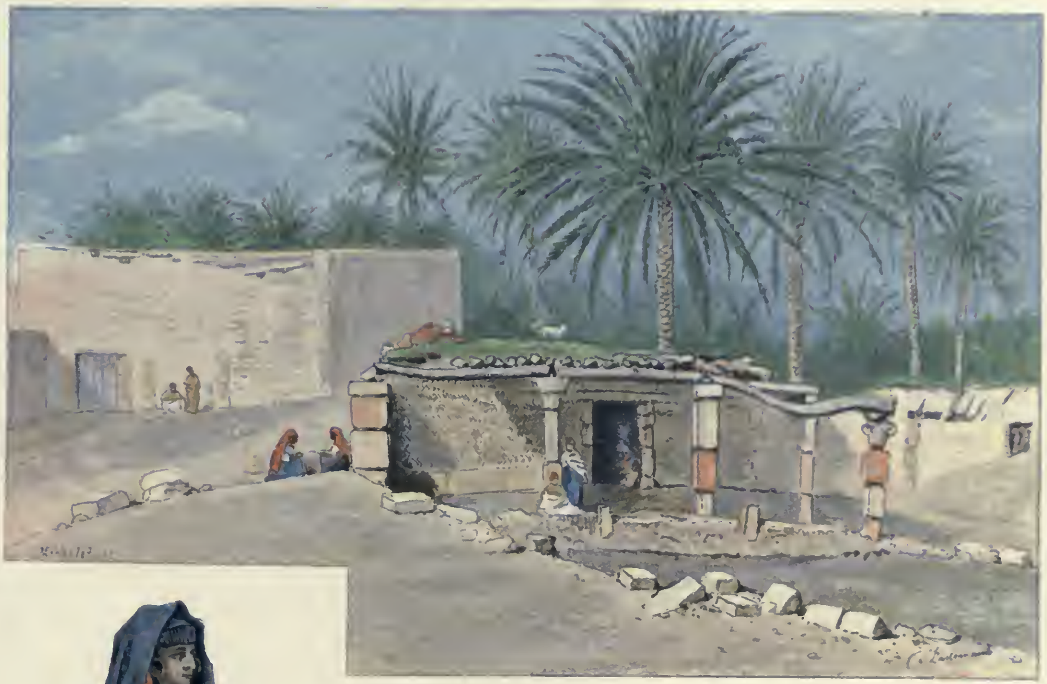
INTÉRIEUR DE MAISON A DJARA-GABÈS.

En Tunisie, l'esclavage lui-même est légalement aboli, et le décret du 28 mai 1890 a imposé à tout propriétaire d'esclave de procéder à leur affranchissement par acte officiel et régulier.

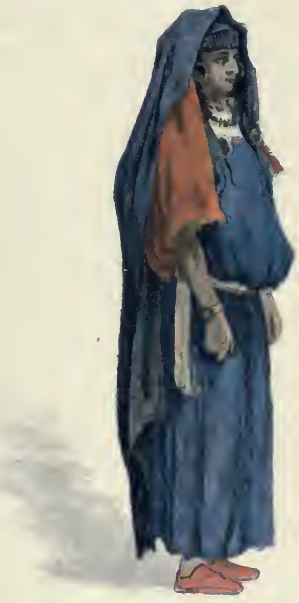
Non seulement tout esclave a le droit à l'affranchissement sur la terre du protectorat français, mais tout propriétaire d'esclave a l'obligation, sous des peines sévères, de procéder par acte authentique à cet affranchissement.

Or il paraît que, depuis bientôt deux ans, les choses se sont passées régulièrement et que les nombreux esclaves qui se trouvaient dans les familles tunisiennes ont été affranchis conformément au décret du bey ; car c'est à peine si la justice du pays a eu à s'occuper d'une demi-douzaine de cas dans toute la Régence.

Il est même remarquable que les juges musulmans du tribunal criminel de l'Ouzara se montrent d'une sévérité extrême, lorsqu'une infraction au décret du 28 mai 1890 leur est soumise. Je n'en veux pour exemple que le cas du nommé Mohammed-ben-B..., adjudicataire du fermage du Mahsoulats, homme très occupé dans le nord de la Tunisie. Mohammed-ben-B... était coupable d'une simple négligence, et encore! Jugez-en. Il avait laissé dans son ancienne résidence du Nefzaoua (situé à l'extrême Sud) une négresse esclave. Cette femme étant allée demander protection à l'autorité militaire, le général Leclerc fit arrêter le propriétaire de l'esclave et ordonna une enquête, laquelle établit que le prévenu était coupable de simple négligence, et l'officier chargé de cette enquête concluait à l'abandon des poursuites, deux mois de prison préventive lui paraissant une punition suffisante.



MAISON DE L'OASIS DE GABÈS.



FEMME DE GABÈS.

Le tribunal musulman n'en a pas moins condamné l'accusé à deux mois de prison, ordonnant en outre la mise en liberté immédiate de l'esclave.

Il y a mieux, une négresse, achetée en 1886, avait porté plainte contre son maître vers le milieu de l'année 1891. Celui-ci avait encore, conformément au décret de 1890, dix-huit jours pour procéder à l'affranchissement. Mais le tribunal musulman de l'Ouzara ne voulut pas attendre l'expiration du délai, et il condamna Mosbah-ben-M... T... à 400 piastres d'amende, en se fondant sur ce considérant que, au cours de l'enquête, le prévenu *n'avait pas manifesté l'intention de libérer l'esclave.*

L'Ouzara fit plus encore, en n'admettant pas que l'ancien maître et l'intermédiaire qui avait figuré à la vente pussent bénéficier de la non-rétroactivité du décret. Il les a condamnés à l'amende, à seule fin d'intimider les intermédiaires et ceux des habitants du Sud qui se montreraient peu empressés d'affranchir leurs esclaves.

Je crois inutile d'ajouter quoi que ce soit à ces décisions judiciaires pour démontrer que la Tunisie est une exception louable dans le monde musulman. Je n'hésite pas à déclarer ici que j'attribue absolument cet excellent état des esprits et des choses dans ce pays au régime même du protectorat, si heureusement mis au jour par M. Jules Cambon, si sagement et si judicieusement mis au point et perfectionné par M. Massicault pendant cinq années.

Nous n'avons pas imposé la civilisation européenne, nous l'avons juxtaposée aux mœurs et coutumes des indigènes. Nous leur avons ainsi donné l'exemple de pratiques d'équité, de justice et de morale dont peu à peu ils se rapprochent, les ayant comparées à l'état social défectueux dans lequel ils vivent.

Que, dans quelques contrées presque inhabitées de l'extrême Sud, encore parcourues par des tribus indisciplinées, il puisse se produire quelques abus, c'est possible; mais on peut affirmer qu'il ne s'en produit plus de ce genre, dans le centre et dans le nord de la Tunisie, qu'ils ne soient immédiatement et sévèrement réprimés.

Mais que me voilà loin de l'oasis de Gabès !

Je lis dans plusieurs ouvrages que la concentration militaire qui existe à Gabès est mal choisie, et qu'elle serait mieux placée près de la frontière tripolitaine, entre Zarzis et Kassar-Metameur. La critique n'est pas absolument exacte. De même qu'il a été déplorable qu'on ait concentré des approvisionnements considérables à Strasbourg et à Metz, où les Allemands en ont bénéficié dès nos premiers revers ; de même, ce serait une faute de porter, par exemple, la base d'opérations et le centre d'approvisionnements à Zarzis, c'est-à-dire sur la frontière même.

Gabès se trouve placé au centre d'un rayonnement en éventail, pouvant soutenir et ravitailler aussi bien la région des Acaras que le Nefzaoua, le Djerid et la région de Gafsa. Gabès est merveilleusement placé, à cheval sur les chotts, pouvant, avec une égale facilité, surveiller les rivages nord des mers de sel jusqu'à Nefta, et leurs rivages sud jusqu'à Kibelli et Debabcha. Gabès nous a coûté beaucoup de jeunes soldats enlevés par la fièvre. On a trouvé comme palliatif de ne plus exposer à la mortalité que des soldats de bataillons d'Afrique, pour la plupart peu dignes d'intérêt. L'on vient de faire mieux : le bey vient de décréter d'utilité publique la dérivation de sources excellentes; comme l'eau est le principal véhicule de la meurtrière fièvre typhoïde, il est à penser que la mortalité, dans les camps de Gabès, sera bientôt ramenée à la normale.

Il y a aussi la question de l'assainissement de l'oued par le redressement de son lit. C'est là une très grosse et très intéressante question, faite pour tenter les capitaux. En jetant l'Oued-Gabès directement dans la mer, on augmenterait sa pente et l'on préviendrait en grande partie les envasements qui se découvrent à marée basse et occasionnent des fièvres. Dans tous les cas, le lit de la rivière serait éloigné du camp de plusieurs centaines de mètres. Enfin l'on gagnerait sur la rive droite de quoi doubler la surface à bâtir de la ville de Gabès-Port.

VIII

DJERBA

C'est la plus grande des îles de la côte tunisienne. Elle est citée par le vieil Homère. Hérodote, Polybe, Athénée et cent auteurs ont emboîté le pas au grand poète grec. Et tout cela à propos d'un fruit.

On lit dans l'*Odyssée* (chant IX) :

« Ils (les compagnons d'Ulysse) partent et pénètrent dans le séjour des Lotophages, peuple tranquille qui ne leur dresse aucun piège mortel. Il leur présente le lotos, ses délices. Dès que mes guerriers ont porté à leurs lèvres ce fruit aussi doux que le miel, ils n'aspirent qu'à couler leurs jours chez ce peuple. Savourer le lotos est leur seul charme ; ils ont oublié jusqu'au nom de leur patrie. Je les arrache à cette terre, peu touché de leurs larmes ; je les entrave dans la flotte et j'ordonne à mes autres compagnons de voler dans nos vaisseaux rapides. »

Il faut vous dire que le sage Ulysse, roi d'Ithaque, trop pressé de rejoindre sa fidèle Pénélope, s'embarqua imprudemment aussitôt après la prise de Troie. Homère raconte les mésaventures de son héros et nous apprend que les vents contraires, au lieu de le pousser vers l'Épire, le jetèrent dans la direction du Sud, dans les eaux de la Petite Syrte, et le firent aborder à l'île que nous appelons aujourd'hui Djerba.

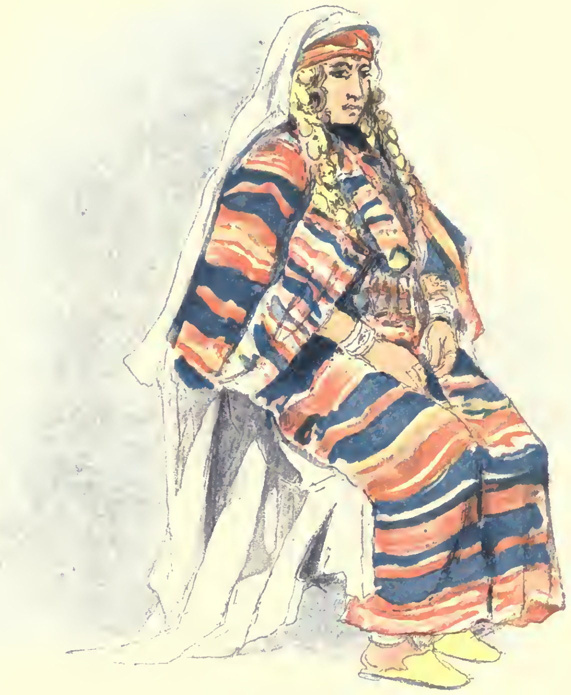
Je ne saurais vous dire quelle quantité d'encre a été répandue sur le papier pour déterminer le fruit séduisant qu'Homère appelle le *lotos*, dont il proclame les effets extraordinaires, mais dont il a oublié de faire la description.

Sur cette omission les savants se sont mis en campagne... et ils la battent même encore sur ce chapitre-là. Les uns veulent que ce soit le jujubier sauvage, d'autres que ce soit une variété de dattes, d'autres le *lagmi* (vin de palmier), d'autres les racines macérées d'une plante... Que sais-je encore?

Le Brillat-Savarin ou, si vous voulez, le Monselet du IIIe siècle, un nommé Athénée, a été un peu plus explicite qu'Homère. Voici ce qu'il en dit (livre XIV, 67) :

« Polybe décrit ainsi le lotos, qu'il a vu lui-même en Libye. C'est un arbrisseau; il est scabre et épineux, il a la feuille verte semblable à celle du rhamnos, mais plus large et d'un vert plus foncé. Tant par sa couleur que par sa grosseur, le fruit rappelle celui du myrte ; mais, plus tard, il se colore en pourpre et atteint la grosseur des *olives rondes*. Le noyau est très petit. Quand le fruit est mûr, on le cueille. Ce qui est destiné aux esclaves est écrasé avec le noyau dans un vase; mais, pour les citoyens, l'opération a lieu après l'élimination du noyau. La substance ainsi préparée est consommée, son goût rappelle celui de la figue ou de la datte, mais avec plus d'arome. On en fabrique du vin en écrasant et macérant les fruits dans l'eau, ce qui rehausse leur saveur et donne au liquide le goût de l'hydromel. Ce vin se boit sans eau, mais il ne se conserve pas au delà de six jours. Aussi n'en fabrique-t-on que de petites quantités destinées à la consommation immédiate. »

Si Homère s'est dispensé de décrire un fruit qu'il ne connaissait sans doute que par d'imparfaits récits de voyageurs, il a du moins tenu à fixer d'une façon immuable la coutume qu'avaient déjà les bons matelots de son temps, de « tirer des bordées » dès qu'ils mettaient un pied sur le solide. Les capitaines de navires qui ont éprouvé des mésaventures analogues à celle que raconte Homère se compteraient par centaines de mille, depuis ces temps reculés. Et c'est le sagace Athénée qui nous met sur la voie. Que ce soit le vin de palmier, ou le liquide obtenu par la macération d'un fruit quelconque, il est hors de doute que les matelots en question s'étaient tout simplement grisés en débarquant chez les Lotophages, et qu'il a fallu les ligoter pour les ramener sur les navires du roi d'Ithaque.



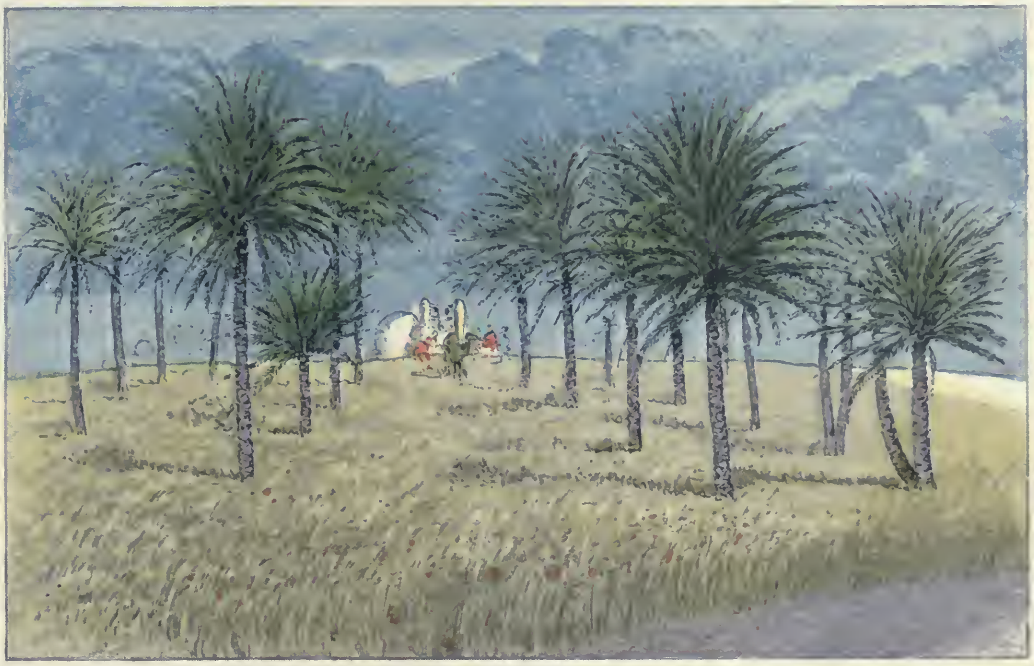
FEMME DE DJERBA.

Comment voulez-vous vous y retrouver, après la simple citation d'un texte qui remonte à 2,800 ans et qui ne porte rien de précis, alors que j'ai là, sous les yeux, en écrivant ces lignes, dix volumes qui reproduisent à la file la même erreur sur une opération très facile à vérifier de nos jours dans les oasis : la fécondation des palmiers?

Djerba portait primitivement le nom libyen de *Meninx;* les Grecs l'appelaient *Brachion,* à cause des bancs qui l'environnent.

Cette île fameuse devait avoir tous les bonheurs, elle donna naissance à l'empereur Trebonius-Gallus et à son fils Volusianus, qui moururent en 254, après avoir régné un an. Cela suffit pour la faire baptiser à nouveau et la faire appeler *Girba* ou *Gerba.*

Djerba subit le sort commun. Des Romains, elle passa aux mains du roi barbare Genséric. Les Vandales en furent à leur tour chassés par les Byzantins de Bélisaire. Au VII^e siècle, les Arabes s'en emparèrent. Pendant plus de quatre siècles, la possession en fut disputée par les diverses dynasties arabes de la côte orientale. Prise par Roger de Sicile en 1135, reprise par les Almohades en 1210, reprise par Roger de Loria, elle devint son apanage en 1284. C'est ce capitaine du roi d'Aragon qui éleva la forteresse que l'on voit encore à Houmt-Souk et que les Arabes appellent *Bordj-el-Kebir.*



UN CHAMP D'ORGE A DJERBA.

Les descendants de Roger de Loria perdirent l'île en 1333. Alphonse V d'Aragon la reprit en 1432 et bâtit près d'*El-Kantara* le *Bordj-Castil.* Nous la voyons attaquée par les Espagnols en 1510, sous Ferdinand le Catholique, par Pierre de Navarre, qui dut se rembarquer, vaincu par la chaleur et la soif qui avaient exténué ses soldats. Il fut vengé par Charles-Quint, qui s'empara de l'île en 1521 ; mais, trois ans après, le fameux corsaire *Kheir-Eddin,* connu sous le nom de Barberousse, en chassa les Espagnols. Le terrible Dragut, lieutenant de Barberousse, tenant en échec toutes les flottes européennes, Charles-Quint résolut d'en finir avec lui. L'amiral André Doria parvint à bloquer la flotte de Dragut entre Bordj-Castil et le port d'El-Kantara. Dragut amusa l'ennemi par une défense de Bordj-Castil et, pendant ce temps, il fit creuser en arrière un chenal qui permit à ses bateaux d'entrer dans la mer intérieure de Bou-Grara, de gagner le large par le chenal d'Adjim et de reprendre résolument l'offensive, menaçant de bloquer Doria à son tour. L'amiral espagnol dut abandonner Djerba. En 1559, Philippe II envoya une flotte importante à Djerba, avec dix mille hommes, commandés par le duc de Medina-Cœli.

Dragut y régnait en maître. Il laissa les Espagnols s'emparer de Bordj-el-Kebir, pour les y paralyser aussitôt, les assiégeant par terre et tenant la mer avec une importante flotte turque qui dispersa les galères chrétiennes.

La capitulation du duc de Medina-Cœli mit la plus grande partie de l'armée aux mains du terrible corsaire. Ivre de sang, Dragut fit décapiter ses prisonniers et fit, avec les têtes de ces malheureux, élever aux pieds de Bordj-el-Kebir une pyramide de 130 pieds de circonférence à sa base, haute de 30 pieds, que l'on voyait encore il y a cinquante ans. C'est M^{gr} Sutter, évêque de Tunis, qui obtint du bey de détruire cet horrible trophée et d'enterrer les têtes dans le cimetière de Djerba.

En 1574, Djerba tomba définitivement entre les mains des Turcs. Sous cette domination, l'île prit un développement commercial extraordinaire. Elle était, il y a une centaine d'années, le pays le plus florissant de l'Afrique. C'était le point de convergence des grandes caravanes venant de toutes les directions du continent noir. On y voyait des Chouas, des nègres du Kanori, des Touaregs, des Sénégalais, des gens du Bornou, du Kanou, du Wadaï, du Darfour, du Kordofan, du Fezzan. Les caravanes qui y aboutissaient faisaient tout à la fois le commerce des riches produits de l'intérieur de l'Afrique et le trafic des esclaves. Lorsque la caravane était menacée, les négriers armaient la marchandise vivante pour défendre l'autre.

L'abolition de la traite mit fin aux beaux jours de Djerba ; les caravanes, n'ayant plus de nègres pour les défendre, ont pris d'autres directions. Lors de l'insurrection de 1864, pendant laquelle les Djerbiens avaient pris fait et cause pour un mahdi, les représailles furent épouvantables. Les soldats recueillirent par pleins sacs les bijoux des femmes, dont ils arrachaient les boucles en déchirant les oreilles. La plus grande partie des ruines que l'on voit à Djerba date de cette funeste époque, où l'île se dépeupla, beaucoup de Djerbiens étant allés chercher fortune au loin. Aujourd'hui, l'île de Djerba renaît en quelque sorte sous l'impulsion de l'administration française.

Djerba a un périmètre de près de 170 kilomètres et sa population est d'environ 45,000 habitants, très disséminés sur l'île, sur laquelle il y a peu d'agglomérations pouvant prendre le nom de village ou de bourg.

Les habitations sont groupées par quartiers. Le quartier s'appelle *Oumt* ou *Houmt*. L'endroit où résident le caïd et le contrôleur civil, vice-consul de France, et où mouillent les bâtiments qui font le service de la côte, s'appelle *Houmt-Souk* (le quartier du marché).

L'île de Djerba est à ce point entourée de bancs, que les navires qui calent plus de cinq mètres doivent mouiller à sept ou huit kilomètres de la terre. La Compagnie transatlantique, ne pouvant charger et décharger par tous les temps à un point aussi éloigné, se résolut à placer, en 1881, à ce mouillage, un grand ponton fixe, où voyageurs et marchandises peuvent attendre que le temps soit devenu plus maniable.

On a sans doute accepté l'atterrissement d'Houmt-Souk par pure habitude, cette localité ayant de tout temps été le centre administratif de l'île ; mais les atterrissements de *Tropana* ou de *Sidi-Djamour* — garantis contre les gros temps d'Est et de Nord-Est, les plus fréquents dans cette région — eussent été plus pratiques. Il faut espérer que, dans quelques années, lorsque les dépenses les plus pressées seront faites, on songera à aborder l'île par le chenal d'*Adjim*. C'est par là que j'ai accosté.

Nous venions de visiter les jardins et les oliviers de Sfax. M. Fidelle, contrôleur civil, et M. Gau, vice-président de la municipalité, avaient eu l'amabilité de nous accompagner, le commandant Melchior et moi. Au retour de cette charmante promenade, le commandant Melchior devait, vers dix heures du soir, lever l'ancre et diriger le *D'Estrées* sur le chenal d'Adjim, où il avait à prendre livraison de pierres destinées au musée du Bardo.

— Vous devriez venir avec moi à Djerba, vous regagneriez Houmt-Souk à cheval.

— C'est accepté.

A dix heures, j'étais à bord du *D'Estrées*. A onze heures, le stationnaire avait le cap sur l'île des Lotophages. La nuit était délicieuse. Je m'arrachai de la passerelle pour aller me coucher. Je dormis à poings fermés ; mais j'étais impatient, et je fus debout dès l'aube. J'assistai à la toilette quotidienne du navire et aux divers lavages du matin. Après le déjeuner nous approchions du chenal. Nous avions marché très lentement, parce qu'il était inutile d'user du charbon pour arriver trop tôt. Enfin une ligne de palmiers qui semblaient plantés dans la mer apparut : c'était Djerba. Comme le chenal n'était pas encore balisé, le commandant faisait sonder à droite et à gauche, continuellement. Nous allions au pas, c'est le cas de le dire. L'excellent marin en profitait pour étudier et relever les fonds du chenal

Moi, j'en profitai pour m'instruire sur l'état des côtes du golfe de Gabès. Le commandant a eu l'obligeance de déployer toutes ses cartes et de me donner des renseignements précis que j'utilise ici. Je l'en remercie.

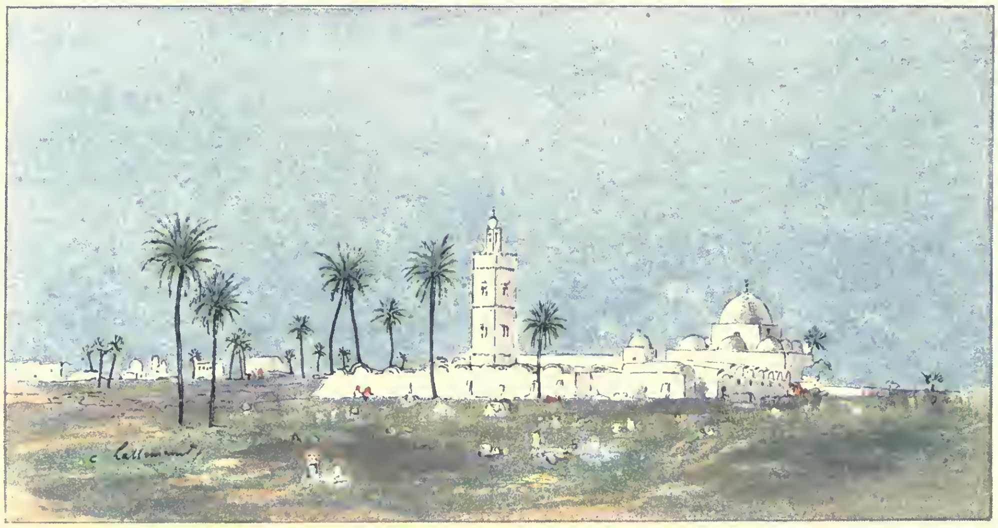
En examinant la carte, il semble qu'on a enlevé une pièce du continent pour la placer dans la mer, laissant à droite et à gauche d'énormes promontoires qui vont presque rejoindre la pièce détachée. Celle-ci est l'île de Djerba : le vide laissé est la mer de Bou-Grara. Cette mer intérieure est reliée à la grande mer par le chenal d'Adjim, au nord, et par celui d'El-Kantara, au sud. La surface de la mer de Bou-Grara est, pour le moins, six fois celle du lac de Bizerte. L'accès pourrait en être facilité par des travaux relativement peu importants.

La largeur navigable du chenal d'Adjim (pour les navires calant trois mètres) est de trois cents mètres. Il est aujourd'hui balisé; mais, lorsque j'y ai pénétré avec le *D'Estrées,* il fallait faire marcher la sonde à bâbord et à tribord, car, brusquement, les sondes passaient de fonds de vingt mètres à des fonds de deux à trois mètres. Il y a même, dans sa partie la plus étroite, un rocher en forme d'aiguille, dont la pointe est à peine à 1^{m},50 sous l'eau et qui est immédiatement entouré de fonds de quinze à vingt-cinq mètres. Il est marqué sur la carte. — A faire sauter.

Aux heures de marée, les courants sont très forts.

La mer de Bou-Grara serait un refuge admirable pour dix flottes, et il en coûterait peu de la rendre accessible. Si un port était créé au fond de cette mer intérieure, vers l'ouest, les caravanes y aboutiraient aussitôt, à n'en pas douter, et le commerce du sud renaîtrait sensiblement.

La largeur du détroit d'Adjim est d'environ 2,500 mètres. A l'est, l'île plate et verdoyante; à l'ouest, c'est le continent, dont les falaises sont battues par les flots. Au loin, dans le bleu, les montagnes des Matmata.


LA GRANDE MOSQUÉE DE HOUMT-SOUK.

Le *D'Estrées* stoppa dans le chenal et envoya un coup de canon pour prévenir les gens qui devaient apporter dans leur *loude* les trésors d'archéologie en question.

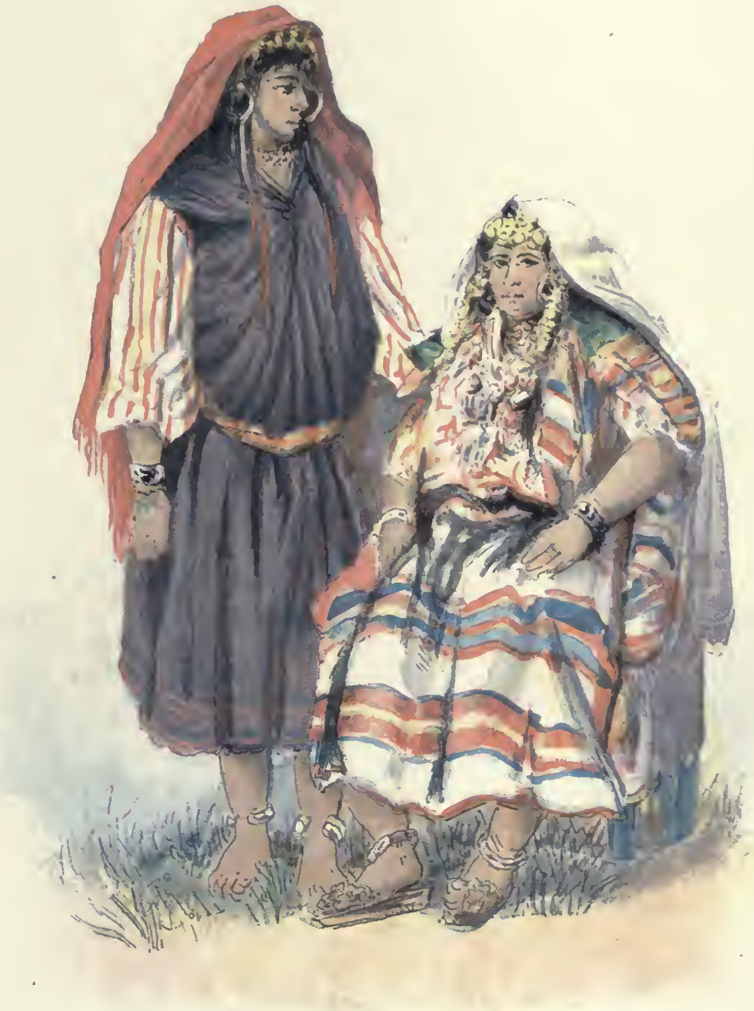
Peu après, nous vîmes une grande voile se détacher de la rive d'Adjim et s'avancer vers nous. Au bout d'une demi-heure, la loude accostait le *D'Estrées,* minuscule à côté du géant. La mer était d'huile à l'abri des côtes.

Bientôt apparut sur le pont du navire un grand gaillard, visage bistré, cheveux grisonnants, — l'idéal d'une tête de corsaire pour un peintre, — portant le turban et la gandoura des bourgeois tunisiens. Il salua profondément le commandant et le conduisit à tribord pour lui montrer les pierres qu'il apportait dans son bateau. Puis il redescendit et fit apporter de belles dorades, dont il fit hommage au bord.

Cette politesse faite, on se mit à hisser les documents archéologiques annoncés.

A la vérité, ils ne valaient pas la peine prise et le charbon brûlé pour les chercher. Ici, je me plais à constater l'amélioration que l'adjonction d'un dessinateur de premier ordre, Eugène Sadoux, graveur de talent et bon photographe aussi, apportera au service technique des antiquités. Il suffira désormais de relever les objets qui ne valent pas le transport, de les laisser sur place, abrités au besoin, et de ne porter au musée du Bardo que les pièces essentielles.

Vers trois heures, je fis mes adieux au commandant et aux officiers du *D'Estrées,* et je m'embarquai sur la loude. Aussitôt la voile déployée, le patron me fit asseoir sur des sacs. Ses deux hommes et lui se couchèrent ensuite au fond du bateau pour faire une sieste agrémentée d'une foule de cigarettes.



PAYSANNE ET FEMME DE DJERBA.

Nous cinglâmes ainsi, mollement, vers l'île célébrée par le grand Homère. La brise était faible, et souvent la voile tombait le long du mât comme une loque. Nous n'avions pas 1,500 mètres à parcourir, et nous mîmes plus d'une heure. Mais je n'eus pas à m'en plaindre. La lumière était merveilleuse et l'atmosphère d'une pureté que l'on constate rarement en Europe. Je voyais à l'arrière les hautes falaises de *Tarf-el-Djorf,* la pointe du promontoire qui s'avance vers l'île, et, à l'arrière-plan, se détachant en silhouette, le pic des Matmata (525 mètres) vers le nord, et, presqu'en face, le *Djebel-Toujane,* qui s'élève à 760 mètres. Comme le soleil inclinait déjà vers l'horizon, ces montagnes étaient empourprées.

Vers cinq heures, nous débarquions au port de pêcheurs de *Houmt-Adjim,* où quelques maisons sont groupées à côté d'un petit fortin espagnol en assez bon état. A quelques centaines de mètres, dans les terres, je voyais les premières maisons du village d'Adjim, de 1,500 habitants. Ce serait, suivant les savants, l'ancienne *Tipasa.*

Le patron de la loude me conduisit à son domicile, une petite maison proprette, à laquelle on accède par un escalier en pierre extérieur. Quand il m'eut installé dans la principale pièce du premier étage, il m'exprima dans son sabir le plus expressif combien il était heureux et honoré de m'avoir pour hôte. Je lui demandai, dans une langue cousine du sabir, aussi fantaisiste que facile à comprendre, quel était son nom ? Il chercha dans un tiroir de table et me présenta une carte imprimée en caractères gothiques :

SALEM EUERFALAH
OFFICIER DE PORT
Adjim (Tunisie).

C'était le gros personnage de l'endroit.

Comme je préparais des conserves pour mon dîner, il me dit qu'il serait offensé si je n'acceptais pas le repas qu'il allait me préparer de ses propres mains. Je me soumis aux exigences de l'hospitalité. Pendant qu'il faisait sa cuisine, je m'en fus visiter le village d'Adjim. Il se compose d'une longue rue, et l'agglomération ne doit pas compter plus de 500 habitants sur les 1,500 âmes du houmt. Les autres habitations sont éparpillées sous les oliviers et sous les beaux arbres de ce coin si fertile de la grande île.

La rue principale est bordée de petites maisons, dont la porte est si basse qu'il faut se plier en deux pour y pénétrer. La construction des maisons est d'une simplicité primitive : une voûte de huit à dix mètres, haute de deux à trois mètres, large de trois mètres, avec une porte unique pour toute ouverture. Les voûtes étant juxtaposées, les terrasses forment des ondulations entre lesquelles les indigènes se couchent volontiers le soir, quand la journée a été chaude, roulés dans leurs immenses couvertures grises.

Le burnous est rare à Adjim. Les indigènes s'enveloppent dans de grandes et lourdes couvertures de laine dont les franges, longues de plus de soixante centimètres, pendent par derrière, jusque sur leurs talons. Ils ont vraiment grand air dans ces vastes draperies.

Après avoir passé une heure dans le village, où chacun me saluait, je revins vers le port (*Marsa*). Le soleil touchait à l'horizon, incandescent, irradiant de ses feux les montagnes du lointain, admirablement reflété dans les eaux tranquilles du port et du chenal, çà et là coupées par les piquets qui servent à tendre les filets. Une cinquantaine de barques se détachaient, comme découpées dans du velours brun, sur la nappe dorée, éclatante comme le ciel reflété en elle.

Le calme était parfait. Quelques pêcheurs rentraient; mais, comme la marée était basse, ils devaient s'arrêter à trois ou quatre cents mètres du rivage. Ils fixaient alors leur embarcation à un piquet, chargeaient leur filet et leur poisson sur le dos, et, bravement, se mettaient dans l'eau jusqu'au ventre pour regagner la rive en barbotant.

J'eus là une preuve nouvelle de l'étonnante portée de la voix humaine au-dessus de la surface des eaux. J'entendais causer ces braves gens à plus d'un kilomètre. Ils se parlaient l'un à l'autre à des distances invraisemblables, sans forcer la voix. La nuit survenue mit fin au charme de ce spectacle émouvant d'un jour qui s'endort et disparaît. Je rentrai chez l'officier du port d'Adjim.

La table était mise, si l'on peut appeler ainsi le simple apprêt qui consiste à mettre sur la table un mouchoir à peu près propre, et sur ce mouchoir une soupière, flanquée d'un vieux chandelier et d'une bouteille vide, qui avaient ceci de commun qu'ils portaient tous deux une bougie allumée. Un vieux couteau, une fourchette et une cuillère en fer reposaient à côté d'une assiette en terre blanche ornée de bleu, originaire des faïenceries de Bordeaux.

Salem découvrit solennellement la soupière en me disant en français : « Bon appétit! » Il me servit copieusement un potage au vermicelle, fort convenable, épicé selon la formule de l'art culinaire arabe, c'est-à-dire avec une abondance d'épices à raviver un mort. Je le mangeai avec plaisir. Puis ce fut un ragoût très convenable, sorte de poulet sauté, qui trahissait certaines notions de notre art culinaire européen. J'en eus l'explication dans l'entretien que j'eus avec Salem après le repas. Il avait reçu presque tous les voyageurs français venus à Djerba, depuis Victor Guérin (en 1859), et quelques-uns lui avaient communiqué les notions culinaires, objet de mon étonnement.

Vers la fin de la soirée, il m'apporta une liasse de papiers et me dit : « Lis cela. »

C'était le dossier de son hospitalité. C'étaient ses titres à la protection et à la sympathie françaises. Tout un paquet d'attestations signées de noms connus, disant que l'hospitalité de Salem était écossaise et que ses prévenances étaient parfaites pour les voyageurs. Il tenait de ces vieux Lotophages, dont l'amabilité faillit priver le roi d'Ithaque d'une partie de ses matelots. Je compris.

« Donne-moi du papier et de l'encre. »

C'était prêt. « Voici », me dit-il avec un large sourire qui rendait aimable et bonne l'expression de sa figure de forban.

Je lui remis une attestation aussi flatteuse que possible, et puis nous nous couchâmes, lui dans sa chambre, moi dans la salle à manger, après nous être souhaité des kyrielles de bonsoirs, non cependant sans avoir goûté de nouveau au vin blanc de Djerba, dont il est fier. Ce vin, une sorte de marsala, pourrait être un vin de premier ordre s'il était mieux fait et mieux soigné.

Le lendemain matin, Salem me procura un de ces ânes de haute taille fort en renom en Tunisie, et qui sont la monture préférée des Djerbiens. Un second âne portait mes bagages : avec un Arabe par-dessus, me servant de guide.

Je serrai la main de Salem Guerfalah, le remerciant sincèrement; et en route pour *Houmt-Souk!*

Le chemin d'Adjim à Houmt-Souk est réjouissant. Il traverse une des parties les plus fertiles de l'île et permet d'apprécier les mœurs et le genre de vie de sa population agricole. J'ai déjà dit qu'elle était en grande partie éparpillée. On voit à chaque instant une maison isolée au milieu des arbres. C'est charmant! Toute la terre arable de l'île est cultivée aussi bien que possible. Le propriétaire, vivant au milieu de sa propriété, en prend grand soin. Il y cultive des arbres fruitiers, des plantes maraîchères, des céréales et même des fleurs et des plantes d'agrément, sous les palmiers et les oliviers qui couvrent la contrée.

J'ai fait une remarque intéressante dès cette première traversée de l'île. Les femmes de la campagne sont coiffées de petits chapeaux de paille coniques, évasés et pointus, qui rappellent le πέτασος des femmes représentées par les figurines en terre cuite de Tanagra. Entre les filles des champs de Djerba et les figurines de Tanagra il y a une similitude absolue.

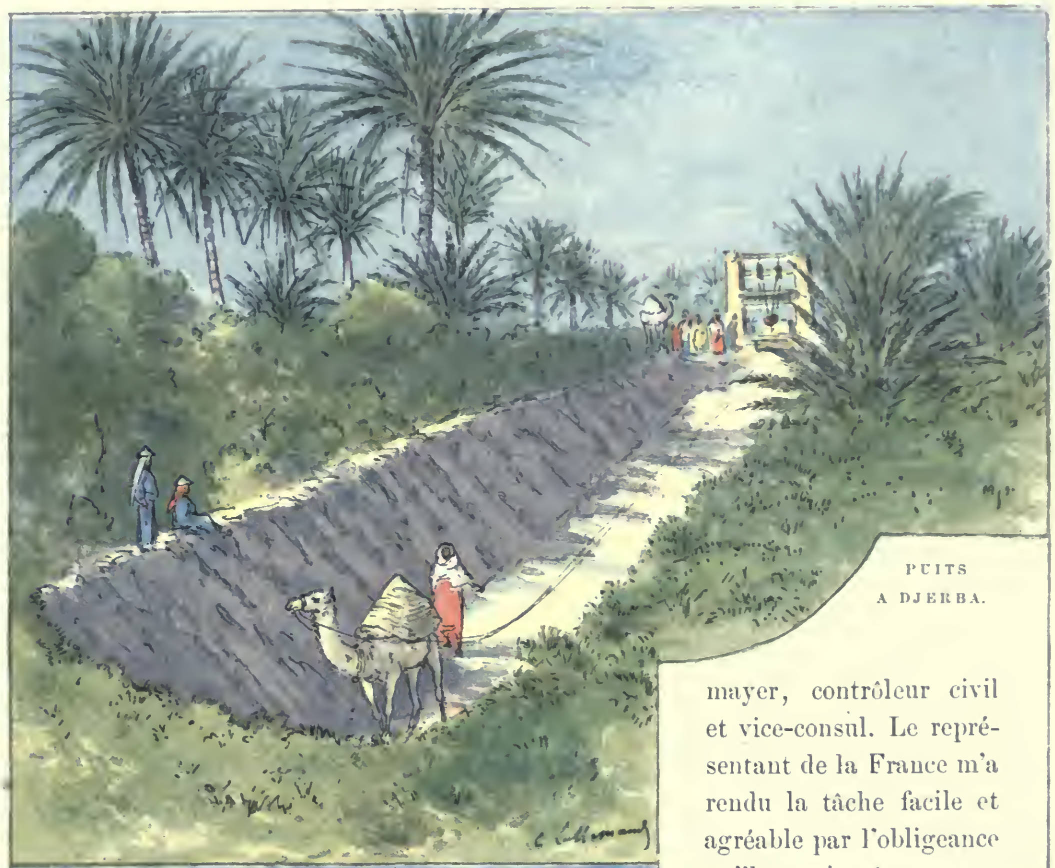
Les maisons isolées diffèrent de celles d'Adjim, collées l'une à l'autre et se soutenant mutuellement, par l'adjonction de contreforts puissants qui leur donnent l'aspect de minuscules chapelles. Leur construction est très simple : deux murs se terminant en demi-cercle, l'un devant la maison, l'autre derrière. Entre ces deux façades, selon la profondeur que l'on a voulu donner à la maison, deux ou plusieurs arceaux à plein cintre, solidement construits, s'élèvent au-dessus des murs latéraux à la hauteur des sommets des façades. D'un cintre à l'autre on place des troncs de palmier très serrés les uns contre les autres. Là-dessus, on tasse de l'argile et l'on blanchit le tout au lait de chaux. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Les maisons des tisserands, devant abriter plusieurs métiers, sont parfois d'une grande longueur et composées de nombreux arceaux, comme le montre l'aquarelle de la page 113. Ces maisons seraient le type des habitations byzantines que les Arabes ont trouvées dans l'île lors de l'invasion.

Seules, les mosquées et les habitations qui y sont annexées ont le caractère sarrasin : toits en terrasses, étages superposés, multiplicité et forme particulière des baies. J'en donne un type dans la mosquée de *Gazim* que j'ai rencontrée en route, vers Houmt-Souk. L'on compte plus de trois cents petites mosquées sur l'île de Djerba, l'éparpillement des habitants ayant amené celui des édifices religieux. En gens pratiques, les Djerbiens ont multiplié les mosquées pour en avoir à proximité de leurs habitations aux heures de prière.

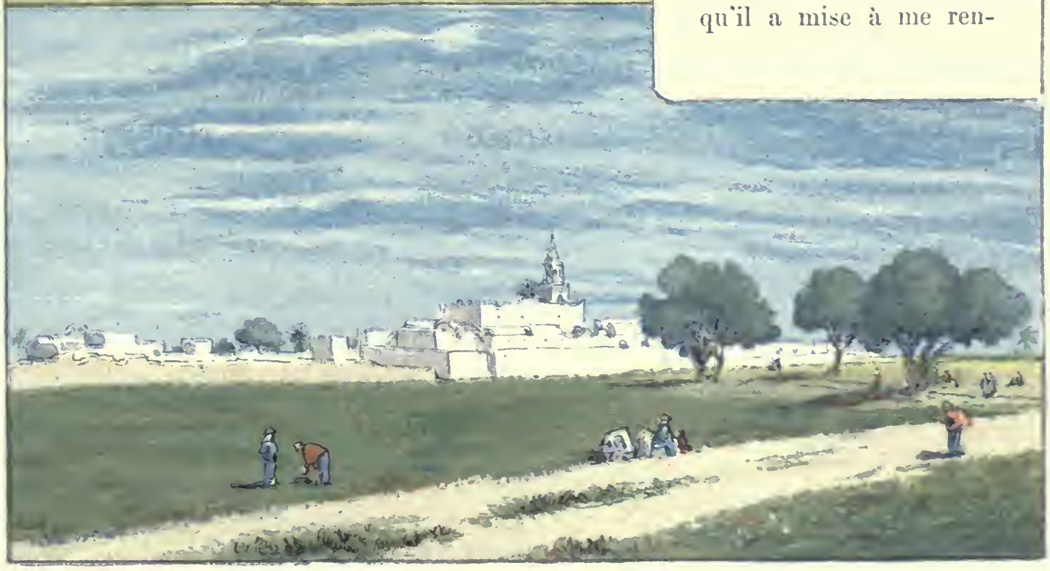
On passe aussi par une zone aride et caillouteuse, où se trouvent des fours à chaux ; mais bientôt la terre redevient plus fertile et le sol se couvre de jardins et de maisons de cultivateurs.

L'arrivée à *Houmt-Souk,* par terre, est idéale. C'est tout à fait la ville d'Orient telle qu'on se la figure. Une ville aux terrasses blanches, au-dessus de laquelle se balancent de nombreux palmiers. Telle la ville orientale classique.

J'ai reçu l'hospitalité dans la maison de France de Houmt-Souk, chez M. Hartmayer, contrôleur civil et vice-consul. Le représentant de la France m'a rendu la tâche facile et agréable par l'obligeance qu'il a mise à me renseigner. Houmt-Souk a été transformé par lui. Les rues ont reçu des noms et les



PUITS A DJERBA.



MOSQUÉE DE GAZIM (DJERBA).

maisons des numéros, la voirie y est surveillée. J'y ai vu une place Cambon et une rue Massicault.

Ce chef-lieu compte de 500 à 600 habitants agglomérés, presque tous Européens, parmi lesquels une centaine d'indigènes à peine. Les rues sont irrégulières. Il y a des souks couverts, où se font de grandes ventes d'étoffes et de couvertures le lundi et le jeudi, jours de marché. On voit deux grandes places à Houmt-Souk. L'une est celle du marché, entourée de fondouks. C'est là que, le jeudi, les campagnards apportent leurs denrées. Sur l'autre s'élève une mosquée très pittoresque, recouverte d'une multitude de koubbas dominées par un minaret très élancé et très élevé, sujet d'une aquarelle.

Le port est relié à la ville par une belle route de 800 mètres, sur laquelle on avait eu la naïveté de planter des palmiers, dont pas un n'a poussé. Quand donc utilisera-t-on le ricin sur les talus des voies? Le ricin, qui pousse tout seul et très vite, permet de planter à son ombre les arbres qui doivent définitivement border la route.

Tout près de Houmt-Souk est le fameux *Bordj-el-Kebir*, encore debout, mais délabré, près duquel s'élevait le *Bordj-el-Rious*, la pyramide dont j'ai déjà parlé, formée des têtes des soldats espagnols décapités par Dragut.

Les *Djerbi* — c'est ainsi que l'on appelle dans le pays les habitants de Djerba — sont en général de race carthaginoise, et leur langue ressemble à l'idiome berbère. Il y a aussi parmi eux des descendants de Romains, de Vandales et de Grecs. Mais on y chercherait en vain des traces de sang arabe ou turc. Comme les gens du Zanzibar et du M'zab, ils font partie d'une secte qui admet le livre d'Ali, outre les quatre livres de Mahomet. C'est pour cela que les autres musulmans les appellent *Kamsia* (les cinquièmes) et les considèrent comme des schismatiques (*Kharedjites*).

Autrefois hardis corsaires et grands trafiquants d'esclaves, ils sont devenus aujourd'hui des gens paisibles, qui sont cultivateurs, marins, tisserands ou potiers. Ces quatre professions se partagent l'île.

Cultivateurs, ils soignent bien leurs champs et leurs arbres. Leurs dattiers, de belle apparence, ne produisent, comme ceux du Kerkenah, que des fruits de médiocre qualité, entre autres la datte *blah*, dont l'arbre est plus particulièrement affecté à la production du *lagmi* (vin de palmier). Il y a plus de 300,000 palmiers à Djerba.

On y compte encore plus d'oliviers, souvent de très grande taille, très vieux, et produisant un fruit excellent, dont l'huile est très renommée. Les oliviers de Djerba sont presque tous numérotés à la couleur rouge, et il est interdit d'en arracher un sans l'autorisation du caïd. L'huile de Djerba, quoique de haut goût à cause de sa fabrication défectueuse, est très recherchée par le commerce de Marseille, qui raffine les meilleures et qui transforme les autres en savons fins.

On ne compte pas moins de 360 *maceras*, ou huileries indigènes, sur le territoire de Djerba. Ces maceras ont cela de particulier qu'elles sont souterraines. Une aquarelle montre le chemin incliné qui conduit à l'une de ces cryptes industrielles.

Sa vue me rappelle un souvenir que l'on peut à juste titre qualifier de piquant.

Comme je manifestai le désir de la visiter, M. Hartmayer appela un indigène qui en ouvrit la porte. C'était en avril; le travail avait cessé depuis six semaines.

Nous pénétrâmes tous trois, et je pus examiner à l'aise l'installation de cette huilerie, en tout semblable aux vieilles huileries arabes que j'ai déjà décrites.

Soudain notre guide poussa un cri perçant : *Bergoud! bergoud!* Les puces! les puces! Il se sauva à toutes jambes et alla se rouler dans l'herbe. Revenus de notre première surprise, le contrôleur civil et moi nous nous vîmes envahis jusqu'à la ceinture par des myriades de puces. Nous avions des pantalons bruns... grouillants! Nous nous enfuîmes comme l'Arabe. Jamais je n'ai vu chose pareille. Il fallut une demi-heure de marche dans les herbes et de secouements d'habits pour éliminer le plus gros d'une invasion, si rapide qu'en moins de cinq minutes les éclaireurs de l'armée ascendante parcouraient déjà nos cols de chemise, cherchant un point de pénétration leur permettant d'atteindre l'épiderme.

Ce que nous devions être comiques, sautant, gambadant, secouant nos effets, aidés par des indigènes accourus, cela n'est pas à dire!

Quant à l'Arabe qui nous avait guidés, il fut plus vigoureusement attaqué que nous, et plus douloureusement aussi, ayant les jambes nues.

Lorsque j'y pense, il me prend encore des envies de me gratter.

Djerba possède de beaux champs de vignes, plantés par les indigènes et très bien soignés. L'*hasli* (d'*acel,* miel) est le cépage favori. Il produit un vin blanc qui pourrait lutter avec les plus fins produits des côtes méditerranéennes, si l'on mettait plus de soins à la vinification et à la conservation du vin.

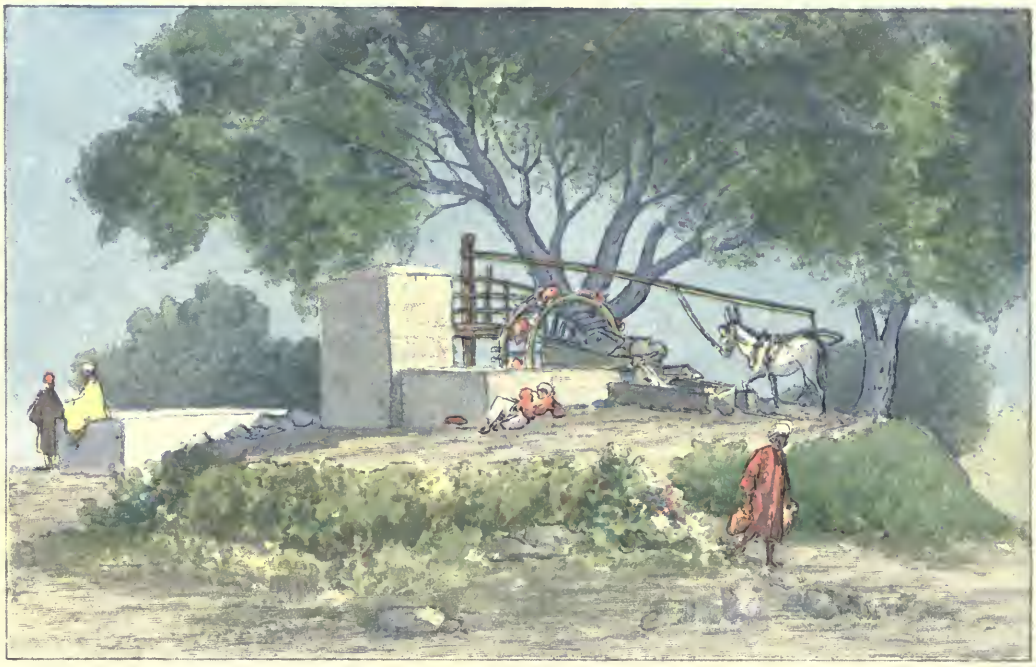
Djerba, renommée dans l'antiquité pour ses pourpres, n'a presque plus de teinturiers; mais elle conserve des tisserands dont les travaux sont renommés au loin. On y fait des couvertures en laine et en laine et soie, rayées de couleurs vives, qui, suivant leurs dimensions, s'appellent *freschias* ou *botaria.* Les tisserands de Djerba fabriquent des flanelles et des burnous rayés de soie et laine d'une grande finesse. Le développement des relations avec les Européens, qui recherchent ces beaux tissus, a amené la hausse et par conséquent le développement de ces fabrications. On fabrique des *taleds* — sortes d'écharpes dont se couvrent les juifs pendant les prières — qui sont d'une rare beauté comme tissu. Les métiers des tisserands se sont développés depuis trois ans. L'Exposition de 1889 a été un grand encouragement pour ces petits industriels. Aucun voyageur ne quitte la Tunisie sans emporter une couverture de Djerba. On trouve chez tous les nomades aisés, chez tous les fonctionnaires musulmans de l'intérieur et du sud, des couvertures de Djerba et de Gafsa, qui servent au couchage.

L'on voit des affleurements d'argile à poterie sur plusieurs points de la grande île. Cuite au four, cette terre a la propriété d'être à la fois résistante et très poreuse. Aussi la profession de potier est-elle très répandue à Djerba, notamment dans *Houmt-Galala,* dont il sera question plus loin.

Tous ceux qui ne sont ni cultivateurs ni potiers sont marins et pêcheurs. Les gens qui vivent de la mer sont nombreux, pêchant des éponges et des poissons.

Les juifs sont confinés dans deux villages aux environs de Houmt-Souk. La *Petite Hara,* de 600 habitants, n'en est qu'à deux kilomètres. A deux kilomètres plus loin se trouve la *Grande Hara,* qui n'a pas moins de 1,500 âmes. C'est là qu'est situé un lieu de pèlerinage israélite fort en renom en Tripolitaine et en Tunisie, la synagogue *El Griba.* Aux Hara, comme ailleurs, les populations israélites pauvres sont quelque peu rebelles à la propreté, et le contrôleur civil a eu toutes les peines du monde à y introduire des règles de balayage et le numérotage des maisons.

Au delà de la Grande Hara la campagne est merveilleuse. Tous les chemins sont bordés de jardins bien cultivés. Grâce à mon hôte, j'ai pu en visiter un certain nombre. Comme dans les oasis, les palmiers dominent la végétation tout entière et font écran contre les ardeurs du soleil.

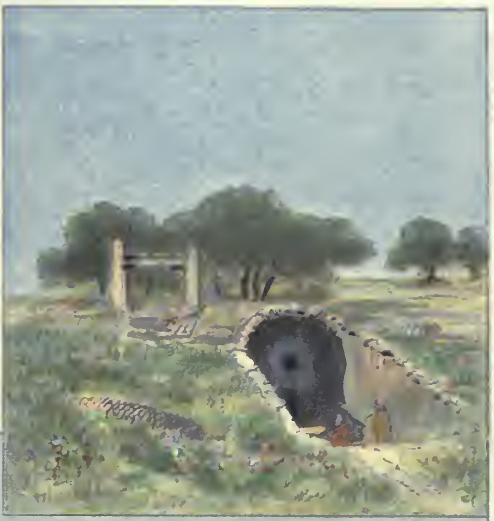


UNE NORIA.

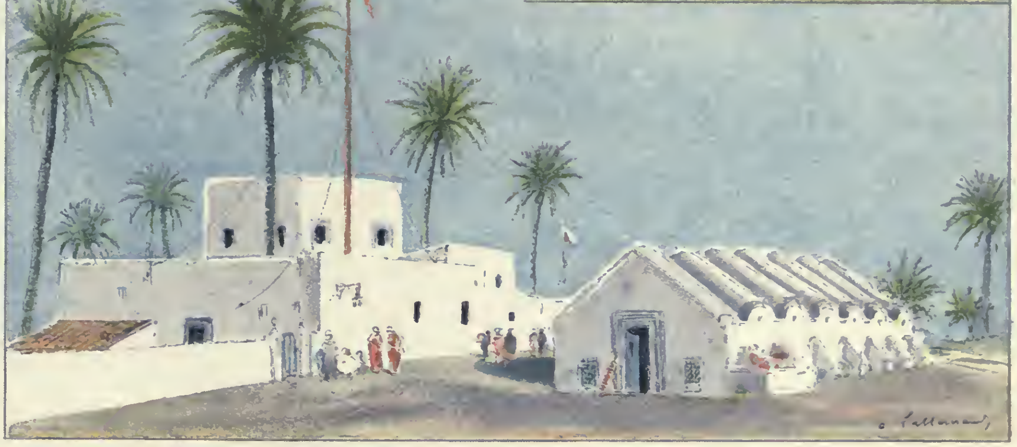
Les arbres fruitiers : orangers, citronniers, grenadiers, abricotiers et mûriers, y prennent des proportions invraisemblables, et leur port est tout particulier. On n'en voit pas les troncs, les branches retombant jusque sur le sol. Si bien que presque tous les arbres se présentent sous la forme d'un massif hémisphérique. J'ai mesuré plusieurs de ces arbres à la base circulaire formée par les branches qui balayent le sol, et j'en ai trouvé qui couvraient un espace dont la circonférence était de plus de soixante pas. On ne voit pas souvent des abricotiers, des citronniers ou des orangers de ce volume-là. Sur le chemin de Houmt-Souk à Hara, il y a des oliviers monstres, grands comme des chênes, qui datent sans doute des Romains.

Djerba voit peu de pluies et ne contient aucun cours d'eau, car on ne peut donner ce nom à un pli de terrain qui traverse le centre de l'île, dans lequel on n'aperçoit un peu d'eau qu'aux rares jours de grandes pluies. C'est donc à ses nombreux puits que

Djerba doit sa fertilité. Ces puits sont actionnés par les procédés que j'ai déjà décrits : une bête de trait, chameau, cheval, bœuf ou mulet, tire une corde qui, enroulée sur une poulie, remonte une énorme poche en cuir déversant l'eau dans un réservoir, d'où elle est distribuée dans une multitude de canaux d'irrigation. Plusieurs de ces puits sont doubles, en ce sens qu'ils sont épuisés simultanément par deux plans inclinés, que les deux chameaux descendent en se tournant le dos.



ENTRÉE D'UNE HUILERIE SOUTERRAINE.



DJERBA. — LE CONSULAT DE FRANCE. — UNE MAISON DE TISSERAND.

On peut parcourir toute l'île en quatre jours. Des routes muletières permettent de visiter les localités les plus importantes. Celle du nord au sud-est conduit à *Houmt-Cédrien* (11 kil.). Le chemin est ravissant : au milieu de jardins superbes, avec mosquées miniatures tout le long de la route. *Houmt-Cédouïkch* est au sud de l'île, à 12 kilomètres de Cédrien, toujours par un chemin qui passe au milieu de champs bien cultivés et de beaux jardins. Les maisons de ce village, assez rapprochées, sont cachées au milieu des arbres. A l'est de Cédouïkch il y a des ruines de peu d'importance, que les indigènes nomment *Dar-el-Roula,* la maison de la magicienne.

A 6 kilomètres de Cédouïkch, sur le promontoire qui forme l'extrême sud de l'île, se trouve *El-Kantara,* un hameau de pêcheurs placé auprès d'un fortin. C'est là que se trouvait l'antique *Meninx.* Les Vandales, les Arabes, et sans doute aussi quelques tremblements de terre, ont anéanti la vieille capitale. Il n'y a plus, à sa place, que des monticules désertiques, sous lesquels on trouve des monceaux de débris de poteries, de chapiteaux, de fûts de colonnes, de corniches et d'entablements. A un endroit où s'élevait sans doute un fort, un château ou un palais, il y a des blocs d'un mètre d'épaisseur et de quatre mètres de long.

La mer qui baigne cet emplacement roule des fragments d'amphores, des tuiles et toutes sortes de débris antiques. La mission Doumet, Bonnet et Mayet a mis à découvert, en 1884, les débris d'une maison qui a dû abriter un fabricant d'objets en os : car, outre les morceaux de la matière première, sciés et préparés, ces savants ont trouvé là des épingles à cheveux, une navette, un étui, un dé à jouer avec le cornet qui devait servir à le lancer.

Le chenal d'El-Kantara était défendu par cinq fortins, aujourd'hui bien délabrés. *Bordj-Castil, Bordj-el-Kantara* et *Bordj-Tabella* sont situés sur l'île même. Deux autres, *Bordj-el-Bab* et *Bordj-el-Djemel,* s'élèvent sur des récifs, presque sur l'ancienne chaussée. Cette chaussée antique, qui portait le nom de *Pons-Zita,* faisait communiquer l'île avec le continent. Elle avait environ 5,500 mètres de longueur. Quoiqu'en grande partie disparue sous l'eau, elle sert encore aux indigènes qui, à mer basse, la franchissent avec leurs chameaux : ce qui l'a fait appeler *Trik-el-Djemel.*

Le chenal d'El-Kantara mesure 1^{m},50 à sa moindre profondeur.

Au point d'atterrissement de la chaussée sur le continent, on se trouve sur le territoire dénudé, battu par la tribu indisciplinée des Ourghemas. A l'ouest, on voit les montagnes du pays des Ksours et des Troglodytes, peuplades à demi sauvages.

En retournant vers le nord, sur le côté occidental de l'île, on arrive à *Houmt-Galala,* connu dans toute la Tunisie à cause des poteries que l'on y fabrique. Ce quartier se compose de trois villages voisins de la mer intérieure de Bou-Grara.

Le nom de *Galala* vient de *klal,* pluriel de *kolla* (vase, jarre, amphore). Les potiers de Galala fabriquent des récipients de toutes sortes et de toutes formes, depuis la gargoulette minuscule jusqu'au grand vase destiné à conserver l'eau, le vin ou l'huile. Ils font des jouets d'enfant, et de ces petits vases ouverts aux deux bouts qui font l'office de briques creuses dans la construction des voûtes, des coupoles et des parties supérieures des constructions que l'on veut alléger. Comme dans les poteries de Nabeul, on retrouve dans les produits de la céramique djerbienne les lignes pures et gracieuses qui caractérisent les vases anciens. Il est vraiment remarquable que de si modestes artisans aient conservé la tradition des formes antiques, à ce point que le profil de certains vases sortis de leurs mains est à confondre avec celui de vases étrusques de la meilleure époque.

Les mœurs djerbiennes sont très douces. Les habitants de cette île sont industrieux, trafiquants et affables. Beaucoup de Djerbiens sont établis au loin, à Tunis, à Sousse et même dans les villes du Levant. Ce sont de très habiles commerçants.

Les vols ne sont pas fréquents à Djerba, et les attentats contre les personnes y sont extrêmement rares. Il est curieux de penser que de l'autre côté du chenal d'El-Kantara, c'est-à-dire à deux pas, l'on se trouve sur le territoire de ces fameux Ourghemas, quelque peu écumeurs de désert et « raseurs » incorrigibles, que le commandant Robillet tient en respect, mais qu'on ne peut quitter de l'œil.

Il me reste, pour terminer la description de la Tunisie orientale, à parler de *Zarzis*, le dernier poste occupé par nos troupes sur la côte, vers la frontière tripolitaine. Cette petite localité, de 600 habitants, est entourée de quatre autres villages de moindre importance. Occupé d'abord par une simple escouade de télégraphistes, Zarzis a aujourd'hui une garnison, logée dans une petite forteresse située au milieu du village.

La région qui entoure Zarzis est couverte de jardins et de belles plantations d'oliviers. Elle offre une particularité curieuse : sa faune et sa flore n'ont rien de commun avec celle des pays désertiques qui l'entourent. On se dirait à Sfax et non au sud de Gabès. Zarzis doit sans doute ce retour à un climat plus tempéré, à sa situation sur une côte élevée. Les habitants de Zarzis, les *Accara,* sont une fraction des Ourghemas, qui s'est immédiatement soumise au protectorat français. Les femmes accara tissent des étoffes en laine et en poil de chameau d'une grande solidité, dont les Arabes font leurs tentes et des sacs pour le chargement des bêtes de somme.

Zarzis a un bon mouillage pour les plus gros navires, qui y sont cependant exposés aux vents du nord à l'est. Les barques s'abritent derrière une chaussée submergée, d'origine indéterminée, qui s'avance à plusieurs centaines de mètres vers le sud-est. Il y a là un lazaret. Zarzis se développera sans doute à la faveur de son mouillage et de la fertilité de ses environs. Les colons européens iront jusque-là.

Si l'on pénètre dans les terres, vers l'ouest on trouve, à 5 kilomètres, le premier Kassar : *Kassar-Mouenza,* aussi appelé *Souk-el-Kebir.* Les maisons sont à deux étages, ou plutôt à voûtes superposées, et n'ont rien de sarrasin. C'est le procédé de construction des *ksours* (pluriel de *kassar,* fort, château).

Les deux principales localités des ksours sont *Kassar-Metameur* et *Kassar-Médenine,* situés à 7 kilomètres l'un de l'autre. Médenine est le chef-lieu d'un cercle militaire. Ce point stratégique est à 78 ou 80 kilomètres au sud de Gabès, à environ 50 kilomètres au sud-ouest de *Marsa-el-Adjim,* et à 60 kilomètres à l'ouest de Zarzis.

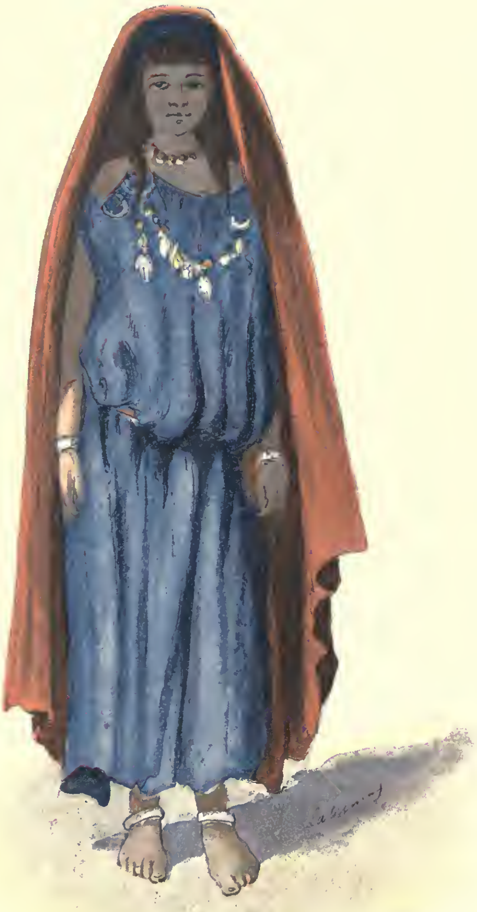
Mais je conseillerais de prendre le chemin le plus long, celui de Gabès, pour visiter les ksours. Il est beaucoup plus sûr que les deux autres, sur lesquels on a à redouter la rencontre de bandes d'Ourghemas, des fractions *Touazines* et *Ourdenas,* qui considèrent les attaques à main armée et les razzias comme un droit naturel.

Il y a, dans la région des ksours, du côté du *Djebel-Matmata* (à 30 kilomètres de Gabès), des populations primitives à demi sauvages, troglodytes, présentant aux yeux des ethnologues certains caractères de l'homme préhistorique : très curieux à étudier.

Les ksours proprement dits sont d'énormes agglomérations de bâtisses en béton ou pisé de plâtre d'une forme particulière. Vastes constructions, sortes de termitières concentriques de forme ovale, dont l'ensemble offre à l'extérieur une haute muraille nue sans aucune ouverture. A l'intérieur, on remarque jusqu'à six étages de caveaux à plein cintre superposés. Le rez-de-chaussée est pour les bêtes, on y voit aussi des métiers à tisser; au-dessus sont les gens, et au-dessus des gens les céréales emmagasinées. Les escaliers ne sont pas ce qu'il y a de moins singulier dans ces bizarres constructions. Des pierres ou des troncs de palmiers en saillie constituent les marches.

Les serrures des ksours sont originales. Faites en bois dur, très compliquées, elles ne peuvent s'ouvrir qu'avec de grandes tiges en bois hérissées de chevilles qui doivent s'encastrer exactement dans les trous de la serrure. Ces clefs phénoménales, que l'on prendrait à première vue pour quelque instrument aratoire, sont promenées par les indigènes comme chose simple et naturelle.

Les indigènes du Nord cachent leurs céréales dans des silos. Ceux du sud les emmagasinent dans les greniers des ksours, où elles sont mises sous la garde des habitants, au nombre de 2,000 environ à Kassar-Médenine. Après la moisson, à l'époque de la vente des grains, il y a à Médenine un grand marché où se réunissent parfois plus de 20,000 nomades. Les sédentaires des ksours sont d'origine berbère.



FEMME DES ACCARA.

Les habitants de ces contrées ont des pratiques agricoles qui paraissent provenir, par tradition, d'une époque où la culture était dans un état de perfection très avancé. C'est ainsi qu'ils barrent, de distance en distance, les thalwegs des vallées et de petits oueds pour y arrêter les eaux, qui déposent des alluvions qu'ils transforment en jardins d'une étonnante fertilité. Cet ingénieux procédé n'est pas en rapport avec le surplus de leurs notions agricoles, plus que primitives.

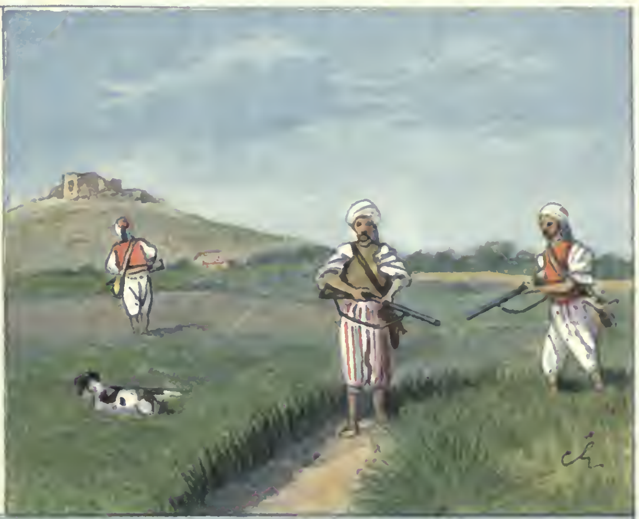
J'ai parlé de cette partie du littoral méridional par pur acquit de conscience. Il faut avoir la passion de l'ethnologie pour visiter la chaîne des ksours. Si c'est pain bénit pour les savants, il faut convenir que c'est un peu dur pour le simple touriste.

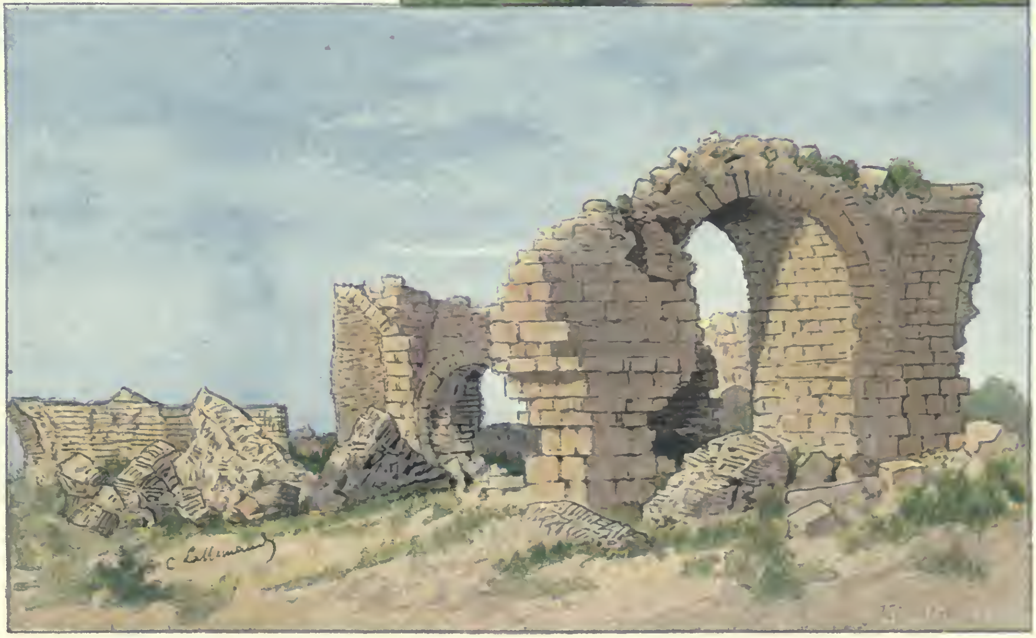
Douiret, le poste militaire le plus méridional de l'intérieur du pays, est à environ 80 kilomètres au sud de Médenine. Ce poste est encore à près de 75 kilomètres de la frontière tripolitaine qui suit, de l'est à l'ouest, l'immense et très étroite sebkra de Mokta, fleuve gigantesque immobilisé par le seuil qui le sépare de la mer.

IX

DE SOUK-EL-ARBA AUX CHOTTS

La côte orientale étant décrite, je vais retourner vers le Nord pour traverser la Tunisie centrale dans toute sa longueur, du Nord au Sud, de Souk-el-Arba, sur la Medjerdah, jusqu'à Nefta. Ce trajet, de plus de 600 kilomètres, a l'avantage de donner à peu près tous les aspects du sol tunisien et d'offrir les spécimens les plus variés des habitants.





CHASSEURS ARABES.

RUINES DES THERMES ROMAINS DE BULLA-REGIA.

Toutes les autres parties de la Tunisie pourront, par similitude, rentrer dans la description des contrées parcourues entre Souk-el-Arba et Nefta.

Laissant pour la fin de ce volume ce que j'ai à dire de la Tunisie septentrionale, je vais parcourir avec mes lecteurs le centre du pays, de Souk-el-Arba aux grands chotts qui le barrent en quelque sorte vers le sud.

Souk-el-Arba est une petite ville née d'hier, et déjà en voie de prospérité. C'est la localité qui, toutes proportions gardées, a pris le plus d'habitants européens — français surtout — depuis quelques années.

Souk-el-Arba doit sa prospérité à la fertilité du sol de la vallée de la Medjerdah, à l'adduction d'eau de source excellente et abondante, et aussi à sa situation exceptionnelle au carrefour des routes principales qui conduisent à l'ouest au Kef et en Algérie, au nord en Khroumirie, à l'est à Tunis, et au sud vers la région des hauts plateaux. Cette localité est, de plus, une station importante du chemin de fer de Bône-Guelma. C'est enfin le chef-lieu d'un contrôle civil qui a la main sur la région montagneuse et sur la partie de la vallée de la Medjerdah qui confinent à l'Algérie.

Les admirables forêts de chênes-lièges, dont les démasclages annuels arriveront à production dans peu d'années et dont les revenus se chiffreront alors par millions, sont comprises dans cette circonscription de contrôle.

M. Chenel est depuis plusieurs années le titulaire de ce contrôle, avec le titre de vice-consul de France. Ce fonctionnaire, très aimé dans le pays, s'est appliqué à sauvegarder les forêts contre les incendies et à combattre les sauterelles qui, assez souvent, passent la frontière algérienne pour envahir son territoire. M. Chenel est un arabisant émérite, et il ajoute à ses précieuses qualités administratives de profondes connaissances archéologiques et numismatiques. Sa collection de médailles et de monnaies est remarquable et fort bien classée.

M. Chenel a su mettre l'ordre et faire régner la paix dans les tribus des Mracen et des Ouchtetas, naguère si turbulentes.

J'ai visité avec lui les curieuses ruines de l'enchir *el Hammam,* l'antique *Bulla-Regia,* au milieu desquelles se trouvent les sources captées par le génie militaire, dont l'eau est conduite jusqu'à Souk-el-Arba.

Comme la plupart des villes romaines de la vallée de la Medjerdah, Bulla-Regia est adossée à la montagne et hors de portée des crues fantastiques de la terrible rivière.

La ville antique, d'origine numide, a été motivée par une magnifique source tiède qui forme un vrai ruisseau dès sa sortie de terre. Les bassins anciens ont fait place à des constructions nouvelles. Quant à l'arc de triomphe qui s'élevait encore il y a quatre ou cinq ans au-dessus de la source, il a disparu, mis en miettes par un entrepreneur qui en a fait des cailloux pour empierrer la chaussée. Ainsi faisaient les Vandales !

Les ruines de Bulla-Regia laissent penser que ce fut une ville florissante. Les thermes que reproduit une de mes aquarelles ont dû être très importants. Les citernes existent encore et sont habitées par des indigènes.

Les constructions qui entouraient la source étaient une sorte de nymphée. Deux bassins recevaient les eaux. On a trouvé les traces de salles voûtées, d'un pont ; l'arc de triomphe était encore visible en 1887. L'eau tombait du bassin supérieur dans le bassin inférieur par vingt-six ouvertures. On peut voir par là quelle était l'importance de Bulla-Regia du temps des Romains.

Les plaines qui entourent Souk-el-Arba sont très fertiles. Au printemps, lorsqu'elles sont couvertes de récoltes, elles sont d'aspect réjouissant; mais aussitôt après les moissons, quand le soleil de juin et de juillet a tout brûlé, ce n'est plus qu'un immense paillasson sur lequel, de loin en loin, quelques caroubiers verts font des taches sombres. La route de Souk-el-Arba au Kef traverse pendant quelques kilomètres ce paysage monotone, jusqu'à l'*Oued-Mellègue,* que l'on rencontre au bout de trois quarts d'heure. L'autorité militaire y a établi un service de bac, car l'Oued-Mellègue est une rivière d'une extrême turbulence, qui se permettait trop souvent d'interrompre pendant plusieurs jours les communications avec le Kef.

La route vient d'être achevée jusqu'au Kef. Elle est très belle, mais elle ne rencontre rien d'intéressant. Comme elle finit par atteindre au Kef l'altitude de 814 mètres, il a fallu franchir un col important.

Il y a cependant, à moitié de la route, un village assez pittoresque, *Nebbeur,* avec des jardins d'oliviers arrosés par un joli ruisseau. Le village est construit avec les matériaux d'un bourg antique, qui était situé sur l'autre côté du ruisseau. Les gens de Nebbeur, montagnards un peu rudes et moins civilisés que les habitants de la plaine, sont aujourd'hui très soumis. L'appui que l'administration française leur a donné lors de la terrible invasion des criquets de 1891 a produit sur eux le meilleur effet.

Voici le Kef! quelque chose comme un Lesbos dans l'antique province Africa. Le nom de *Sicca-Veneria* lui venait de ce que le culte de Vénus y était pratiqué tout particulièrement. La blonde déesse y avait des apôtres et des fervents des deux sexes, dont les dévergondages ne sauraient être retracés dans ces lignes. Les jeunes filles se rendaient en un temple fameux où Vénus était honorée, pour y chercher leur dot de l'étrange façon dont les filles des *Ouled-Naïls* d'Algérie recueillent la leur. Le culte de Vénus, auquel Sicca-Veneria était vouée, était un culte d'origine punique.

La ville punique fut des premières à faire sa soumission aux Romains. Sa position sur le flanc d'un rocher la faisait comparer à *Cirta* (Constantine). Elle est même appelée *Cirta Nova* dans plusieurs inscriptions. Ce fut une colonie romaine.

Dans les premiers temps de la conquête arabe, on l'appela aussi *Chikka-Benaria* et *Chakkabenaria,* noms qui dérivent visiblement de Sicca-Veneria.

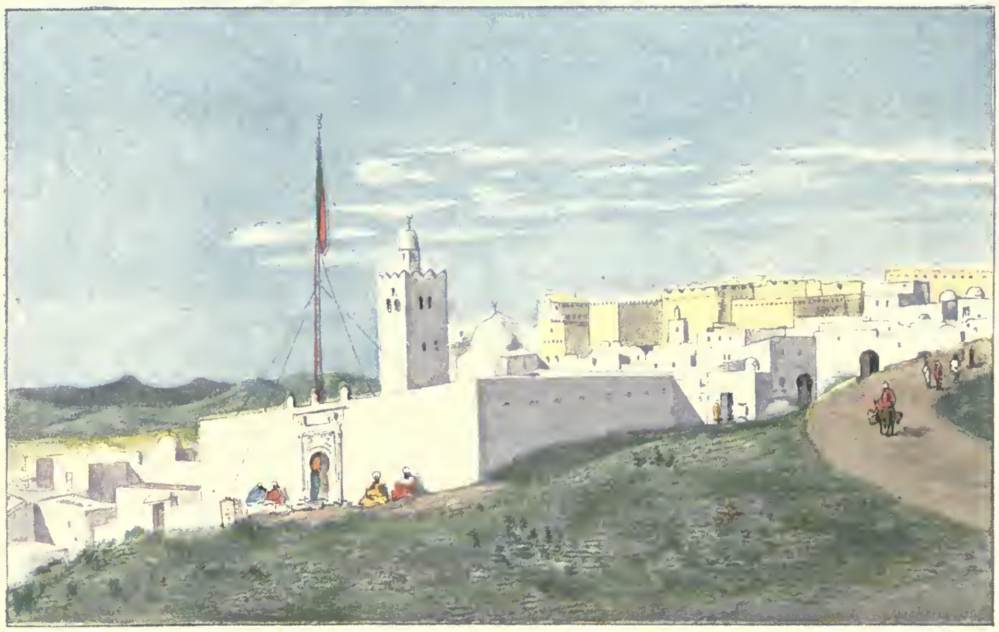
Finalement, les Arabes lui donnèrent le nom d'*El-Kef,* le rocher, à cause de sa situation. Perché sur un rocher, entouré de hautes murailles, le Kef avait, parmi les Arabes, la réputation d'une forteresse inexpugnable.

Avant l'occupation, la plupart de nos officiers généraux d'Afrique la tenaient pour plus solide qu'elle ne l'était en réalité. Imprenable peut-être pour des Arabes dépourvus d'artillerie, elle n'eût pas tenu cinq minutes sous le feu des batteries du colonel Brugère[1] qui commandait l'artillerie du corps du général Logerot en 1881, étant dominée à quelques centaines de mètres par un plateau planté d'oliviers.

Il y eut néanmoins un peu d'agitation lorsque la colonne de dix mille hommes du général Logerot s'approcha du Kef. Trompés par une halte normale de cette colonne à

[1] Aujourd'hui général de division et secrétaire général de la Présidence de la République.

10 kilomètres de la place, et la prenant, sur les déclamations des fanatiques, pour un mouvement de retraite devant quelque auxiliaire imaginaire envoyé par Allah, les esprits s'échauffèrent; et M. Roy, alors directeur des postes et télégraphes français au Kef, fut fort en peine lorsque, de retour du camp français où il avait été parlementer, il se heurta contre l'inertie et l'indécision des chefs indigènes. Le gouverneur prétendait ne pas rendre la place sans l'assentiment du chef d'artillerie, qui la commandait. Celui-ci voulait que le gouverneur, général tunisien, prît la responsabilité de l'ouverture des portes. Si bien que le colonel français envoyé pour en demander cette ouverture, arrivant devant les murs avec l'interprète Tauchon[1], ne put obtenir aucune réponse. Il dut s'en retourner au camp sans résultat.



LE KEF. — VUE PRISE DE LA ZAOUÏA DE SIDI-KADDOUR.

Les affaires allaient se gâter, et les artilleurs du colonel Brugère allaient prendre la parole; lorsque, finalement, après de longues discussions pendant lesquelles des fanatiques nomades avaient le doigt sur la gâchette de la moukala, menaçant M. Roy, on trouva une solution.

Le gouverneur et le colonel d'artillerie — sans ordres du bey, du reste — ne rendraient pas la place et se dégageraient en en remettant les clefs à M. Roy.

— Tiens, lui dirent-ils, voici les clefs. Nous ne pouvons, nous, rendre la place. Fais-en ce qui conviendra. Nous nous mettons sous ta protection.

Peu après cette solution toute byzantine et d'esprit arabe, M. Roy faisait ouvrir le Kef, et nos tirailleurs algériens y faisaient leur entrée tambours en tête, drapeau flottant. Un régiment d'infanterie les suivit de près. Le général Logerot occupa la

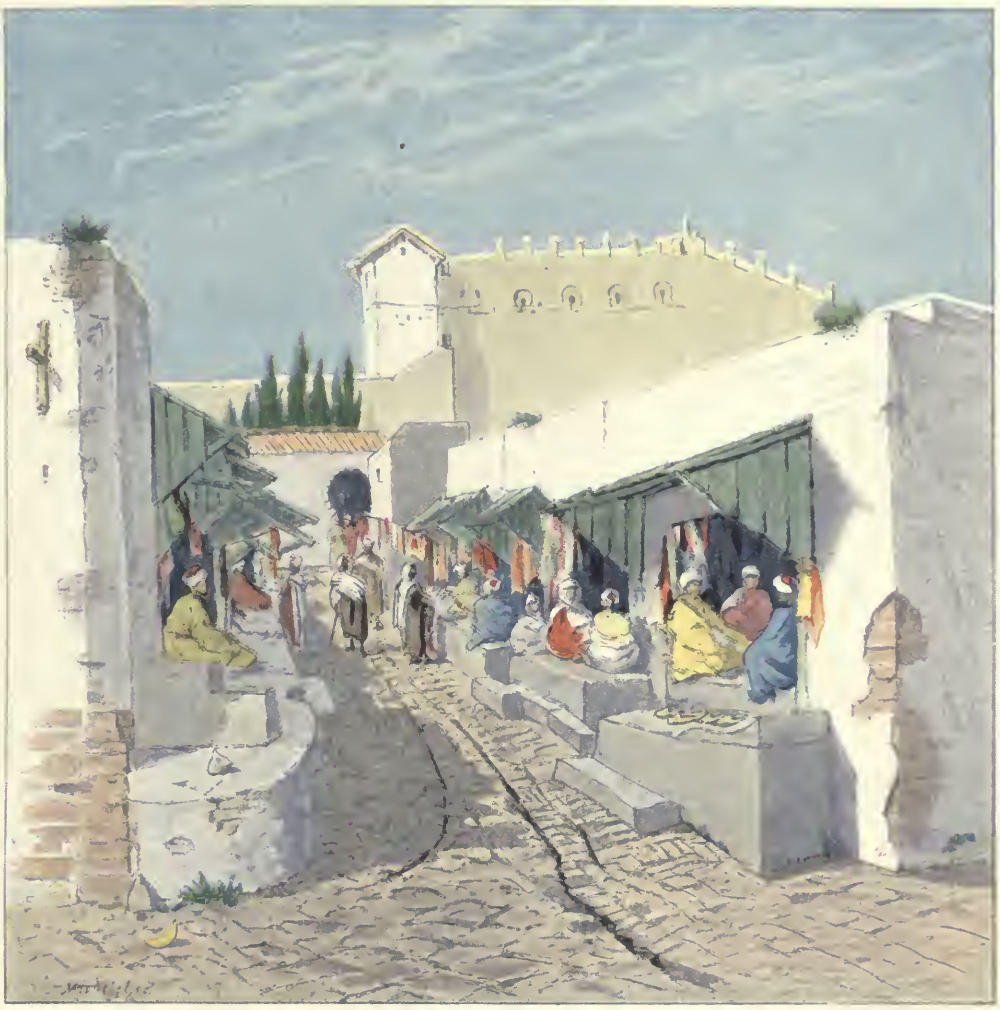
---

[1] Aujourd'hui contrôleur civil et vice-consul à Sousse.

Kasbah, et le reste des troupes campa au dehors. On éloigna surtout de la ville les nombreux goumiers algériens, dont on craignait les ardeurs « rasantes ».

Telle fut l'occupation de l'inexpugnable Kef.

Je ne puis parler du Kef sans présenter à mes lecteurs un Français qui y avait passé les dix années antérieures à l'occupation, et qui a su s'attirer et conserver jusqu'à ce jour l'estime et la confiance des indigènes.



LE KEF. — LA RUE DES MARCHANDS CONDUISANT A LA PORTE DES SOUKS, DOMINÉS PAR LA KASBAH.

M. Roy, aujourd'hui secrétaire général du gouvernement tunisien, est en Tunisie depuis 1865. Jusqu'en 1871, il fut successivement fonctionnaire des postes et télégraphes français à Tunis, à Bizerte et à Sousse. En 1871, il fut nommé au Kef, alors presque dépeuplé à la suite de la famine et du typhus de 1867, et par de terribles insurrections pendant lesquelles les ennemis vidaient sottement les silos de leurs adversaires et jetaient les céréales au vent. Il ne restait que quelques notables et quelques marchands dans la ville dépeuplée et ruinée.

Mais le Kef, si bien situé à l'entrée des grandes vallées du centre, se remit assez vite, se repeupla et était redevenu une ville assez importante, lorsque M. Roy, signalé par sa belle conduite dans les moments difficiles qu'il a traversés, et aussi à cause du grand crédit moral dont il jouit auprès des indigènes, fut choisi comme contrôleur civil et vice-consul de la circonscription du Kef. Cette nomination fut pour cette contrée un acte de bonne politique, et le Kef se développa vite sous la sage administration du nouveau contrôleur civil.

M. Roy a été l'ami intime d'un important personnage, mort depuis, et vénéré aujourd'hui comme marabout, de Sidi-Kaddour-el-Mizouni, chef de la confrérie des *Quadria*. M. Radenac, le contrôleur civil actuel, m'a présenté au fils adoptif et spirituel de ce grand saint. Pendant que nous savourions chez lui le kaoua, il nous chanta les louanges de Sidi-Roua (Roy)... que Dieu conserve à la Tunisie! M. Roy est si considéré dans le monde arabe, qu'il est resté en relations amicales avec le haut personnage quadria qui a la garde du tombeau de Sidi-Bou-Saïd, près de Carthage.

Il occupe aussi une grande place dans le monde archéologique, et son nom est très connu de l'Institut. De 1871 à son élévation au secrétariat général tunisien, M. Roy s'est appliqué à la recherche des antiquités, à la reconstitution par l'épigraphie et par les débris d'architecture de la physionomie et de l'histoire de cette partie de l'antique province Africa. Les fouilles qu'il a faites ont eu du retentissement dans le monde savant, et le très riche musée du Kef, qui fut sa création, a été visité cent fois par des savants français, anglais, allemands et suisses, et étudié par eux. Il est relaté tout au long dans les remarquables travaux de MM. Cagnat et Saladin. Le musée du Kef a été disloqué pour apporter au grand musée du Bardo, fondé par M. Massicault sous le vocable du bey, l'appoint de ses richesses. M. Roy se trouvait, du reste, dans une situation merveilleuse, dans une ville remplie de vestiges romains et puniques, au milieu d'un pays couvert de ruines antiques.

Pendant la première guerre punique, les Carthaginois exilèrent à Sicca-Veneria les Mercenaires vaincus, après cette révolte épique si puissamment retracée dans la *Salammbô* de Flaubert. Tous ceux qui ont lu cette étonnante restitution d'une civilisation éloignée de vingt siècles se rappellent la marche des Mercenaires prisonniers à travers la plaine de la Medjerdah, racontée par le grand écrivain avec un prodigieux luxe de mise en scène et un incroyable éclat de coloris.

Nous savons aussi que Sicca-Veneria avait un certain renom littéraire à l'époque byzantine, que le rhéteur Arnobe y professait sous Dioclétien et qu'il y composa son ouvrage sur les Gentils.

Les basiliques dont on voit les restes et de nombreux écrits nous apprennent que le christianisme y fut en grand honneur pendant un temps.

J'ai visité la si curieuse ville du Kef avec M. Radenac, qui fut l'adjoint de M. Roy et qui bénéficie, depuis qu'il est son successeur au contrôle du Kef, de l'influence acquise. Comme l'ancien chef auquel il a succédé, il est très aimé dans la contrée. Et déjà les gens du caïdat qui résument l'occupation française dans ce mot : « Roy », le seul nom que les gens du peuple connaissaient, y ajoutent celui de Radenac.

La ville du Kef, quoique repeuplée, n'a pas encore son plein de population; l'on y voit bien des ruines inhabitées, sur lesquelles poussent les chardons au feuillage découpé, les marguerites jaunes éclatantes de lumière dorée et le réséda sauvage qui pique ses hampes de couleur tendre dans l'intensité du ciel bleu, au faîte des murailles à demi écroulées.

Vue d'en haut, c'est une grande ville grise et pierreuse, dont se détachent les mosquées, les zaouïas et quelques maisons blanchies à la chaux.

De la porte voisine de la zaouïa des Quadria le panorama est très beau. La ville est couronnée au nord-ouest par les murailles jaunes de la Kasbah, qui lui font, sous le beau soleil, une couronne dorée. Vers le sud s'étendent les grandes plaines et les montagnes dont les plans successifs s'estompent de tous les tons de l'opale.

Du chemin qui se trouve au pied de la Kasbah, à l'ouest, la vue n'est pas moins pittoresque. Des aquarelles représentent la ville sous ces deux aspects.

La Kasbah et le Château sont reliés au mur d'enceinte et séparés du plateau de *Ben-Smida,* qui les domine, par un ravin de 600 mètres. On y a trouvé un canon fondu à Strasbourg le 6 septembre 1786, provenant sans doute de quelque navire échoué sur l'inclémente côte de la Khroumirie, où les pillards de mer et les forbans étaient jadis les maîtres, Tabarka étant leur base d'opération.

Du côté sud la ville semble perchée sur un rocher escarpé. Du côté nord, elle est dominée par le vaste plateau qui couronne la montagne. Comme elle est en amphithéâtre, son altitude varie entre 746 et 858 mètres. De grands bois d'oliviers s'étendent au pied de la ville. De presque tous les points, la vue s'étend sur un vaste panorama de montagnes qui se développe au delà de la plaine de Zouarine, au sud-ouest jusqu'au delà de Maktar et à la montagne de la Kessera, au sud-est jusqu'aux montagnes des environs de Tebessa, en Algérie.

Le Kef est tout entier bâti avec des matériaux anciens, et c'est encore une des mines les plus riches pour les recherches archéologiques. Les ruines de monuments antiques y sont très nombreuses.

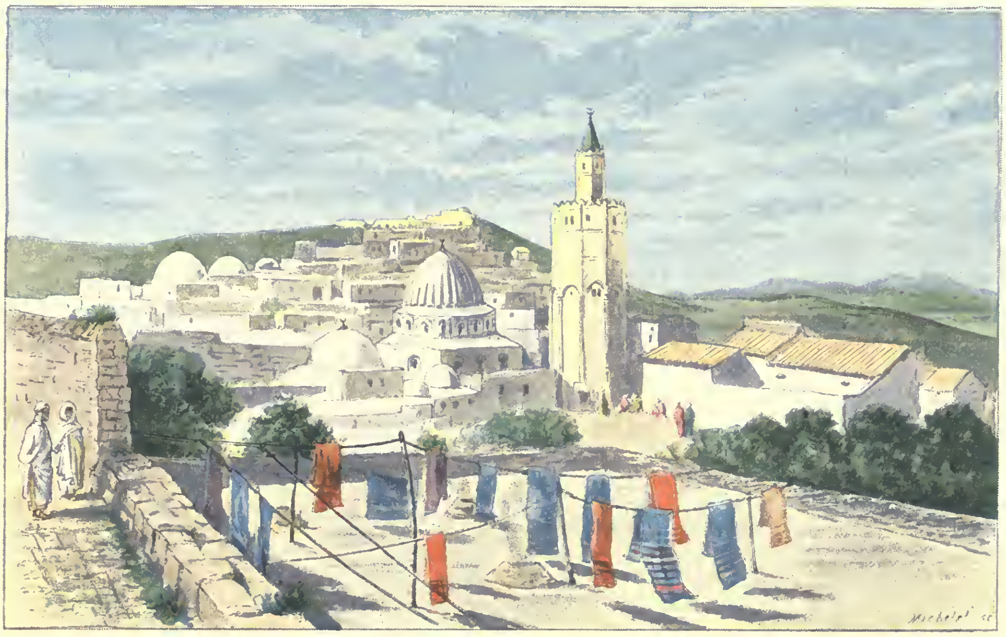
Si M. Roy a fait des fouilles remarquables, il a fait plus encore, il a reconstitué les plans de tous les édifices anciens. Et si j'ouvre le rapport de M. Saladin sur sa mission officielle en Tunisie (1882-1883), je constate que presque tous les plans qui sont reproduits dans ce fascicule ont été communiqués par lui.

J'y vois le plan très compliqué d'une construction qui paraît avoir été les *Thermes* de Sicca-Veneria. Ce plan montre quatre salles voûtées à voûtes d'arête et de nombreux couloirs dont les voûtes en berceau sont appareillées avec le plus grand soin. Cet édifice est littéralement englobé dans des maisons arabes.

Le *théâtre* est relativement petit. Un chapiteau ionique donne le caractère du grand ordre de cet édifice, qui paraît dater du IIIe siècle.

Si le théâtre est petit, les *citernes* sont immenses. Situées hors de la ville, plus haut que la Kasbah, elles se composent de douze salles voûtées en berceau, longues de 28 mètres et larges de 6 mètres, juxtaposées sur leurs grands côtés. Elles sont percées à leur sommet de regards circulaires, et sur la façade sud de regards carrés pour l'arrivée de l'eau. Les murs qui les séparent l'une de l'autre ont un mètre d'épaisseur et sont percés au milieu pour les mettre en communication entre elles. Ces citernes sont encore en très bon état, et plusieurs d'entre elles portent l'enduit qui les rendait étanches.

Une source magnifique se trouve au milieu de la ville. On la nomme la *Fontaine romaine.* Captée dans le sol, son origine et ses proportions ont été exagérées par l'imagination par trop vive des indigènes. Ils racontent qu'un cavalier armé d'une lance peut circuler dans le canal qui conduit l'eau, tandis qu'un homme peut à peine s'y promener debout. Cette source magnifique se déverse dans un réservoir à eau potable, dans un abreuvoir et dans un lavoir. Le surplus de l'eau va arroser les jardins. Près de la *Fontaine romaine* se trouve un portique long de 40 mètres et large de 6 mètres.



VUE DU KEF, PRISE AU BAS DE LA KASBAH. — LA GRANDE MOSQUÉE.

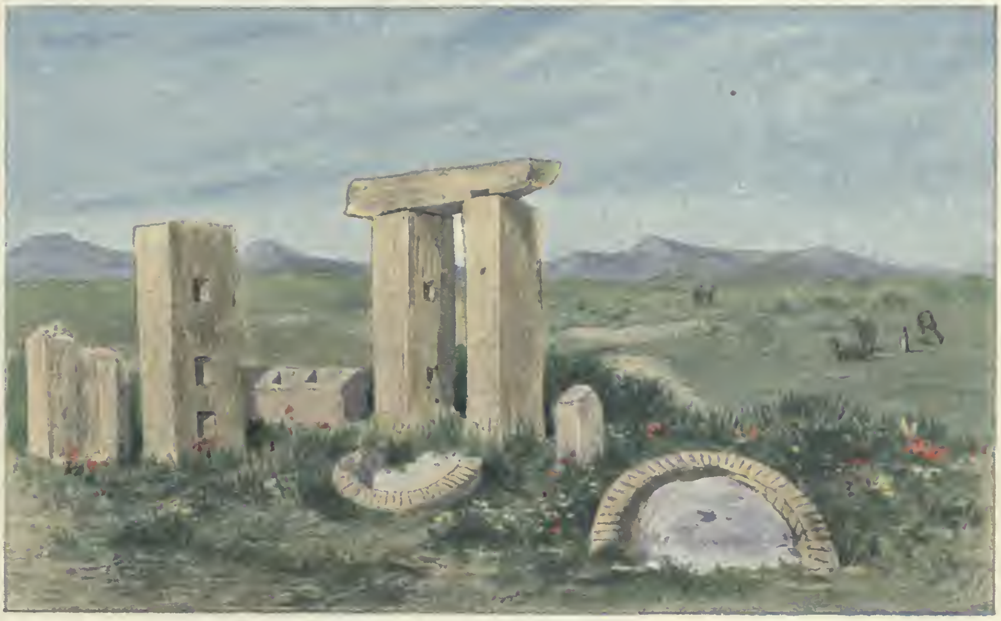
Les édifices byzantins sont nombreux au Kef. Il y a d'abord l'église qui porte le nom de *Kasr-el-Foul.* C'était une basilique de 23 mètres de long et de 16 mètres de large. Les bas côtés avaient $3^{m},50$ de large.

La grande église s'appelle maintenant *Dar-el-Kous.* Elle était précédée d'un narthex ou portique ouvert : quelque chose comme l'antichambre de la nef. Celle-ci, large de $13^{m},70$ et longue de $11^{m},80$, est terminée par une abside à cinq niches demi-circulaires, disposition analogue à celle de certaines petites églises de Constantinople.

Ces quelques aperçus suffisent pour montrer de quelle importance était Sicca-Veneria, depuis l'époque punique jusqu'à la conquête arabe. Je m'arrête sur cette pente facile, ce livre ne devant pas être envahi par les descriptions archéologiques.

Le Kef, auquel aboutissent les premières grandes et fertiles plaines qui se succèdent vers le sud, est un centre agricole important.

Grâce à l'obligeance de M. Radenac, contrôleur civil, j'ai pu m'équiper convenablement pour faire l'étape assez longue du Kef au *Dar-el-Caïd* de la plaine du *Sers* (43 kil.). Une bonne mule pour moi, une pour mes bagages avec son muletier et un cavalier de l'Ondjak (spahi du contrôle) pour me guider. Nous prîmes, en descendant rapidement du Kef, un sentier abrupt qui abrège, laissant la route à gauche. J'avais, à ma droite, les riches plaines de *Zouarine,* très giboyeuses. A ma gauche s'élevait le *Djebel-Kebouch*. Vers onze heures, je fis halte sur les bords de l'*Oued-Lorbeus,* joli ruisseau qui coule au pied d'un coteau, au milieu des tamaris. J'étais descendu à la cote 525, à 183 mètres au-dessous du Kef (708). Je passai sur un tout petit plateau, d'où je découvris la magnifique plaine du Sers, longue de plus de 15 kilomètres, qui a environ 6 kilomètres dans sa plus grande largeur. Entourée de montagnes de toutes parts, elle est l'image des plateaux qui composent la Tunisie centrale, et qui ne sont en réalité que d'immenses vallées reliées entre elles par des cols plus ou moins praticables.



RUINES D'UN MOULIN A HUILE ROMAIN SUR LES HAUTS PLATEAUX.

La plaine du Sers, habitée par les Beni-Rezg, des demi-sédentaires, est très cultivée. Cela tient à ce que ses produits peuvent encore atteindre assez facilement Medjez-el-Bab, où ils trouvent la voie ferrée. Plus on s'éloigne de cette voie, vers les régions centrales qui sont également loin de la mer, plus on trouve de ces plaines incultes, si riches et si florissantes cependant du temps des Romains. Tout périclite lorsque l'écoulement des produits du sol est difficile ou impossible, faute de moyens de communication.

Le terrain se relève dans la plaine du Sers à la cote 600. Et désormais, jusqu'à la sortie des plateaux du centre vers Gafsa, je ne descendrai plus guère au-dessous de cette altitude.

Je fis la seconde partie de mon étape sous une pluie battante, qui ne cessa qu'au moment où nous atteignîmes *Souk-el-Tleta*, où se trouve le bordj de la remonte et de l'échange des courriers. Je dus prendre un chemin qui traverse des prairies inondées pour arriver à la maison habitée par le khalifat. Mon cœur de chasseur tressaillit ; j'eus pendant plus d'un kilomètre l'ineffable plaisir d'entendre le petit bêlement des grandes bécassines. Elles se levaient sous les pieds de ma mule, aussi nombreuses que les alouettes dans un guéret de France. Je n'en ai vu en aussi grand nombre qu'en traversant les marais entre Tchernawoda et Kustendjé, sur la mer Noire. Un rêve de chasseur!

Le *Dar-el-Caïd* est un ensemble de vastes constructions arabes entouré de très beaux arbres, dominant le marais de 4 ou 5 mètres seulement.

Mon guide, qui avait pris les devants pour demander l'hospitalité, eut à parlementer. On venait de recevoir la nouvelle de la mort du frère du khalifat, récemment nommé caïd dans le sud, et l'on était dans les plus vives manifestations du deuil.

On me reçut néanmoins et l'on me donna la chambre des hôtes, petite pièce carrée au rez-de-chaussée, en m'exprimant le regret de ne pouvoir me recevoir dans la maison à cause du deuil. On m'apporta un dîner arabe, au milieu duquel je trouvai un des plats nationaux de ma pauvre Alsace : des nouilles! fort bien faites, ma foi. J'en éprouvai un réel plaisir. Mon spahi mangea après moi, et le muletier après le spahi. Après quoi j'arrangeai une couchette sur un banc de pierre, le cavalier et le muletier s'installèrent dans deux autres coins de la pièce, et nous nous endormîmes... moi, en entendant au dehors, entre les aboiements des chiens, le joli petit bêlement des grandes bécassines qui vérotaient dans la prairie mouillée.

Dès l'aube, je fus sur pied. J'entendais les lamentations de la famille qui psalmodiait des versets du Coran en l'honneur du caïd défunt. De temps à autre, les femmes poussaient de stridents youyous. De tous les points de l'horizon on voyait arriver des files de burnous blancs. C'étaient les parents et les amis qui venaient faire leurs condoléances et assister aux festins funéraires donnés en l'honneur du défunt. Plus on nourrit de gens, plus la mémoire du défunt est honorée. Ici l'on avait, pour satisfaire de nombreux appétits de condoléance, tué deux bœufs et sept ou huit moutons, et préparé des montagnes de couscous.

Sur l'ordre du contrôleur, on m'amena de Souk-el-Tleta de nouvelles montures. Je congédiai le cavalier et le muletier du Kef, et je m'abouchai avec mes nouveaux compagnons.

Je devais arriver dans l'après-midi à Maktar, l'étape n'étant cette fois que de 35 kilomètres. Je traversai la plaine du *Sers* et j'entrai dans une vallée charmante, toute couverte d'oliviers ; à 10 kilomètres, j'atteignis *El Lez*, où l'altitude est déjà relevée au-dessus de celle du Kef (à 720 mètres).

Lorsque l'on arrive à Ellez (*El Lez*), en sortant d'un bois d'oliviers, on a devant soi un ravin, au fond duquel on aperçoit une belle source, autour de laquelle sont rassemblés de grands matériaux, débris d'édifices anciens. Sur une butte se trouve le café maure, où l'on fait halte. Après quelques minutes de repos, j'allai visiter les fameux dolmens. On trouve les premiers en tournant à droite autour d'un jardin de figuiers de Barbarie, à peine à trois cents mètres du café. Il y en a toute une rangée sur le plateau; d'autres sont à droite et à gauche, à flanc de coteau. Il n'y a pas mieux en Bretagne. Figurez-vous des pierres énormes placées verticalement et formant des chambres et des couloirs recouverts par des dalles d'une dimension invraisemblable. J'ai mesuré un de ces monolithes, il a $6^{m},50$ sur 4 mètres, et son épaisseur est de plus de 60 centimètres... 26 mètres carrés! L'entrée de ces édifices primitifs est sur le côté et donne accès à un couloir long d'une dizaine de mètres, qui aboutit à une petite chambre terminale, sorte d'abside. De chaque côté sont trois chambres d'environ $2^{m},50$ sur $2^{m},80$. Plusieurs de ces dolmens sont encore habitables. Ces édifices rudimentaires sont certainement vieux de plus de trente siècles. Mais étaient-ce des habitations, ou ces dolmens n'étaient-ils pas plutôt des monuments funéraires?

Au *Hadjar*, nécropole primitive située au sud de l'Enfida, les dolmens sont bien des tombes; mais leur disposition est toute différente. Les dolmens du Hadjar sont placés sur le sol et, au-dessous, l'on arrive à un caveau où repose le cadavre. Le caveau et le dolmen sont indépendants l'un de l'autre.

Si les dolmens d'Ellez avaient eu une destination funéraire, il faudrait admettre que leurs chambres étaient destinées à recevoir les corps. J'ai de la peine à admettre que les citoyens d'il y a trois mille ans ensevelissaient leurs morts au-dessus du niveau du sol. Si l'on trouvait dans la terre que recouvrent les dolmens d'Ellez des caveaux — avec des squelettes dedans comme au Hadjar de l'Enfida, — je m'inclinerais et ferais chorus avec ceux qui prétendent que ces dolmens étaient des tombes. D'ici là, j'y verrais plutôt les habitations des premiers sédentaires. J'émets cette opinion, mais je n'ai pas l'autorité voulue en cette matière pour en faire une question d'État.

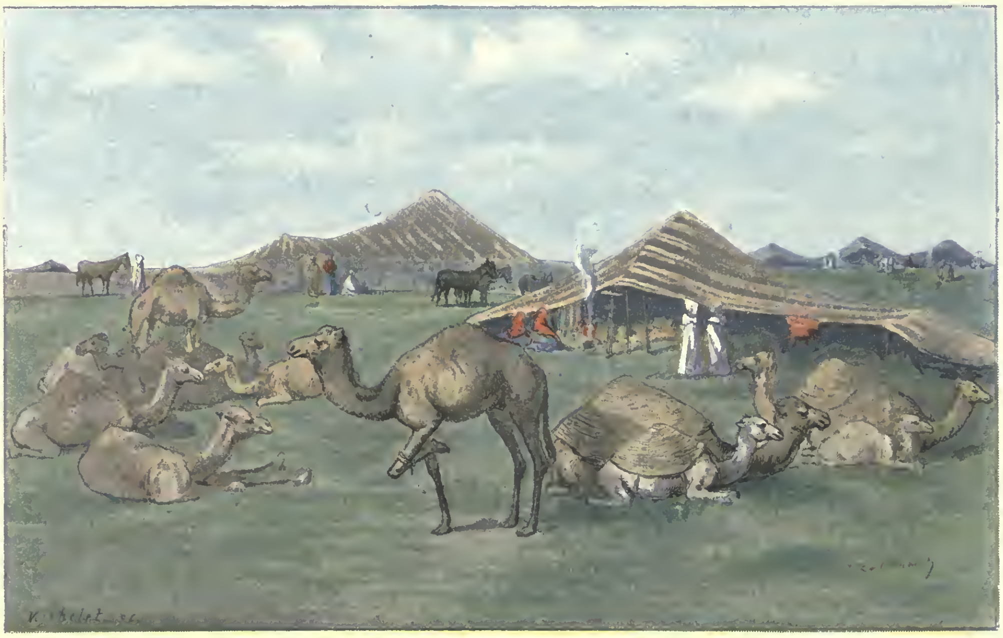
Quoi qu'il en soit, ce sont des édifices prodigieux; si ceux qui les ont construits ignoraient les règles de l'art, il faut avouer qu'ils avaient le talent de remuer et de disposer des masses colossales.

Les dolmens d'Ellez doivent être des plus anciens, puisque ceux qui les ont édifiés n'avaient pas, comme ceux qui ont construit les dolmens de Maktar, les notions élémentaires de la taille de la pierre.

Le village d'Ellez est pittoresquement assis à flanc de coteau; du dolmen qui le domine, la vue s'étend vers le nord au-dessus de la vallée couverte d'oliviers, jusqu'à la plaine du Sers. Le panorama est très beau. On voit de là le Djebel-Massoudji, dans les plis duquel devait être Zama, qui a donné son nom à la bataille fameuse dans laquelle Annibal fut vaincu. De la ville romaine que remplace le village d'Ellez, il ne reste plus trace.

En quittant Ellez, on s'enfonce dans un énorme pâté de montagnes. La route est des plus accidentées. Parfois le guide qui marchait devant moi apparaissait en silhouette sur le ciel; quelques minutes après, je le voyais sous mes pieds, au fond de quelque ravin. D'autres fois, nous chevauchions dans des chemins glaiseux, détrempés, dans lesquels nos montures enfonçaient leurs sabots à plus de 50 centimètres, à ce point qu'il leur fallait de réels efforts pour les arracher de cette épaisse bouillie. Ce qui rendait cette marche assez périlleuse, c'est que ces horribles chemins étaient des terrasses larges de deux à trois mètres, avec le talus à droite et le précipice à gauche. Il y en a comme cela un demi-kilomètre, au bout duquel je me sentis soulagé, je le confesse.

A mi-chemin de *Souk-el-Djema,* on aperçoit au fond de la vallée, sur la rive droite d'un ruisseau, l'*Oued-el-Hammam,* des monuments mégalithiques comme ceux d'Ellez, des mausolées romains et les ruines d'un arc de triomphe. C'est l'henchir *Hammam-Zouakra.* On voit quelques vignobles arabes au bas des coteaux.

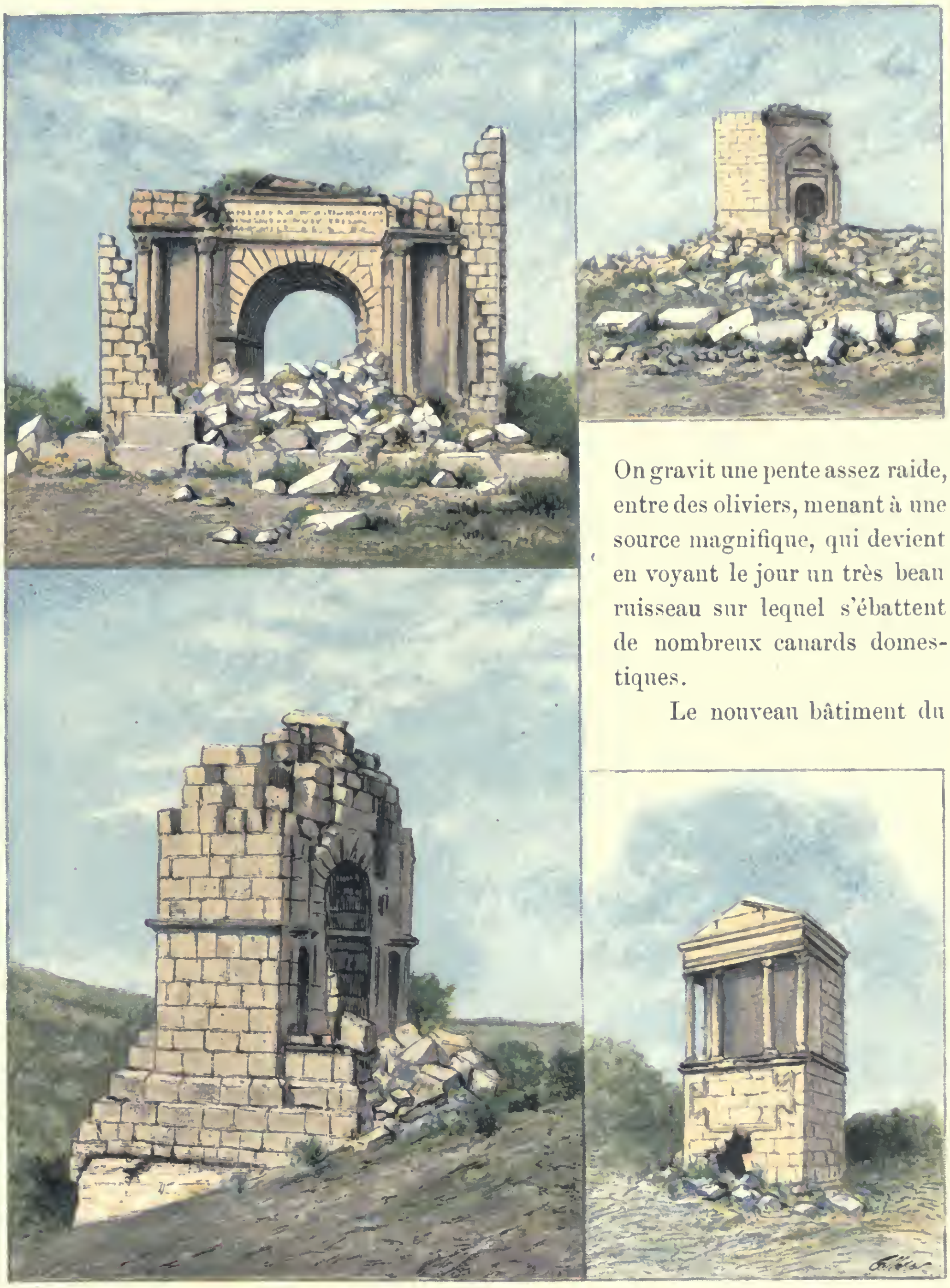


HALTE D'UNE CARAVANE SUR LES PLATEAUX DE MAKTAR.

Cependant la piste, qui monte toujours à travers mille accidents, finit par atteindre le plateau sur lequel est situé notre poste militaire de *Souk-el-Djema.* C'est un camp, ou plutôt une redoute, qui tient en respect les tribus montagnardes qui avaient montré quelque velléité de résistance lors de l'arrivée des colonnes françaises en 1881. Un poste optique, situé sur la montagne voisine, met la garnison de Souk-el-Djema en communication avec d'autres postes optiques et avec Tunis.

Souk-el-Djema a de l'eau excellente et en abondance. Son altitude est de 1,058 mètres et les hivers y sont assez rigoureux. Lorsque j'arrivai là, je trouvai le marché hebdomadaire en pleine activité : une cinquantaine de tentes de marchands et quelques centaines d'Arabes grouillant au pied d'un mur de rochers.

En quittant Souk-el-Djema, on s'engage dans une vallée peu profonde qui débouche bientôt sur les plateaux de Maktar. Je mets plateaux au pluriel, puisqu'il y en a deux en réalité. La grande vallée a deux niveaux parfaitement tranchés. La partie à gauche, vers le nord, domine la partie sud de plus de 50 mètres. Maktar apparaît en face, à l'est. La piste descend pour remonter ensuite, après avoir passé l'oued *Bou-Ousapha*.



MONUMENTS ROMAINS DU CENTRE-TUNISIEN.

L'arc de triomphe de Haïdra.
L'arc de triomphe de Maktar.

L'arc de triomphe de Trajan à Maktar.
Le mausolée tétrastyle de Haïdra.

On gravit une pente assez raide, entre des oliviers, menant à une source magnifique, qui devient en voyant le jour un très beau ruisseau sur lequel s'ébattent de nombreux canards domestiques.

Le nouveau bâtiment du contrôle civil est à 100 mètres de la source. C'est un grand massif de construction affectant la forme rectangulaire. A l'intérieur, ce sont des bâtiments distincts formant plusieurs cours, dont les destinations sont diverses.

Ce contrôle civil a été établi à un point central, relativement à la population indigène disséminée tout autour, mais dans un lieu désert en apparence.

Ce centre administratif renferme le contrôleur civil et sa famille, les fonctionnaires européens et indigènes, les spahis de l'oudjak et les serviteurs. Il y a là, constamment, une trentaine de personnes et autant de chevaux et mulets.

J'ai été reçu par le capitaine Bordier, que j'ai déjà présenté à mes lecteurs dans *Tunis et ses Environs.* Il est de ceux qui ne peuvent s'offenser lorsqu'on les qualifie en trois mots : « c'est un type ! » Trente années de service militaire, trente campagnes... toujours turco! Le voilà encore sur la brèche, sa retraite militaire s'étant transformée en une activité nouvelle. Il est toujours utile à son pays. Là-haut, à mille mètres au-dessus de Tunis, sur son plateau de Maktar, le voilà contrôleur civil, vice-consul de France, juge de paix, horticulteur et, ne l'oublions pas, archéologue distingué, grand pourvoyeur de nouveautés, vieilles de milliers d'années, pour nos savants français. Je crois que s'il disposait d'assez d'argent il remettrait au grand jour tout ce qui reste enseveli sous le sol qui recouvre l'*Oppidum Mactaritanum.* Car, jalouse de sa sœur la mer, la terre, elle aussi, monte toujours et finit par couvrir les ruines ; si bien que, peu à peu, les fleurs, les arbustes et même d'abondantes récoltes (comme cela arrive au-dessus des vestiges de Carthage) remplacent les édifices bâtis par la main des hommes. Seule, la nature est éternelle en ses évolutions et en ses conquêtes.

La végétation envahissante et désagrégeante n'a cependant pas encore, ainsi qu'en d'autres lieux, fait disparaître les ruines de l'*Oppidum Mactaritanum.* On distingue encore parfaitement la place de ses remparts qui, du côté nord, s'élevaient au-dessus d'un ravin au fond duquel coule une source. C'est là qu'est le principal arc de triomphe, encore debout, mais déchaussé à la base. Le torrent n'a pu entamer les solides fondations en blocage, qui sont à nu, à la grande joie de mon ami Saladin, lequel a pu étudier ainsi les fondations de ce bel édifice. Cet arc de triomphe est presque au fond d'un vallon. Sa situation est donc médiocrement triomphale. Sans doute il précédait une des portes d'entrée de la ville, aujourd'hui disparue, et à côté de laquelle se trouvait le théâtre. En y regardant de près, surtout quand le soleil fortement incliné vers le couchant trace des ombres traînantes, on reconnaît l'orientation des rues. Beaucoup de montants de porte sont encore debout.

Vers le sud on voit un grand édifice, le prætorium sans doute, dans lequel on a installé l'école et le télégraphe, puis un autre arc de triomphe construit sous le principat de Trajan. Il domine la colline qui portait l'oppidum. C'est près de là qu'était le forum de l'antique cité.

A l'ouest et au nord-ouest, un aqueduc immense et des mausolées. Celui que représente mon aquarelle est dans un état de conservation qui permet d'apprécier ses belles lignes ; il a même gardé son faîte pyramidal en pierres. Je crois que l'inspection des arts devrait veiller à sa conservation. Il n'est que temps, si l'on ne veut pas le voir s'effondrer. Un autre mausolée, presque ruiné, porte une inscription intéressante, l'éloge des défunts : un jeune homme de vingt ans, synthèse de toutes les qualités humaines, et sa mère, une femme de trente ans, modèle des épouses, jamais en colère, jamais violente! Quelle merveilleuse belle-mère elle eût fait! Mais des dieux jaloux n'ont sans doute pas voulu d'une perfection semblable sur la terre, car les Parques ont tranché la vie de Pallia Saturnina, mère de Gaius Julius Proculus Fortunatianus, avant que son fils pût songer à prendre femme. Les six niches contenaient les urnes funéraires de ces deux personnes, de leur mari et père Marcus Julius Maximus, de leur sœur dont le nom est effacé et qui mourut à vingt ans, et de deux personnes de la famille sur lesquelles il ne reste aucun renseignement.

Les ruines de Maktar méritent à tous égards qu'on les visite et qu'on les étudie.

Les Arabes appellent M. Bordier *Sidi-Dsiri* (Désiré) ou *Kobtan* (capitaine) tout court. Il y a de nombreux capitaines dans le corps d'occupation, mais les indigènes ne connaissent qu'un seul kobtan dans toute la Tunisie. C'est lui.

Lorsque M. Bordier a été nommé contrôleur civil, il n'y avait à Maktar que des pierres éparses et des monuments délabrés. Pas un lieu habitable au milieu de ces ruines. Cela n'était pas pour embarrasser le vieux turco débrouillard. Il commença par planter une tente entre les grands murs de ce que l'on croit avoir été le prétoire. Ce fut là le premier siège du contrôle civil et du vice-consulat de France à Maktar. Un peu plus tard, ayant bouché l'arc de Trajan des deux côtés, il s'installa dans cette porte triomphale. Son habitation d'aujourd'hui est presque un palais. Les salles principales sont richement décorées de peintures. J'ai passé là des jours charmants.

M^{me} Bordier, que les Arabes adorent, est toujours sur la brèche pour soigner les malades et pour panser les blessés. Cette femme excellente ajoute au crédit dont son mari jouit auprès des indigènes celui que donne la grande pratique de la charité. Avec une compagne pareille, le capitaine Bordier est un homme heureux dans son isolement relatif. On n'est jamais seul quand des pauvres et des malades viennent à vous chaque jour pour demander aide.

Détail charmant, la maison du contrôle est aussi le paradis des bêtes. Un sloughi et une vieille chienne arabe ont élu domicile devant la grande cheminée de la salle à manger ; des paons et des poules viennent chaque matin tambouriner sur les vitres pour demander les miettes; et, chose curieuse, une gazelle en toute liberté vient, dès l'aube, frapper à la porte de la cuisine. Après y avoir fureté, elle demande à entrer dans la salle à manger. Là, elle déloge les deux gros chiens, qui ont une peur bleue de ses cornes effilées. *Gazelou,* car c'est un mâle, se place alors devant la cheminée, où il chauffe d'abord son flanc gauche, puis son flanc droit. Lorsqu'il est méthodiquement réchauffé, il demande une caresse à la maîtresse de maison et reprend la clef des champs, libre, tout à fait libre dans la broussaille, pour revenir le lendemain matin recommencer le même manège.

On ne peut, lorsque l'on est à Maktar, se dispenser de faire une excursion à la *Kessera.* La Kessera est une petite ville arabe, logée dans une anfractuosité de montagne et bâtie avec les matériaux d'une ancienne ville byzantine, *Civitas Chusirnesium,* dont on voit encore la citadelle en ruine. Au-dessus de la Kessera règne un plateau, énorme table calcaire de près de vingt-cinq kilomètres carrés, le *Hammadat-el-Kessera*

Ce plateau domine la vallée de l'oued Merg-el-Lil. Le site est merveilleux, d'énormes falaises sont couronnées par les remparts et les tours de la citadelle byzantine. L'eau coule abondante dans les jardins des maisons accrochées à la pente de la montagne. Ce poste commandait merveilleusement le passage des plateaux de Maktar à la vallée du Merg-el-Lil. Du plateau, qui domine toute la région, le panorama est immense, incomparable.

Les mœurs des habitants sont quelque peu sauvages, témoin leur plaisir favori. Lorsqu'ils sont en fête, ils allument de grands feux, puis simulent un combat en se lançant des tisons enflammés. Ce genre de distraction ne se passe jamais sans quelque accident. Mais qu'y faire? Cela amuse ces braves montagnards.

J'ai vu Maktar avec de la neige. Lorsque je l'ai quitté, le sol était gelé et toute la broussaille était blanche. Le capitaine Bordier m'avait pourvu d'une mule au pied sûr, et il m'avait donné pour guide un des spahis de son contrôle, connaissant le chemin de Maktar à Fériana et à Gafsa. Mes étapes devaient être *Sbiba, Sbéïtla, Kasserine* et *Fériana,* avant de m'orienter sur le pays des oasis, par *Gafsa.*

Il y a deux chemins pour aller de Maktar à Sbiba. L'un à l'est de la montagne, par le bordj *Debiche,* l'autre par la vallée de la *Rohia.* C'est ce dernier que j'ai pris.

En quittant Maktar, on passe sur des coteaux littéralement parsemés de ruines, les fermes et les maisons de campagne qui environnaient l'oppidum. Après deux heures de marche, je traversai un col très pittoresque qui réunit le plateau où se trouve Maktar au plateau suivant. Un beau soleil avait effacé la rosée blanche, et les oiseaux chantaient de tous côtés. Au fond du ravin, dans un ruisseau qui disparaît sous les lauriers-roses, un héron s'est envolé d'épouvante à quelques pas du gué. J'avais troublé sa solitude et dérangé sa pêche. Impossible de lui en demander pardon. Il ne m'aurait pas entendu.

Au passage d'un oued, sous le côté de la falaise coloré par le soleil, sur un fond d'argile jaunâtre, j'aperçus un tableau ravissant. Trois ou quatre femmes arabes baignaient des bébés dans l'eau bouillonnante, après y avoir lavé leurs étoffes. Elles étaient débraillées, ainsi qu'un artiste pouvait les rêver. Après un moment de surprise, elles se mirent à rire et m'envoyèrent un « salem », en montrant de belles dents blanches.

— Pourquoi ne se sont-elles pas enfuies? demandai-je au spahi.

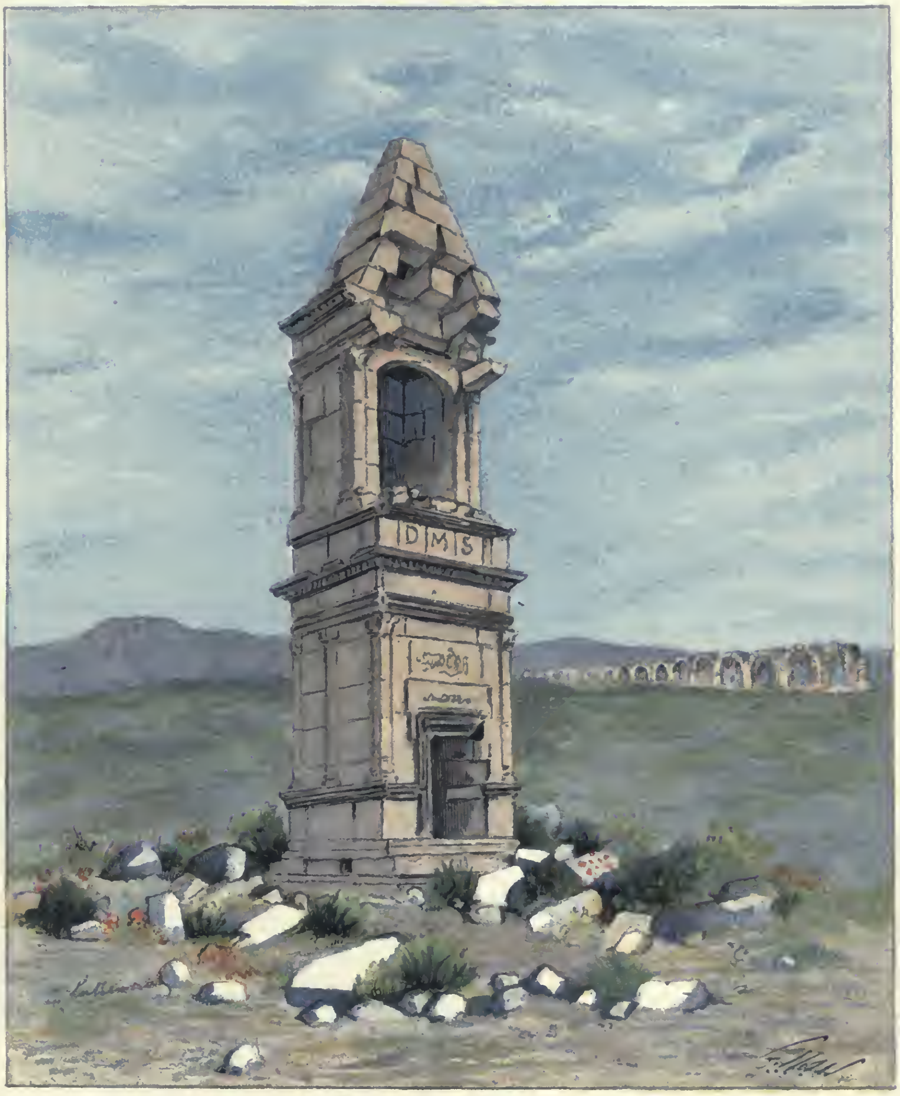
— Parce qu'il n'y a pas d'homme de la tribu dans le voisinage. Alors cela ne les gêne pas.

J'appelai les bébés. L'une d'elles m'en amena deux et je donnai à chacun un morceau de chocolat et quelques caroubes. En s'en allant ils riaient jusqu'aux oreilles. Je leur dis bonjour, et nous nous engageâmes dans un chemin assez raboteux qui nous conduisit dans une vallée où je vis de belles ruines romaines et de nombreux dolmens.

Nous fîmes halte et nous déjeunâmes au pied d'un mausolée en ruine, qui a cela de particulier qu'il était disposé intérieurement pour recevoir tout à la fois des urnes funéraires et des sarcophages : un édicule de transition. Sans doute la famille, devenue chrétienne, conservait ses morts; mais, à côté d'eux, elle plaçait les cendres d'ancêtres païens, jadis incinérés.

La ville est au fond d'un vallon délicieux, à droite.

A midi, nous nous remîmes en selle. A une heure, nous franchissions la Rohia, large rivière dont le cours se développe dans le lit d'un splendide vallée qui, à vingt-cinq kilomètres de là, va se butter aux ruines du Sbiba. Sur l'autre rive, je passai auprès des ruines d'un fortin ou d'une ferme fortifiée.



MAUSOLÉE ROMAIN DE VERRIUS, A FAÎTE PYRAMIDAL ET AQUEDUC. — MAKTAR.

La chevauchée dans cette immense vallée m'a semblé interminable. On voit, dès le début, la montagne à laquelle est adossé Sbiba. Enfin nous arrivâmes ; mais, désagréable surprise, après une marche de huit heures, nous apprîmes que le douar qui devait nous donner asile s'était déplacé. Encore quatre kilomètres à faire! En arrivant on nous dit que M. Canova, l'aimable contrôleur de Kairouan, était attendu le lendemain.

Sa tente était préparée. On me l'offrit et je m'y installai, un peu las après une marche de plus de cinquante kilomètres. Plusieurs khalifats et cheiks des alentours étaient assemblés là pour recevoir le *mourakem* (contrôleur). Je passai avec eux une soirée très agréable, questionné et questionnant.

Au lever du soleil nous nous mettions en route, visitant d'abord les ruines de Sbiba. C'est l'antique *Sufes*. Le 30 août, l'Église catholique honore les martyrs de Sufes. Voici en deux mots leur histoire.

L'empereur Honorius (vers 398) avait attribué les temples païens et leurs enclos aux chrétiens. Ceux-ci, en s'en emparant, renversèrent et brisèrent les idoles païennes. Il y avait alors à Sbiba une statue d'Hercule, protecteur de la patrie, que les chrétiens brisèrent. Une rixe eut lieu. Les fidèles de l'Hercule de Sbiba tuèrent soixante chrétiens. Saint Augustin, l'ayant appris, écrivit ces lignes enflammées :

« Votre soudaine cruauté et le crime odieux qui vous rend désormais célèbres a ébranlé la terre et fait horreur au ciel. Sur vos places, dans vos temples, on voit l'éclat du sang et l'on entend des cris de mort. Ainsi vous violez les lois romaines; ainsi vous foulez aux pieds la crainte de la justice. Assurément, vous ne savez ni respecter ni redouter les empereurs. Oui, chez vous, on a fait couler le sang de soixante innocents, vos frères; et ceux d'entre vous qui se sont le plus distingués par leur ardeur au meurtre ont été admis dans votre sénat. Mais arrivons à la cause de tout ce mal. Vous réclamez votre Hercule; nous vous le rendrons. Il y a des carrières, la pierre ne manque pas; nous avons des marbres de toutes sortes et de bons ouvriers; nous vous sculpterons, tournerons et décorerons votre dieu. Nous y ajouterons un peu de rouge dont on peint la rougeur, et vous pourrez alors lui adresser vos saintes prières; car enfin, pourquoi faire tant de bruit à propos de votre Hercule? On peut se cotiser pour vous en acheter un autre! Mais les existences que votre main a brisées sont à jamais perdues. Pouvez-vous nous rendre tant de vies précieuses comme nous vous rendrons un Hercule! »

Cette page, par son éloquence, par son ironie, par le dédain dont elle accable un pauvre dieu que l'on peut sculpter, tourner et peinturlurer de rouge, est de superbe allure. Et l'on comprend qu'elle ait mis en relief l'antique *Sufes* et ses soixante martyrs chrétiens... qui avaient bien un peu « commencé », avouons-le entre nous.

Au milieu des ruines on distingue une nymphée et les ruines d'une petite mosquée que les Arabes appellent *Djama-Sidi-Okba,* du nom du fondateur de Kairouan. Les colonnes encore debout, dont les chapiteaux corinthiens gisent encore parmi les débris qui couvrent le sol, ont sans doute été empruntées à quelque édifice romain. C'est entre Sbiba et Sbéïtla que Kocéïla, le prince berbère défenseur de l'indépendance du pays, fut défait par Zohéir-ben-Khaïs.

Près des ruines s'élève un foudouk assez important, habité par quelques familles indigènes. La source qui arrose les environs de Sbiba est d'une abondance extraordinaire. Les gens du pays s'en servent pour irriguer quelques champs ; mais quelle richesse sa bonne distribution de ces eaux pourrait apporter à cette contrée ! A coloniser.

Au moment de quitter Sbiba, j'ai assisté à une curieuse scène de « télégraphie au burnous ». Les chefs qui nous accompagnaient, allant au-devant de M. Canova, aperçurent dans le lointain quelques cavaliers. Aussitôt les burnous s'agitèrent méthodiquement. A l'horizon, les burnous s'agitèrent de même. Au bout de quelques minutes, mon spahi me dit :

— Ce n'est pas le mourakem.

— Comment le sais-tu ?

— Ceux de là-bas l'ont dit à ceux-ci.

— Et comment ?

— Avec les burnous.

En sortant de la plaine, la piste s'engage dans des vallées peu profondes dans lesquelles il y a de nombreuses ruines de moulins à huile romains. Nous nous arrêtâmes à l'un d'eux, et c'est sur le lit de l'antique *Torcular* (moulin à huile) que nous installâmes le déjeuner (voyez l'aquarelle, p. 125).

Dans l'oued que j'ai traversé vers deux heures, j'ai remarqué des arbustes assez semblables aux genêts (des *retems*) dont des paquets de feuilles étaient noués. C'était des nœuds de prière faits en passant par des fidèles d'Allah.

Le soir, en arrivant à Sbéïtla, que je visitai tout de suite, quoique très fatigué, j'appris de nouveau que le douar recherché avait levé le camp et s'était installé à cinq kilomètres de là, vers l'ouest.

Il a fallu remonter à cheval, presque à la nuit tombante. Ces cinq kilomètres m'ont paru d'un long ! Enfin nous sommes accueillis dans un douar de la tribu des *Madjeur*. J'avais, en Algérie, reçu fréquemment l'hospitalité sous la tente ; mais toujours sous des tentes bien conditionnées, bien aménagées et bien closes, avec plusieurs épaisseurs de tapis sur le sol. Pour la première fois je devais passer la nuit, près de Sbéïtla, sous la modeste tente du nomade, ouverte à tous les vents. Et, par une nuit de décembre, la perspective n'était pas précisément souriante. Il faut se faire à tout en pays arabe.

Malgré la fatigue, je ne pus résister au plaisir d'assister à la rentrée des troupeaux. Les moutons arrivaient par centaines, les agneaux gambadant tout autour en poussant de petits bêlements qui ressemblent à des cris d'enfant. Les chevreaux suivaient la masse en sautant sur toutes les pierres. Puis, graves, solennels même, venaient des chameaux, suivis de leurs inévitables compagnons, les bourriquots. Tout cela fut parqué au milieu du douar (*douar* veut dire cercle). Seules, les chèvres mères furent mises à part et logées sous une tente avec leurs petits.

Comme le spahi nous avait devancés, le muletier et moi, pour demander l'hospitalité, un feu superbe flambait déjà devant la tente qui m'était destinée. C'était une de ces tentes noires qui ressemblent à d'énormes chauves-souris aplaties sur le sol. Orientée vers le sud-est, celle que je devais occuper était pareille aux autres. On mit les chevaux et les mulets au piquet, face à la tente, à trois ou quatre mètres de la flambée.

Pour pénétrer dans mon « hôtel des quatre vents », je dus me plier en deux, car la façade présente une ouverture en arc, dont le sommet est à un peu plus d'un mètre au-dessus du sol. Au dedans je pouvais me tenir debout... au milieu seulement. On avait séparé la tente en deux, avec une grande natte tendue verticalement, le côté gauche m'étant réservé, l'autre étant au maître de ce logis plus aéré qu'aérien. Cependant on avait poussé l'amabilité jusqu'à tendre verticalement, tout autour, de vieux morceaux de tapis et d'étoffe pour me garantir contre le vent qui passe sous les festons formés à l'extrémité inférieure de la toile de tente par la traction des cordes attachées aux piquets. J'étais approximativement clos de trois côtés. En face de moi, c'était à ciel ouvert. Le bord noir de la tente encadrait en ce moment un beau tableau, nos bêtes se détachant en silhouettes empourprées sur un horizon embrasé par les feux d'un soleil couchant, qui irradiait tout.

Un coup d'œil à ce spectacle inattendu, et je continuai l'inspection des lieux. Sur le sol, une natte et un vieux coussin touareg. Je fis rentrer mes deux valises et mes couvertures, et j'installai cet appartement meublé d'un nouveau genre.

La nuit vint subitement, sans crépuscule, comme cela arrive dans les pays qui se rapprochent de l'équateur. Le feu éclairait alors nos bêtes au piquet, qui mangeaient l'orge répandue à leurs pieds sur un bout de natte. Le feu flambait superbement. Dans le compartiment voisin, les femmes préparaient le couscous qui devait m'être offert. Devant la tente, des broussailles sèches formaient une sorte de courette au milieu de laquelle était le feu. L'un après l'autre, les Arabes vinrent s'accroupir en s'adossant aux haies sèches. Ils venaient de faire rentrer les troupeaux. Chacun d'eux, en arrivant, quittait ses savates, quand il n'était pas pieds nus. Il relevait ensuite son vêtement aussi haut que cela était possible sans offenser ma pudeur ; puis il passait deux ou trois fois sa jambe nue dans le milieu de la flamme du grand feu qui pétillait devant nous. Il se flambait à peu près comme on flambe une volaille.

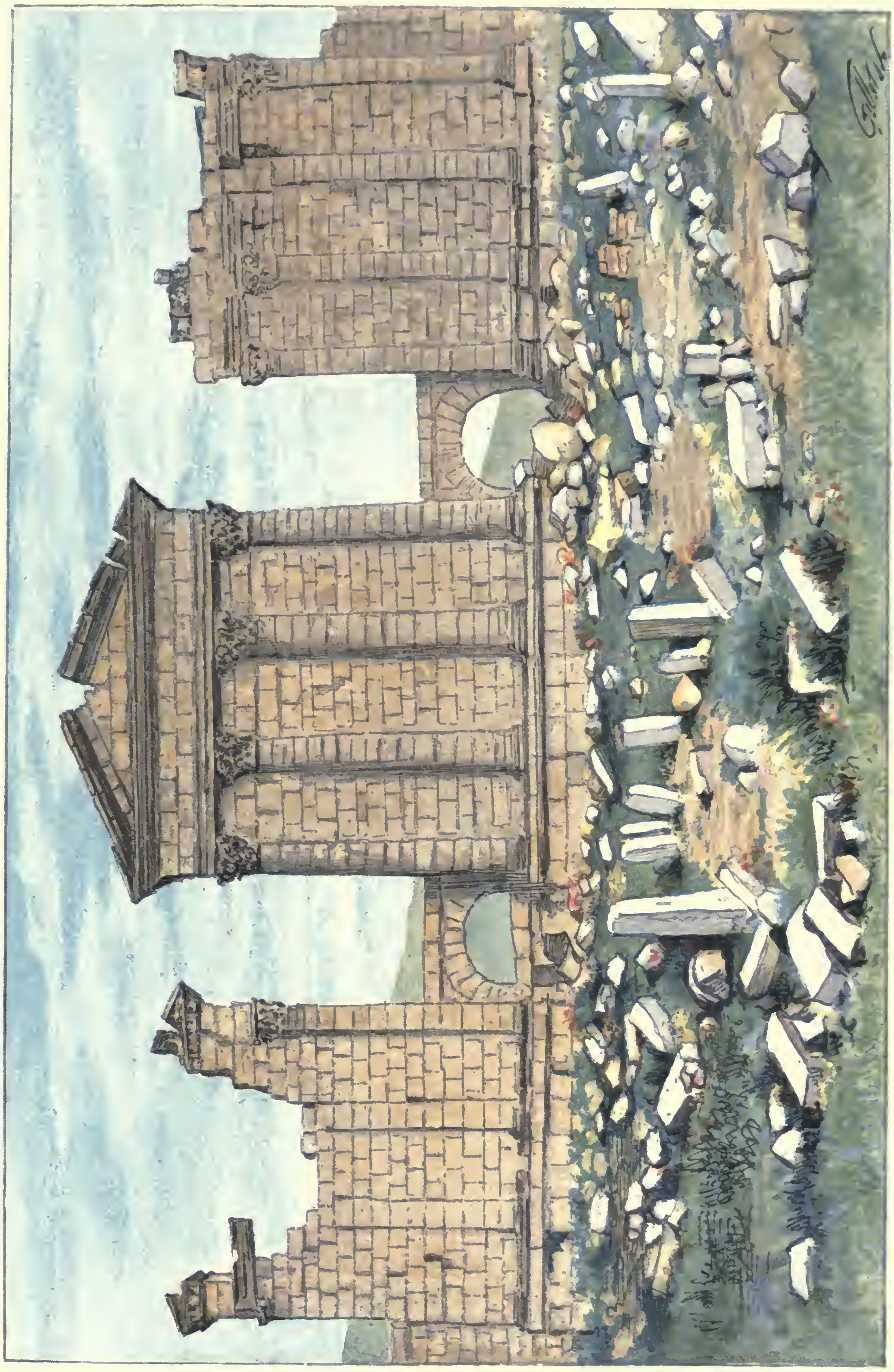
Puis les bavardages commencèrent. Et ce que ces gens sont bavards et rieurs ! C'est incroyable. J'en comprenais assez pour savoir qu'il s'agissait de moi. On commentait mon voyage, on pesait mes références. La lettre arabe que le spahi avait montrée me présentait sans doute comme un ami du résident général ; car on parlait fort de l'*ouzir* (vizir... ministre).

L'heure du repas arriva ; une femme vint apporter le couscous sur un plat en terre vernissée monté sur un pied, une autre apporta une sorte de fricassée de volaille. Le maître de la tente prit ces plats des mains des femmes et me les présenta en me souhaitant bon appétit. J'en mangeai avec plaisir. Rien n'ouvre l'appétit comme dix heures de chevauchée.

Lorsque j'avais fini, le plat passait au chef de la tente, puis à d'autres, puis aux domestiques, qui jetaient le reste aux chiens par-dessus les haies sèches. C'est la hiérarchie dans la nourriture, qui commence par le cheik et finit par le chien.

J'avais une petite provision de boîtes de sardines. J'en fis ouvrir une, et, après en avoir mangé, je donnai la boîte à mes nouveaux amis. Ils s'en pourléchèrent. C'est un vrai cadeau à faire. Ils trempent leur galette dans la boîte et finissent par en frotter le fond jusqu'à propreté parfaite. Pensez donc ! une huile exquise et du poisson : deux choses qui sont le rêve gastronomique de l'indigène.

Mon dîner pris, je restai encore quelque temps à me chauffer, en écoutant les bavardages des Arabes assis tout autour du feu. Puis ils s'en allèrent à l'anglaise, comme on dit dans le monde, à mesure que le sommeil les touchait. De mon côté, je fis mes préparatifs, ayant toujours eu pour principe ce vieux dicton : « Comme on fait son lit, on se couche. »



LES TROIS TEMPLES DE SBÉÏTLA. — FAÇADES EXTÉRIEURES.

Une femme du douar m'avait apporté une belle bouteille de lait, que je mis soigneusement sur une de mes valises, à côté de ma lampe à alcool, pour avoir du lait chaud le lendemain matin.

Vers neuf heures, le spahi et le muletier vinrent se coucher à mes pieds, roulés dans leurs burnous et ressemblant à des sacs mal remplis.

Je jetai un dernier coup d'œil au ciel magnifiquement étoilé par l'ouverture de la tente qui encadrait plusieurs constellations, et je m'assoupis. J'avais compté sans les chiens, qui se mirent à aboyer furieusement. On eût dit une meute rapprochant. Que chassaient-ils ainsi? Je l'ignore. Les Arabes m'ont dit que c'étaient des chacals et des hyènes qui en voulaient aux chevreaux et aux agneaux et rôdaient autour du douar. Je le veux bien ; mais, ce que je sais, c'est que pendant plus de deux heures le vacarme ne cessa pas. De guerre lasse, cependant, je finis par m'endormir.

J'avais à peine perdu conscience de cette chasse fantastique, lorsque je sentis quelque chose de frais et d'humide sur mon visage, avec un souffle chaud. J'étendis machinalement la main et je saisis (je vous le donne en mille !...) le museau d'un tout petit chevreau, qui se mit à crier. Il avait léché tout un côté de ma figure. Le pauvre petit avait-il pris le bout de mon nez pour une des tétines maternelles ? Je serais tenté de le croire.

Je regardai. Mes compagnons de route ronflaient et, devant la tente, un brasier tout rouge était ce qui restait du grand feu. Autour du brasier les chèvres-mères et leurs chevreaux formaient le cercle, comme tout à l'heure les Arabes du douar. Derrière elles, les silhouettes sombres de nos montures se découpaient sur le ciel d'un bleu profond et velouté, piqué de mille diamants scintillants.

Je me rendormis, m'étant habitué aux aboiements des chiens. Combien avais-je dormi lorsque je me sentis violemment bousculé et fus réveillé par un bruit de bouteilles et de casseroles renversées ? Je ne puis le dire. Toujours est-il que je sentis plusieurs quadrupèdes sauter par-dessus moi les uns après les autres. Qu'était-il arrivé? Je fis de la lumière. Tout le monde avait été réveillé par la bousculade. *Schouf dib:* j'ai vu le chacal, s'écria le muletier.

Je n'avais pas vu le chacal, mais je vis ma bouteille de lait, ma lampe à alcool, mon verre et ma bouteille de Saint-Galmier gisant, renversés ou cassés, sur mes couvertures, et la toile du fond détachée, couchée par terre.

Suivant les Arabes, un chacal, serré de près par des chiens furieux, s'était faufilé sous la tente, avait sauté par-dessus moi, et la meute, à ses trousses, avait renversé toute la boutique. S'il en est un, parmi mes lecteurs, qui peut dire qu'il a servi d'obstacle de course à un chacal et à une meute le pourchassant, qu'il se nomme !

Après ce singulier incident, tout rentra dans le calme et je dormis jusqu'à l'aube, les poings fermés.

Je fus réveillé par les mille bruits du douar qui se font entendre dès que l'horizon se colore du côté du levant. Les silhouettes de nos bêtes se détachaient alors sur le ciel teinté par l'aurore. Les chameaux grommellent, les ânes brayent, les chevaux hennissent, dans les troupeaux ce ne sont que bêlements et chevrotements ; les femmes vont chercher de l'eau ou allument les feux, auxquels les bergers viennent flamber leurs tibias avant d'aller courir dans la rosée. C'est le retour de la lumière et de la vie.

Après avoir pris un chocolat... sans lait... je me mis en devoir de visiter Sbéïtla.

Quelles ruines superbes ! Le soleil couchant m'avait fait voir trois temples d'or. Ils étaient roses sous les rayons du soleil levant, et d'un rose intense, exquis comme celui du cœur des roses. Je devais voir plus tard des montagnes avec ce coloris féerique.

Les trois temples présentent à l'arrivant leurs faces postérieures. Les façades sont à l'intérieur d'un vaste enclos quadrangulaire renfermant plusieurs édifices, une église et une porte triomphale. Au dehors de cette enceinte, les restes d'un théâtre, un superbe arc de triomphe, un pont-aqueduc jeté sur les rochers entre lesquels coule l'oued Sbéïtla, le pavage en dalles d'une rue et une quantité incroyable de pierres, de débris de vaisselle et de fragments d'architecture épars sur la rive droite de l'oued témoignent de l'importance et de la richesse de l'antique *Sufetula.*

Les auteurs anciens n'en parlent pas ; mais Sufetula est mentionnée par les *Itinéraires* et par *la Liste des Évêchés.* D'où l'on pourrait déduire que, ville romaine d'une certaine importance, puisque ses habitants avaient le droit de cité romaine, Sufetula ne devint une cité florissante et renommée qu'à l'époque byzantine. Voici ce qu'en dit Édrisi : « *Sobeitla* était, avant l'islamisme, la ville de Gergès, roi des Romains d'Afrique ; elle était remarquable par son étendue et par la beauté de son aspect, par l'abondance de ses eaux, par la douceur de son climat et par ses richesses. Elle était entourée de jardins et de vergers. Les musulmans s'en emparèrent dès les premières années de l'hégire et mirent à mort le grand roi Gergès. »

La fin tragique de ce Gergès se prêterait à l'affabulation d'un drame émouvant et, mouvementé. Gergès — ou mieux Grégoire, — gouverneur de l'Afrique byzantine, révolté contre son souverain, s'était déclaré prince indépendant, battant monnaie lors de l'époque de la première invasion sarrasine, en 647. Apprenant que les envahisseurs arrivaient par la Tripolitaine, Gergès alla à leur rencontre et une lutte formidable s'engagea, non loin de Sbéïtla, entre musulmans et chrétiens.

On raconte que la fille de Gergès combattait aux côtés de son père et que celui-ci promit de la donner en mariage, avec cent mille pièces d'or, à celui qui lui apporterait la tête du général musulman Abdallah.

Zobéir, un jeune guerrier arabe, conseilla à Abdallah, qui commandait les musulmans, de renverser la proposition. Celui-ci promit à son tour de donner la fille de Gergès et cent mille pièces d'or à qui lui apporterait la tête du prince chrétien.

Dans cette lutte acharnée on mettait bas les armes, par tacite entente, quand le soleil de midi dardait sur les combattants exténués ses rayons écrasants. Se basant là-dessus, Zobéir n'engagea que la moitié des Sarrasins, laissant l'autre au repos pendant le combat du matin. A midi, lorsque les chrétiens eurent quitté leurs armures et se furent retirés sous leurs tentes pour se reposer, les troupes fraîches de Zobéir fondirent sur leur camp et y firent un épouvantable carnage. Gergès fut tué, et sa fille, qui avait combattu à ses côtés avec une rare vaillance, fut faite prisonnière.

Abdallah l'offrit à Zobéir. Suivant la légende, celui-ci la refusa en disant, dans son enthousiasme religieux, qu'il avait combattu pour un autre prix que celui de la possession d'une simple mortelle.

Est-ce que l'affabulation d'un drame ne permettrait pas de présenter Zobéir subjugué par la beauté, le courage et la vaillance de la fille du patrice Gergès, et se refusant, dans un accès d'admiration, de respect et de générosité, à user de ses droits sur cette admirable fille ?

Les chrétiens qui avaient échappé au désastre se réfugièrent à Sbéïtla ; mais la ville fut prise, saccagée et livrée au pillage. La ruine date de là. Le mur qui formait la cour des trois temples, et qui n'était primitivement qu'un péribole, était devenu l'enceinte d'une véritable forteresse pendant la période troublée qui précéda la ruine définitive de l'opulente cité.

Le sol romain est à peu près de deux mètres au-dessous du sol actuel, et des fouilles bien conduites y feraient faire sans aucun doute de précieuses découvertes.

A Sbéïtla, comme dans toute cette région couverte de ruines d'édifices antiques, on remarque que les pierres des édifices restés debout se sont colorées superbement, comme dorées par le soleil ; tandis que celles qui gisent sur le sol, entre les herbes et les arbustes, sont blanchâtres et livides : des pierres mortes.

Je conseille la lecture du livre de Victor Guérin et les récits de MM. Cagnat et Saladin dans le *Tour du monde*[1], pour la description minutieuse des monuments de Sbéïtla au point de vue archéologique. Il ne m'est pas permis de donner dans ce livre des développements techniques, mieux en place dans les comptes rendus de missions scientifiques en Tunisie.

La seconde nuit a été plus calme sous la tente. Comme la nuit précédente, les chiens ont bien continué leurs extravagances jusque vers minuit ; puis tout est rentré dans le silence. Pas d'incident à noter. Dès l'aube, nous étions debout. Je fis quelques petits cadeaux aux femmes de ces braves gens, qui n'admettaient pas que je payasse l'hospitalité reçue. Du chocolat, du sucre, des boîtes de thon ou de sardines, des bougies et du beau sel blanc, sont choses acceptées avec empressement. Quelques Arabes du douar nous firent un bout de conduite.

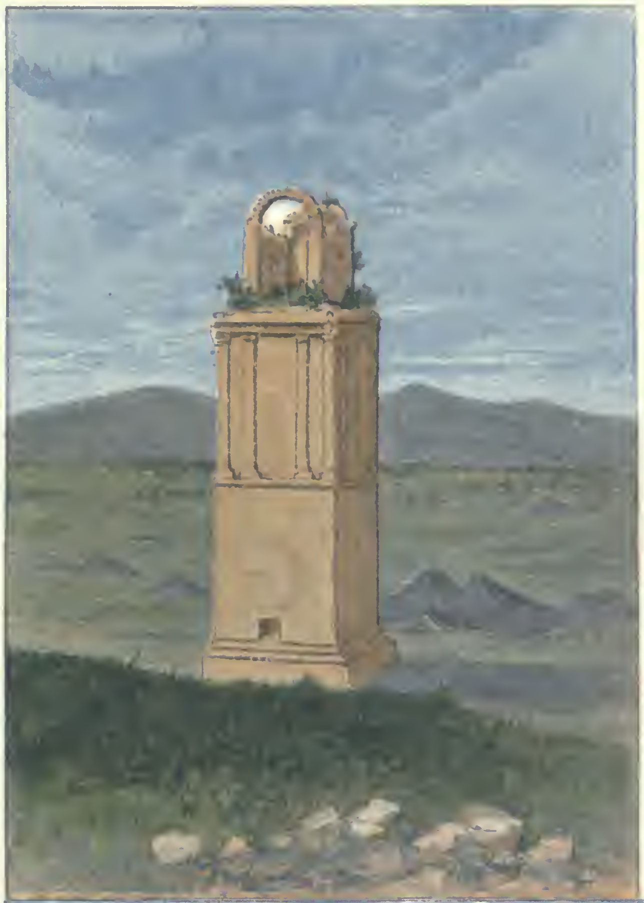
L'étape de Sbéïtla à Kasserine est relativement courte : un peu plus de trente kilomètres. La vallée est magnifique, assez cultivée aux environs du campement que nous venions de quitter. Les figuiers de Barbarie y sont abondants. Puis on s'engage dans d'interminables plaines couvertes d'un alfa superbe. J'en ai rarement vu d'une aussi belle venue et d'un aussi beau vert. C'est un pays à lièvres, car nous en avons fait lever plusieurs sur notre chemin.

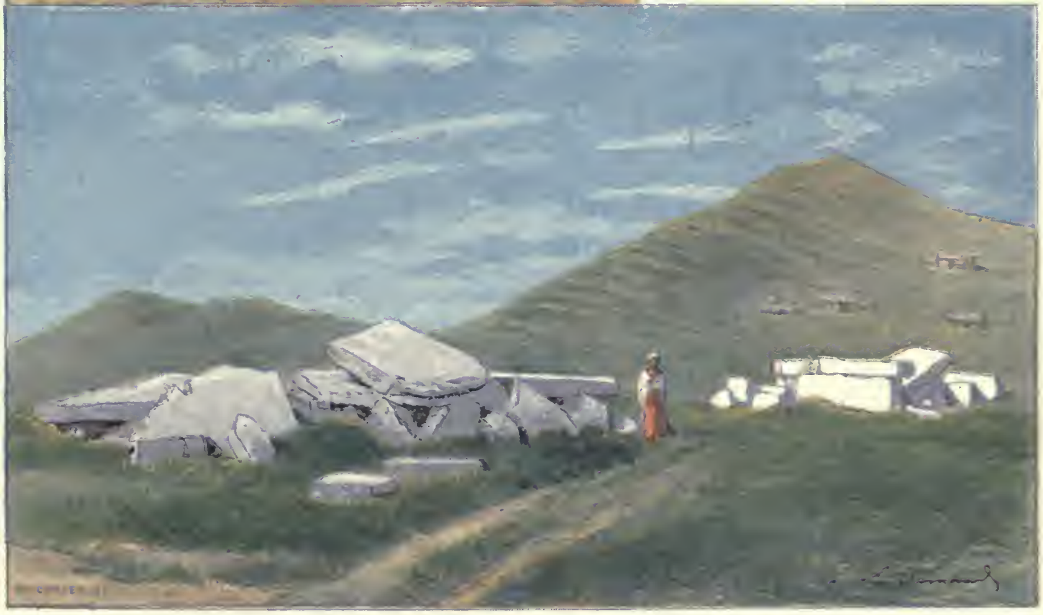
Au temps, qui avait été si beau jusque vers neuf heures du matin, succéda une véritable bourrasque venant du nord. Le vent était glacial. Nous avions les jambes gelées. Aussi fîmes-nous une petite halte après deux heures de marche. Le spahi et le muletier allumèrent une touffe d'alfa dès qu'ils eurent le pied à terre. A première vue, l'on se demande comment cette graminée toute verte peut brûler ? Les touffes, fort anciennes, sont garnies en dessous de tiges desséchées datant des années précédentes, dans lesquelles le feu prend très vite. Dès qu'il flambe en dessous, il dessèche les tiges vertes de la touffe, qui flambent à leur tour. C'est ce qui explique que le feu mis dans une grosse touffe d'alfa dure assez longtemps. Celui que l'on venait d'allumer fit déloger une énorme couleuvre.

---

[1] *Tour du monde*, 2me semestre 1885, p. 401 et suiv.

Après nous être réchauffés pendant une vingtaine de minutes, nous nous remîmes en selle.





MAUSOLÉE DE KASSERINE. — DOLMENS D'ELLEZ.

Nous nous étions arrêtés non loin d'un petit fortin byzantin. C'était le second que j'apercevais depuis le départ du campement de Sbéïtla. Et j'en voyais un autre devant moi. Auprès de ces fortins l'on voit des tertres formés par des ruines anciennes, desquelles émergent, encore debout, des montants de pressoirs à huile. Ces fortins, ainsi échelonnés, datent sans doute d'une époque où les routes n'étaient pas très sûres, et ils devaient assurer les grandes communications.

Ils n'étaient distants les uns des autres que de quelques kilomètres. Ils se voyaient et ils pouvaient communiquer entre eux par une télégraphie quelconque. Ils protégeaient la fabrication de l'huile et son transport aux lieux de consommation. Il n'y a pas d'oliviers à proximité, mais il y en a des deux côtés de la grande plaine, le long des montagnes. De là on apportait le précieux fruit jusque sous les murs des fortins où se trouvaient les huileries. La ligne des fortins est visible de Sbéïtla à Kasserine.

Je fis faire la grande halte de midi auprès d'un fortin tout en ruine, qui se trouve sur la piste même. Et, là encore, ce fut le lit d'un moulin à huile qui servit de table.

En passant l'oued, nous fîmes envoler quatre ou cinq perdrix jaunes marquées de noir qu'on appelle *khangas*, et quelques guépiers au ventre d'azur se mirent à planer au-dessus de nous en poussant un cri guttural tout particulier, qui rappelle un peu le roulement d'un grelot. Quelques pluviers s'envolèrent à mes pieds, surpris au tournant d'une touffe de tamaris, sur le sable même de l'oued.

Nous marchions vers la zaouïa *Sidi-Musfta*, située à droite dans la plaine, devant laquelle nous passâmes sans nous arrêter. Assez loin encore, je voyais le coteau sur lequel apparaissait l'arc de triomphe de Kasserine.

En approchant, je dus traverser des canaux d'irrigation où coulait une eau limpide. Il fallut faire toute une manœuvre pour aborder le bordj de Caïdat, qui est au sommet de la colline, de l'autre côté de l'*Oued-ed-Derb*. Il fallut descendre dans le lit de la rivière et remonter une côte assez raide, sur l'autre rive. Le caïd des *Madjeur* était absent, ayant été appelé à Feriana par l'officier de renseignements. On nous reçut néanmoins très gracieusement.

Dès que nos bêtes furent mises au piquet dans la cour principale du bordj, vaste construction carrée à terrasses blanchies à la chaux, et lorsque mes bagages furent mis à l'abri dans la chambre des hôtes, je m'en fus visiter les ruines.

C'est d'abord, au pied du coteau, près de l'oued, le mausolée de *Flavius*, si curieux à cause des inscriptions qu'il porte.

L'une de ces inscriptions n'est pas sans un fond de tendre poésie. Le nommé Flavius souhaitait que les abeilles vinssent déposer leur miel dans le mausolée de son père T. Flavius Secundus, et il fit pratiquer pour cela trois ouvertures carrées dans les parois de la niche. L'inscription dit en effet :

. . . . . Lapis ecce foratus
Luminibus multis hortatur currere blandas
Intus apes et cerineos componere nidos.

Les inscriptions nous apprennent également que ce monument portait plusieurs autres statues, outre celle de Flavius Secundus, et que la pyramide qui couronnait l'édifice, dans le genre de celle du mausolée de Maktar, était surmontée d'un coq aux ailes déployées : *In summo tremulas galli non diximus alas.*

Ce mausolée, carré à sa base et élevé sur trois gradins, se compose d'une partie inférieure pleine dans laquelle se trouve la chambre funéraire, à laquelle donne accès une porte qui a cela de curieux qu'elle a encore les traces des moyens de fermeture.

Le premier étage est orné de seize pilastres corinthiens cannelés, quatre sur chaque face. La niche qui renfermait la statue du défunt, fortement en retrait sur l'étage inférieur, était entourée de colonnes corinthiennes libres; le monument se terminait par une pyramide en pierre surmontée d'un coq. Il pouvait mesurer de seize à dix-huit mètres de hauteur en son entier. C'est un des monuments les plus purs et les mieux construits de la région. Il daterait de l'époque des Antonins.

L'on voit de très loin l'*arc de triomphe* de Kasserine, placé sur le bord du plateau, vers le nord. Presque totalement reconstruit à l'époque de Constantin, il est un exemple de la sorte de renaissance dans l'art de la construction qui se manifesta à partir de l'époque chrétienne.

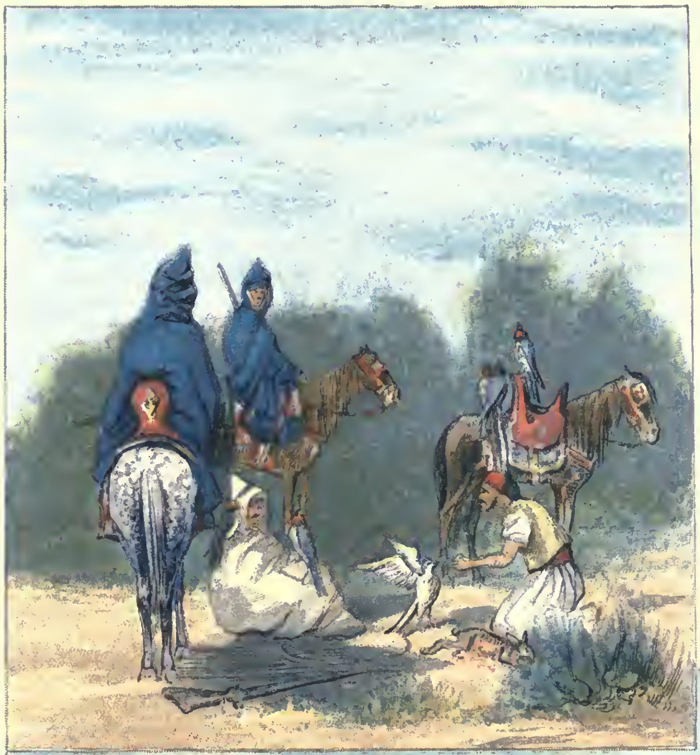
Les ruines de Kasserine, l'antique *Scillium* ou *Colonia Scillitana,* ne sont pas d'une grande étendue. Au milieu des montants de portes et des ossatures de murailles encore debout, permettant de voir la direction des rues, on trouve deux koubbas arabes, une église grossièrement bâtie et deux fortins en blocage de plâtre revêtu de pierres de grand appareil. Ces deux fortins ont fait baptiser cette localité par les Arabes. Le duel arabe se distingue par la terminaison en *ine.* Le fortin s'appelle *kasr* ou *kassar,* deux fortins se disent *kasserine.*

Le *théâtre,* sur le flanc de la colline, près de la rivière, est à peine visible. Il en reste quelques gradins.

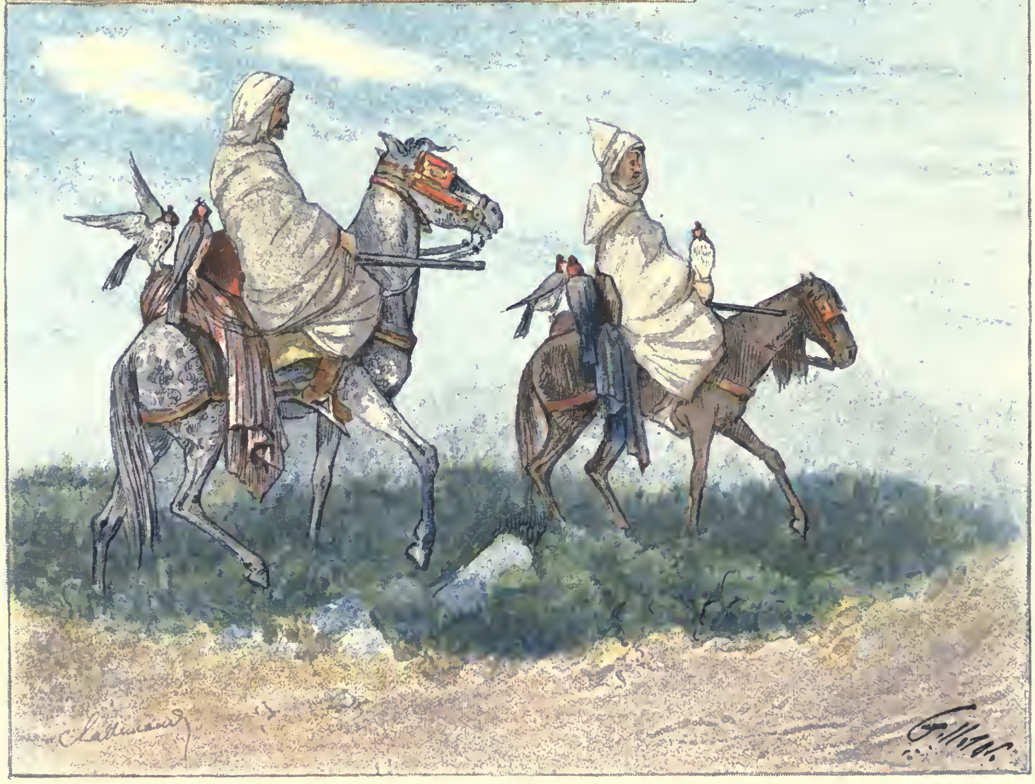
La curiosité de Kasserine est bien le grand barrage romain qui réglait le débit de l'*Oued-ed-Derb :* car, suivant sa savante combinaison, il n'empêchait pas la rivière de couler. Seulement, au lieu de couler selon le hasard des crues ou des sécheresses, le débit était réglé par un orifice. Si bien que les immenses quantités d'eau accumulées en amont du barrage, au moment des pluies d'hiver, avaient un débit régulier et constant qui arrosait la plaine en été. Quant aux masses d'eau retenues et élevées en amont, elles suivaient la colline pour aller irriguer des terres un peu plus hautes. Les Arabes cultivent encore une partie des plaines basses par des dérivations faites au moyen de levées de terre. Et ils y font de superbes récoltes. Le barrage ancien était haut de dix mètres et long de cent vingt à cent cinquante mètres; vertical en amont, en talus en aval, il portait à sa partie supérieure une voie pavée de petits matériaux, large de cinq mètres environ.

C'est à Kasserine que se fera sans doute la rencontre des voies ferrées venant de Tebessa à l'ouest et de Kairouan à l'est. De là, une voie unique se dirigerait vers Gafsa et Gabès. Le choix de ce lieu de croisement me paraît rationnel; le tracé direct de Kasserine à Tebessa paraissant devoir beaucoup mieux desservir les grands plateaux de la Tunisie centrale que celui qui passerait par Feriana, en se rapprochant de la frontière algérienne.

J'eus à peine terminé ma visite aux ruines et au barrage, qu'une tempête effroyable fut déchaînée. C'était à croire que le bordj allait s'effondrer. En l'absence du caïd, le khalifat et un de ses amis de Tunis me prièrent de dîner en leur compagnie. Dîner arabe s'entend, mais passable en somme, dont le couscous, le poulet et le mouton forment l'invariable menu. Après le dîner, mes hôtes et quelques amis se mirent à jouer aux cartes avec une extrême ardeur. Je les laissai aux charmes de la dame de pique et, fatigué par une journée très remplie, j'allai me coucher. Je constatai avec plaisir que, sur le banc en pierre de la chambre des hôtes, on avait placé, plié en huit, un immense et magnifique tapis ancien de Kairouan. Un morceau de roi. Il avait bien de huit à neuf mètres de côté. Je n'en ai jamais vu de pareil. Grâce à lui, je passai une assez bonne nuit, réveillé cependant par la chute de la cheminée qui avait dégringolé à l'intérieur sous la poussée de la bourrasque.



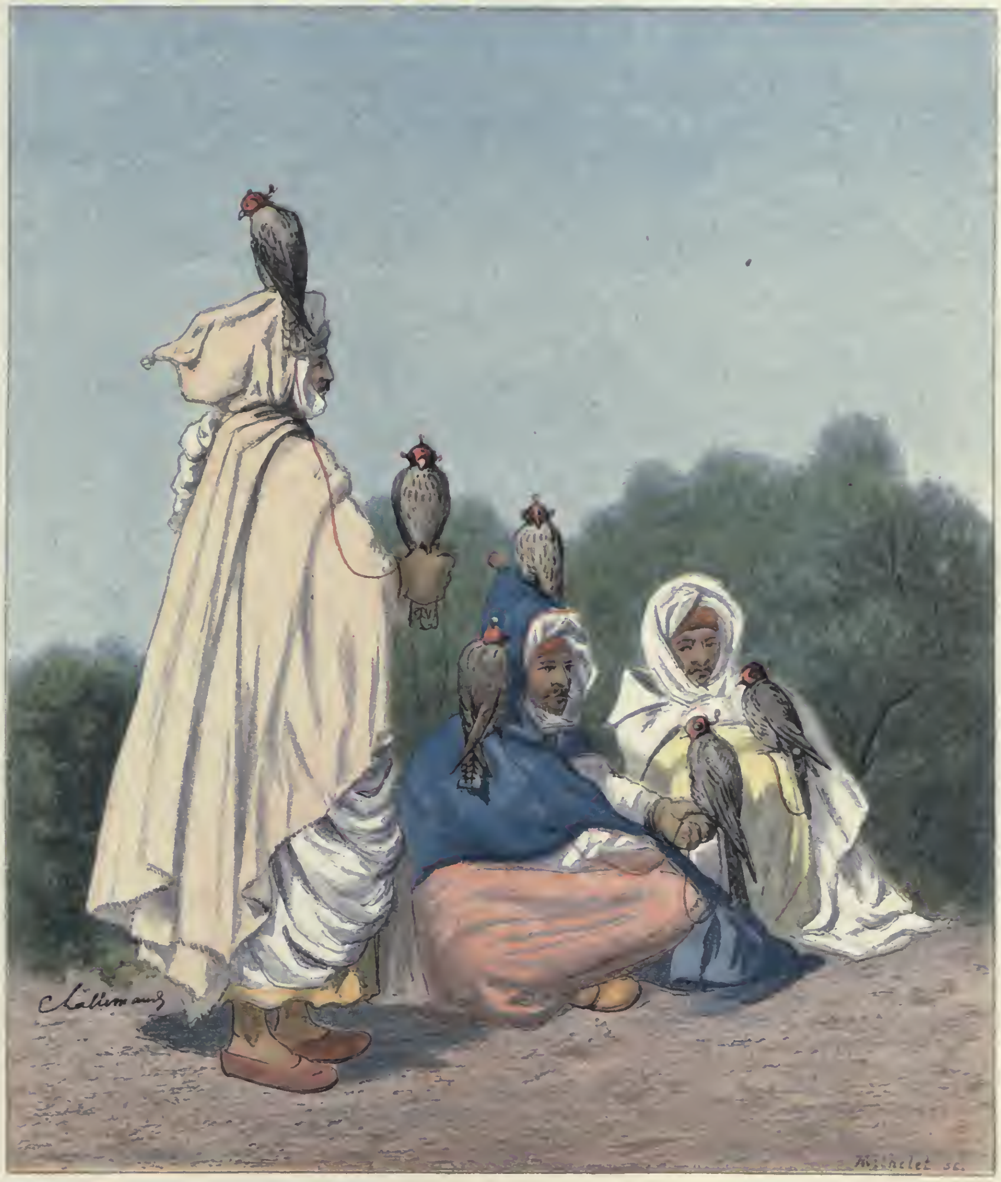
LA CURÉE.



LE TRANSPORT DES FAUCONS.

Lorsque je sortis de ma chambre, au petit jour, je vis toutes les montagnes couvertes de neige.

En quittant le bordj de Kasserine, je dus gravir la colline sur laquelle sont les ruines de l'antique *Scillium*. Je jetai un dernier coup d'œil sur la plaine que j'avais parcourue la veille. L'horizon était sombre et les montagnes blanchies se détachaient sur des nuages foncés, d'une teinte neutre qui ne présageait rien de bon. Il y avait encore de la neige dans l'air.



HALTE DE FAUCONNIERS.

Je traversai encore de belles plaines, où l'alfa est superbe. De gros nuages couraient dans le ciel des postes endiablées. C'étaient des intermittences de soleil éclatant et de temps gris. J'arrivai sans encombre cependant, à deux ou trois giboulées près, d'assez bonne heure à hauteur des belles ruines de *Telept,* puis au camp de *Feriana,* où j'ai reçu le meilleur accueil de la part des officiers et du receveur des postes.

Mais je parlerai d'eux et de Feriana plus loin, devant repasser par là à mon retour du sud. Feriana doit, en effet, être décrit avec Bou-Chebka, Bir-Oum-Ali, Haïdra et Thala.

Je trouvai un bon gîte à Feriana, dans la chambre des hôtes du camp. J'appris que dix faucons dressés, destinés au commandant supérieur de Gafsa et à des officiers du Nefzaoua, seraient expédiés le lendemain. Je n'avais qu'un désir, celui de faire route avec la caravane des fauconniers.

Par malheur, comme j'étais un peu las après plusieurs jours de marche, avec couchage sommaire sous les tentes nomades, je goûtai si bien le lit militaire que l'on m'avait donné, que je m'attardai dans ses délices. Lorsque je m'éveillai, à sept heures et demie cependant, les fauconniers étaient déjà en route.

Je pressai le mouvement, espérant les rattraper. Mais je traversai la plaine de Feriana sans voir autre chose que quelques caravanes de dattes remontant vers le nord. Je ne fus pas plus heureux dans la traversée du col des Oliviers (*Djebel-ez-Zitoun*), en chevauchant dans le lit même de la grande rivière à sec, qui sert de piste pendant une grande partie de l'année. Vers deux heures, je débouchai de la montagne et je m'arrêtai pour visiter en passant les ruines romaines qui dominent une plaine immense s'étendant jusqu'aux montagnes qui dominent Gafsa, à vingt-cinq kilomètres au sud. Parmi ces ruines on remarque deux mausolées encore debout.

On vivait mieux en ce temps-là, dans ce site merveilleux arrosé par d'abondantes sources. Les inscriptions nous apprennent, en effet, que l'un des défunts, Junius Rogatus, vécut soixante et un ans et que son frère Julius Rogatus ne prit place dans la barque à Caron qu'après quatre-vingt-onze années révolues. Sa femme, Pomponia-Victoria, dépassa, elle aussi, la soixantaine. J'en étais à faire mes réflexions sur la longévité de ces Romains, lorsque mon guide m'appela et me montra du doigt, au loin dans la plaine, un groupe de cavaliers. C'étaient nos fauconniers.

Je lâchai Pomponia, Julius et Junius, et... vite en selle !

Une heure après, j'avais rejoint les fauconniers, que les cris de mon guide et la télégraphie qu'il avait exécutée avec les pans de son burnous avaient fait stopper.

L'endroit où ils nous attendaient était une petite clairière, au milieu de hautes broussailles de tamaris. Deux des hommes avaient mis pied à terre. Les autres, les porteurs des faucons, étaient encore en selle. Les oiseaux chaperonnés étaient perchés, qui sur le troussequin de la selle, qui sur une vieille couverture placée en travers de la croupe du cheval, sur laquelle ils pouvaient laisser choir leurs excréments sans inconvénient. Celui qui en portait quatre en avait deux sur la croupe du cheval, un sur l'épaule et l'autre perché sur le capuchon du burnous, comme un cimier de casque.

Et quelles belles têtes avaient ces gaillards ! — quels yeux surtout !... de vrais yeux de faucons dans des faces humaines... ; du feu, sous leurs profondes arcades sourcilières.

Après les salamalecs d'usage, je demandai tout d'abord :

« Les faucons ont-ils mangé ?

— Pas encore.

— Tant mieux ! Alors vous allez leur faire prendre un ou deux lièvres.

— Nous t'attendions pour çela.

— J'attends à mon tour.

Après une courte inspection des oiseaux, nous sortîmes des hautes broussailles pour gagner une partie découverte. Le maître fauconnier nous mit alors en ligne. Le muletier qui portait mes bagages demanda lui-même à être de la petite fête. De cette façon, nous étions huit cavaliers formant une ligne d'un peu plus de deux cents mètres.

Il était recommandé de marcher devant soi, mais un peu en zigzag.

L'attente ne fut pas longue. La ligne n'était pas avancée de quatre cents mètres qu'un lièvre fut levé sur la gauche. Trois faucons furent aussitôt décoiffés. Peu après, ils fondaient à tour de rôle sur le lièvre. A chaque coup d'aile reçu tantôt de droite, tantôt de gauche, le pauvre animal était bousculé et roulait sur le sol. Lorsqu'il fut hallali, l'un des faucons s'abattit sur lui et, le tenant par la tête avec ses serres d'acier, il lui donna de terribles coups de bec dans les yeux. Le fauconnier survint, caressa l'oiseau et, doucement, lui remit le chaperon. Il en fit autant aux deux autres, qui étaient venus à la rescousse. Puis l'un des chasseurs tira son couteau et saigna le lièvre en lui coupant la gorge : agissant ainsi selon le rite de sa religion.

On prit un second lièvre dans les mêmes conditions, à peu de distance de là. C'était le complément de la curée. Tout le monde mit alors pied à terre dans une petite clairière entre de hautes broussailles.

Deux des hommes se mirent à dépouiller les lièvres de façon à conserver la peau intacte. La chair fut coupée en petites lanières que l'on couvrit de la peau.

Puis, tour à tour, deux faucons furent décoiffés, et aussitôt ils volèrent vers les fauconniers. Ceux-ci, soulevant la peau du lièvre, tiraient de dessous une lanière de chair et l'offraient à un faucon, qui s'en pourléchait. Lorsqu'ils avaient leur compte, on leur remettait le chaperon, et deux autres étaient décoiffés et nourris. L'opération dura, en tout, près d'une heure.

La nuit allait venir, et nous avions encore quatre ou cinq kilomètres à parcourir pour arriver au douar où nous devions recevoir l'hospitalité, au milieu de la plaine, non loin d'un des plus beaux mausolées connus, celui d'une riche Romaine qui avait nom Urbanilla.

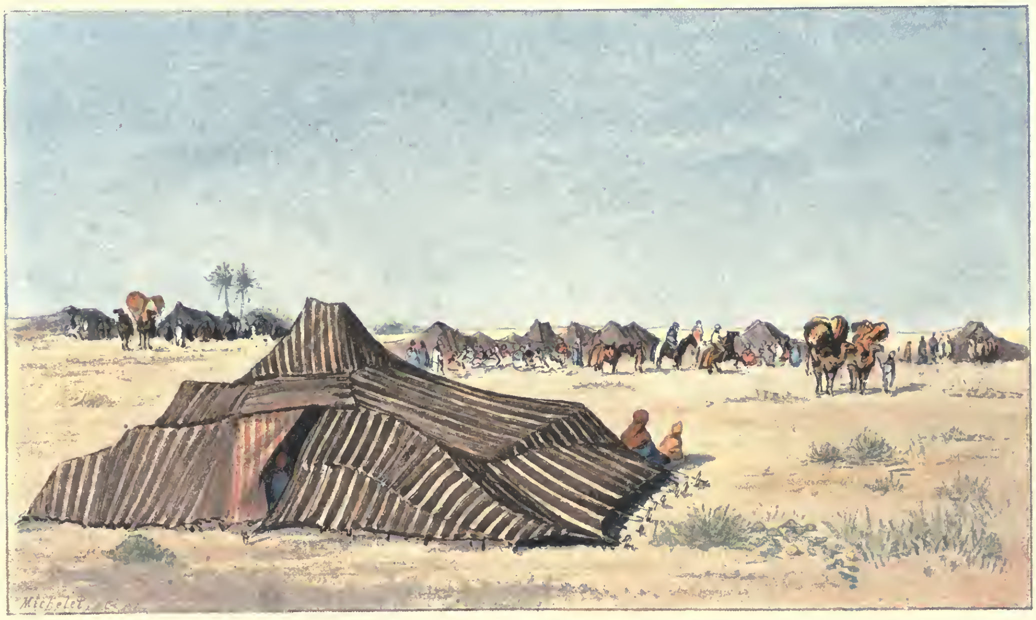
En route, mon cheval fit lever un lièvre. Le chef des fauconniers se dressa sur ses étriers et, après l'avoir suivi des yeux pendant une ou deux minutes, il me montra un point à cinq cents mètres, me disant : — Il est là.

Aussitôt il descendit de cheval et s'avança lentement le fusil à la main. Comme le Brésilien de la chanson, je le suivais à quinze pas. Quoique je fusse resté à cheval, je ne voyais rien. Lui, à pied, il vit le lièvre. Alors, rejetant lentement son burnous sur ses épaules afin d'avoir l'entière liberté dans le mouvement de ses bras, il ajusta longuement et fit feu. C'est à peine si mon cheval eut un tressaillement.

Mon nemrod alla ramasser la victime de cet assassinat, et, triomphalement, il me dit : — *Bono* tiré !

— *Bono!* dis-je, en refoulant le sentiment de pitié que m'inspirait une telle façon de chasse. Me rappelant que la vérité change suivant l'en deçà et l'au delà, je me dis qu'après tout ce qui est « bono » pour ces tireurs-là peut bien ne pas être bono pour nous autres, sans que, pour cela, notre vieille terre cesse de tourner autour du soleil.

Ceux qui s'intéressent à la fauconnerie me sauront gré de leur dire par le menu les modes de capture et de dressage employés par les Arabes, qui jamais n'emploient de faucons béjaunes, sors ou branchiers. Ils emploient exclusivement des oiseaux hagards, c'est-à-dire des faucons adultes, ayant joui de la liberté pleine. Bien des nuances distinguent les procédés des fauconniers arabes de ceux de la classique fauconnerie d'Europe.



HALTE D'UNE CARAVANE DANS LA PLAINE DE SIDI-AÏCH.

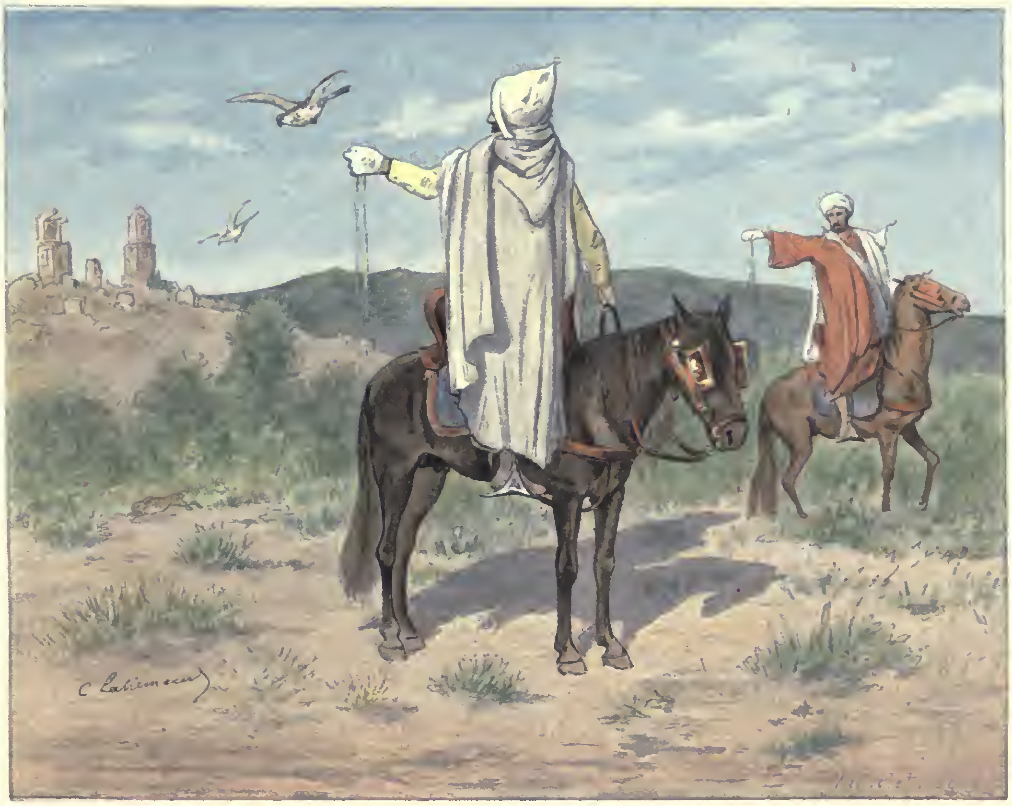
L'Arabe prend le faucon en octobre ou, au plus tard, au commencement de novembre. Pour cela, il emploie un pigeon attaché à une lourde pierre, au moyen d'une ficelle d'un à deux mètres. Le pigeon vivant porte une sorte de harnais, un anneau autour du cou, un autour de la naissance de chaque aile et un autour du croupion. Sur cette armature sont fixés, du côté du dos, de dix-huit à vingt nœuds coulants.

Dès que le faucon aperçoit le fin morceau, il fond sur lui comme un trait pour le saisir d'un coup de serre ou tout au moins pour le rouler ; mais, le plus souvent, il se prend lui-même dans les nœuds coulants.

Alors le fauconnier s'approche, s'en empare, le coiffe du chaperon (*kembil*) et lui met à chaque patte une entrave (*smaïg*), petite courroie très légère terminée par une boule en cuir tressé, permettant de maintenir l'oiseau sur le poing pendant la chasse.

Dès le premier soir il l'installe sur un perchoir, sorte de chevalet très bas dont la barre horizontale est garnie de peau de mouton, pour éviter les blessures aux serres. Ce peu d'élévation du perchoir a sa raison d'être dans les habitudes mêmes des Arabes, qui vivent assis par terre sur des nattes. Placé à cinquante centimètres du sol, le faucon est pour ainsi dire à leur hauteur, à leur portée, sous leurs yeux.

Le premier jour, le fauconnier se contente de disposer le faucon sur le perchoir dans un endroit très fréquenté, de manière à l'habituer à la vue de l'homme et des animaux. J'ai vu ainsi trois faucons exposés à la porte du khalifat de Gafsa, où c'était un va-et-vient continuel de gens de toute sorte. Lorsque la frayeur que peut lui inspirer la vue des hommes semble calmée, le fauconnier commence l'éducation de l'oiseau en le prenant fréquemment sur le poing, en le caressant, en lui passant la main sur la tête, sur le dos, sur les ailes, doucement, dans le sens des plumes. Il l'habitue en même temps au cri d'appel qui est : *you... iiou* (l'*ou* extrêmement prolongé). C'est à ce cri que le faucon obéira désormais. Puis, à tout moment, le fauconnier promène son élève juché sur le poing, sur l'épaule ou même sur la tête.



LE LANCER DES FAUCONS.

Pendant les premiers jours, l'oiseau est triste et refuse toute nourriture. Il ne commence à manger que vers le troisième jour. A ce moment, le fauconnier lui présente, le soir, vers cinq heures, un petit morceau de viande de mouton qu'il lui offre à hauteur du bec, de façon à tenter l'affamé et à lui permettre de saisir la nourriture sans aucun effort.

Lorsque, vers le quatrième jour, le faucon commence à manger avec appétit, l'homme se place à un ou deux pas du perchoir et montre le morceau de viande à l'oiseau, en poussant doucement le cri d'appel : iiiou ! iououou ! Le faucon hésite parfois assez longtemps ; mais, finalement, poussé par la faim, il se décide et s'élance sur la viande tenue entre les doigts de la main gantée du fauconnier. C'est la première leçon d'obéissance. L'opération est recommencée tous les jours, mais en augmentant graduellement la distance. L'oiseau devient vite obéissant, et il arrive facilement à venir chercher sa nourriture, à n'importe quelle distance, sur le poing du fauconnier.

Aussitôt après le repas, le dresseur s'amuse à coiffer, à décoiffer et à recoiffer fréquemment son élève. Il le caresse, le promène et l'empêche absolument de dormir avant que la digestion ne soit complètement faite. Il ne le remet quelquefois sur le perchoir que vers minuit ou une heure du matin.

Vers le vingtième jour, le fauconnier lui donne fréquemment à manger du lièvre, ou, à défaut de lièvre, de la viande de mouton enveloppée dans une peau de lièvre Dans ce cas, il se place en face du perchoir en poussant le cri habituel et en agitant cette peau. Dès qu'il voit que le faucon cherche à s'enlever, il jette la peau à dix ou quinze mètres de là. Aussitôt l'oiseau se précipite dessus. Cette manœuvre étant répétée trois ou quatre fois, le repas lui est donné sur la peau de lièvre même.

Au bout d'un mois le fauconnier monte à cheval et se place à une cinquantaine de mètres, appelant l'oiseau, tout en agitant la peau, le leurre. A ce moment l'oiseau est placé sur le poing d'un aide et attaché à une longue ficelle. On ne lui donne son repas qu'après qu'il a rejoint le fauconnier. Les jours suivants, on augmente la distance, et ensuite le fauconnier prend le trot ou le galop, agitant toujours le leurre et appelant l'oiseau, qui toujours reçoit sa récompense après avoir exécuté la leçon.

Lorsque le faucon est dressé de façon à répondre aux appels de son maître à toute distance et dans toutes les conditions, c'est le moment de couronner son éducation par une leçon unique, la dernière. Le dresseur arabe prend alors un lièvre vivant, auquel il casse une cuisse pour l'empêcher de s'échapper, car il est de la plus grande importance que cette dernière leçon réussisse. Si le faucon faisait un four, ce serait déplorable, et son éducation pourrait être manquée. On se rend alors, au moment du repas, dans un endroit découvert, et on lâche simultanément lièvre et faucon. Le faucon se précipite, bouscule et arrête le gibier. Cette leçon est en quelque sorte la répétition générale de la chasse, et si elle réussit, l'on peut, dès le lendemain, mettre le faucon en chasse.

Les faucons ne font qu'un repas par jour, qui leur est servi vers trois ou quatre heures du soir, suivant que l'on a le désir de commencer la chasse du lendemain à midi ou à deux heures. L'oiseau doit être absolument à jeun au moment du départ.

Les équipages des Arabes sont de trois faucons et ils chassent presque toujours avec deux équipages, pour ne les lancer qu'alternativement. Ils évitent d'emmener des chiens, car leurs faucons les craignent et s'abstiennent de chasser en leur présence, ce qui est certainement une infériorité, si l'on compare ce dressage au dressage classique d'Europe.

Dès qu'un lièvre est levé, les trois faucons sont décoiffés et lancés à la poursuite.

Le fauconnier arabe a soin de suivre ses oiseaux d'aussi près que possible, sans les gêner cependant et sans les effaroucher. C'est avec de réels ménagements qu'il s'en approche, pour les reprendre, lorsqu'ils se sont emparés du lièvre. Il les empêche de manger, parce qu'un faucon rassasié ne chasse plus. Lorsque les faucons ont manqué le lièvre ou l'outarde, et qu'ils sont hors de vue, le fauconnier met pied à terre en agitant une peau de lièvre garnie d'un peu de viande, et en poussant ses cris d'appel. Finalement, il lance la peau de lièvre aussi loin de lui que possible. Les faucons arrivent et se précipitent sur la peau et se mettent à dévorer les morceaux de viande qui y sont attachés. C'est à ce moment que le fauconnier s'avance très doucement pour s'en emparer et les coiffer.

Cette chasse dure de fin novembre à fin février, et même jusqu'à fin mars si l'hiver a été froid. Mais, à ce moment de l'année, l'heure des amours a sonné pour les faucons et la chasse devient impossible, car les oiseaux n'ont plus qu'une pensée, celle de prendre le large. Aussi les Arabes, très pratiques en cela, leur donnent alors la liberté; non cependant sans marquer ceux qui se sont le mieux comportés pendant la campagne de chasse, soit en leur mettant un anneau à l'une des pattes, soit en leur faisant des incisions reconnaissables au bec. L'on cite des chasseurs arabes qui reprennent tous les ans quelques-uns des faucons qu'ils ont employés pendant la saison précédente. Et il en est qui ont repris le même oiseau trois ou quatre ans de suite. Ce qui s'explique par ce fait que l'oiseau, mis en liberté, regagne le rocher natal, où le fauconnier a soin de tendre son piège l'automne suivant.

On prétend que les faucons vivent très longtemps. Ce qui est certain, c'est que le caïd de Gafsa en possédait un qui avait plus de trente ans.

Le douar dans lequel je devais passer la nuit était installé à quelques centaines de mètres au sud d'un mausolée considérable, dont j'admirai en passant le superbe appareil et les arêtes pures. Ce fut un certain Lucius, riche Romain, qui fit élever ce monument à la mémoire de son épouse Urbanilla. Les indigènes l'appellent *Henchir-Semat-el-Hamra,* ou *Semat* tout court. La nuit était venue lorsque je mis pied à terre. Un grand feu pétillait devant la tente mise à ma disposition et à celle de mes gens.

Je fus reçu par un vieillard qui me souhaita la bienvenue. J'avais à peine terminé mon installation lorsque le couscous fut apporté par une jeune femme d'un très beau type. Je demandai à Ali, le fils du vieillard, si c'était sa sœur.

— Non, c'est une des femmes de mon père, qui en a deux, ma mère et celle-là.

Le couvre-plat fut enlevé et j'attaquai le couscous avec vigueur. Je le trouvai bon, sauf quelques grains de sable qui grinçaient de temps à autre sous mes dents. Mais il ne faut pas faire le difficile et admettre que le sable est la marque de fabrique de la plupart des aliments que l'on consomme dans les contrées désertiques. Que les délicats qui peuvent s'effrayer d'un poil de chèvre trouvé dans le lait, ou d'un grain de sable égaré dans la semoule du couscous, suppriment de leur programme les voyages dans les pays des nomades. A la lueur vacillante du feu qui flambe devant la tente, toutes ces petites imperfections du service vous échappent. Après le couscous, j'entamai une boîte de thon, dont la « suite » fut un régal pour mes hôtes. Les derniers arrangements, je me roulai dans ma couverture, défiant les aboiements des chiens, auxquels je commençais à m'habituer. Je m'endormis profondément et la nuit fut excellente.

Dès la pointe du jour j'allumai ma lampe à alcool et je confectionnai mon chocolat... au lait, cette fois. Le pot au lait n'avait pas été renversé à tout coup par un laisser courre de chacal !

Devant repasser par la grande plaine qui sépare Sidi-Aïch de Gafsa, j'en profiterai pour raconter ce que je sais des mœurs et coutumes des nomades tunisiens. Je crois même que cela ne sera pas le chapitre le moins curieux de ce livre.

Comme je tenais à arriver de bonne heure à Gafsa, l'étape n'étant que d'une trentaine de kilomètres, je fis seller les bêtes au plus vite et nous partîmes en disant au revoir aux braves gens qui m'avaient reçu et qui me firent bien promettre de leur donner la préférence au retour.

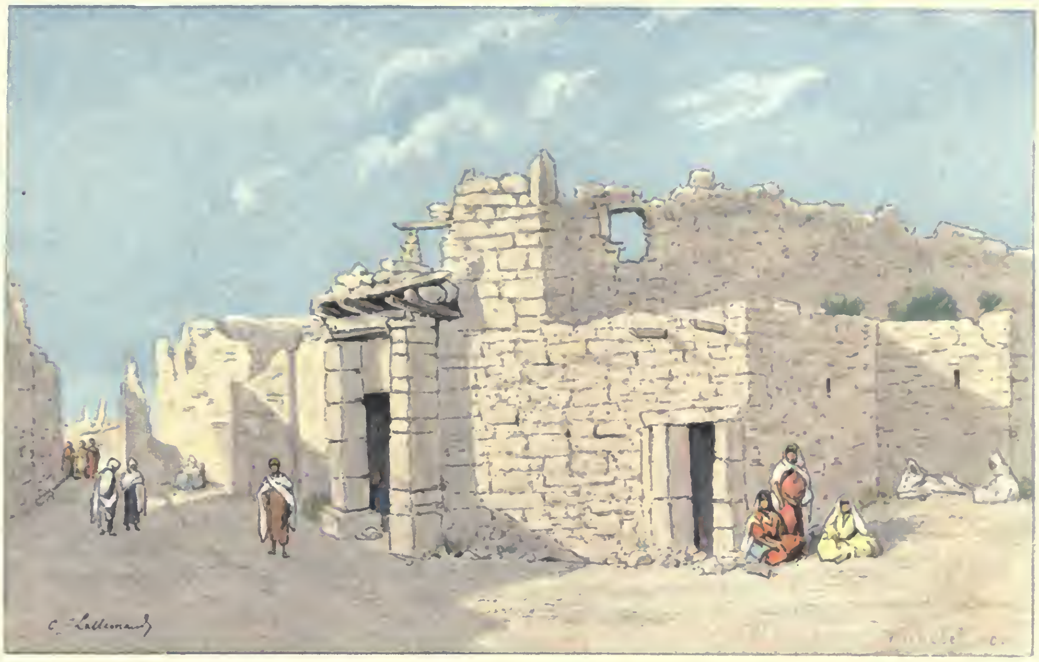
Je traversai plusieurs douars épars au milieu de la broussaille, non sans avoir eu quelques démêlés avec les chiens qui les gardent. Cavalier médiocre, j'avais à redouter quelque incartade de mon cheval, harcelé par ces trop zélés gardiens. A pied, la défense est facile : il suffit de faire semblant de ramasser une pierre pour faire fuir les plus chauds d'entre les poursuivants. Mais allez donc faire ce simulacre, à cheval étant ? Mon guide chargeait les chiens et me couvrait avec beaucoup d'habileté.

Bientôt les broussailles se firent rares dans la plaine, et le sable devint abondant. C'était le désert. Les chevaux enfonçaient dans le sable jusqu'au-dessus du boulet.

Je vis fuir deux gazelles et je fis lever des outardes. Des bandes de pluviers couraient devant mon cheval sans daigner prendre le vol. Je rencontrai à mi-chemin le lieutenant des renseignements de Feriana, avec son spahi. Cet officier faisait, d'une traite, la course de Gafsa à Feriana.

Comme Salluste a bien dit, dans la *Guerre de Jugurtha* : « Au milieu de vastes déserts s'élève une riche et grande cité nommée Capsa, dont on attribue la fondation à Hercule le Libyen. Sauf les alentours de la place, ce n'est partout qu'un terrain nu, inculte, sans eau, infesté de serpents que le manque de nourriture irrite et dont la férocité naturelle s'accroît dans les ardeurs de la soif. La conquête de cette place excitait au plus haut point l'ambition de Marius. » Sauf la férocité des serpents, dont on ne s'aperçoit guère, c'est bien cela. Que l'on arrive de Gabès, de Sbéïtla, de Feriana ou de Tozeur, il faut traverser pour le moins vingt kilomètres de sables.

Lorsqu'on se rend compte de la valeur stratégique de Gafsa, on s'explique la convoitise d'un général de la trempe de Marius. Cette place garde un col placé entre deux chaînes de montagnes, venant l'une de l'est, l'autre de l'ouest, et qui fait communiquer les hauts plateaux, pays des grains, avec les oasis du *Djerid*, pays des dattes. Toutes les caravanes passant par là suivent la grande rivière qui naît près de Tebessa et qui se jette, après un cours de plus de deux cents kilomètres, dans le chott Rharsa, après avoir changé de nom cinq ou six fois. Elle se nomme ici *Oued Sidi-Aïch;* au delà de Gafsa, elle sera l'*Oued Melah* et l'*Oued Tarfaouï*. C'est l'usage algérien. De plus, Gafsa commande la grande vallée sur laquelle débouchent les routes qui traversent les chotts et la route qui vient du *Çouf* algérien.



GAFSA. — MAISONS ÉCROULÉES A LA SUITE DES PLUIES.

X

GAFSA

Marius s'empara de Capsa, il y a de cela juste mil neuf cent quatre-vingt-dix-huit ans; et, avec l'aménité des conquérants de ces temps-là, il emmena en captivité tous ceux des habitants que ses soldats n'avaient pas passés au fil de l'épée.

Moins de deux siècles après ce massacre, Pline nous apprend que la ville s'était relevée et que les Capsitani étaient une nation libre. Un des évêques de Capsa fut martyrisé pendant la persécution des Vandales, au ve siècle. C'est aujourd'hui une ville de quatre mille à cinq mille âmes, qui vit de la belle oasis à côté de laquelle elle est située.

Lorsque l'on arrive au sommet du col, on voit Gafsa et son oasis à ses pieds. L'air est si transparent que l'on croit y être, mais il y a encore plusieurs kilomètres à descendre avant d'arriver. On a alors devant soi les établissements militaires : entre les bâtiments on aperçoit les chevaux des spahis rangés au piquet.

Enfin j'y arrivai, un peu las après cette traversée désertique. Je passai devant la Kasbah, qui est le principal édifice de Gafsa, et j'appris que la maison du commandement supérieur était à l'autre bout de la ville, tout contre l'oasis.

J'y reçus un accueil amical. Le commandant Lefebvre, commandant supérieur, me donna l'hospitalité dans sa maison arabe. Je trouvai auprès de lui un de mes compatriotes d'Alsace, le lieutenant de dragons Keck, officier de renseignements, très au courant des choses arabes, auquel je dois d'excellentes communications. Oh! les bonnes heures passées avec le commandant et avec les officiers qui l'entouraient! J'ai rarement éprouvé aussi vivement le bienfait de l'hospitalité. Je me sentais en France... si loin!

Et M. l'interprète Acclouche, un indigène connaissant le français comme vous et moi, d'une originalité d'esprit à dérider l'hypocondrie en personne!

Le commandant Lefebvre venait de faire sa tournée dans l'immense territoire militaire confié à sa vigilance, et qui se trouve placé entre le contrôle civil de Tozeur et les autres contrôles civils de la Régence. Aussi ai-je fait profit des observations intéressantes qu'il a faites durant la longue inspection de ses nombreux caïdats.

Il y avait, à la maison du commandant, deux superbes vautours, des gazelles et des perdrix. Mais le clou de la ménagerie était le coq *rhinocéphale* du lieutenant Keck. Un coq se promenant majestueusement avec un superbe ergot planté au milieu du crâne: licorne des gallinacés. Cette greffe d'ergot, imitée de l'opération du fameux « rat à trompe », faisait l'étonnement et l'admiration des indigènes. Et le coq n'était pas plus fier pour ça.

Lors de mon séjour à Gafsa, les bureaux du commandement étaient installés dans la maison voisine de celle du commandant.

C'est dans cette maison que se trouvait aussi la popote du commandant supérieur et des officiers de son état-major.

Comme dans toutes les maisons arabes, la cour était précédée d'une sorte de parvis ou salle d'attente. Je voyais là deux loqueteux qui se chauffaient à un pauvre petit feu et qui se levaient par déférence chaque fois qu'un officier passait.

— Qu'est-ce que ces hommes? demandai-je au lieutenant Keck.

— Ce sont des prisonniers.

— Mais ils sont libres!

— Parfaitement. Sur parole; et les pauvres diables ne se sauveront pas.

— Je ne saisis pas?

— C'est bien simple. Arrêtés, leur dossier a été envoyé au tribunal criminel musulman de Tunis, il y a de cela des mois. Comme un séjour trop prolongé dans la prison arabe, qui n'est pas saine, pouvait altérer leur santé, je leur proposai d'habiter là où ils sont, à condition de ne pas se sauver. Ils jurèrent, et ils resteront ici jusqu'à leur transfert à Tunis. En attendant, ils attrapent de ci et de là quelques bribes de nourriture et quelques caroubes, et les voilà relativement heureux.

— De quels crimes sont-ils coupables?

— Leur caïd le sait..., peut-être de pas grand'chose.

— Et lorsqu'ils iront à Tunis, ils seront enchaînés l'un à l'autre?

— Naturellement.

Mais peut-il en être autrement? Les contrôles et les commandements militaires ne peuvent disposer que de très peu de spahis à burnous bleu, leurs gendarmes en somme, pour conduire les convois de prisonniers à travers des contrées inhabitées, dans lesquelles l'évasion serait trop facile sans les entraves matérielles dont les indigènes chargent leurs prisonniers. Autrement il faudrait, ou des chemins praticables aux voitures cellulaires, ou des escortes nombreuses et de coûteux déplacements. En attendant qu'il y ait des routes et des chemins de fer partout, il faut bien s'en tenir, en les adoucissant autant que possible, aux procédés auxquels les indigènes sont habitués. L'aquarelle de la page 188 représente une chaîne de prisonniers.

Sauf les maisons des gens aisés, dans l'intérieur desquelles on trouve une multitude de matériaux portant des sculptures et des inscriptions romaines, les habitations des gens de Gafsa sont construites en briques non cuites, séchées au soleil, qu'on appelle *tob.* Lorsqu'arrive un hiver pluvieux comme celui de 1890-1891, ces maisons fondent sous les averses comme de simples morceaux de sucre, et il n'en reste que les ossatures en pierre. L'aquarelle placée en tête de ce chapitre donne un exemple d'écroulement de ce genre, par suite de la dilution des murailles.

Le tour de Gafsa par le sud-est est très intéressant. Ce sont d'abord, si l'on est à l'époque de la maturité des dattes, des tribus entières du sud qui campent sur les espèces de glacis qui règnent de ce côté entre la ville et l'oasis, que l'on voit dans un fond.

Ce parcours extérieur, très pittoresque, conduit d'abord à un marabout, puis dans une rue en partie écroulée sous l'action des pluies et dans la rue des Marchands, dont les boutiques ne sont pas richement pourvues. Pour avoir de belles couvertures de Gafsa, il faut les faire acheter ou même commander chez les indigènes. Ce n'est pas chez les marchands qu'on les trouve.

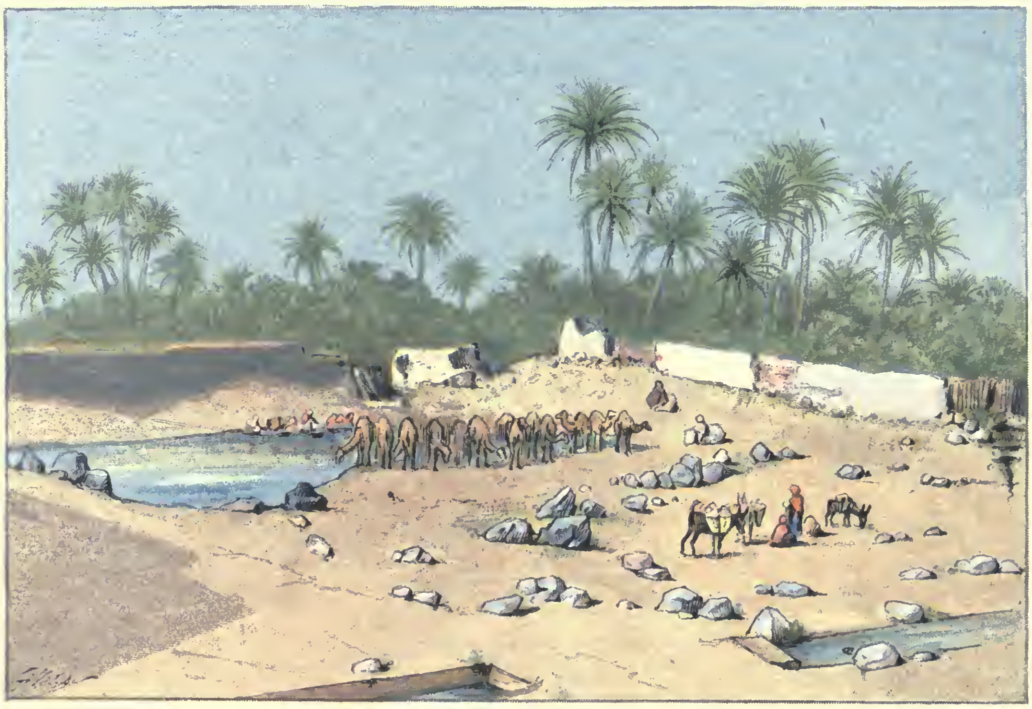
Au carrefour de la rue des Marchands, j'ai vu pour la première fois un étal en plein vent, sur lequel un boucher débitait de la viande de chameau. Les bons morceaux étaient placés sur l'étal ; les interminables abatis de feu le ruminant gisaient à côté, par terre.

En terminant le tour extérieur, on aboutit au quartier israélite, un cloaque : trente centimètres de boue noire, liquide et fétide dans les ruelles. Le reste de la ville est aujourd'hui à peu près présentable. Ce coin-là est à assainir.

En sortant du quartier juif on arrive sur une sorte d'esplanade. Les établissements militaires sont en face, à commencer par le Cercle militaire, installé dans un bâtiment convenable, au milieu d'un très beau jardin. A l'est de cette esplanade s'élève la Kasbah, curieux spécimen de forteresse sarrasine. Construite en 1435 par Abou-Abd-Allah-Mohammed le Hafside, elle a été plus tard restaurée par les Turcs. J'ai reproduit la façade sud qui regarde la ville, et qui est de beaucoup plus intéressante que la façade principale, absolument décaractérisée par de récentes restaurations.

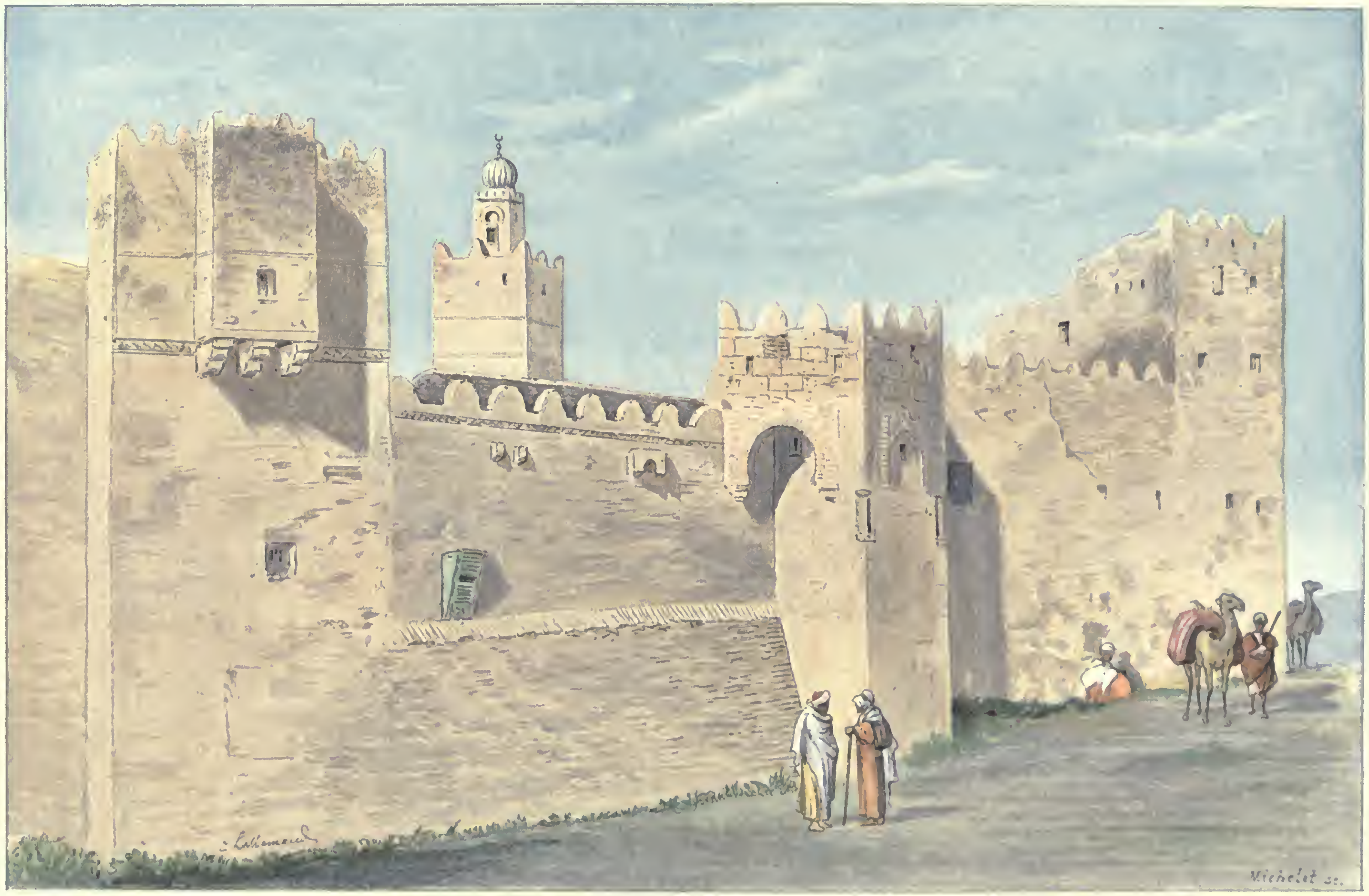
Cette forteresse contient de nombreux bâtiments, une prison célèbre dans le pays et deux mosquées. La plus grande, *Djamâ-Kébir,* est formée de dix-neuf nefs parallèles de cinq arcades et d'un cloître de dix-neuf arcades. Les colonnes et les chapiteaux sont d'origine antique. C'est dans la kasbah que l'on avait installé les services militaires dans les premiers temps de l'occupation. Aujourd'hui le commandant supérieur et les bureaux de renseignements sont établis en ville; les postes et télégraphes ont leur maison à eux; les troupes sont casernées dans des baraquements bien construits, et l'hôpital est également au dehors, au nord-est du camp.

Une source intarissable sourd au milieu de la kasbah, à la température de 32 degrés; elle est recueillie dans un bassin antique. Une partie de l'eau de cette source alimente des piscines voûtées situées sous les murs mêmes de la forteresse. Ce sont les bains des juifs. Une autre branche tombe dans une sorte de bas-fond dans lequel elle forme un petit étang, d'où elle s'en va arroser l'oasis.



GAFSA. — L'ÉTANG DERRIÈRE LA KASBAH.

J'ai couru un vrai danger en faisant l'esquisse de l'aquarelle qui représente cet étang, avec sa bordure de palmiers. J'étais tranquillement assis sur une grosse pierre d'appareil antique, à l'angle du mur de la kasbah, lorsque j'entendis tout à coup un bruit formidable sur ma droite, quelque chose comme un ouragan déchaîné. A peine ai-je eu le temps de me retourner, que je vis passer à deux pas de moi des chameaux lancés à fond de train, dix, vingt, cinquante, cent, se ruant vers l'eau de l'étang. Si j'avais été un peu plus à droite, j'étais bousculé, piétiné sans merci. J'appris que ces malheureuses bêtes, privées d'eau dans les pacages où se trouvent les troupeaux, sont conduites tous les cinq ou six jours à l'eau la plus rapprochée : quelquefois à vingt ou trente kilomètres. C'est alors, à l'approche de cette eau, une course folle, une charge vertigineuse, un brouhaha indescriptible ! Et il ne fait pas bon se trouver à l'endroit


Lallemand
Michelet sc.

GAFSA. — FAÇADE SUD DE LA KASBAH.

que j'avais choisi, où l'avalanche chamélique était resserrée dans un chemin étroit. Je l'ignorais, et m'estimai heureux de n'en avoir ressenti que le vent.

Les débris romains sont presque invisibles à Gafsa. L'archéologue doit les chercher dans les maisons ou d'un à deux mètres sous terre, où elles sont abondantes. Les fouilles y sont fructueuses. Il n'y a guère de traces apparentes, autres qu'une arcade romaine en face de la kasbah et les piscines du Dar-el-Bey. Le Dar-el-Bey, où se trouvent les magasins de l'intendance, est construit avec des matériaux anciens; il remplace les thermes antiques, que les Arabes appellent *Thermyle-el-Bey*. Les bâtiments des thermes ont disparu, mais les piscines ont été reconstruites avec de gros matériaux romains. L'une de ces piscines, la plus grande, sert de bain aux Européens. De l'autre côté de la rue est celle qui est réservée aux indigènes, et qui n'a rien de curieux. Au fond d'un bassin d'environ dix mètres de côté, le sable toujours en mouvement décèle l'arrivée de nombreuses sources vauclusiennes dont l'eau est cristalline. D'innombrables poissons de la famille des perches se voient au fond, à près de deux mètres, et ils s'y multiplient malgré une température de vingt-huit degrés. Nos troupiers en font de fréquentes fritures, les pêchant avec des épingles recourbées, amorcées avec de petits morceaux de viande. La présence et l'abondance de cette seule espèce de poisson sont une des particularités des sources sahariennes.

L'oasis de Gafsa est très belle et très intéressante. Mais, comme à Gabès, les dattes ne sont pas de qualité supérieure. Il n'y fait pas encore assez chaud! On y cultive beaucoup d'oliviers et d'arbres fruitiers. Les palmiers sont très beaux, et leurs fruits, s'ils sont d'insuffisante qualité pour l'exportation, n'en sont pas moins une très précieuse ressource pour la population indigène et pour les nomades qui viennent camper autour de l'oasis à l'époque de leur maturité.

Le lieutenant Keck a eu l'obligeance de me commander un bon cheval et un mulet de bât pour le voyage de Tozeur. Il a poussé l'amabilité jusqu'à le faire concorder avec une petite caravane. Le brigadier de gendarmerie allait occuper le siège du ministère public à la justice de paix de Tozeur, à quatre-vingt-sept kilomètres vers le sud. On n'a pas idée d'un déplacement pareil pour un si mince office; mais je crois que l'on a depuis lors remédié à ce vice d'organisation. Toujours est-il que le brigadier avait avec lui un gendarme et un soldat du train conduisant deux mules. Un officier d'administration, qui ne connaissait pas le Djérid, s'était joint à la caravane. Nous étions donc en nombre. Non qu'il y eût le moindre péril, mais il est toujours plus amusant de voyager en troupe.

Je n'ai eu qu'à me louer de mes compagnons de route. Le brigadier, un grand garçon, plein de santé et de jovialité, cavalier admirable, n'a eu que des prévenances pour moi. Quant au tringlot, il n'a cessé de faire mon admiration : infatigable et débrouillard en diable, il a fait les quatre-vingt-sept kilomètres à pied, « pour ne pas fatiguer ses mules ». Je me suis toujours révolté contre le décri qui pèse sur l'arme du train. C'est absurde tout simplement, car la bonne tenue d'une armée dépend du bon fonctionnement de ce précieux rouage. En Afrique, ces braves tringlots sont toujours sur les quatre chemins ; les services que l'on exige d'eux sont incessants et pénibles.

Aussi trouve-t-on dans ce corps les hommes les plus débrouillards de l'armée. L'excellent troupier chargé des bagages de la petite caravane s'est multiplié pour être utile à tout le monde.

La route est longue dans l'immense vallée ; sauf une halte d'une demi-heure pour déjeuner sur le pouce au bord de l'*oued Melah* (oued salé), nous sommes restés en selle depuis sept heures et demie du matin jusqu'à la nuit.

Dans cette vallée désertique, sans eau douce et sans abri, on rencontre de nombreuses caravanes de dattes qui remontent vers le nord. Pendant vingt-cinq kilomètres on suit la ligne des poteaux télégraphiques, en grande partie sur la rive gauche de l'oued. A cette distance l'oued va se heurter à un coteau sur lequel se trouve une construction en pierre délabrée, qu'on décore du nom de *Bordj-Gourbata*.

Nous avons passé outre.

De là, deux chemins à suivre, l'un à droite vers *Bordj-Gouïfla,* en partie sur la rive droite de l'oued, l'autre vers *Bir-Tarfaouï,* sur la rive gauche. On a abandonné le premier, à cause de la fièvre qui se respire à Gouïfla, voisin d'un marais à peine desséché, dont certains passages sont même très dangereux à cause des enlisements. Mes compagnons ont donc choisi la direction de Tarfaouï.

En descendant de la berge au-dessus de laquelle est situé le Bordj-Gourbata, on traverse l'oued, d'abord dans de longues flaques d'eau, puis dans des massifs de roseaux, de tamaris et de lauriers-roses habités par des sangliers. Après avoir repassé sur la rive gauche de l'oued, on voit de très loin *Bir-Tarfaouï,* un édicule récemment construit sur le mamelon voisin du puits.

Le couchant se colorait de feu lorsque nous y parvînmes. J'assistai alors à un spectacle inattendu. Le brigadier et son gendarme nous avaient précédés et leurs chevaux étaient au piquet, lorsque celui du brigadier se détacha. Étalon noir, à crinière flottante, à queue traînante, il se livrait à toutes les extravagances de cheval échappé, sur la crête du mamelon. Sa silhouette noire, irradiée de pourpre, se dessinait sur un ciel rouge, de feu. Le cheval de l'Apocalypse! Les hommes à sa poursuite complétaient le tableau. Quand j'arrivai, la scène était finie, heureusement; car le cheval furieux commençait à devenir inquiétant, renversant tout, s'attaquant à tout.

Pour le punir, le brigadier l'attacha à la margelle du puits.

— Attends, lui disait-il, je vas te faire « lire le journal » : expression pittoresque qui veut dire que l'on attache le cheval très court, pour lui maintenir la tête basse, dans l'attitude d'un lecteur penché sur son journal.

Nous avons, après un dîner très gai, passé une excellente nuit, couchés tous cinq sous la tente-marabout du brigadier.

La matinée fut glaciale; la toile de la tente était littéralement durcie par la gelée. La terre était blanche.

Dès l'aurore, le café pris, nous nous remîmes en route. Le ciel était admirable, tout rosé au levant. Roses les montagnes à l'ouest, colorées par le soleil levant. Quel spectacle, quelle grandeur, quelle finesse dans le coloris! Au milieu de la plaine, entre Bir-Tarfaouï que nous quittions et Gouïfla qui est de l'autre côté de la vallée, on voyait le remue-ménage des caravanes qui se reformaient pour se mettre en marche. Des prières, des psalmodies, des chants à l'unisson s'élevaient des groupes et arrivaient jusqu'à nous à travers l'atmosphère fraîche et limpide du matin.

C'est toute une affaire que la mise en route d'une caravane, après la nuit passée. Pendant la nuit, les chameaux, en partie déchargés, sont couchés en cercle; les chameliers sont installés au milieu de ce fortin vivant. Le matin, il faut seller et arrimer toutes ces bêtes. Les premiers prêts se mettent en ligne et, finalement, tout se met en marche. Marche dodelinante, lente, incessante des chameaux broutant en marchant la touffe d'alfa, la branche de tamaris ou la tige de chardon, sans s'arrêter, en faisant mille zigzags. Deux fois par jour, leur repas se fait par un ralentissement de la marche aux endroits pourvus d'herbes ou d'arbrisseaux. Les bourriquots, compagnons obligés des chameaux dans les caravanes, font comme leurs grands camarades, ils broutent tout en marchant. Et, voyez ce que c'est que l'exemple, j'ai eu plusieurs chevaux ou mulets qui faisaient de même, ne pouvant résister à la tentation en passant à côté d'une belle touffe de graminée.

En croisant les caravanes de dattes, j'ai vu des chameaux portant des chamelons nouveau-nés que des chamelles avaient mis bas, chemin faisant. Le nouveau-né est arrimé sur le dos d'un des chameaux, soigneusement enveloppé dans des couvertures, la tête et les pattes dehors. C'est curieux comme la tête des tout petits chamelons ressemble à celle de l'autruche.

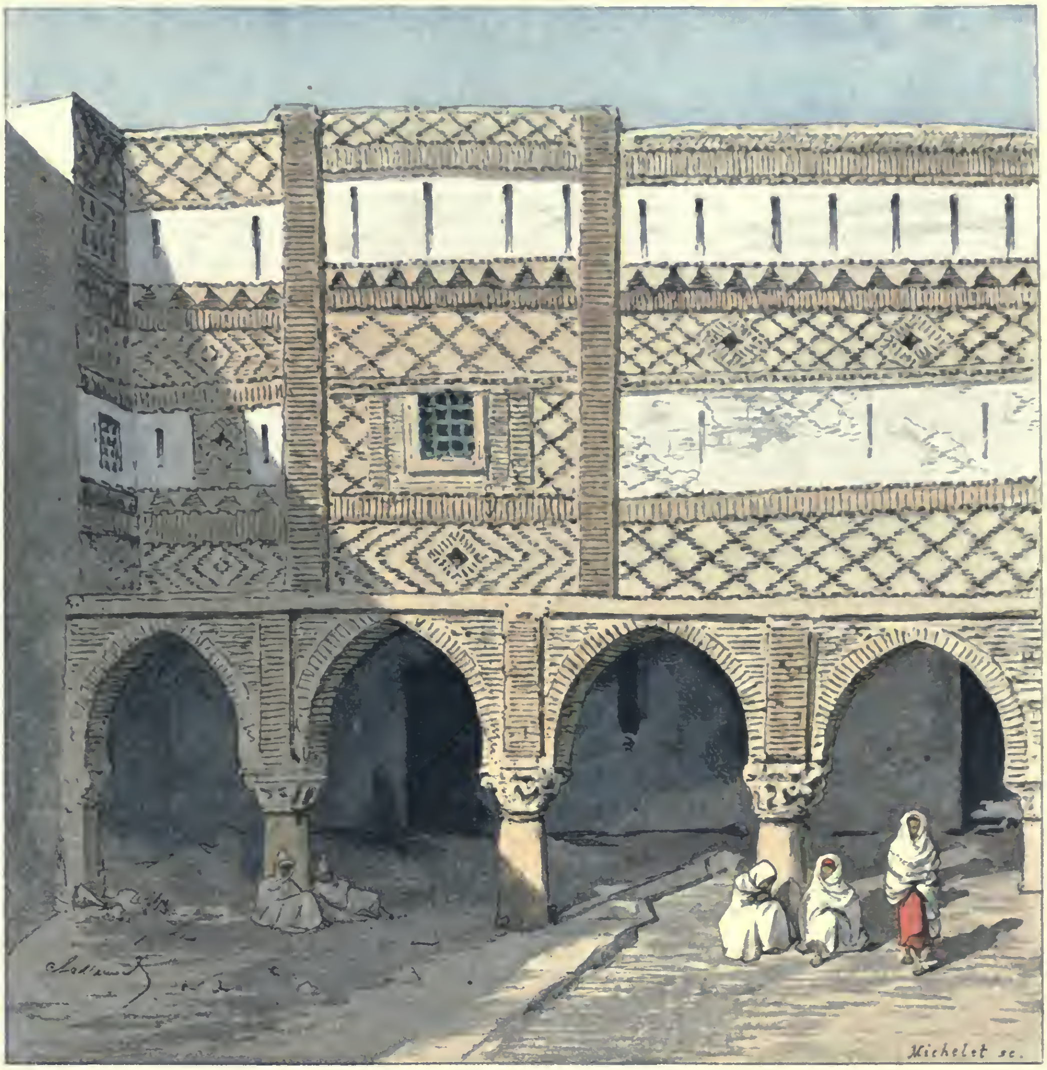
La mère chamelle marche gravement à côté du camarade qui porte sa progéniture. A la halte, le jeune ruminant est descendu de son estrade mouvante et sa mère le nourrit. Puis il est remis en place. Ce manège dure jusqu'au jour où, assez solide sur ses pieds, il peut trottiner avec la compagnie.

De loin, j'aperçus une grande ligne noire, puis, à l'extrême horizon, une ligne blanche étincelante. La ligne noire, encore confuse, était l'oasis d'*El-Hamma,* la ligne blanche marquait les chotts. Peu à peu les formes de l'oasis s'accentuèrent, et l'on distingua bientôt les cimes des palmiers. La piste aborde l'oasis du côté d'une de ses sources, la principale, dans un bas-fond bordé par une haute falaise. L'arrivée est tout à fait pittoresque.

Nous avons fait halte près de cette source. Les cavaliers passent le ruisseau à gué, quelques troncs de palmiers servent de pont aux piétons. Comme nous avions deux heures d'arrêt, j'en profitai pour visiter les sources, légèrement sulfureuses, auprès desquelles se trouvent de nombreuses huttes en troncs de palmiers : ce sont les établissements de bains des habitants de l'oasis.

L'oasis d'El-Hamma est une oasis très belle, de moyenne importance. Ses habitations forment quatre groupes ou villages, *El-Erg, Msaïba, Mohgreb* et *Nemlet.* Près de la source où nous avons fait halte, j'ai trouvé dans le sable de la dune des cailloux de stras dignes d'une monture.

D'El-Hamma à Tozeur, il y a encore de neuf à dix kilomètres. Nous arrivâmes vers quatre heures en vue de la capitale du Djérid.


Michelet sc.

MAISON A TOZEUR.

XI

TOZEUR

Tozeur m'est apparu après le dernier vallonnement, d'aspect sombre comme toutes les villes et les ksours du sud construits en briques non cuites. De grands dessins géométriques tracés sur le sable semblent lui faire une enceinte : ce sont les défenses que nos forestiers français ont établies contre l'envahissement des sables mouvants.

De grands triangles, des carrés ou des polygones irréguliers sont entourés de cloisons en palmes et protégés contre la dent des troupeaux. Aussitôt la végétation, aidée par les forestiers, envahit ces surfaces, s'y développe et s'interpose entre l'oasis et les sables mouvants. C'est là une protection semblable à celle que Brémontier imagina pour fixer les dunes dont la marche régulière menaçait d'atteindre Bordeaux.

En entrant dans la ville et en appuyant un peu sur la droite, je passai auprès d'un minaret à quatre clochetons, puis sur une place sur laquelle des caravanes de dattes se préparaient pour le départ du lendemain. Au bout d'une rue assez large, j'arrivai sur la grande place du Dar-el-Bey. Là, M. Henry, contrôleur civil et vice-consul de France, et M. du Paty de Clam, contrôleur adjoint, me firent le plus cordial accueil.

Je fus reçu dans la maison qui servait de résidence à M. Henry avant la construction du contrôle civil et vice-consulat nouveau. Elle est à l'angle de la place, à gauche de l'arrivant, à côté de la maison des postes et télégraphes. Devant le porche, le bach-chaouch, chef des spahis de l'oudjak, me fit un salut de bienvenue. J'entrai dans une première cour, où des spahis se chauffaient autour d'un grand feu. Ils se levèrent respectueusement sur le passage de M. Henry. Un couloir anguleux aux murs duquel étaient appendues les armes des spahis conduisait à la cour principale, entourée d'une galerie, sorte de cloître sous lequel s'ouvrent les portes des appartements. Le salon de M. Henry, son logement, la salle à manger, l'appartement de M. du Paty et la chambre qui m'était destinée donnaient sur cette galerie. Des arbustes pittoresquement disposés égayaient le milieu de la cour.

Aussitôt mon installation faite, et la nuit étant venue, ce fut l'heure de se mettre à table. Nouvelle surprise gastronomique : un civet de lièvre qu'aurait pu signer un Vatel parisien.

— L'auteur ? demandais-je à M. Henry.

— Le voici, me dit-il en désignant le jeune Arabe qui nous servait. C'est l'élève de M^me^ Henry.

— Je regrette que M^me^ Henry soit en France, je lui ferais compliment sur son élève.

— Oui, certes, mais il est en train de faire du chagrin à son professeur.

— Et comment cela ?

— Figurez-vous qu'il se dispose à prendre, c'est-à-dire à acheter une seconde femme. Et M^me^ Henry trouvera cela très mal.

A ce propos, je dois dire en passant que les mœurs des habitants des oasis sont loin d'être irréprochables et qu'elles ne le cèdent guère à celles qui attirèrent, dit-on, le feu du ciel sur les villes de la mer Morte.

Le prix de la femme achetée varie selon les quantités d'étoffe qu'elle peut tisser en un jour. Si bien que le mariage est à peu près une opération industrielle dans le pays des oasis.

Le divorce y est d'une facilité et d'une fréquence incroyables. Le mari se présente chez le cadi et déclare qu'il veut divorcer, et le divorce est accompli, sauf le règlement de la question de restitution du prix payé, s'il y a lieu.

Les habitants des oasis n'appartiennent pas à des races bien distinctes. Ils sont plutôt un mélange de races diverses, venues de toutes les directions, attirées par ces admirables jardins, îles de verdure au milieu des mers de sable.

Notre maître cuisinier était un jeune homme que la maîtresse de la maison avait pour ainsi dire élevé. Il parlait très bien le français et faisait un service convenable. Propriétaire de palmiers, il aurait pu comme les autres faire travailler des kramès et se contenter de lézarder, au soleil en hiver et à l'ombre en été. Mais il avait, comme tous les indigènes, et comme beaucoup d'Européens, la passion du pouvoir. Or la bribe de pouvoir qui l'a séduit, parce qu'elle le plaçait au-dessus des autres, c'était le titre de *chaouch,* d'appariteur ou d'huissier du contrôleur.

Il n'est pas rare de voir des gens de très bonne condition briguer de modestes fonctions, demander à être chaouch ou spahi de l'oudjak, avec cet atome de supériorité, auquel ils ont bien vite donné une si grande importance, qu'ils deviennent de vrais personnages auprès des nomades chez lesquels ils requièrent la *diffa et l'alfa,* c'est-à-dire leur nourriture et celle de leur cheval.

Dès cette première soirée je fus, par l'intéressante conversation de M. Henry et de son adjoint, M. le comte du Paty, initié à bien des mystères de la belle oasis que je n'avais fait qu'entrevoir au crépuscule.

Une pluie torrentielle tombait au dehors pendant que nous dînions. Au dehors n'est pas exact, car elle tombait aussi dans les chambres... et à ce point, qu'il a fallu y placer des vaisselles sous les gouttières qui se manifestaient en bien des endroits. C'est ce qui explique la nécessité dans laquelle on s'est trouvé de construire pour notre contrôleur et vice-consul de Tozeur une habitation plus convenable. Toujours est-il que je m'endormis au bruit d'une cascadelle qui, tombant à un mètre du pied de mon lit, avait, le matin venu, rempli un cuveau d'un demi-hectolitre.

Dès l'aurore je fus sur pied. Je fus charmé en prenant mon chocolat. J'étais à peine assis devant mon bol, que deux charmants petits oiseaux entrèrent par la porte et vinrent, l'un à mes pieds, l'autre sur la table même, sautiller et picorer en poussant de petits cris très doux. C'étaient des *bou-habibi* ou *habibi* (l'ami) tout simplement, les oiseaux familiers de toutes les maisons de l'oasis. Ils passent une partie de leur vie dans l'intérieur même des habitations. M. Henry m'a dit qu'ils ne manquaient aucun repas et qu'ils venaient parfois jusqu'à son assiette.

Le bou-habibi ressemble à notre linot, mais sa robe, cendrée sur le dos, est d'un brun havane chaud sur les ailes. C'est l'oiseau des oasis. Je l'avais déjà entrevu à El-Kantara et à Biskra. Mais, à Tozeur, j'ai eu le loisir d'observer ses habitudes familières. Les indigènes le respectent et l'aiment. Ils disent que ces gentils oiseaux sont les âmes des parents morts qui ne peuvent se passer de la société des vivants et qui, sous cette forme charmante, viennent encore cohabiter avec eux.

J'étais au centre du contrôle du Djérid.

Le pays des palmes, *Belad-el-Djérid,* est la région des oasis, le pays des dattes par excellence. Il se compose des caïdats suivants :

A Tozeur, ceux de *Zebda* et des *Ouled-el-Hadef,* caïdats ennemis qui se partageaient naguère la ville et qui échangeaient souvent des coups de fusil. L'administration française a mis bon ordre à ces procédés de frères ennemis, et Tozeur est aujourd'hui absolument pacifique. Les deux caïdats de Tozeur comprennent plus de 8,000 habitants.

Nefta est également partagé en deux caïdats séparés par la rivière : celui des *Beldia* et celui des *Chorfa,* qui comptent 9,000 habitants.

Le contrôle de Tozeur comprend, en outre, les caïdats d'*El-Hamma,* 900 habitants, et d'*El-Oudiane,* 4,850 habitants.

Aux limites extrêmes du Djérid, le contrôle de Tozeur s'étend sur les caïdats de *Tamerza,* 900 habitants, et sur celui de *Gafsa,* 4,840 habitants.

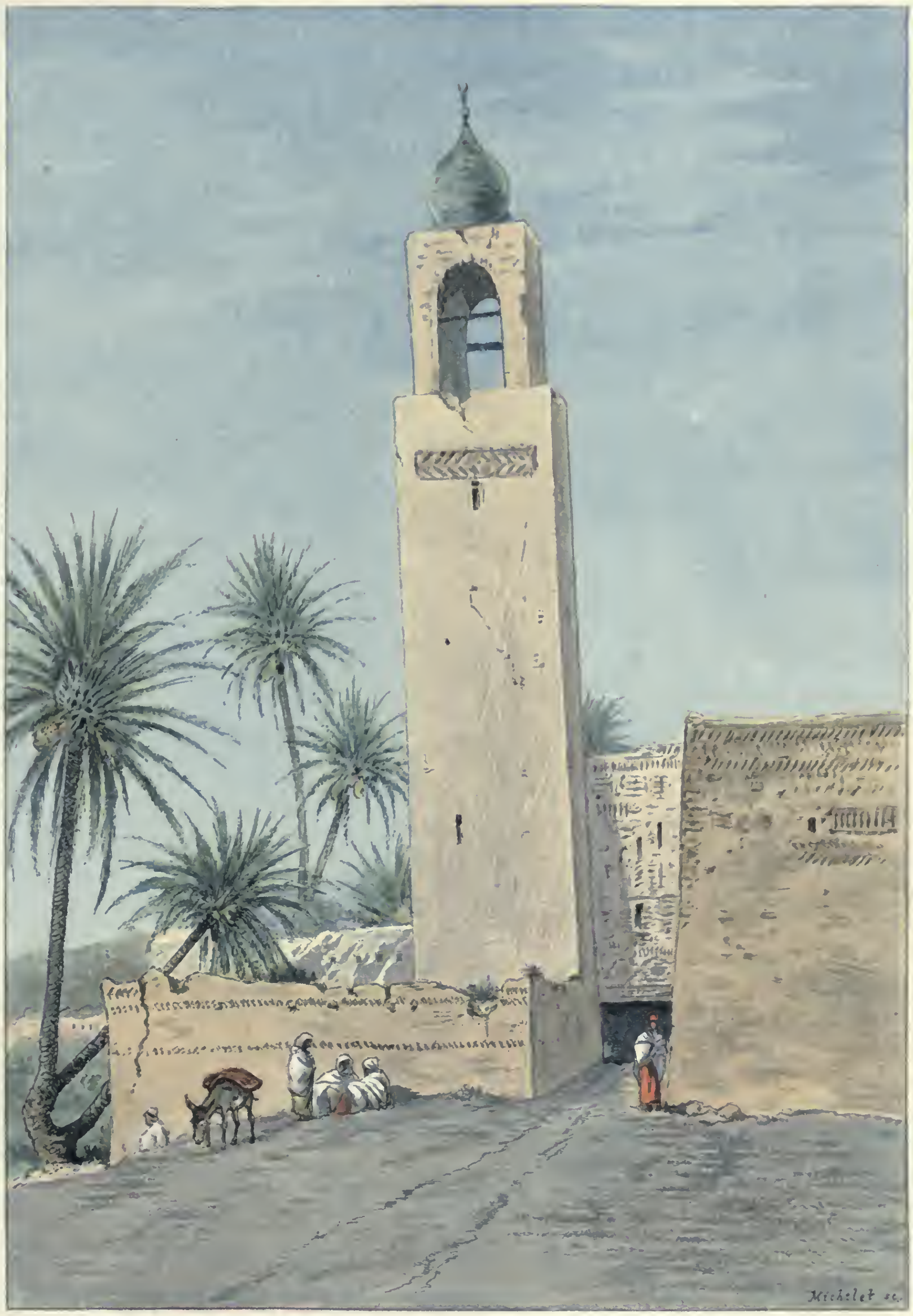
Tous ces caïdats sont composés de fractions de tribus d'origine diverse, venues des quatre points cardinaux.

Le commerce du Djérid est considérable, mais son estimation précise échappe à l'appréciation. Il peut atteindre 7 millions de francs, et porte sur les dattes, les tissus et les huiles. La production des dattes de première qualité (les *deglat-en-nour*) est de près de 900,000 kilogrammes, celle des autres dattes dépasse 22 millions de kilogrammes. Les tissus sont de deux sortes : *tout laine,* ce sont des burnous, des haïks et des couvertures; *laine et soie,* des houlis, des djebbas ou gandouras et des haïks. Le seul caïdat de Gafsa exporte pour près de 400,000 francs de tissus et de couvertures.

Dans le début, le siège du contrôle était à Gafsa, c'est-à-dire à plus de quatre-vingts kilomètres des principales oasis. Aussi les impôts restaient-ils impayés. Leur arriéré avait atteint 3 millions de piastres sur 5,840,000. Les caïds, loin des yeux du contrôleur, ne songeaient qu'à empocher et les magistrats musulmans vivaient de concussion ; les agents des douanes et des mahsoulats s'en donnaient à cœur joie, percevant des impôts supprimés, allant jusqu'à inventer des impôts imaginaires. Les Touaregs et les autres nomades, écumeurs du désert, mettaient les oasis en coupe réglée au moment des récoltes. Aller à Nefta sans escorte était imprudent ; de Tozeur à Gafsa, le chemin n'était pas très sûr non plus ; quant aux voyages du Nefzaoua, de Tamerza ou du Çouf, ils avaient les proportions d'une expédition. Le pays était aux mains de chefs religieux et de marabouts qui y entretenaient les idées les plus baroques et les plus fausses sur les Français.

Que voyons-nous aujourd'hui, depuis le peu d'années que le contrôle a son siège à Tozeur, siège pacifique, sans aucune force armée à l'appui, avec quinze ou seize gendarmes ou spahis à manteau bleu pour toute garde? La perception des impôts se fait convenablement, et les arriérés sont en grande partie rentrés. Les caïds sont revenus dans la voie d'une administration honnête et juste, sous l'œil du contrôle civil. Régulièrement payés, les magistrats musulmans n'ont plus d'excuse pour les pratiques concussionnaires des temps passés. Il a suffi, pour arriver à ce changement à vue, de quelques révocations énergiques, qui ont montré que le gouvernement du protectorat de la France entendait mettre fin aux abus et serait, sur ce point, inflexible.

D'autre part, la nouvelle organisation du service des douanes a mis fin, pour toujours, aux exactions de certains agents indigènes, et les agents des mahsoulats observent la loi depuis qu'on y regarde de près.


Michelet sc.

TOZEUR. — MINARET PENCHÉ DE SIDI-GHELAB.

Les propriétaires des oasis ne sont plus rançonnés par les Touaregs et par les autres coureurs du désert, et l'intégralité de leurs récoltes leur revient.

Enfin la sécurité est si grande aujourd'hui, que j'ai pu aller sans escorte et sans armes de Tozeur à Nefta, de Tozeur à El-Oudiane et d'El-Oudiane à Gafsa.

Quant aux privilèges des marabouts, ils ont été mis à néant par l'obligation de payer l'impôt dont ils étaient exempts et par l'obligation du service militaire imposée sous forme de tirage au sort aux habitants sédentaires, même en sainte et maraboutique ville de Nefta.

Tels sont les résultats obtenus en quatre ou cinq ans, sans que l'on ait eu une seule fois à demander le concours de la force armée de la garnison de Gafsa, la seule de toute la région. Et l'on est étonné de trouver si loin, au milieu du désert, une population douce, affable, mercantile, prête à entrer, dans une certaine mesure du moins, dans la voie de notre civilisation.

Les très récentes réformes dans divers services, et plus particulièrement dans celui des douanes, ont eu pour résultat d'augmenter sensiblement le nombre de nos compatriotes à Tozeur. Je crois bien que les voilà une trentaine pour le moins, ces vaillants pionniers qui sont l'avant-garde de la France dans le pays des sables.

Comme la plupart des localités de cette région, le bourg principal de Tozeur est situé en dehors de la forêt de palmiers. Le terrain est trop précieux à l'intérieur des oasis et, du reste, l'humidité qui règne sous les palmiers est loin d'être hygiénique.

Puisque j'en arrive à parler de la plus grande et d'une des plus belles oasis du Djérid, je crois le moment venu d'écrire une monographie sommaire du palmier, comme j'ai fait, au commencement de ce volume, pour l'olivier. Cette description pourra s'appliquer à toutes les oasis.

XII

L'OASIS

Le sable est partout, le désert est immense, comme la mer. Comme la mer, il a ses tempêtes effroyables ; comme elle il a ses vagues, les vagues des sables mouvants. Il a ses fidèles, les grands coureurs nomades, qui font de réelles traversées. N'est-ce pas une traversée que ce trajet de six jours, pendant lequel un cavalier rapide ne trouve, par exemple, entre *El-Oued* et *Rhadamès* (ou *Ghadamès*), ni eau, ni arbre, ni abri d'aucune sorte ?

Après de longues et pénibles marches dans un pays nu, absolument nu, l'œil aperçoit enfin une ligne noire à l'horizon, au milieu des sables clairs, confuse d'abord dans les couches d'air qui tremblent sous l'action de la chaleur du soleil. Dans ce bouillonnement la ligne vacillante finit cependant par prendre consistance ; les contours s'accentuent, le sommet de la bande sombre se découpe en franges. On distingue les têtes des plus grands palmiers. L'oasis se dessine enfin, dans le lointain encore. C'est déjà un encouragement pour le voyageur fatigué, fatigué surtout par la monotonie de la route, que seuls, heureusement encore, égayent des mirages étonnants qui font voir des lacs bleus, des forêts touffues ou des châteaux, là où il n'y a qu'un sable uni, une touffe d'herbe ou quelques cailloux anguleux.

On approche, les palmiers s'élancent, grandissent, ils sont gigantesques. Les cavaliers qui passent le long de l'oasis paraissent minuscules à côté des arbres géants.

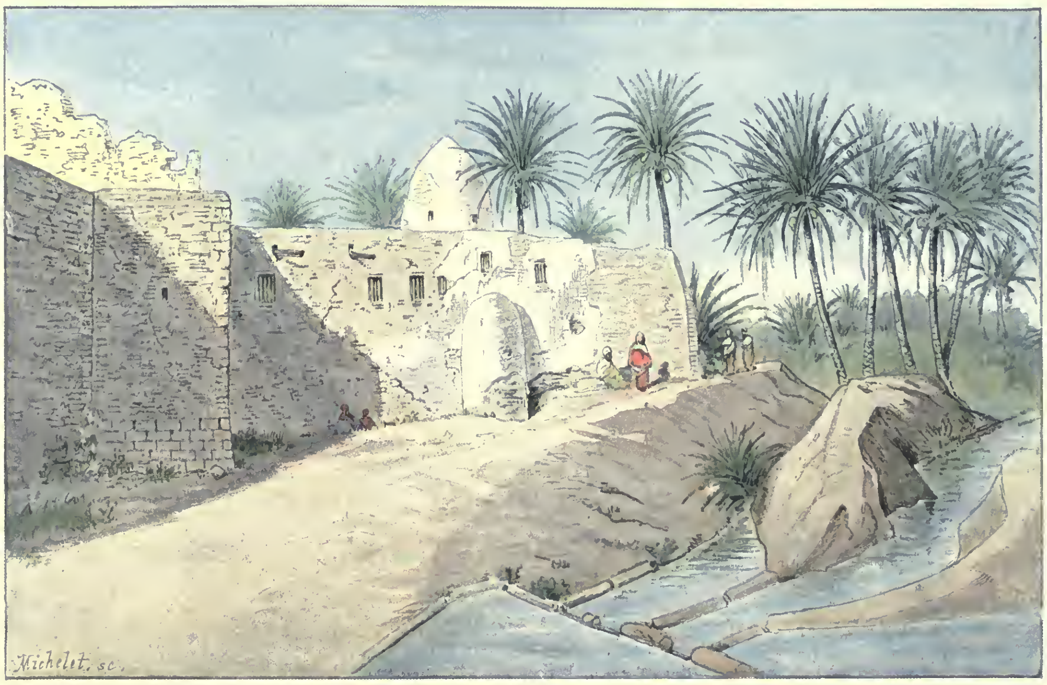
L'oasis naît autour de la source ; l'eau en est la fée créatrice. Qu'elle jaillisse au milieu des sables du désert, aussitôt une oasis se développe et s'étend conformément à l'importance de la source.

Sous le sol du Djérid, et c'est à peu près une loi générale, règnent des nappes souterraines ; elles surgissent là où elles trouvent une fissure dans la voûte d'argile imperméable qui les comprime. Obéissant à une pression fabuleuse, elles ont une force ascensionnelle qui les fait s'infiltrer dans les couches poreuses de la surface ; en les traversant, elles les rongent et finissent par sourdre à fleur de terre. A leur sortie, elles affouillent les bords et creusent des réservoirs plus ou moins importants, qui finissent par déborder et forment des ruisseaux qui vont se perdre dans le sable. Tout autour de cette émergence des sources souterraines la végétation se fait luxuriante.

L'homme a régularisé les efforts de la nature. Dès les temps les plus reculés, les sources ont été captées et les eaux ont été distribuées par lui : témoin ces canaux de grand appareil qui datent des Romains, voire même des Phéniciens.

Les procédés d'irrigation actuellement mis en œuvre par les indigènes, si ingénieux qu'ils puissent paraître, sont bien loin d'atteindre la perfection. Cela est si vrai, que l'eau qui se perd à la sortie de l'oasis de Tozeur suffirait pour fertiliser encore plusieurs milliers d'hectares. Ce sera un jour l'œuvre de quelque compagnie financière, lorsque le chemin de fer aura tout au moins atteint Gafsa, et rendu possibles des expéditions de dattes non grevées par un transport interminable et nuisible, qui nécessite des triages successifs.

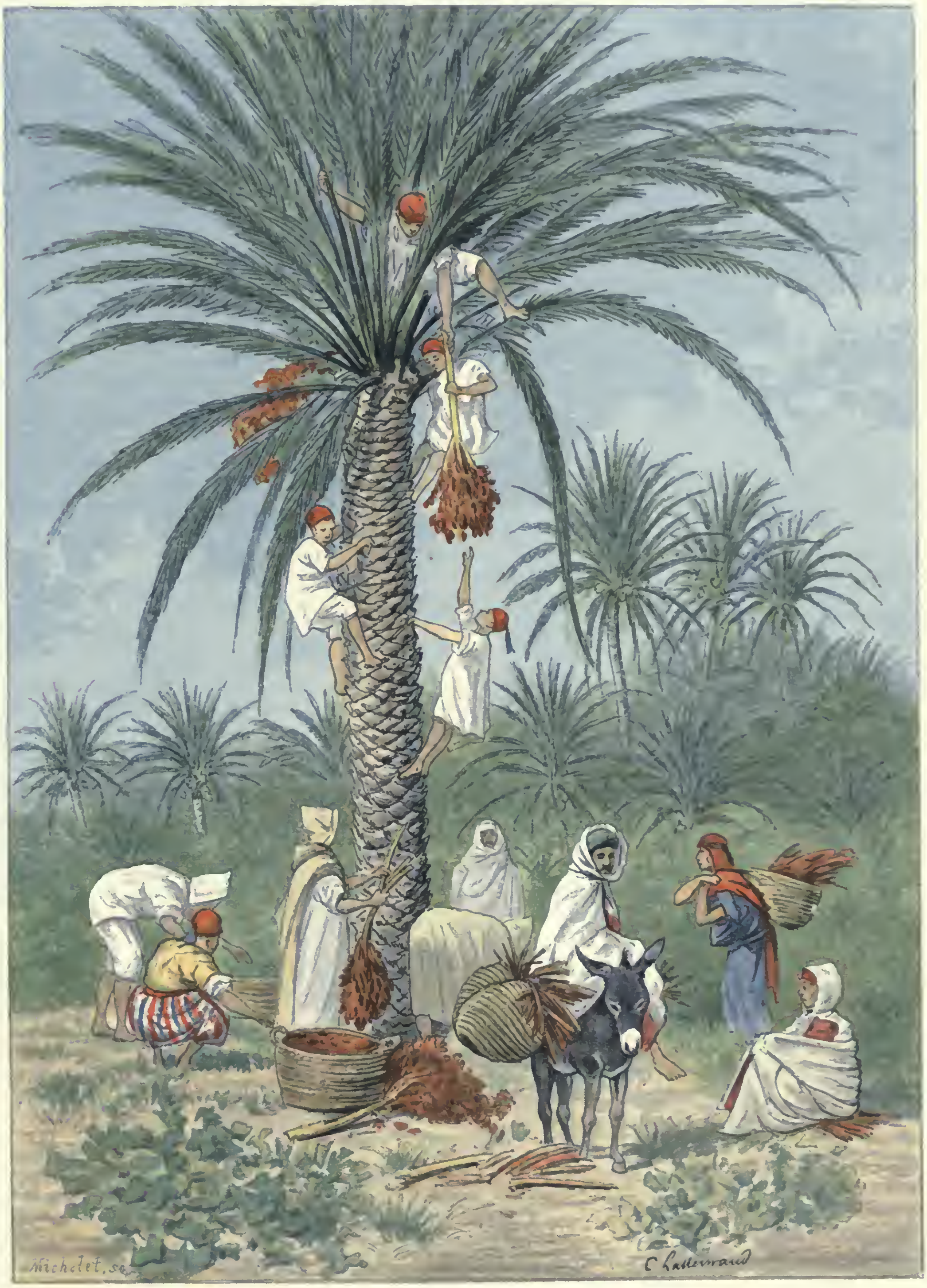
L'oasis est la preuve de l'extraordinaire fertilité du sable du désert dès que l'eau douce vient le mouiller. L'eau transforme en jardins paradisiaques des lieux inhabitables, que l'homme redoute et dont les animaux eux-mêmes s'éloignent avec terreur. L'homme du désert répète souvent cet éloquent dicton : « La goutte d'eau vaut une pièce d'or. »


Michelet, sc.

Touaregs OU BARRAGES DE DISTRIBUTION DES EAUX DANS LES SÉGUIAS SECONDAIRES.

Le débit des eaux des sources de Tozeur est colossal : il dépasse 700 litres à la seconde. Ces eaux sont réparties, dès leur sortie de terre, dans des canaux d'irrigation qui portent le nom de *séguias*. Lorsque les séguias principales arrivent au point où elles doivent se diviser en séguias secondaires qui irriguent les jardins, la division se fait au moyen de troncs de palmiers couchés en travers, qui ne laissent passer l'eau que suivant le calibre d'encoches taillées dans leur épaisseur. Ces encoches sont bouchées avec de la terre glaise. Lorsque l'heure de la distribution est arrivée, un gardien spécial donne le signal à coups de trompe et enlève le bouchage en terre. Aussitôt l'eau se précipite, mesurée par l'encoche, dans les séguias secondaires correspondantes.

La durée de l'irrigation est réglée au moyen d'une marmite percée d'un petit trou


Michelet, sc.
C. Lallemand

LA RÉCOLTE DES DATTES DANS LE DJÉRID.

au fond, sorte de clepsydre à eau qui porte le nom de *gadouss.* Le temps que la gadouss met à se vider correspond à un treizième ou à un quatorzième d'heure. Des gardiens spéciaux, assermentés sur le Coran, ont pour fonction de calibrer les trous des gadouss qui mesurent le temps et les encoches qui règlent le débit de l'eau. Ces gardiens reçoivent un régime de dattes par jardin, à titre d'honoraires.

Lorsque l'eau a traversé les jardins irrigués, elle s'écoule par infiltration dans d'autres canaux appelés *khandeg* (*kenadeg,* au pluriel). Une partie des khandegs se déverse dans des séguias de niveau inférieur, qui irriguent d'autres jardins.

Vers la lisière, les khandegs intérieurs en rejoignent d'autres, qui se déversent dans une sorte de grand collecteur, qui s'appelle *khandeg-el-kebir,* dont l'eau va se perdre sur les bords du chott, où elle forme un marais. Les indigènes prétendent que l'eau d'infiltration recueillie dans les khandegs ne vaut rien pour les irrigations, étant salée. C'est là un de ces on-dit que personne ne vérifie. En réalité, cette eau n'est pas salée du tout. Tout au plus peut-elle avoir entraîné des traces des fumures que l'on donne aux palmiers : ce qui peut la rendre insalubre, mais qui ne pourrait, dans tous les cas, que la rendre encore meilleure pour l'arrosage. En résumé, comme je le disais plus haut, l'eau inutilisée, qui va se perdre dans le chott, pourrait fertiliser de grands espaces, la quantité ainsi perdue étant pour le moins de 7,000 mètres cubes par jour.

Le palmier-dattier (*phœnix dactilifera*) croît dans toute la Tunisie, mais il ne produit des fruits comestibles que dans l'extrême sud. Dans le nord, il est cultivé comme plante d'ornement, pour la production du vin de palmier (*lagmi*) et pour ses palmes.

Le lagmi n'est autre chose que la sève elle-même, qui s'échappe abondante du tronc du palmier décapité de son panache de feuilles, creusé en cuvette, d'où le liquide s'écoule dans des vases. Le lagmi frais est doux et ressemble assez à du sirop d'orgeat étendu d'eau. Au bout de vingt-quatre heures il est en pleine fermentation. Alors il se fait mousseux, prend un goût aigrelet et devient enivrant. Comme le Coran n'a pas visé le lagmi, on voit fréquemment dans les oasis des indigènes grisés par cette boisson.

L'arbre ainsi opéré produit du lagmi de mars en septembre. Pendant trois à quatre mois, sa production quotidienne peut s'élever à sept ou huit litres par jour; mais la moyenne est de cinq à six litres.

L'opération met le dattier en danger de mort. Aussi n'opère-t-on que ceux dont les fruits ne valent pas grand'chose. Encore faut-il une autorisation de l'administration et le versement d'une contribution de mahsoulat (de 6 francs) pour avoir le droit d'opérer un palmier en vue de la production de lagmi. Malgré le danger que court l'arbre, l'on voit des palmiers qui ont été opérés jusqu'à cinq et six fois : ce qui se reconnaît à des étranglements visibles sur le tronc.

La récolte du lagmi terminée, on greffe l'arbre décapité et, très souvent, il reproduit des régimes deux ou trois ans après.

Les produits ou utilisations du palmier sont très nombreux.

Dans les oasis du sud, il sert d'écran aux arbres fruitiers contre les feux du soleil, et ceux-ci protègent à leur tour les cultures inférieures.

Les dattiers rapprochés de la mer, comme ceux de Gabès, par exemple, n'ont qu'une mince valeur à raison de leurs fruits, qui se payent tout au plus 15 ou 20 francs les 100 kilogrammes, alors que ce prix atteint jusqu'à 300 francs les 100 kilogrammes dans le Djérid. Aussi les palmiers de Gabès sont-ils plantés en ligne sur les bords des champs et des jardins de l'oasis, tandis qu'à Tozeur l'arbre gigantesque pousse un peu au hasard, par touffes, en fusées. Si l'oasis de Gabès est gracieuse et attirante, celle de Tozeur est grandiose et saisissante. Quels arbres! et que les pauvres plumeaux que l'on voit égarés dans le nord de la Régence sont peu faits pour donner une idée de leurs grands frères des oasis, qui ont toutes les séductions de l'attitude, de la ligne, de la couleur, du groupement décoratif, du caprice des élancements, de la hardiesse des envolées! Les régimes qui entourent le sommet du tronc, tout d'or ou d'ambre, font à l'arbre une riche couronne, au-dessus de laquelle s'épanouit l'immense bouquet de palmes. Et tout cela reflété à chaque instant dans le cristal des séguias. C'est la forêt tropicale dans sa beauté grandiose.

Et quel arbre utile, indispensable! Il fournit le bois d'œuvre nécessaire aux habitants des oasis, qui l'emploient fendu en quatre pour le plancher des terrasses des maisons. Sur ce plancher, ils couchent les djérids desséchées (les palmes) sur lesquelles ils mettent une épaisse couche de terre mélangée de plâtre ou de chaux. Débité en planches grossières, il sert pour les portes et les fenêtres. Les troncs, placés verticalement les uns à côté des autres, forment des gourbis que les habitants recouvrent de djérid; c'est là qu'ils passent les nuits d'été.

On fait, avec le bois du palmier, des ponts, des barrages, des canaux, des conduites d'eau, les gargouilles des terrasses, des colonnes et des étais de soutènement, du bois à brûler, des torches, que sais-je encore?

Les djérids servent à faire des clôtures de jardins et aussi ces clayonnages dont les habitants de Kerkenah entourent les pêcheries. L'administration des forêts les emploie pour les travaux de défense des oasis contre l'envahissement des sables. On les fend en lanières pour en faire des paniers, des chapeaux, des couvre-plats, des vases pour boire, des éventails. La base du pétiole, élargie en une écaille de couleur rouge brun, sert de battoir aux lavandières. Elle se réduit en un tissu formé de filaments ténus, appelé *lifa,* avec lequel on fabrique des cordes, et dont on se sert également pour filtrer des liquides et pour rembourrer des coussins et des matelas. Les fibres du pédoncule des régimes donne des cordes et des filets. La spathe de la fleur mâle et le bourgeon terminal, vulgairement appelé le chou palmiste, sont un aliment assez délicat.

Le palmier est dioïque; la fécondation a lieu artificiellement au printemps. On admet qu'un pied mâle suffit pour cinq cents pieds femelles.

Cette opération de la fécondation est bien mal relatée dans les nombreux livres que j'ai lus. Cela tient sans doute à ce que les premiers voyageurs qui en ont parlé n'avaient pas visité les oasis à l'époque de la fécondation et qu'ils ont mal compris les explications qui leur ont été données. Toujours est-il, et vous pouvez vous en convaincre comme moi, que, selon eux, tout se bornerait à saupoudrer de pollen le régime femelle, en agitant au-dessus le régime mâle. Ce serait là un procédé bien inefficace, car à la moindre brise le pollen s'en irait où il ne faut pas, et autant en emporterait le vent !

Voici comment les choses se passent. Les fleurs des régimes des deux sexes se présentent dans une gaine brune. Au moment où ils vont se développer, le régime de l'arbre mâle, encore tout serré, est cueilli et porté sur le marché où il fait l'objet d'un petit commerce. Il se nomme *doggar*. Les brindilles de ce régime sont séparées du pédoncule par l'Arabe qui grimpe sur l'arbre femelle, dégage le régime et introduit des brindilles de fleurs de doggar, chargées de pollen, entre les brindilles du régime frugifère. Puis il entoure ce régime du tissu naturel appelé *lifa*, et réunit le tout avec une foliole de l'arbre. Cette foliole maintient la ligature pendant le temps nécessaire pour l'accomplissement de l'acte fécondant, favorisé par les oscillations occasionnées par le vent. Puis la foliole se dessèche, le nœud se défait et le régime fécondé se développe librement.

Vous voyez que cela n'a rien de commun avec la description par trop sommaire que de nombreux auteurs ont empruntée les uns aux autres.

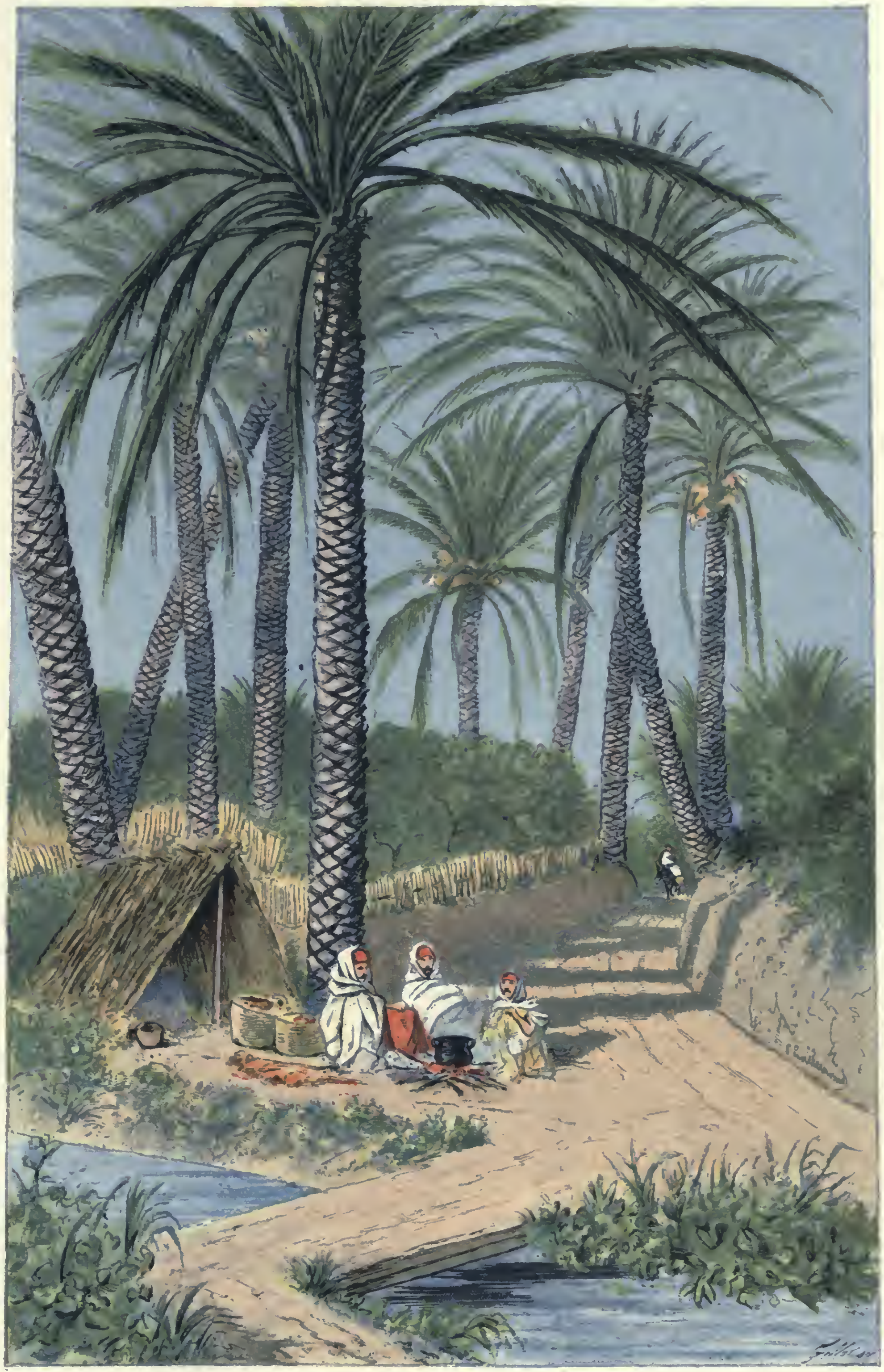
Le nombre des dattiers existant en Tunisie serait, d'après les registres de l'impôt kanoun :

Oasis du Djérid.	498.042
Oasis de Gafsa.	32.449
Oasis de Tameghza, Chebika et Midès	18.739
Oasis de Nefzaoua.	164.631
Oasis de Gabès, d'El-Hamma, de l'Aradh et de Zarzis. . . .	192.483
Contrôle de Sfax	24.000
Ile de Djerba.	354.448
Autres points de la Tunisie.	2.000
Région des Matmata et de Douïret.	20.000
Total.	1.306.692

Ces résultats ont été donnés par une répartition forcément entachée de fraude et de partialité, effectuée avant l'occupation française il y a bien quinze ans. Ils sont donc fort au-dessous de la vérité, et l'on peut les augmenter, sans crainte d'exagération, de 50 pour 100 : ce qui porterait à plus de deux millions le nombre de palmiers qui devraient payer le kanoun en Tunisie.

On a classé près de quatre-vingts variétés de dattes cultivées, dans le Djérid et dans les autres oasis. Une seule, cependant, a les qualités requises pour l'exportation, c'est celle que les indigènes appellent la « datte de la lumière » (*deglat-en-nour*). Comme cette exportation est très productive, malgré la quantité de déchets qui se produisent par la longueur et la défectuosité du transport, les indigènes propagent avec fureur cette merveilleuse variété. Les dattiers du *deglat-en-nour* se reconnaissent de loin à la finesse de leur feuillage, à l'élégance de leurs palmes et surtout à la couleur jaune citron des pédoncules des régimes : pédoncules plats dont les enfants font de beaux sabres pour jouer au guerrier.

Une dizaine d'autres variétés, le *Ghars*, le *Besser-Halou*, le *Ftimi*, le *Menakher*, etc., le *Kenti* et l'*Akioua*, de Gabès, sont comestibles et assez bonnes pour être échan-



SÉGUIA ET CHEMIN DANS L'OASIS.

gées avec les caravaniers contre des céréales ; les autres sont médiocres et consommées dans le pays ou données aux bestiaux. Les deglat-en-nour ne se récoltent qu'au Djérid.

Les dattes mûrissent de septembre en janvier. Le palmier commence à en produire dès l'âge de quatre ans : la production dépend de l'absence des pluies pendant les mois d'août et de septembre et surtout de l'arrosage. A Tozeur et à Nefta, d'après les évaluations de M. Tellier, garde général des forêts, la quantité d'eau distribuée par palmier est, pendant l'été, de dix à douze centilitres par minute. Le sol reçoit de fortes fumures. Les autres oasis sont moins arrosées, quelques-unes n'ont que très peu d'eau, et un nombre considérable de palmiers restent sans arrosage.

Un dattier donne par an quatre à dix régimes pesant chacun 5 à 8 kilogrammes. Des pieds bien soignés ont produit jusqu'à 100 kilogrammes de dattes, mais la récolte annuelle ne peut pas être évaluée en moyenne à plus de vingt-cinq kilogrammes par pied, surtout dans les qualités médiocres.

La production totale est d'environ vingt-cinq mille quintaux métriques de dattes deglat-en-nour, et d'un million de quintaux de dattes ordinaires, dont la valeur totale est de dix millions de francs dans le pays de production.

La date sèche, mélangée avec la datte jaune, sert à faire un pain comprimé qui se conserve assez longtemps. Elle donne par la distillation une liqueur alcoolique, le *Bou-Kha*, dont les Israélites font un grand usage.

Les Arabes ont donné des noms curieux à quelques variétés de dattes. Jugez-en : *œil de serpent, corne de gazelle, père du concombre, sœur du Ftimi, œuf de pigeon, cervelle de bœuf, mère du maître, anus de la négresse, doigt de la mariée, dents de clefs, oreilles d'âne, boyaux d'âne, griffes de chat, narines de femme, petite canne,* etc. N'est-ce pas que ce vocabulaire ne manque pas de pittoresque?

J'ai vu les oasis aux époques importantes, celle de la fécondation des palmiers et celle de la récolte des dattes. Et toujours j'ai entendu chanter dans les arbres pendant ces opérations. Les Tunisiens sont des chanteurs endiablés. Ils chantent à propos de tout et sur tout, improvisant le plus souvent les paroles de la mélopée au hasard des circonstances. C'est pour cela qu'il est difficile d'obtenir ces paroles. En voici cependant que j'ai entendu chanter par un jeune homme juché sur un palmier à vingt mètres au-dessus de moi, tout en fécondant des régimes naissants. C'est l'éloge du *dattier mâle.*

Allah t'a fait le plus grand et le plus beau des arbres.
Tu nous donnes le bois pour nos maisons;
Tu nous donnes le djérid pour les couvrir;
Tu nous donnes les dattes pour nous nourrir;
Et les dattes sont douces comme le miel, transparentes comme l'ambre.
Elles ressemblent à des œufs d'or que le soleil aurait pondus.
Allah t'a fait le plus fécond des arbres.
Mohammed nous a permis de prendre quatre femmes.
Mohammed te donne le pouvoir de féconder mille palmiers femelles en une même année.
Tu n'as pas ton pareil sur la terre ! — Qu'Allah soit loué !
Allah seul est grand !

Il y en a à l'infini comme cela.

La récolte des dattes présente des tableaux vraiment pittoresques. Tout au haut de l'arbre géant dont les palmes élégantes font des dentelles sur le profond ciel bleu, un homme armé d'une serpe coupe le régime avec beaucoup de précaution, afin d'éviter la chute des dattes. Il saisit par le pédoncule le régime détaché et, doucement, le passe à un homme placé sous la couronne de l'arbre. Celui-ci le passe à un autre placé plus bas, qui le passe à un troisième, et ainsi de suite tout le long du tronc jusqu'à ce que, de main en main, comme dans une chaîne d'incendie, le régime arrive jusqu'au sol.

Cette manœuvre est pénible et délicate, car le régime pèse parfois plus de dix kilos, et il faut le passer d'une main, tandis que de l'autre on se retient au tronc.

Au pied de l'arbre sont accumulés des régimes coupés, des couffins, des sacs et des paniers, dont les ânes attendent, le bât sur le dos, le chargement. Plusieurs indigènes sont occupés à un premier triage. Les dattes en parfait état sont destinées à l'exportation. La réputation des dattes du Djérid est telle qu'on en exporte jusqu'en Syrie, en Égypte, en Syrie, à Constantinople et à Paris. Malheureusement, le transport à dos de chameau est fort long et, malgré le soin qu'on y prend, un triage nouveau est nécessaire avant l'embarquement à Gabès, à Sfax, à Sousse ou à Tunis pour ces diverses destinations. L'arrivée d'un chemin de fer jusqu'à Gafsa fera cesser l'état d'infériorité dans lequel le Djérid se trouve vis-à-vis de l'Oued-Rhir, aujourd'hui desservi par le chemin de fer qui va jusqu'à Biskra. Ce jour-là, la valeur de l'exportation du Djérid augmentera d'un bon tiers.

M. du Paty de Clam, contrôleur adjoint, est un géographe-archéologue dont les nombreux travaux ont fixé l'attention des savants français. Ses nombreux écrits ont porté le dernier coup aux partisans de cette illusion phénoménale de la transformation des chotts en mer intérieure. La chose est jugée à ce point, que je crois superflu de reproduire ici les pièces du procès. L'opinion publique a passé condamnation et la fameuse mer intérieure est bel et bien enterrée.

M. du Paty de Clam a fait aussi un curieux travail sur Tozeur, sous ce titre : *Fastes chronologiques de Tozeur*[1].

Il place l'antique *Tisurus* au village de *Bled-el-Adher*, où, selon lui, était primitivement un temple, transformé plus tard en une église chrétienne, remplacée à son tour par une mosquée. C'est là, du reste, que se trouvent amassés le plus de matériaux anciens. M. du Paty de Clam verrait volontiers l'origine du nom de *Tozeur* ou *Touzer* dans des mots assyriens ou même égyptiens ; il se range de l'avis de Tissot, qui dit que *Tozeur* est la forme féminine du mot *taouser* « fort », et veut dire « la forte ». Tozeur existait bien avant l'ère chrétienne.

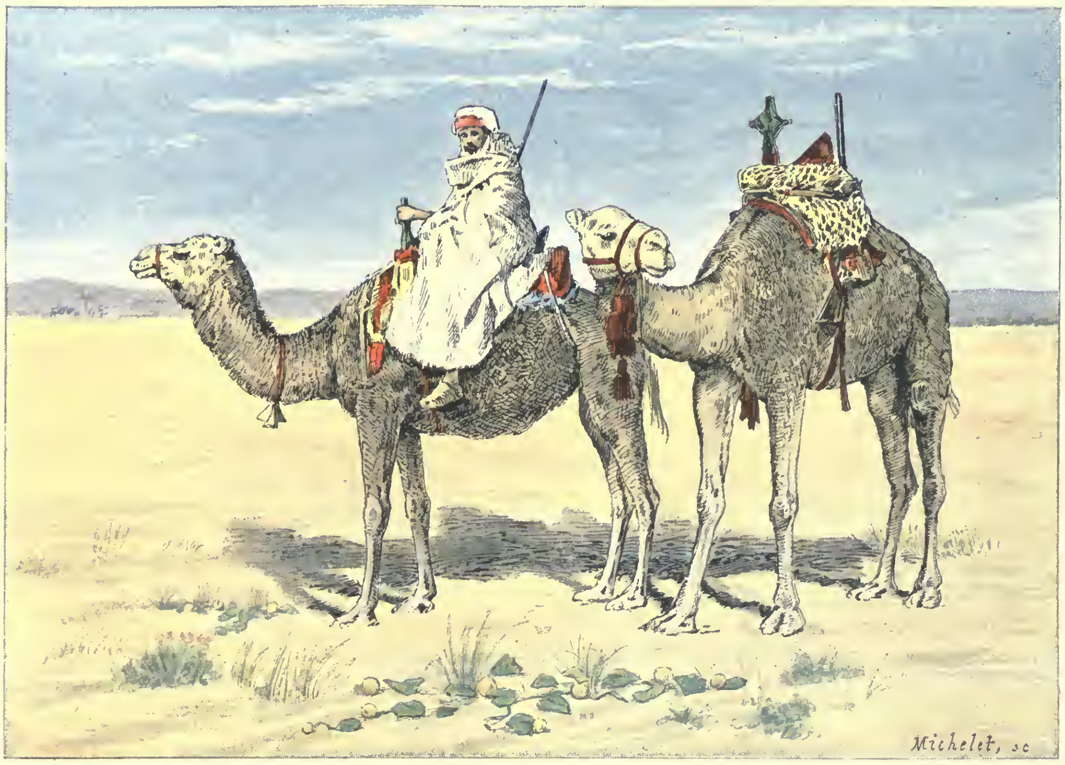
Sans doute les armes des Massinissa, des Métellus et des Marius ont été portées jusqu'aux chotts, défense naturelle contre les incursions venant du sud, sur une largeur de plus de 200 kilomètres. Auguste a réuni le Djérid au *Byzacum*. Au Ier siècle, C. Cornélius Lentulus a étouffé une insurrection dans le Djérid. Au IIe siècle, une route desservait Tozeur et l'on voit, en 138, le Djérid sous les ordres de Sextus Cocceius

---

[1] Chez Challemel, à Paris, 1890.

Vibianus. En 148, l'illustre géographe alexandrin Ptolémée appelle Tozeur Τισουρος. En 393, les Tables dites de « Peutinger » la nomment *Thusuro*. En 435, les Vandales occupent le Djérid, et Tozeur dépend des ducs de Gafsa en 442. En 533, Tozeur appartient à l'empereur Justinien. En 640, on la voit aux mains des Berbères. En 647, lors de leur première invasion, les Arabes pillent les oasis. En 689, Hassan-ben-Nafé-el-Karschi, conquérant et destructeur de Carthage, occupe définitivement le Djérid, qui suit alors les diverses phases de l'occupation sarrasine. En 840, on donne à Tozeur le nom de *Castilia*.

En 1050, seule de toutes les villes du Djérid, Tozeur possède encore une colonie chrétienne qui payait un impôt de capitation. On y voyait encore des églises chrétiennes au XIV^e^ siècle. Je ne puis, à mon grand regret, suivre M. du Paty de Clam dans des fastes chronologiques qui ont souvent la valeur et l'intérêt de pages d'histoire.



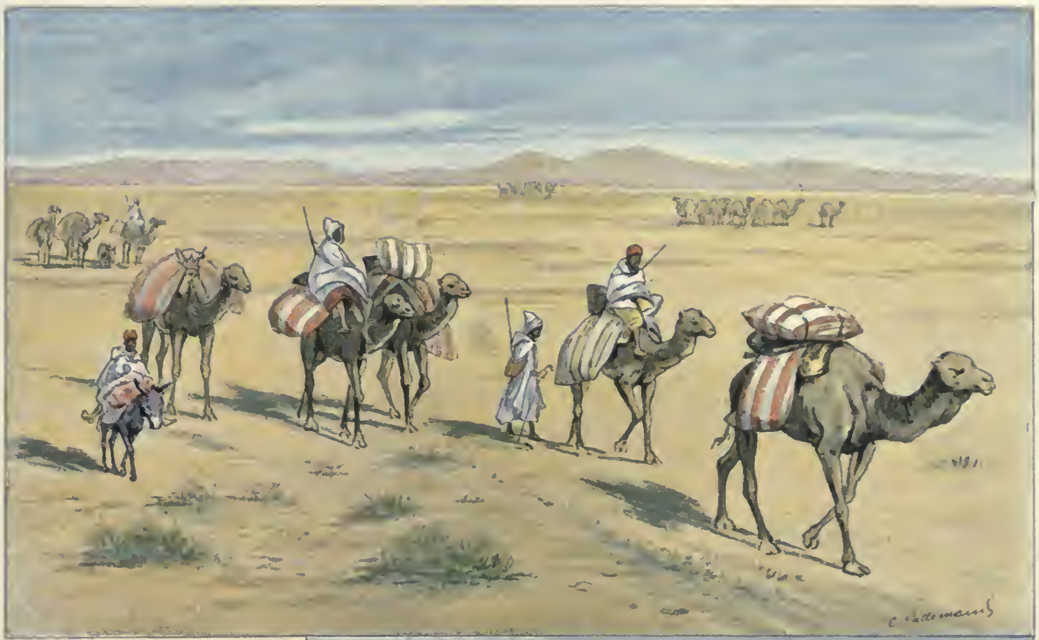
LES MÉHARA.

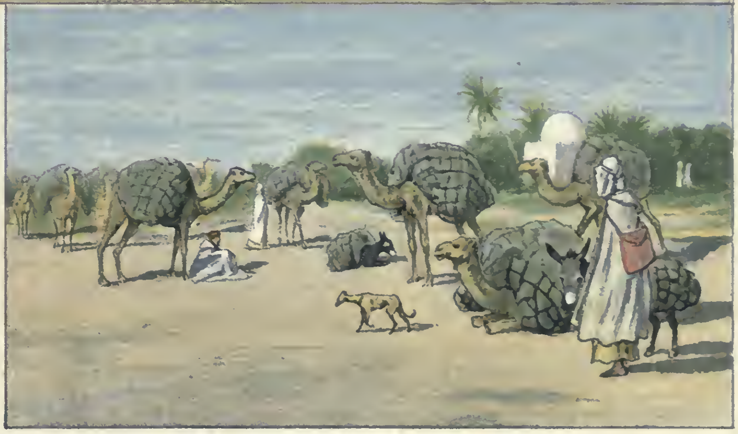
Les Français ont occupé Tozeur en 1882 et y ont établi un bureau de renseignements. En 1884, on a créé le contrôle civil du Djérid à Gafsa; en 1885, la recette des postes et télégraphes. En 1887, le siège du contrôle a été porté de Gafsa à Tozeur, et l'on y a créé une justice de paix; en 1888, on y a institué une commission municipale et, en 1890, un bureau de douanes réorganisées.

Depuis que nous occupons cette ville, les luttes fratricides des deux Cofs (partis), qui l'ensanglantaient, ont cessé et la paix règne à Tozeur.

La ville était jadis divisée en deux caïdats ennemis, celui des *Ouled-el-Hadef* et celui des *Zebda.*

La dernière algarade entre ces frères ennemis remonte à 1865. Elle fut longue et acharnée. Chose inouïe, un mur percé de meurtrières séparait les deux parties hostiles de la ville, et l'on se fusillait ainsi.





CARAVANE ENTRE TOZEUR ET NEFTA.
CARAVANE D'ALFATIERS.

Les Ouled-el-Hadef avaient l'habitude d'aller saluer le chef des Ramania de Nefta, qui venait tous les mois à la zouïa des Ouled-Sidi-Habid, située à 200 mètres de Tozeur. Or, le 10 du mois de Moharem 1282, ils furent attaqués par les Zebda durant cette procession. Ceux qui s'échappèrent coururent aux armes, et le quartier général des Ouled-Hadef fut établi au Dar-el-Bey (où est actuellement le contrôle), c'est-à-dire à moins de 100 mètres du quartier général des Zebda, placé derrière le mur de séparation.

La lutte, qui dura six jours, ne fut pas ardente et se borna à des criailleries, et à des apostrophes agrémentées de quelques coups de fusil, mais sans résultat important. Les notables de Nefta étant intervenus, elle cessa, mais pour peu de temps. Elle reprit, plus vive, quatre jours après, des renforts étant venus aux Zebda, des Ouled-Slema, de Debebcha et de Kebilli. Se trouvant en force, ils se rendirent aux sources de l'Oued-Méchera, qui alimentait leurs adversaires, et ils en détournèrent le cours en jetant les eaux dans le Chott. Puis ils gardèrent cette ligne des eaux en y échelonnant 1,600 hommes.

Réduits à boire de l'eau saumâtre, les Ouled-Hadef envoyèrent leur chef Hadj-Khalil-ben-Chadly, en parlementaire auprès des Zebda. Ceux-ci répondirent qu'ils rendraient l'eau si leurs adversaires leur livraient 40 jeunes filles. Chadly, ayant échoué, organisa les forces des Ouled-Hadef, avec les secours venus des Maamer, des Ouled-Yaya et des petits villages des oasis. Il réunit ainsi 300 fantassins qui se portèrent sur la lisière de l'oasis, tandis que 40 cavaliers tournaient les Zebda, en suivant la butte sablonneuse. Cette manœuvre surprit les 1,600 gardiens des sources, qui abandonnèrent la place. Il y eut 80 morts dans ce combat, qui a duré de quatre heures au coucher du soleil, le 7 juillet 1865.

Après leur défaite, les Zebda reçurent de nouveau la visite du chef des Ouled-Hadef, qui leur proposa d'abattre le mur de séparation et de vivre en frères.

Trois mois après, S. A. le prince Ali[1], bey du camp, étant en tournée de recouvrements d'impôts avec 3,000 hommes, infligea à chaque fraction une amende de 250,000 piastres. Mais, seuls, les Ouled-Hadef eurent à la payer et cinquante-trois d'entre eux furent conduits dans les prisons de Tunis. Quant aux Zebda, qui avaient, comme l'on dit, le kasnadar (premier ministre) dans la manche, ils ne payèrent rien et ne furent pas inquiétés. L'acte de justice d'Ali bey resta ainsi lettre morte.

A ce propos, qu'il me soit permis de parler de cette vieille politique turque, dont la formule unique, dans ses rapports avec les sujets ou tributaires de l'empire ottoman, se résume en trois mots : « Diviser pour régner ».

J'en ai vu un exemple terrible en Syrie, où j'ai été peu après les massacres de Damas et de Dar-el-Kamer. Par des oppositions d'intérêts et des rivalités soigneusement entretenues, les pachas turcs étaient parvenus à faire massacrer les chrétiens par les Druses, qu'ils ont massacrés et bannis à leur tour, avec l'approbation naïve des Anglais et des Français venus au secours des chrétiens. De cette façon, les Turcs s'étaient débarrassés de deux forces qui, l'une et l'autre, devenaient inquiétantes. Les divisions intestines sont les grands moyens des gouvernements affaiblis.

En s'affranchissant des Turcs, les beys de Tunis s'empressèrent d'imiter leurs procédés politiques. Vous allez en juger.

Jadis le gouvernement des beys, sans force, incapable de dompter les Kroumirs, si soumis aujourd'hui, n'avait d'action réelle que pendant le temps pendant lequel le bey du camp parcourait le pays avec une colonne de 4,000 à 6,000 soldats pour recueillir les impôts. La colonne partie, tout retombait dans un noir gâchis, dont l'exaction et la concussion étaient la base. Dans cet état politique, les gouvernements beylicaux qui se sont succédé jusqu'à l'occupation française procédaient exactement comme les

---

[1] Aujourd'hui bey de Tunis.

Turcs en Syrie, détruisant les sympathies populaires, accolant des populations antipathiques, bref, désunissant par tous les moyens.

Un exemple : au sud des chotts, les *Marzigues* avaient depuis plus d'un siècle pris une grande importance. Aussitôt l'administration beylicale de faire dégénérer une légère contestation entre les Marzigues de Douz et ceux d'El-Aouïna (relative à un terrain d'El-Bahira) en un procès qui dure depuis plus de trente ans devant le tribunal du Charâa. De l'aveu de l'administration indigène, ce différend n'avait été *entretenu* que pour empêcher les Marzigues unis de prendre une trop grande importance.

Cela était d'autant plus facile aux anciens gouvernants que le pays était, et est encore, si l'on y regarde d'un peu près, divisé en deux grands *Çofs* ou partis. Le *Çof Cheddad,* ou *Hassinia* (beylical), et le *Çof Joussef,* ou *Bachia* (qui tient pour le sultan de Constantinople). A peu d'exceptions près, les villes et la bourgeoisie sont Hassinia et les campagnes Bachia.

Ceci donné, les registres des impôts de capitation étaient établis par çof et non par agglomération. En voici un exemple : le village de Bechri, dans le Nefzaoua, comptait soixante contribuables, dont ceux du Çof Hassinia figuraient sur le rôle de Kebilli et ceux du Çof Bachia sur le rôle de Telmine. Ce qui était le germe de mille rivalités et la consécration de la division. Pour comble, on avait placé les sédentaires sous un khalifat nomade, un certain Ali-ben-Mohammed-ben-Allègue, vrai coupeur de routes.

Dans l'organisation des khalifats du Nefzaoua, le gâchis était encore plus grand. On y a mis de l'ordre récemment.

Finalement, chaque tribu du sud agissait pour son compte, en égoïste. A ce point que, pour se garer contre les déprédations de Ben-Allègue, ils convinrent avec lui de laisser passer ses *Djichs* (raids de pillards) sans les signaler, alors qu'ils devaient couvrir les sédentaires du Nefzaoua. C'est ainsi qu'en 1885 deux bandes de coupeurs de routes des Ouled-Jacoub et des Ouled-Debbah purent traverser la ligne des douars des Marzigues et venir exécuter un coup de main sur l'oasis de Limaguès, et s'en retourner sans encombre.

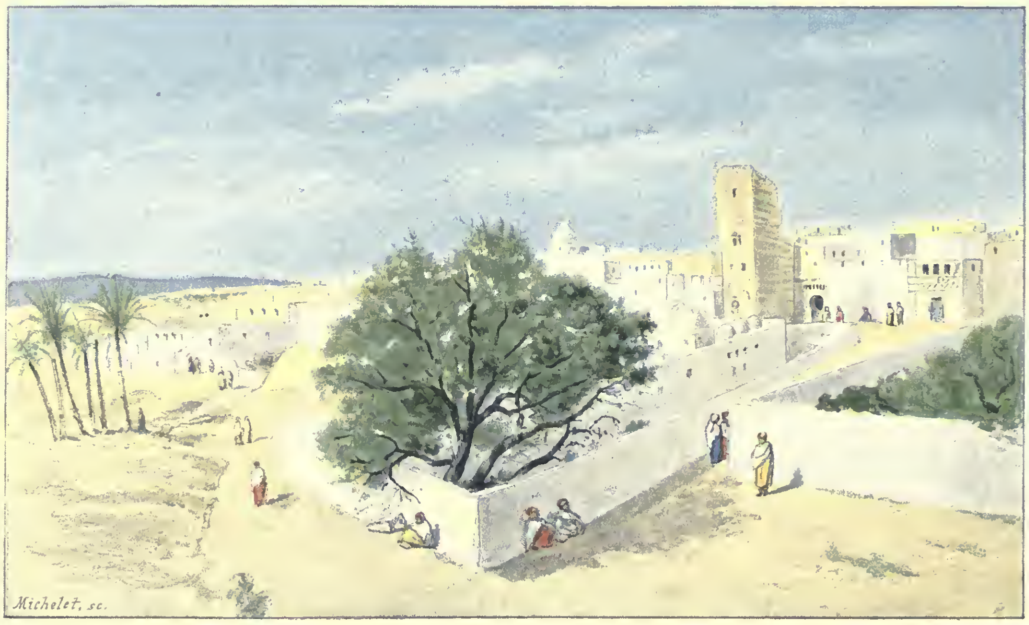
Aujourd'hui ce déplorable état de choses a disparu et nos postes de Douz, de Douiret, de Médenine, qui donnent la main à Gabès, couvrent la Tunisie du côté du désert, et les oasis à moitié ruinées du Nefzaoua peuvent entrer dans une vie tranquille.

Le seul point critique pourrait être Nefta, encore dans des temps troublés seulement. Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur la carte pour voir que, par là seulement, le Djérid est abordable. Et nous n'y avons personne.

Je tenais à visiter la belle oasis de Nefta. Une bonne mule et un bon guide, et me voilà en route pour la grande ville maraboutique du Djérid. Au sortir de Tozeur, des vols d'hirondelles attirent mes regards. C'est donc là qu'elles viennent lorsqu'elles ont quitté l'Europe, les charmantes voyageuses ! Je les voyais en décembre, sillonnant le ciel bleu des oasis en poussant de petits cris aimables. Les hirondelles, comme les cigognes, quittent le nord de l'Afrique, Tunis ou Alger, en octobre, pour descendre vers le désert, où les oasis donnent la vie perpétuelle aux bestioles dont elles se nourrissent.

Au bout de vingt minutes, je laissais à ma gauche les sources de l'oasis. De la route, on voit les palmiers au fond des ravins, avec des dunes envahissantes tout autour : on les domine. Sur les dunes se développent les grandes lignes du clayonnage établi par nos braves forestiers français pour la défense contre les sables mouvants.

La piste de Nefta est bonne, carrossable même, à travers des terrains arides, légèrement ondulés. D'assez nombreux troupeaux de moutons et de chèvres broutent les maigres broussailles et les pauvres graminées qui végètent sur le sol ingrat. A gauche, la longue traînée lumineuse des chotts, blanche et brillante nappe d'efflorescences salines. Bientôt apparaît l'oasis de Nefta, ligne sombre dans le paysage clair.


Michelet, sc.

MARABOUT DE SIDI-BOU-ALI A NEFTA.

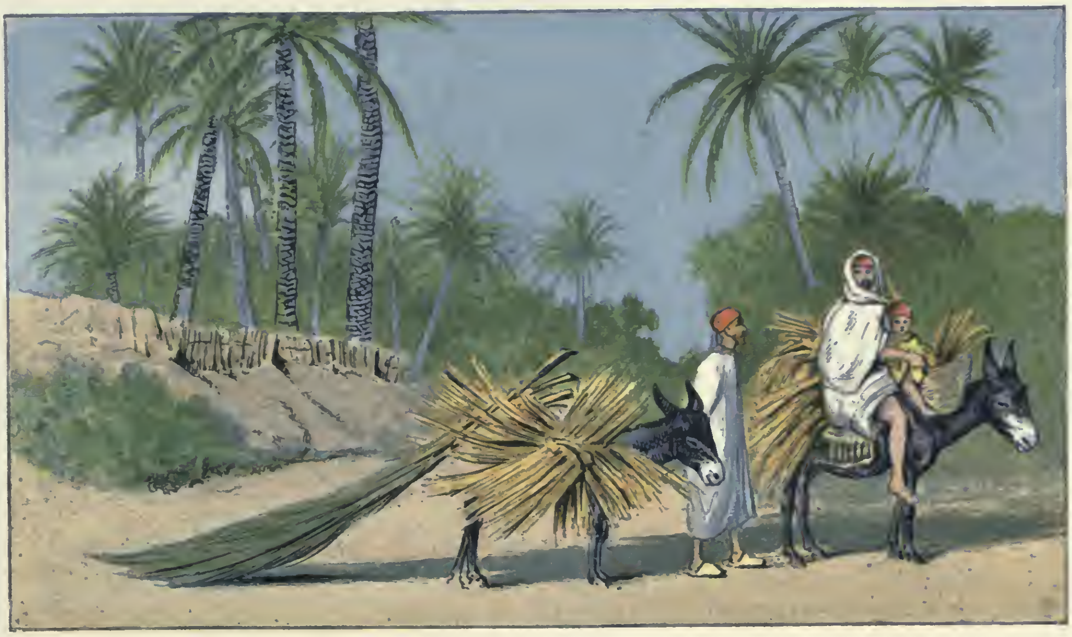
L'arrivée à Nefta se fait par le caïdat oriental, celui des Chorfa. Cette partie de la ville se développe sur la rive gauche de l'oued.

Le passage de l'oued, sur un pont primitif en troncs de palmiers, n'est pas favorable aux cavaliers. Une troupe de chameaux, inconscients et indisciplinés, a failli me jeter dans l'oued, s'étant précipitée pour passer sur le pont en même temps que moi. A droite, l'oued est encaissé profondément entre des falaises sablonneuses déchaussées par l'érosion ; à gauche, il forme un petit bassin qui fait, pour les hommes et les bêtes, l'office de puits, de baignoire et d'abreuvoir.

Le tableau était idéal. Des chameaux, des chevaux et des ânes se baignaient au milieu. Sur les bords, des femmes lavaient des étoffes aux couleurs éclatantes et des enfants entièrement nus barbotaient dans l'eau. Le tout se détachait sur des falaises dorées par le soleil, dont les tons étaient adoucis par les vapeurs bleuâtres qui s'échappaient des eaux chaudes de l'oued, à cette époque de fraîcheur relative. Au-dessus des berges, les maisons du caïdat des Chorfa. Derrière les vapeurs, doucement estompées par la buée de l'oued, les gracieuses silhouettes des grands palmiers de l'oasis.

Il faut remonter une pente raide sur la rive gauche entre les maisons du caïdat des Alégnia, pour atteindre la place sur laquelle se trouve l'école française où m'attendait l'instituteur.

Savez-vous combien ils étaient de Français dans cette ville de dix mille âmes, dernier repaire des fanatiques tunisiens?



A NEFTA. — LE RETOUR DE L'OASIS.

Trois, l'instituteur et deux forestiers. Oh! les braves et vaillantes gens que ces isolés, ces modestes, qui représentent la France à Nefta.

Les habitants les respectent, et c'est tout. Mais ils tenaient à ce point nos trois compatriotes en quarantaine, qu'ils avaient souvent de la peine à se procurer des denrées chez des marchands fanatiques, qui ne voulaient pas vendre à des roumis.

Chose curieuse, l'instituteur ne peut parvenir à former un personnel scolaire d'enfants. C'est là une exception en Tunisie, où l'entraînement vers l'école française est extraordinaire. Mais si les enfants n'y viennent pas, on y voit venir des adultes qui font de rapides progrès. Ce sont des jeunes gens qui visent des fonctions et qui tiennent à apprendre notre langue. L'instituteur m'a raconté ce trait de mœurs : autant le travail manuel est en honneur dans la bourgeoisie de Tunis, autant il est dédaigné dans les oasis. Dès qu'un homme a des palmiers, il ne fait plus rien du tout; il les fait soigner par des hhamès, et passe sa journée en lazzarone.

Comme l'instituteur faisait lire par un de ses élèves adultes une phrase française dans laquelle le travail était honoré, l'élève haussa les épaules d'un air de mépris.

— Tiens, dit-il au maître en prenant une datte et en la mangeant, voilà le vrai travail!

Avec une rare complaisance, l'instituteur me fit visiter cette ville désertique, composée de neuf quartiers bâtis sur des collines de sable. Il m'a conduit aux sources, qui sont bien le coin le plus curieux de l'oasis. Au fond d'un trou énorme, entouré de dunes arides hautes d'une cinquantaine de mètres, se voient les sources de l'oued, entourées de palmiers dont on domine les cimes. On les dirait placés dans une jardinière colossale. Cela est bien nommé : la Corbeille.

La veille de mon arrivée à Nefta, un meurtre avait été commis, affaire de jalousie, m'a-t-on dit. Le meurtre commis avait ceci de particulier, que le meurtrier, après avoir tué sa victime d'un coup de fusil à bout portant, a cru devoir couper la gorge par surcroît, pour la saigner. Cet exemple n'est pas rare chez les Arabes.

Après avoir visité les deux caïds et parcouru les deux villes, qui forment ensemble une population de plus de 9,000 habitants, je visitai l'oasis, qui est peut-être la plus belle du monde : une pure merveille tropicale.

Ma visite s'est terminée à la maison forestière, située en dehors de l'oasis, vers les chotts, au milieu des dunes de sable. Les deux forestiers et la femme de l'un d'eux sont certes les derniers Européens sur la lisière du désert. Plus loin, jusqu'au Congo, jusqu'au Cap, c'est le continent des noirs.

J'ai reçu chez les forestiers de Nefta la plus cordiale hospitalité, et j'ai passé la nuit dans la chambre que M. Tellier, le vaillant inspecteur des forêts du Djérid, s'est réservée dans la maison des gardes.

Placés là, les forestiers sont sur leur champ de bataille, c'est-à-dire sur l'un des points de défense contre les sables envahissants. Ils dirigent les équipes d'Arabes qui exécutent les clayonnages. S'il est au monde des gens méritant toutes les sympathies de la France, ce sont bien ces modestes fonctionnaires qui forment l'extrême avant-garde de la civilisation, habitant, c'est le cas de le dire, aussi loin qu'il est possible d'habiter. A vingt mètres de leur maison, c'est le sable du désert : presque l'infini.

L'oasis qu'ils défendent si bien, ces modestes pionniers, contient près de 300,000 palmiers, et autant de figuiers, de limoniers, d'orangers, de grenadiers, de jujubiers, de citronniers, de poiriers, de pruniers, de pêchers, d'abricotiers, qui, tous, atteignent des proportions fabuleuses, inconnues pour leurs espèces, avec des troncs de deux et trois mètres de circonférence.

Les forestiers sont chargés des observations météorologiques et, en l'été de 1890, leur thermomètre a marqué un peu plus de 52 degrés! Quels étés ils ont à subir !

Le jour où il me sera dit que les forestiers reçoivent une récompense quelconque après deux années de service dans le sud, j'applaudirai à cet acte de justice.

Nefta est le dernier réduit du fanatisme et de la superstition. Ville maraboutique, elle se prétendait exempte de maintes charges publiques, et entre autres de la conscription militaire. L'on avait ce spectacle d'une population absolument rebelle à l'obligation du service militaire, fournissant, par contre, d'assez nombreux remplaçants militaires, dont pas mal de déserteurs, entre parenthèses.

L'audace des fanatiques était telle, qu'ils défiaient en quelque sorte le gouvernement beylical de leur imposer cette charge. Ils en étaient arrivés à faire intervenir le grand saint Sidi-Bou-Ali, très vénéré dans la contrée. Suivant eux, il était apparu dans la mosquée, pour déclarer que jamais on n'oserait imposer le service militaire à Nefta. Cette comédie, qui venait d'avoir lieu lorsque je visitai Nefta, devait avoir sa riposte immédiate. En avril 1891, le tirage au sort a désigné les conscrits de Nefta : les fanatiques n'ont pas pipé et Sidi-Bou-Ali en a été pour son apparition.

La ville antique, aujourd'hui ensevelie sous des dunes de sable, était plus rapprochée des chotts que la Nefta actuelle.

Nefta, située comme Tozeur sur l'isthme qui sépare le *Chott-el-Rharsa* du *Chott-el-Djérid,* mais tout à fait en avant-garde du côté du désert, était naguère fort exposée aux incursions des tribus pillardes du Sahara. Aujourd'hui cette région est couverte par notre influence morale; mais rien n'empêcherait dans un moment d'effervescence le retour de pareilles incursions, car les troupes les plus rapprochées sont à Gafsa, à environ cent dix kilomètres, c'est-à-dire à trois jours de marche.

Lorsque l'on envisage l'abandon relatif dans lequel se trouvent Nefta et Tozeur, on reste confondu. Il suffirait cependant d'un détachement d'une trentaine de spahis et de quelques fantassins, bien retranchés à Nefta, pour commander cette passe ouverte à tous les coupeurs de routes du Sahara et pour couvrir le Djérid tout entier.

Pour ainsi dire située sur les rives du grand Chott-Djérid, au débouché de l'isthme qui sépare les deux chotts, Nefta portait dans le temps le nom de *Mersa-el-Sahara* (porte du désert) ou encore de *Bab-el-Djérid* (porte du Djérid). Ces noms ne sont-ils pas de véritables indications stratégiques?

Le retour de Nefta à Tozeur m'a charmé. Les chotts étaient resplendissants. L'atmosphère était à ce point limpide que l'on distinguait les dunes du Nefzaoua, de couleur d'améthyste, du côté de Kebilli. Et quels mirages sont apparus à mes yeux émerveillés !

Je restai encore deux jours à Tozeur, faisant de délicieuses promenades dans l'oasis, guidé par M. du Paty, qui connaît son Djérid sur le bout des doigts, et visitant la ville.

Tozeur est très pittoresque; des oueds intérieurs offrent de ravissants tableaux, animés par des lavandières, comme au pied de la mosquée de *Sidi-Ghelab,* au minaret penché[1].

Beaucoup de maisons ont des façades délicatement ornées. Les briques disposées en relief composent de ravissants dessins géométriques, qui forment des panneaux ressemblant à des tapis monochromes. La pureté de ces dessins et l'ingéniosité des combinaisons se conservent par tradition, car elles sont bien au-dessus du niveau artistique des populations actuelles.

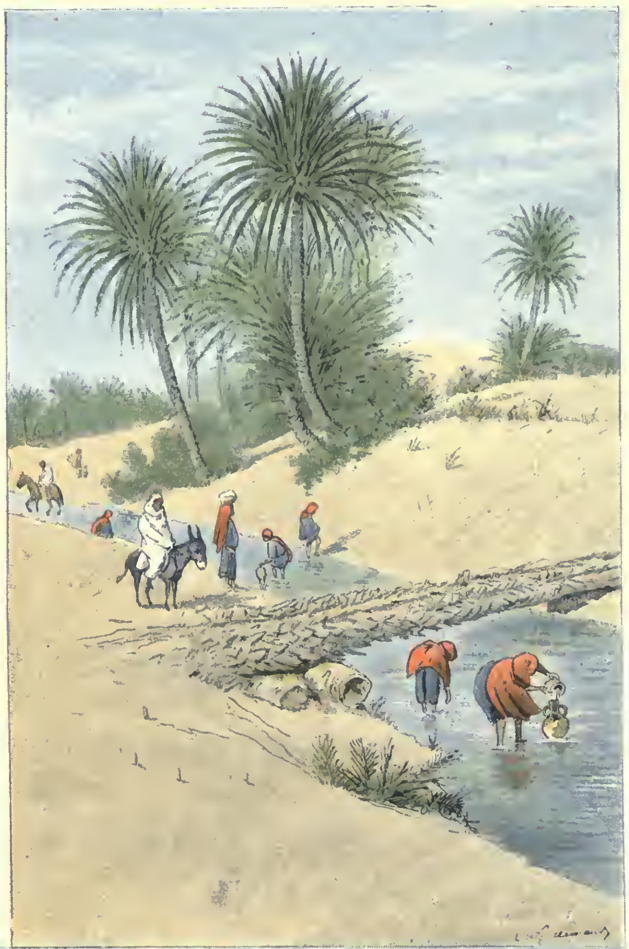
---

[1] Une aquarelle représente cette mosquée : à ce point en renom, qu'il y vient des pèlerins depuis Tunis.

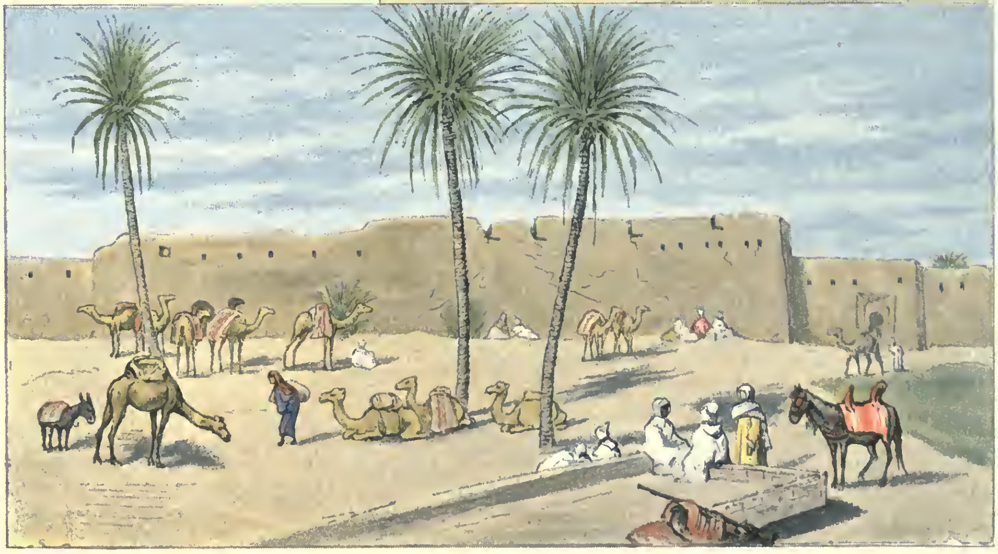
De Tozeur au groupe d'oasis du caïdat d'*El-Oudiane* il n'y a qu'une dizaine de kilomètres.

Le caïdat d'El-Oudiane est un chapelet de six villages situés en ligne au nord-ouest de l'oasis. C'est d'abord *Degache,* où réside le caïd qui m'a donné l'hospitalité dans la maison des hôtes. Puis *Zaouiet-el-Arab, Zergane, Oulad-Majed, Kriz* et *Seddada.*

Ces villages prospères doivent à leur intelligent caïd de véritables innovations. C'est ainsi qu'il a fait extraire de la pierre de taille qu'il tient à la disposition de ses administrés au prix d'extraction, les encourageant ainsi à remplacer par des murs en pierre ces fragiles murs en terre qui s'écoulent dans les rues, fondus par les grandes pluies. Ce



UNE SÉGUIA.

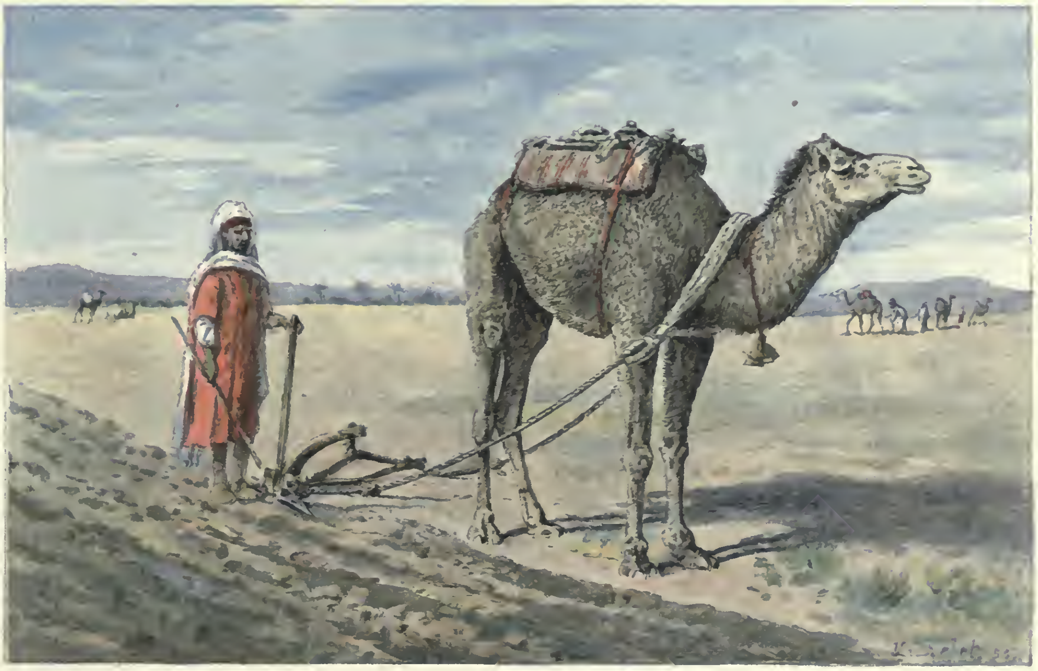


PLACE DU VILLAGE DE DEGACHE (EL-OUDIANE).

même caïd a développé dans l'oasis la culture des orangers, des mandariniers et des pêchers qui y était à peu près inconnue et qui y réussit merveilleusement. Du haut de son observatoire de Degache, il peut, armé de sa longue-vue, observer la traversée du chott.

Le village de Kriz est l'amorce du fameux *Trik-el-Oudiane* (chemin de l'Oudiane), qui traverse le Chott-Djérid et atterrit sur les côtes du *Nefzaoua*, à *Debabcha*[1].

La mirifique croûte saline qui donne au chott ses aspects brillants et métalliques n'est pas accessible sur les rives. Il y a entre elle et la terre ferme une zone de boues jaunâtres dans lesquelles on risquerait de voir disparaître chevaux et cavaliers. Ce sont les terres délayées par toutes les eaux de sources qui s'écoulent des oasis dans les chotts. Cette vase salifère a une consistance particulière : de marne très fine, délayée dans une eau saturée de soude et de magnésie, sa densité est telle que les particules terreuses y restent en suspension. M. Henry a fait baliser avec soin ce terrible chemin du chott ; et le voici praticable, lorsque des pluies diluviennes n'ont pas recouvert et parfois dissous en partie la croûte saline qui doit porter les caravanes.



LABOUREUR DANS LES RÉGIONS DÉSERTIQUES.

Il n'en était pas de même lorsque M. Tissot, le très savant diplomate, a reconnu le Djérid en 1857. Les dangers courus par sa caravane n'existent pour ainsi dire plus.

---

[1] Le *trik Tozeria* est beaucoup plus long et à peu près impraticable.

Je me vois donc, pour émouvoir quelque peu mes lecteurs, dans l'obligation de citer deux pages du journal de Charles Tissot :

A sept heures et demie, nous quittons Degache pour descendre vers le chott, dont la surface brille à l'horizon comme un lac de plomb fondu. Pendant une demi-heure nous traversons une plaine vaseuse entrecoupée de bouquets de tamaris et de hautes herbes. Bientôt toute végétation disparaît, et les efflorescences salines qui recouvrent le sol sablonneux nous apprennent que nous avons dépassé la limite des hautes eaux de la Sebka. Là commence le danger. Un cavalier Merzoughi prend la tête de la colonne, en nous recommandant de mettre nos pas dans ses pas. Rangés en file indienne, nous suivons notre guide, qui n'avance qu'avec précaution. Nos chevaux eux-mêmes semblent comprendre le péril et flairent de temps en temps le sol avec inquiétude.

Aux vases mélangées de sel succède bientôt une croûte saline de plus en plus épaisse, dure et transparente comme du verre de bouteille et résonnant à certains endroits sous les pieds de nos montures, comme le sol de la Solfatara de Naples. Un puits béant, dont l'ouverture montre une eau verte et profonde, nous permet de nous rendre compte de ce singulier terrain; la croûte sur laquelle nous cheminons n'a qu'une épaisseur de quelques pouces et recouvre un abîme que nous essayons en vain de sonder. Un sac à balles, qui nous sert de sonde, disparaît avec toutes les cordes que nous ajustons bout à bout, sans que nous trouvions le fond. Une crevasse que nous rencontrons un peu plus loin sur notre droite ne contient que quatre ou cinq pieds d'eau; mais au-dessous de cette nappe liquide dorment ces vases mouvantes que la tradition assigne comme tombeau à tant de caravanes. C'est près de cet endroit que, lors de mon premier séjour au Djérid, un cavalier du goum de Tozeur fut englouti avec sa monture. Ses compagnons essayèrent de sonder l'abîme où il avait disparu, au moyen de vingt baguettes de fusil attachées bout à bout ; pas plus que la nôtre, cette sonde improvisée n'atteignit le fond.

Couché à plat ventre sur le bord de la crevasse, je puise un peu d'eau pour la goûter; elle me paraît plus amère que celle de l'Océan; la main dont je me suis servi est imprégnée d'un sel blanc; un vase de terre poreuse que je remplis ne tarde pas à se couvrir d'une épaisse couche de sel.

A neuf heures et demie, nous trouvons allongé sur la route le cadavre d'une femme. La pauvre créature est évidemment morte de fatigue. Couchée sur le flanc droit, un bras replié sous sa tête, l'autre appuyé sur le sol, la mort l'a surprise au moment où elle faisait un dernier effort pour se relever.

Nous marchons toujours, et les montagnes de l'Oudiane, que nous laissons derrière nous, s'abaissent de plus en plus à l'horizon. En face, à droite, à gauche, le chott déploie, aussi loin que la vue peut s'étendre, l'éblouissante immensité de sa nappe d'argent. La chaleur étouffante développée par la réverbération du soleil, les hallucinations du mirage, le contraste étrange d'un sol de neige et d'un ciel de feu, tout, jusqu'à ce lac solide et ce terrain mouvant, me donne une sorte de vertige. Il me semble par moments que nous cheminons dans une de ces planètes où les lois de notre monde sont suspendues ou renversées.

A dix heures et demie, nous rencontrons les premières marques : ce sont de simples pierres fichées dans la croûte saline. Elles n'ont pas plus de quarante à cinquante centimètres de hauteur; mais, grandies par le mirage, elles s'aperçoivent à de très grandes distances. L'intervalle qui les sépare est en moyenne de cinq à six cents mètres. Elles portent, dans le dialecte local, le nom de *gmari* (au singulier, *gmira*). Je n'aperçois pas les troncs des palmiers dont parlent les auteurs arabes. Notre guide confesse que la voirie du lac est fort négligée. Les oueda ou troncs de palmiers ont disparu et la rangée de pierres est elle-même fort incomplète. Quelques-unes sont provisoirement remplacées par des ossements de chameaux.

Dix heures trente-sept, nous nous engageons dans une vaste nappe d'eau qui couvre la croûte saline : nos chevaux ont de l'eau jusqu'au paturon pendant quelques minutes; bientôt la profondeur augmente, et sur certains points nos montures en ont jusqu'au poitrail. Notre guide s'arrête à chaque instant, interroge l'horizon, cherche à deviner la route et fait parfois des à droite ou des à gauche que rien ne motive en apparence. Le danger est extrême, et il me l'explique : lavée et en partie dissoute, la couche de sel peut à chaque instant s'effondrer sous nos pas. La nappe liquide que nous traversons offre un courant prononcé du nord-est au sud-est.

A midi trente, à quatre ou cinq cents mètres de la trente-deuxième gmari, nous atteignons une plateforme circulaire, d'une vingtaine de pas de diamètre, qui s'élève de deux ou trois pieds au-dessus du niveau de la Sebkra. Elle est située à peu près à égale distance des deux rives du lac, ce qui lui a fait donner par les indigènes le nom d'*El-Menzof*. On l'appelle aussi *Djebel-el-Melah*, la montagne de sel.

Cinq ou six blocs de pierre superposés, mais qui de loin, par l'effet du mirage, apparaissent comme une gigantesque pyramide, l'annoncent au voyageur et forment un signal correspondant avec une pyramide semblable dressée sur la cime du Djebel-Toumiat, au dessus de l'oasis de Kriz. Ces deux points de repère indiquent la direction générale de la route.

C'est au Menzof que, parvenues à la moitié de leur dangereuse traversée, les caravanes font halte ou passent la nuit. A quatre heures trente, nous atteignons enfin la rive méridionale du lac et les dunes de la Sebkra.

Le lendemain matin, j'ai parcouru l'oasis d'El-Oudiane pendant près d'une heure. De grands oliviers et d'autres arbres fruitiers remplissent l'espace sous les hauts palmiers, où les oiseaux chantaient de toutes parts. Les bruits du village arrivaient jusqu'à moi. Quelle promenade délicieuse !

A huit heures j'étais à cheval. L'étape devait être longue (cinquante-cinq à soixante kilomètres), elle n'a pas été non plus exempte de péripéties.

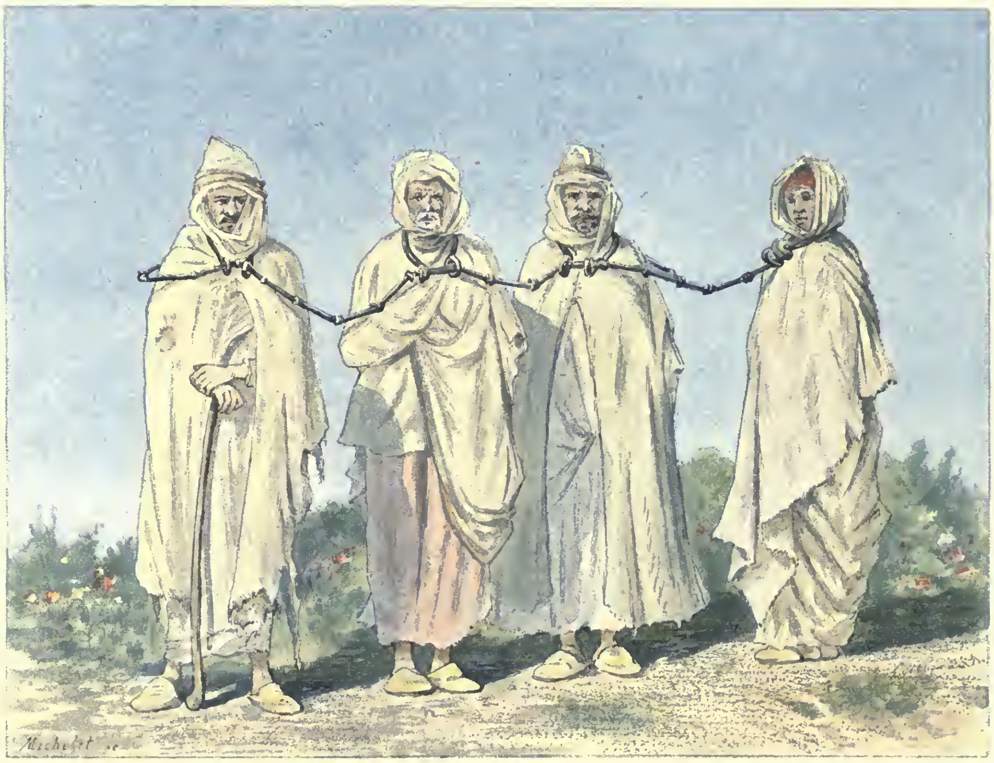
M. Henry m'avait donné comme guide un spahi nègre, homme excellent, très prévenant, qui avait été le brosseur d'un des capitaines du 4^{e} régiment de spahis à Sfax. Si j'eus à me louer de son zèle et de son dévouement, il n'en a pas été de même de sa valeur comme guide ; car, dès le début de la journée, après que nous eûmes dépassé les villages de Kriz et de Seddada et la source principale de l'oasis, il m'engagea, presque contre mon gré, dans un dédale de chemins rocheux, à peu près impraticables, où nous perdions du temps, tout en risquant de nous y casser le cou. Et cependant, sur notre gauche, des caravanes de chameaux avaient suivi la vraie piste. Il avait voulu, le malheureux, abréger par une traverse dont on lui avait parlé, mais qui lui était inconnue. Fatigués déjà, nous arrivâmes à midi au Bordj-Tarfaouï que mes lecteurs connaissent déjà. Je ne permis qu'une halte de trois quarts d'heure, car nous avions encore trente kilomètres à parcourir avant la tombée de la nuit.

Je pris bien mon orientation sur un bouquet de tamaris que j'avais reconnu en allant à Tozeur. Quoique nous fussions au 31 décembre, le thermomètre marquait 29 degrés, les insectes et les moucherons voltigeaient autour de nous, les lézards étaient hors de leurs trous, se chauffant au soleil ou parcourant rapidement les buttes de sable: c'était une vraie journée de printemps. Devant moi, mon grand diable de spahi noir ne cessait de chanter des mélopées nasillardes.

Je marchais ainsi avec entière confiance, lorsque, par hasard, je jetai les yeux sur la terre. Pas une trace de bête, pas une empreinte de pied humain ! Je restai confondu. Quoi ! mon guide avait pu perdre une piste en plaine, large de deux kilomètres. Je l'appelai, lui montrant le sable vierge de toute trace d'être vivant autre que celles des gerboises, des serpents et des lézards qui y avaient dessiné des lignes enchevêtrées comme des arabesques. Où étions-nous ? J'envoyai le spahi sur la gauche. Il fit un temps de galop et revint sans avoir trouvé de piste à cinq cents mètres : même résultat négatif à droite. Que faire ? où en étions-nous de notre course, alors que la nuit allait bientôt tomber subitement sur nous, sans crépuscule ?

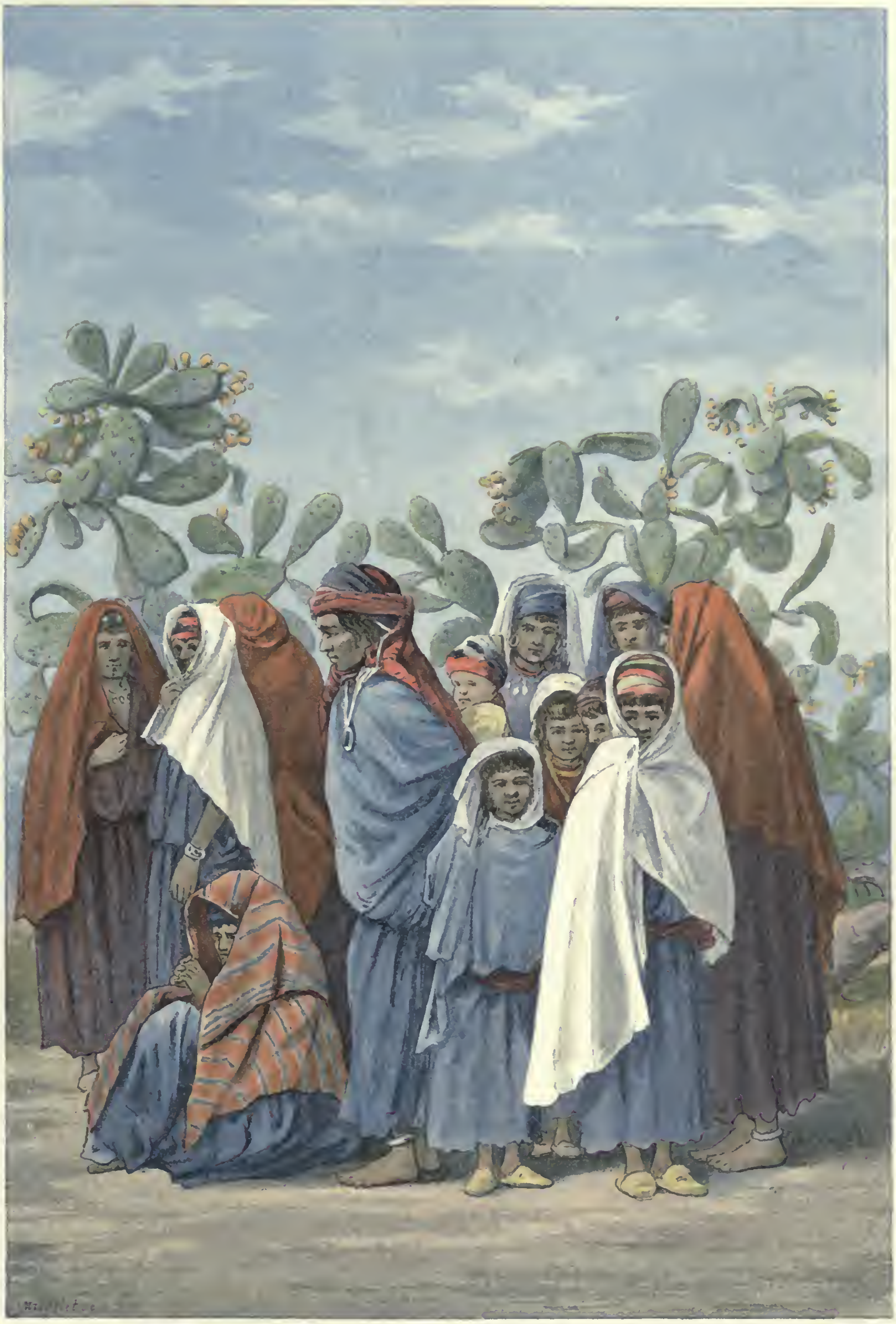
Je fis marcher vers le nord, certain de rencontrer en un point quelconque le grand oued de Gafsa, qui va sensiblement du nord-est au sud-ouest. Le soleil allait se coucher, lorsque je reconnus que nous étions au milieu des inextricables dunes qui forment les contreforts du *Djebel-Jellabia*. Nous nous étions fourvoyés à droite, à plusieurs kilomètres. Je gravis péniblement une dune élevée pour reconnaître le pays ; des dunes, partout des dunes ! derrière lesquelles le soleil se couchait comme un immense globe de feu dans un ciel éclatant. En d'autres circonstances j'eusse admiré, mais l'inquiétude m'avait fortement refroidi à l'endroit des beautés de la nature.

La nuit était venue, aussitôt le soleil disparu. Nuit éclairée encore par les dernières rougeurs de l'occident, mais bientôt noire, étant sans lune. Je fis mettre pied à terre. Quelle marche ce fut ! Le spahi, le muletier et moi, nous roulions tour à tour dans les ravins, c'était lamentable : aussi mes deux Arabes se lamentaient, je vous l'assure. Ces gens-là ne sont pas de ressources et n'ont pas grand ressort. Enfin, mes yeux s'habituant à l'obscurité, je vis sous mes pieds une ligne claire, le sable d'un petit oued. Je mis tout mon monde dans ce lit. Et en avant ! les petits ruisseaux doivent bien rejoindre la grande rivière. Tout d'un coup le spahi s'écria : — *Sidi, macach oued.*


Michelet sc.

CHAINE DE PRISONNIERS ARABES.

En effet, la ligne claire du lit de l'oued avait disparu. Nous laissâmes les brides de nos chevaux au muletier et, retournant sur nos pas, nous retrouvâmes la ligne de sable. Alors, à la stupéfaction de mon nègre, qui n'y comprenait rien, je fis flamber une allumette que j'approchai du sol. Je reconnus aussitôt, aux stries du sable, que nous avions remonté l'oued au lieu de le descendre. Je repris la bride de mon cheval, le spahi fit de même, et nous nous remîmes en marche. Tout autour de nous les chacals faisaient rage et les hyènes hurlaient à plaisir : un vrai concert. Vers huit heures et demie,



FEMMES ET FILLES NOMADES.

nous arrivâmes à la berge du grand oued, dans lequel nous descendîmes pour suivre la rive droite, la rive gauche étant en falaise entre nous et Bordj-Gourbata.

Mais nous ne tardâmes pas à nous fourrer au milieu des broussailles de tamaris dans un marais impraticable. Impossible d'avancer. Il fallait ne pas s'entêter, et rétrograder au risque de ne pouvoir se tirer de ce pétrin. Que les obstacles paraissent durs dans l'obscurité ! Je donnai l'ordre de me suivre et nous remontâmes sur la berge. Je cherchai un endroit favorable pour faire halte, entre de hautes broussailles, et je fis faire un grand feu. Nous mangeâmes un peu, car nous avions marché depuis midi sans boire ni manger. Nous n'y avions même pas pensé.

Je savais l'heure du lever de la lune : à onze heures et demie environ. Il était près de dix heures lorsque, enveloppé dans mes couvertures, je m'assoupis, couché à côté du feu. Sur ma recommandation mon spahi m'éveilla dès que la lune, qui était à son déclin, eut montré une de ses cornes à l'horizon. Je fis aussitôt recharger la mule et, tenant toujours nos chevaux par la figure, nous nous mîmes de nouveau en marche.

— Vois-tu, dis-je au spahi, vois-tu le piquet (nom arabe de l'étoile polaire)?

— Oui, commandant (il me donnait du grade pour me flatter, le pauvre garçon).

— Nous allons toujours marcher dans sa direction. Prends la tête de la colonne.

En marchant vers le nord, nous devions rencontrer la ligne des poteaux télégraphiques qui va du nord-est au sud-ouest, comme le grand oued. Il était minuit. A une heure moins un quart, je reconnus dans le lit de l'oued une flaque d'eau dont j'avais remarqué la forme singulière lors de la descente vers le sud. Je la savais à cinq cents mètres de la berge sur laquelle se trouve le Bordj-Gourbata. Ce fut un grand soulagement. Pensez donc, à cheval de huit heures du matin à midi et d'une heure à cinq heures, marchant en tenant nos bêtes par la bride de cinq heures à dix heures, et de minuit à une heure du matin, il y avait de quoi fatiguer le moral aussi bien que le corps !

A Bordj-Gourbata, le lieutenant Keck m'avait fait dresser une tente par les nomades d'un douar des *Oulad-Maâmeur*, qui m'attendaient depuis sept heures. Je trouvai sous cette tente un petit lit de camp et quelques provisions. Je mangeai peu et je bus une demi-bouteille de vin ; puis je me couchai.

A sept heures et demie du matin, je fis plier bagage; nous étions en selle à huit heures. A onze heures et demie — le 1er janvier 1891 — je faisais mon entrée dans la salle de la popote du commandant supérieur de Gafsa, souhaitant la bonne année aux officiers qui venaient de faire sauter le bouchon d'une bouteille de champagne. Ce fut un joyeux revoir. Après le déjeuner, par exemple, je me sentis exténué et dus me coucher pendant quelques heures. La nuit suivante, je fis le tour du cadran sans me réveiller. Telle fut ma nuit du 31 décembre au 1er janvier : un réveillon qui peut compter dans les annales d'un citoyen français qui ne pose pas pour l'explorateur.

Je passai encore une bonne journée à Gafsa, puis je repris le chemin de Sidi-Aïch. Je retrouvai, non loin du mausolée d'Urbanilla, le douar des braves nomades qui m'avaient si bien reçu quinze jours auparavant.

Toutes les tentes des nomades se ressemblent, à la dimension près : qui en a visité une les a toutes vues. Elles sont aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a deux mille, il y a trois mille ans. Tant il est vrai qu'il n'y a de durable que ce qui est fragile. Les monuments en pierre disparaissent; d'autres, d'une forme différente, les remplacent. Seul le fragile abri en laine de chameau reste ce qu'il a toujours été : une toile rayée de brun et de noir, soutenue sur des bâtons et fortement tendue sur des amarres fixées à des piquets. Le mobilier, plus ou moins riche selon l'habitant, est toujours composé de même. C'est d'abord le harnachement du cheval, généralement placé à gauche de l'entrée; puis un grand coffre à serrure énorme et tout peinturluré, qui renferme les objets précieux et les habits de fête des femmes. Quelquefois on y voit un second coffre pour les provisions. Ce sont ensuite des sacs en alfa pour charger les chameaux (*tellis*) et d'autres sacs pour l'orge, des pierres à moudre le grain, des vases, des terrines, des plats à couscous en bois, des plats à pied vernissés et divers autres ustensiles de ménage. La *moukhala* (long fusil) et les pistolets sont pendus à l'un des bâtons de la tente. Sur le sol sont étendues des nattes en alfa ou en feuilles de palmiers et des tapis de Djerba ou de Gafsa. Quelques coussins touaregs, rembourrés avec du lifa de palmier ou avec de l'alfa très fin, complètent l'ameublement. Tous ces objets sont rangés autour de la tente, de façon à boucher les ouvertures qui se trouvent près des piquets.

Puisque j'en suis à la description de l'intérieur d'une tente de nomades, je puis bien ajouter celle du dîner qui m'a été offert à mon second passage sous la tente d'Ali. La jeune femme du père d'Ali me montra un beau poulet qu'elle tenait par les pattes et qui criait comme un damné.

— C'est pour toi, ce *hajaj*.

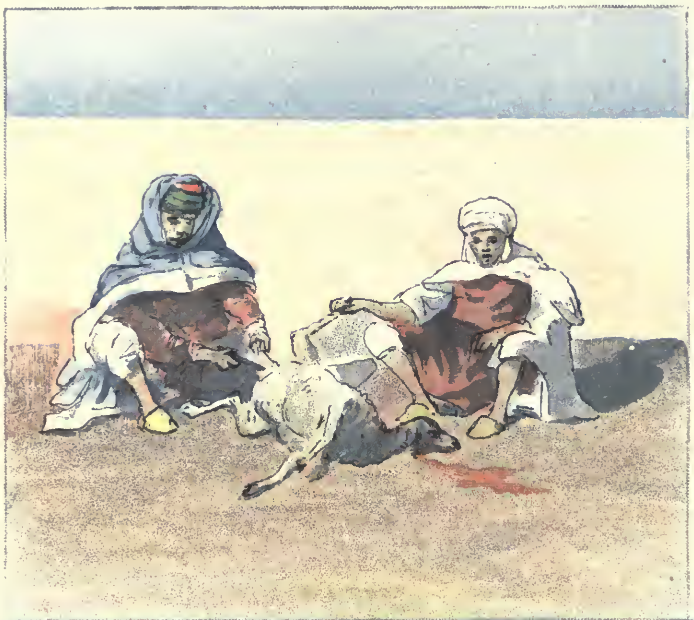
Je fus médiocrement édifié en voyant ce poulet tout vivant, qui devait faire partie de mon dîner. Comme le « guillotiné par persuasion », je n'avais pas confiance. Le poulet fut emporté hors de ma vue et égorgé incontinent.

La jeune femme le rapporta aussitôt et le plongea, tout en plumes, dans une marmite placée sur le feu, au fond de laquelle un peu d'eau était en ébullition. Elle couvrit la marmite. Au bout d'un certain temps elle sortit le poulet de cette étuve, le passa dans un linge en tirant fort, et il se trouva plumé instantanément; il fut ensuite flambé. Puis on le passa au père de famille qui lui coupa la tête qui fut jetée aux chiens par-dessus la haie sèche; les pattes et les intestins prirent le même chemin.

Après cette amputation générale, le poulet fut coupé en petits morceaux, qui furent jetés au fond de la marmite que l'on venait de laver. Une vieille femme y ajouta de la graisse et des épices; puis la jeune se mit à tourner et à retourner le tout avec le manche d'une grosse cuiller à pot. Au bout d'une demi-heure la jolie cuisinière retira un morceau et l'essaya entre les doigts pour voir s'il était assez cuit; puis, retournant la cuiller à pot, elle sortit le fricot de la marmite et le dressa sur un plat à pied vernissé, que le chef du douar me présenta avec force salamalecs.

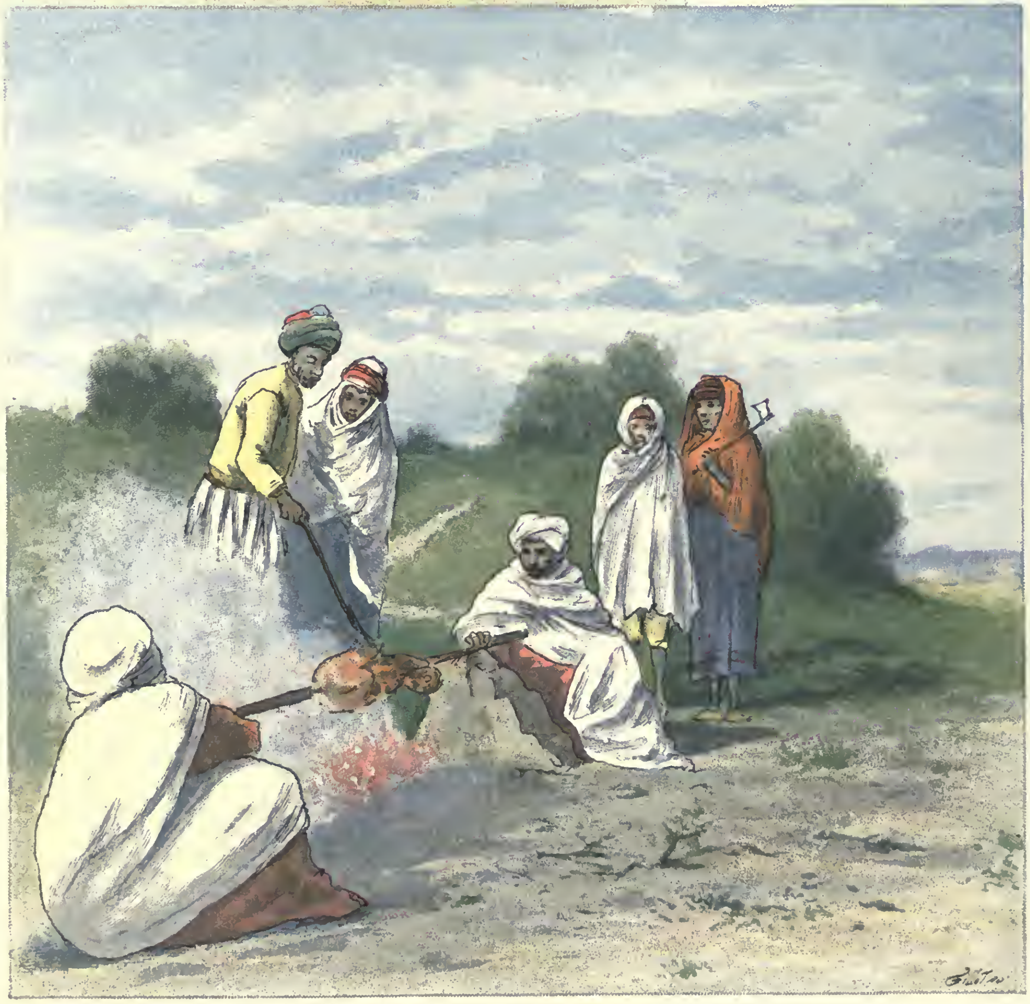
Eh bien, faut-il le dire? je trouvai ce poulet sauté excellent et je lui fis honneur. Nul ne me regardait manger, la courtoisie arabe voulant que l'on serve à manger à l'hôte, et que l'on détourne de lui les regards pendant qu'il prend son repas.

Lorsque j'eus fini, le chef de la famille mangea ce qui lui plut; après lui, les fils se régalèrent, puis les femmes et les domestiques, ceux-ci ne laissant que les os, qu'ils

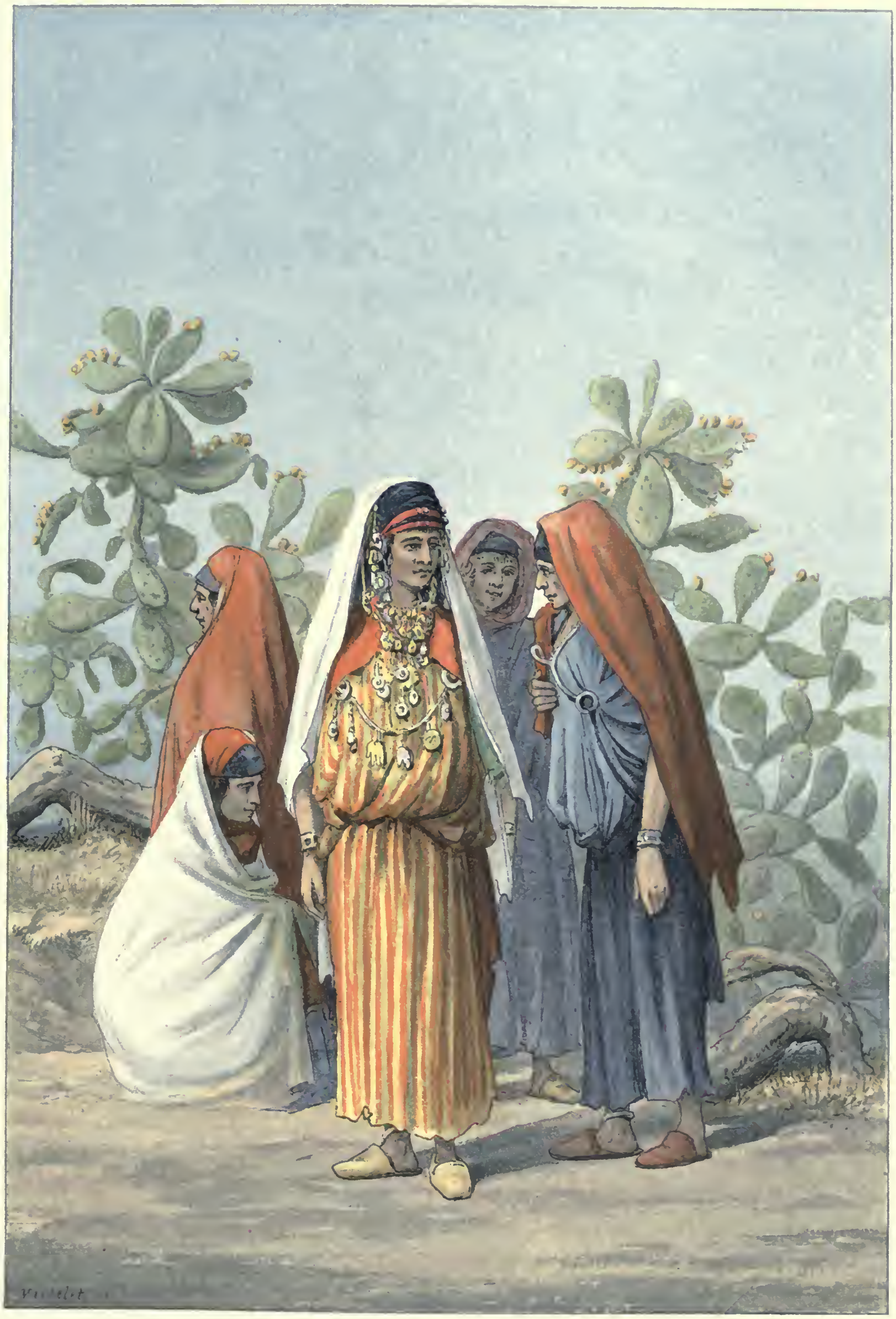


jetèrent aux chiens qui, par l'odeur alléchés, faisaient cercle autour de la tente.

Le couscous, le poulet sauté, un peu de fromage, le tout arrosé de vin étendu d'eau de Saint-Galmier, voilà un dîner à faire pâlir les plus fins menus du Café Anglais ou de la Maison Dorée... lorsqu'on descend de cheval après huit heures de marche.



LE MÉCHOUI : LE SACRIFICE. — LE RÔTI.



FIANCÉE NOMADE.

Une forte boîte de thon offerte par moi fut l'extra des habitants de la tente.

Le douar est une réunion de tentes, généralement disposées en rond afin de mettre les bêtes à l'abri au milieu. Tous les habitants d'un douar vivent en communauté; en promiscuité serait trop dire. L'union y est presque toujours parfaite, et s'il y a des disputes, c'est le plus souvent de douar à douar, ou de tribu à tribu. Il est même rare de voir des tribus qui ne soient pas divisées en fractions plus ou moins ennemies, qui n'ont plus aucune cohésion entre elles. C'est à ce point, que telle tribu établie au sud de Kairouan a une de ses fractions définitivement fixée à plus de 150 kilomètres au nord, du côté de Béja. Cela était même un gros embarras pour la perception des impôts, la fraction détachée au loin étant restée attachée à la tribu d'origine pour le règlement de la *medjba* (capitation). On a tout récemment remédié à cet inconvénient en décrétant que désormais les fractions éparpillées seraient, pour la medjba, rattachées aux populations au milieu desquelles elles s'étaient fixées. Cette réforme excellente a été approuvée par les indigènes eux-mêmes.

Les drames passionnels sont connus de ce monde primitif; en voici un exemple qui frise la comédie :

Certain riche nomade, possesseur de trois épouses, était à chaque instant, la nuit venue, inquiété par des pierres qui tombaient sur sa tente. Aussitôt il sortait armé d'une matraque pour corriger l'importun, et montait la garde autour du logis. Puis il rentrait sans avoir rien vu.

Comme il confia sa perplexité à un vieillard de ses amis, celui-ci lui dit :

— Si tu veux que cela cesse, annonce que chaque fois que des pierres tomberont sur la tente, tu administreras à tes trois femmes une bonne volée de coups de bâton.

Il annonça cela dans la tente et, de ce jour, les pierres cessèrent d'importuner ce mari de trois femmes. Voici l'explication :

Les trois femmes avaient trois jeunes adorateurs qui s'approchaient de la tente et jetaient des pierres. Pendant que le mari courroucé se précipitait dehors, les trois adorateurs se glissaient dessous, et le mari montait la garde autour des trois couples. Lorsque, fatigué par une longue faction, il rentrait, les trois adorateurs se glissaient dehors et s'enfuyaient. On n'a pas pu me dire ce qu'il advint plus tard; mais cette scène de la vie des nomades n'est-elle pas du Molière tout pur?

Les nomades vivent de galette d'orge, d'huile rance et de lait doux (*halib*) et de lait aigre (*leben*). Le couscous et le mouton sont les mets des grands jours. Les œufs et les poulets varient les menus.

Lorsque l'eau manque tout à fait au campement, les hommes et les animaux, les chevaux même, boivent du lait de chèvre ou de brebis. La traite des brebis est fort curieuse. On en met une vingtaine en cercle, les têtes tournées vers le centre, fortement attachées les unes aux autres par les cornes au moyen d'un fort filin en poil de chameau. Ainsi immobilisées, on les trait en passant de l'une à l'autre, sans qu'elles bougent. Le lait passe de la terrine de traite dans une peau de bouc dont le cou sert d'orifice, les quatre pieds étant noués.

En route, le lendemain, je revis avec plaisir le beau site des mausolées de Sidi-

Aïch et la vallée des oliviers. A Feriana, je visitai les ruines de l'antique *Telepte,* située à un kilomètre au nord de Feriana.

Telepte, que les Arabes appellent *Médinet-el-Khédia*, était une importante cité à l'époque byzantine. Elle devait certainement avoir plus de vingt mille habitants, à en juger par l'étendue de ses ruines. Eh bien, il n'en reste presque rien : des amas de pierres, traces d'un bouleversement général.

Près des sources de la rivière (*Ras-el-Aïoun*) on remarque cependant un édifice. Ce furent des thermes importants dont les diverses parties sont reconnaissables : ici le frigidarium; là le tepidarium; puis le caldarium et le laconicum.

L'immense citadelle byzantine n'est plus qu'un amas de pierres d'une épouvantable confusion. Quelques morceaux de sculpture chrétienne apprennent qu'il y avait là une église : une niche en mosaïque blanche a permis de déterminer la place de son abside. Et c'est tout. Au delà de l'emplacement de la citadelle s'élèvent quatre colonnes porteuses de consoles qui soulageaient les poutres d'un atrium. Comment sont-elles restées debout au milieu de ce chaos ? C'est inexpliqué.

Dans les carrières voisines, des blocs non emportés montrent des traces de l'exploitation antique.

Les hauteurs étaient couronnées de fortifications.

Notre poste de Feriana se compose d'une série de bâtiments militaires très bien établis, très importants, situés au flanc d'une colline. Dans l'un des bâtiments sont installés les bureaux des postes et télégraphes. Un fossé profond, avec épaulements, entoure la colline, les bâtiments militaires et l'une des principales sources, et fait de ce poste un petit camp retranché très solide.

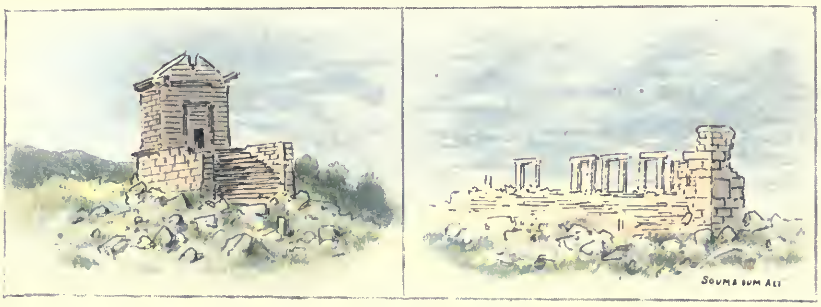
La source du camp alimente l'oasis de Feriana, village de six cents habitants situé au milieu de jardins plantureux, où les oliviers, les figuiers et les grenadiers prennent des proportions magnifiques. Certain « guide » appelle Feriana une « oasis de palmiers ». Or, en fait de palmiers, on en voit un, un seul, qui balance mélancoliquement son panache au-dessus de l'oasis. Feriana, étant à l'altitude de 801 mètres, ne saurait convenir à la culture normale du palmier.

De belles sources vives alimentent Feriana (qui veut dire : « les rigoles »).

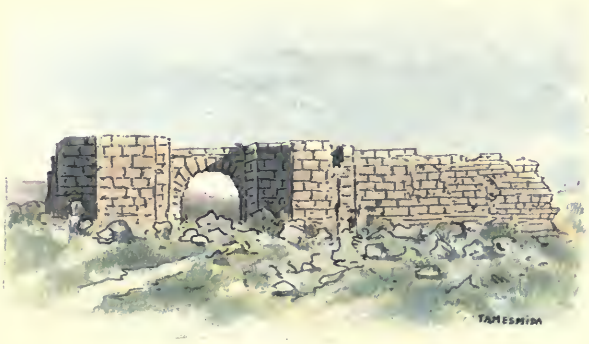
Il y a deux routes pour aller de Feriana à Tebessa. L'une, du côté de la frontière algérienne, par *Bir-Oum-Ali,* où le gouvernement tunisien bâtit sa douane ; c'est la plus longue, mais elle est carrossable. L'autre, en montagne, et passant par le poste forestier de *Bou-Chebka,* est plus directe ; mais elle n'est que muletière, quoique des charrois légers, conduits avec une extrême prudence, puissent la parcourir.

Je choisis cette dernière, désireux de voir les points curieux qui semblent groupés à plaisir le long de la frontière de l'Algérie, à la hauteur de Tebessa.

Au sortir de Feriana, le chemin gravit un sentier rocailleux qui n'est pas sans présenter quelques obstacles sérieux. La montagne franchie, on a devant soi une vallée immense, qu'il s'agit de traverser. On y voit des ruines romaines de tous côtés. Celles de *Tamesmida* sont les plus importantes, vers l'ouest. Tamesmida est un curieux type de castellum, dont l'enceinte est presque intacte, défendue par quatre tours, dont deux rectangulaires et deux octogonales. Ce fortin renfermait un moulin à huile



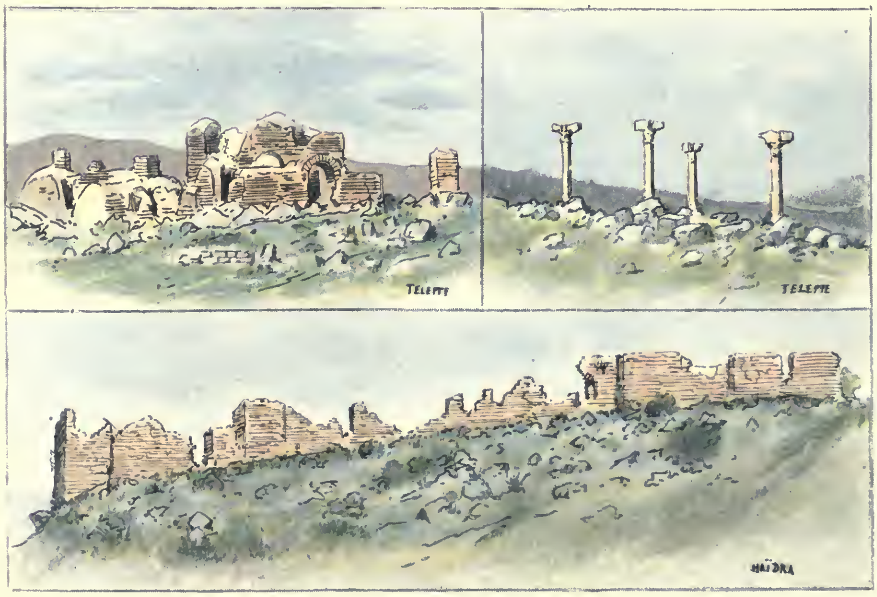
(*torcular*) avec huit pressoirs encore debout. Les pierres du bel appareil de ses murs sont décorées de bossages rustiques.



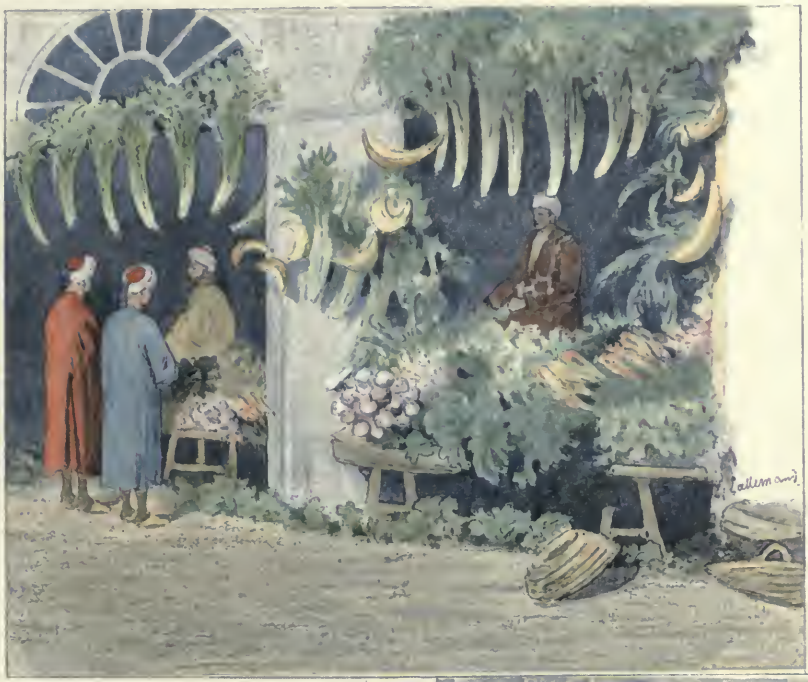
L'on voit encore à Henchir Tamesmida un grand réservoir circulaire défendu par une tour, ainsi que les ruines d'un bâtiment carré.

La vallée traversée, on s'engage dans des montagnes superbement couvertes de forêts de pins.

Comme je les gravissais, le soleil s'abaissait vers l'horizon, et ses rayons d'or fouillaient les sous-bois avec des effets délicieux : les branchages rouges des pins semblaient



MONUMENTS ROMAINS.

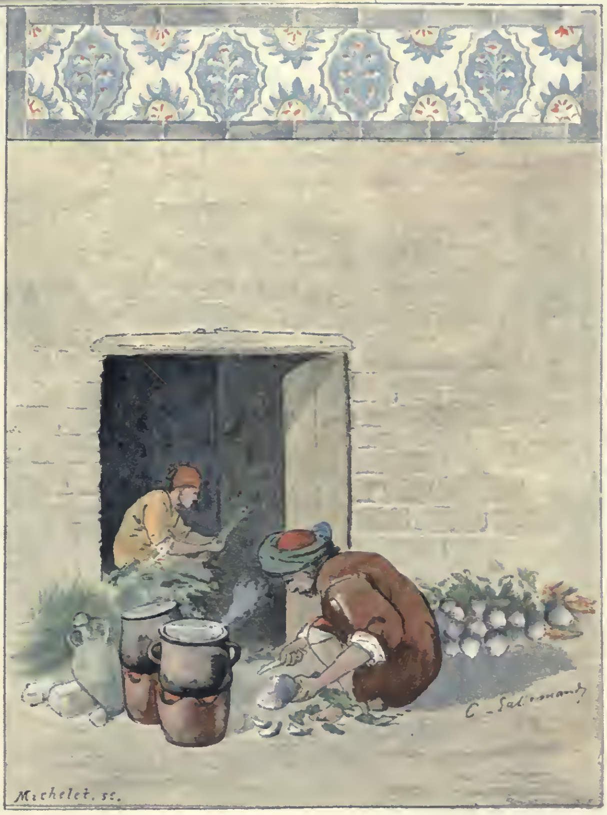


LE MARCHAND DE LÉGUMES A KAIROUAN.

de feu. Quel régal pour les yeux après les grandes plaines dépourvues d'arbres !

Je vis une quantité de perdrix en traversant les clairières. Le chemin, d'un pittoresque idéal, rappelle parfois les allées des plus beaux parcs d'Europe.

Le poste forestier de *Bou-Chebka* est situé dans un pli de terrain sans eau, alors qu'à quelques kilomètres il y a, aux quatre points cardinaux, des puits romains ou arabes très abondants, où il était facile de placer un poste forestier, dont la surveillance s'étend sur une surface immense. On a remédié à ce vice en y construisant des citernes. Le brigadier étant détaché aux constructions de la douane de Bir-Oum-Ali, j'y trouvai un brave forestier qui me reçut de son mieux et me logea dans la chambre des hôtes située dans la cour du bâtiment du brigadier. Mon guide et mon muletier s'installèrent dans un gourbi en chaume qui apparaît sous les pins.



LE RESTAURATEUR EN PLEIN VENT A KAIROUAN.

Je regagnai mon gîte à nuit close et, me trompant de porte, je pénétrai dans un petit clos, où je me trouvai face à face avec un cerf. Me voyez-vous, un chandelier à la main, un cerf approchant ses naseaux de la lumière et soufflant la bougie? Une vision à la Saint-Hubert! L'animal, très doux, demandait une caresse. C'était un des spécimens de la faune de ces grandes forêts de pins, où l'on trouve aussi le lynx, le mouflon, les gazelles et, mais bien rarement, la panthère. Le lion, qui s'y rencontrait jadis, n'existe plus que dans les récits des Arabes.

La nuit fut glaciale : Bou-Chebka étant à l'altitude de 1,300 mètres, il n'y a rien d'étonnant à cela. Le lendemain matin, tout le paysage était filigrané de givre : un paysage septentrional en pleine Afrique.

Le coin le plus riche en belles ruines romaines est certainement la zone qui confine à la frontière de l'Algérie, au nord de la route de Kasserine à Tebessa, de Bou-Chebka au Kef. Faute d'espace, je me bornerai à citer *Haïdra, Thala, Kalaâ-es-Senân* et *Médéina,* qui sont les points les plus curieux.

Haïdra portait le nom d'*Ammedara* dans l'antiquité. La ville ancienne était à cheval sur l'oued-Haïdra. On remarque beaucoup de constructions importantes et une petite porte triomphale sur la rive droite : sur la rive gauche s'étendait la ville. On y voit un grand arc de triomphe dédié à Septime-Sévère ; les traces d'un édifice circulaire, du théâtre probablement ; plusieurs basiliques chrétiennes ; de superbes mausolées, dont le mausolée tétrastyle reproduit en ces pages ; une voie pavée et enfin la grande citadelle de Justinien, qui a 200 mètres de côté. Une aquarelle en reproduit l'aspect actuel. C'est là une des plus grandes et des plus importantes ruines de la Tunisie.

L'oued-Haïdra regorge de barbeaux très faciles à prendre, et pas trop mauvais... avis aux amateurs de pêche à la ligne qui s'arrêteront là.

Au nord d'Haïdra, à une demi-journée de marche, s'élève un piton terminé par une table horizontale presque inaccessible, sur laquelle se trouve perché un village à 1,400 mètres d'altitude. C'est la *Kalaâ-es-Senân.*

On voit de loin cette singulière montagne. Au pied des falaises hautes de 50 mètres qui défendent l'accès du plateau, s'étend une plaine inclinée recouverte de hautes herbes. Le cavalier doit s'arrêter sur le flanc nord-est et descendre de cheval, pour gravir un grossier escalier en pierres, sur lequel il est difficile de passer deux de front, et qui fait bientôt place à une sorte d'échelle faite avec des morceaux de bois fixés dans la pierre à droite et à gauche. Au sommet se trouve une porte en bois fermée la nuit.

Sur le plateau est situé un village malpropre et en ruines, à côté d'une petite plaine inculte. Ce fut là, sans doute, un poste de refuge ou de retraite depuis la plus haute antiquité. MM. Cagnat et Saladin y ont trouvé un stèle carthaginois et une inscription funéraire romaine.

Comme la terre manque sur ce plateau, il est difficile d'y enterrer convenablement les morts, dont les oiseaux de proie se disputent les chairs, déterrées sans doute par les chacals, et dont les ossements se voient sur le sol. Ce spectacle est repoussant.

Thala est à l'est d'Haïdra, à une altitude de 1,017 mètres. C'est un centre important, dont le souk est très bien fourni. Thala est bâti sur l'emplacement d'une ville antique, au fond d'une vallée.

Médéina, l'ancienne *Althiburos,* se trouve au nord de Thala, dans le contrôle du Kef. C'est vous dire que M. Roy y a fait de précieuses découvertes. Il y a à Médéina de belles ruines d'un théâtre de 60 mètres de diamètre, dont la scène mesure 35 mètres de large sur 10 de profondeur. La *Porte triomphale* de Médéina, d'assez bel aspect, est cependant d'architecture médiocre de la basse époque. Il y a encore à Médéina un petit édifice, mausolée selon les uns, chapelle selon les autres, kasr pour les Arabes. Il en faut pour tous les goûts.

Pour me rendre à Tebessa, où je devais, après mon long voyage du sud, retrouver la voie ferrée de la compagnie de Bône-Guelma, je m'orientai vers les gorges resserrées entre le *Djebel-bou-Rouman* et le *Djebel-Moukahad,* qui forment sur ce point la frontière de l'Algérie et de la Tunisie. Devant l'entrée de ces gorges se trouvent les ruines d'un gros bourg romain et, tout à côté, à gauche, une source abondante dont les eaux s'écoulent dans les gorges, vers la grande vallée au fond de laquelle est Tebessa.

Ces gorges, très pittoresques, ont pris le nom d'un moulin et d'une maison forestière qui s'appellent *Beccaria.* De là, par des plaines magnifiques, j'arrivai après deux heures de marche à Tebessa, où s'est terminé mon voyage au pays des oasis.

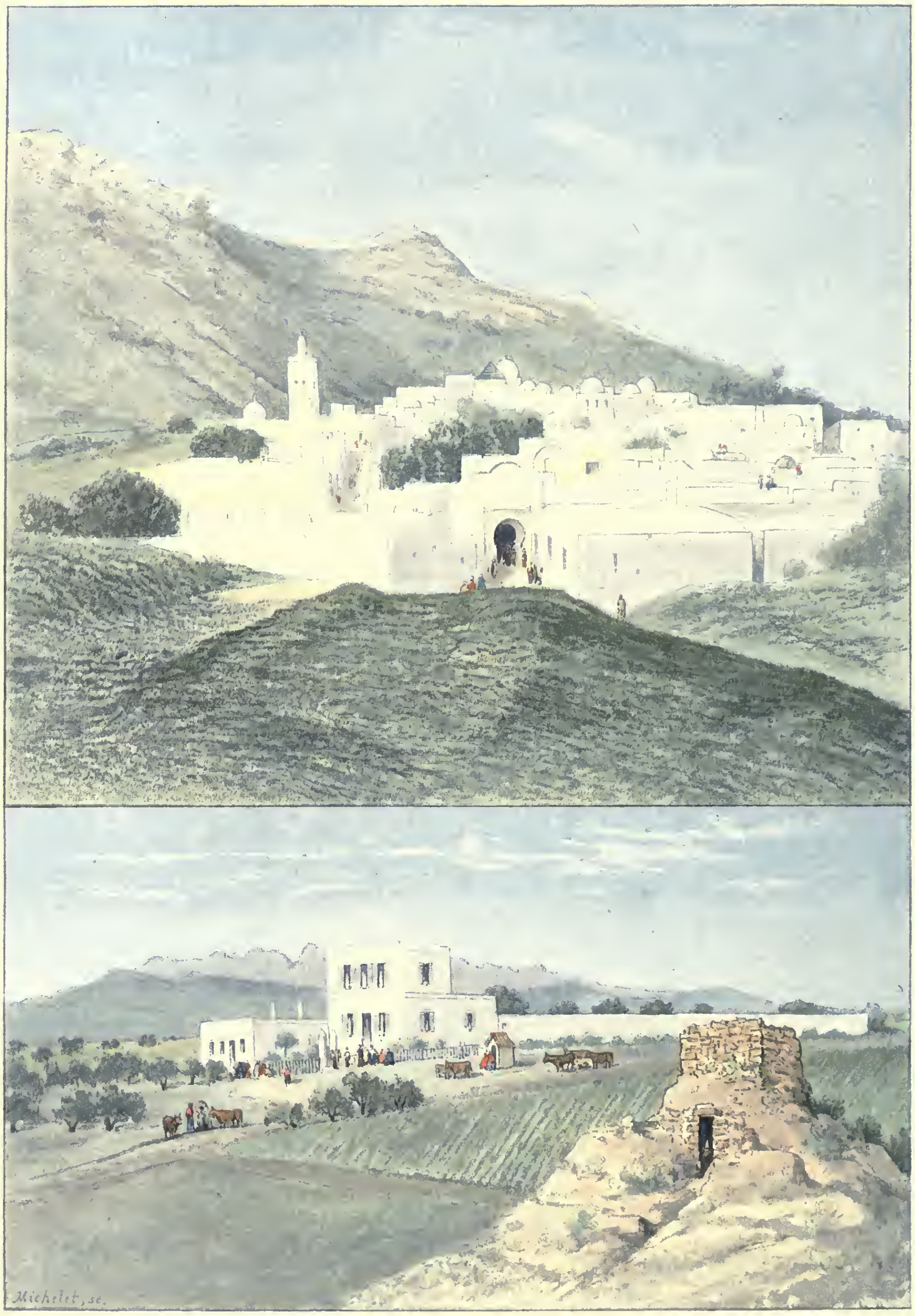
XIII

DE TUNIS A KAIROUAN

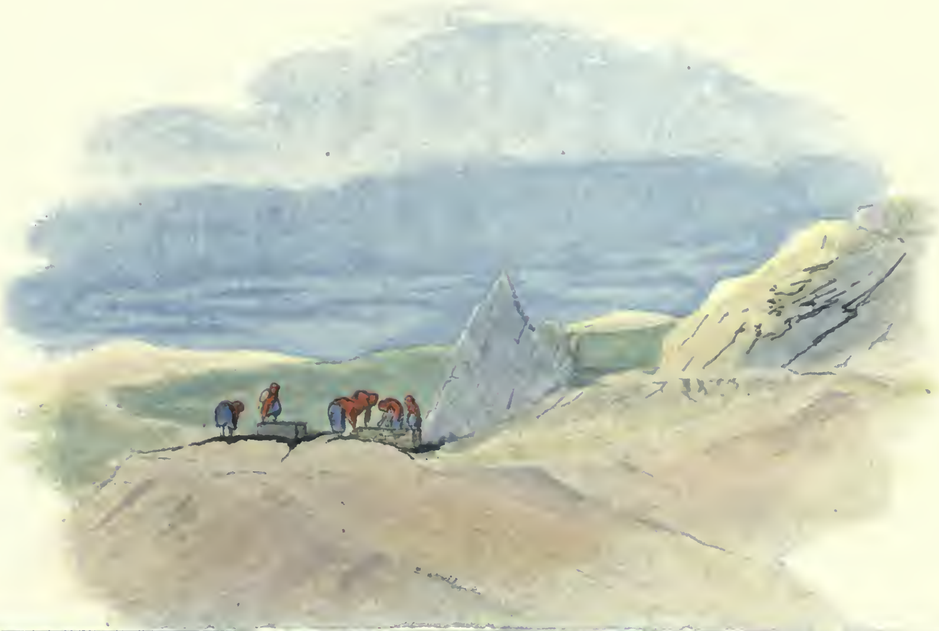
J'ai décrit le littoral oriental de la Tunisie du cap Bon à Zarzis et la grande ligne de pénétration qui, partant de la Medjerdah, à Souk-el-Arba, traverse les hauts plateaux du centre et aboutit au pays des Oasis, sur les rives des grands chotts.

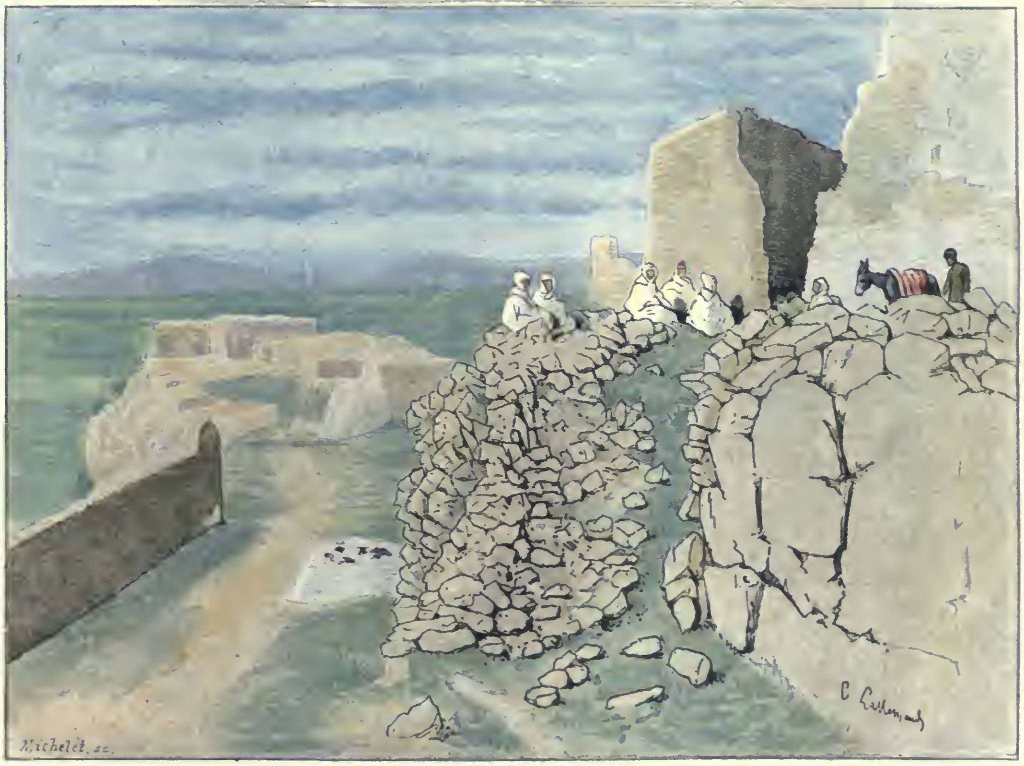
J'ai à montrer maintenant à mes lecteurs une ligne de pénétration intermédiaire qui complétera la description de ce beau pays de Tunisie, au sud de la Medjerdah. C'est la ligne de Tunis à Zaghouan, à l'Enfida, à Kairouan et à El-Djem. J'aurais pu les conduire de Zaghouan à Kairouan, en passant par les fertiles plaines du Faz ; mais j'ai préféré la partie montagneuse de l'Enfida, qui est après tout le chemin actuellement suivi et qui est infiniment plus pittoresque.

En quittant Tunis par la route de la *Mohammedia,* on arrive à la grande vallée de l'oued Méliane et aux magnifiques aqueducs romains décrits et aquarellés dans Tunis et ses Environs. De l'autre côté, les montagnes dessinent de riches vallées, au milieu desquelles se trouve tout un groupe de domaines européens, parmi lesquels se distingue


Michelet, sc.

VUE DE ZAGHOUAN. — LE DOMAINE DE *Beaucastel.*




Michelet, sc.

PUITS ROMAIN AU PIED DU MONT TAKROUNA.
LE VILLAGE BERBÈRE DE TAKROUNA.

celui de Beau-Castel, appartenant à M. Machuel, directeur de l'Instruction publique. En appuyant vers la gauche, on atteint la grande vallée qui s'étend au pied du mont Zaghouan. Là encore, se trouve un groupe de vignobles européens.

La ville de Zaghouan est adossée au flanc de l'énorme montagne. On traverse pour y arriver de vraies forêts d'oliviers, qui seront des merveilles de production lorsque des mains françaises en auront entrepris la culture. Je ne connais pas de plus ravissant paysage que celui au milieu duquel cette petite ville est assise. Cela rappelle les sites les plus verdoyants des Alpes ou des Pyrénées, avec la colossale montagne rocheuse surplombant le nid de verdure. Les chemins ombreux qui environnent Zaghouan sont remplis d'oiseaux et les rossignols y chantent nuit et jour jusqu'en juillet.

Avant d'entrer dans Zaghouan, on passe sous une belle porte triomphale, seul vestige sérieux de la cité antique. La ville arabe, construite en grande partie avec des matériaux anciens, est traversée par une longue rue assez pittoresque, visible sur l'aquarelle qui en représente l'ensemble.

C'est une promenade ravissante que celle qui, par la fontaine des teinturiers de chechias et par les réservoirs de la ville, mène à une nymphée romaine que l'on appelle aujourd'hui le « Temple des eaux », auquel les gens du pays donnent le nom d'*Henchir-Aïn-Kasbah*. Cette ruine magnifique se compose d'un hémicycle construit dans le roc même, dont les galeries, de vingt-quatre arcades chacune, rappellent la disposition générale des galeries du Trocadéro. Dans le sanctuaire qui se trouve au centre, on remarque encore la place de l'autel surmonté de la niche dans laquelle était placée la divinité sous l'invocation de laquelle le temple avait été construit. Du temple, on descend par deux escaliers latéraux de douze marches vers un bassin bicirculaire, c'est-à-dire en forme de 8, dans lequel les baigneurs entraient par des gradins encore visibles[1].

Zaghouan a une garnison de zouaves fort bien établie dans un camp situé sur un mamelon voisin, et un télégraphe optique.

La plus haute cime du mont Zaghouan atteint l'altitude de 1,350 mètres, à l'est de la ville. L'ascension, de sept kilomètres, en partie par un chemin muletier, peut se faire en trois heures. Le panorama dont on jouit au sommet est incomparable; c'est un des plus étendus que l'on puisse voir. Il s'étend à l'ouest et au nord, jusqu'au Kef et jusqu'à la Medjerdah. Carthage et Sidi-ben-Saïd (à 130 kilomètres), les montagnes du cap Bon, le golfe de Hammamet, Takrouna, Hergla, Sousse et les monts Ousselets sont visibles de ce point élevé.

En quittant Zaghouan pour se rendre à Enfidaville et à Kairouan, on arrive en trois heures à la très curieuse station thermale indigène de *Hammam-Zériba*, située à l'est, dans les contreforts du Zaghouan. J'ai visité cet endroit charmant avec M. Mangiavacchi, alors directeur de l'*Enfida*, et avec plusieurs touristes. M. Mangiavacchi y avait fait porter de la literie, et nous avons occupé tout le hammam. Les dames avaient été installées dans une grande pièce sur la face sud du bâtiment. Les messieurs occupaient les petites chambres ménagées aux quatre coins de la piscine, au fond de laquelle l'eau sourd à la température de 45 degrés.

---

[1] Une partie des abondantes sources de Zaghouan, jointes à celles qui ont été captées plus loin, alimentent Tunis. On trouve dans le volume TUNIS ET SES ENVIRONS les détails sur le service si bien établi par la Compagnie des eaux pour l'alimentation de Tunis, de la Goulette et de la Marsa.

Le hammam ressemble à un marabout. Tout autour sont de nombreuses ruines romaines dont les pans de mur s'élèvent au milieu de broussailles. Sur le rocher qui est devant l'entrée, on voit souvent des Arabes faisant leur prière, et qui font tableau.

Le rocher et le hammam dominent l'oued, les sources étant assez importantes pour alimenter un cours d'eau au sortant du hammam. Beaucoup de poissons dans cet oued qui, longtemps encore, en coulant au milieu des lauriers-roses, des tamarins et des lentisques, conserve une chaleur de 25 à 30 degrés.

Les indigènes, qui ont une grande foi dans les vertus curatives de ces eaux, viennent en foule au printemps planter leurs tentes tout autour du hammam, alors transformé en une petite ville d'eaux composée d'abris en étoffe de laine de chameau.

Hammam-Zériba est déjà sur le territoire montagneux de l'immense domaine de l'Enfida. A l'est, sont les ruines d'*Aphrodisium* et le village berbère de *Djéradou.* Vers le sud, à cinq kilomètres du hammam, l'on arrive au village berbère de *Zériba,* juché au haut d'une montagne, entre deux pitons, comme s'il était sur une selle arabe.

Zériba est un village très pittoresque. Nous y avons été reçus par un des *ougafs* (intendants indigènes de l'Enfida), homme d'une rare prévenance.

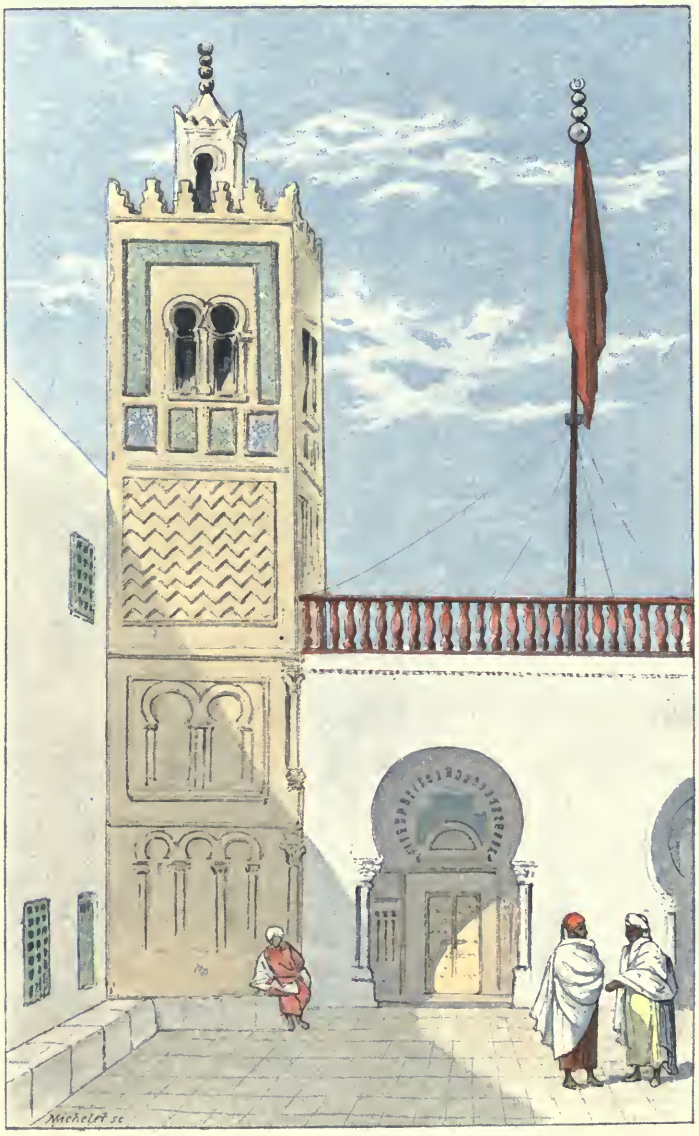
En descendant de Zériba vers le sud, on arrive à *Battaria,* qui fut un poste militaire et une colonie du temps des Romains. Il y a là des ruines très importantes et des sources d'une grande abondance. J'ai, tout récemment, fait l'excursion de Battaria en nombreuse compagnie, avec la famille de M. Tauchon, contrôleur civil de Sousse, celle de M. Coyteaux, directeur de l'Enfida, et celle de M. A. Gaillard. M. Coyteaux et M. Robert, vice-président de la municipalité de Sousse, avaient pris la direction de la caravane, et ils nous ont fait déguster un *méchouï* de premier ordre.

On appelle méchouï le mouton rôti tout entier, qui est un grand régal pour les Arabes, du Maroc à Tunis. Mais il y a méchouï et méchouï. Il y a d'abord des différences dans la manière de rôtir. Les uns font une sorte de four en terre glaise dans lequel ils font brûler force bois et dans lequel ils enfournent le mouton, dès que les parois sont arrivés à la chaleur voulue; d'autres se contentent de creuser une faible rigole de quelques centimètres dans la direction du vent, de brûler un monceau de fagots et de tourner au-dessus du brasier qui en résulte le mouton dûment embroché et fixé sur une perche de deux à trois mètres, appuyée sur deux grosses pierres.

Il y a aussi la façon de cuire. En Algérie, le méchouï est arrosé et constamment badigeonné avec de la graisse fondue et salée, tandis que l'on se contente de le badigeonner avec de l'eau salée en Tunisie. Je trouve ce dernier moyen meilleur, le croustillant de la peau rôtie prenant meilleur goût sous l'action de l'eau salée.

Le méchouï, n'en déplaise, se mange avec les doigts; les dames elles-mêmes arrachent avec leurs petites mains, du dos du méchouï, les plus délicats morceaux. Et, vous me croirez si vous voulez, j'ose affirmer, sûr de n'être pas démenti par ceux qui en ont fait l'expérience, que le méchouï découpé sur une assiette et mangé avec une fourchette est de beaucoup inférieur à celui dont les morceaux sont pris avec les doigts.

M. Coyteaux a fait faire devant nous d'intéressantes fouilles, qui ont mis au jour des poteries enfouies sans doute depuis une quinzaine de siècles.



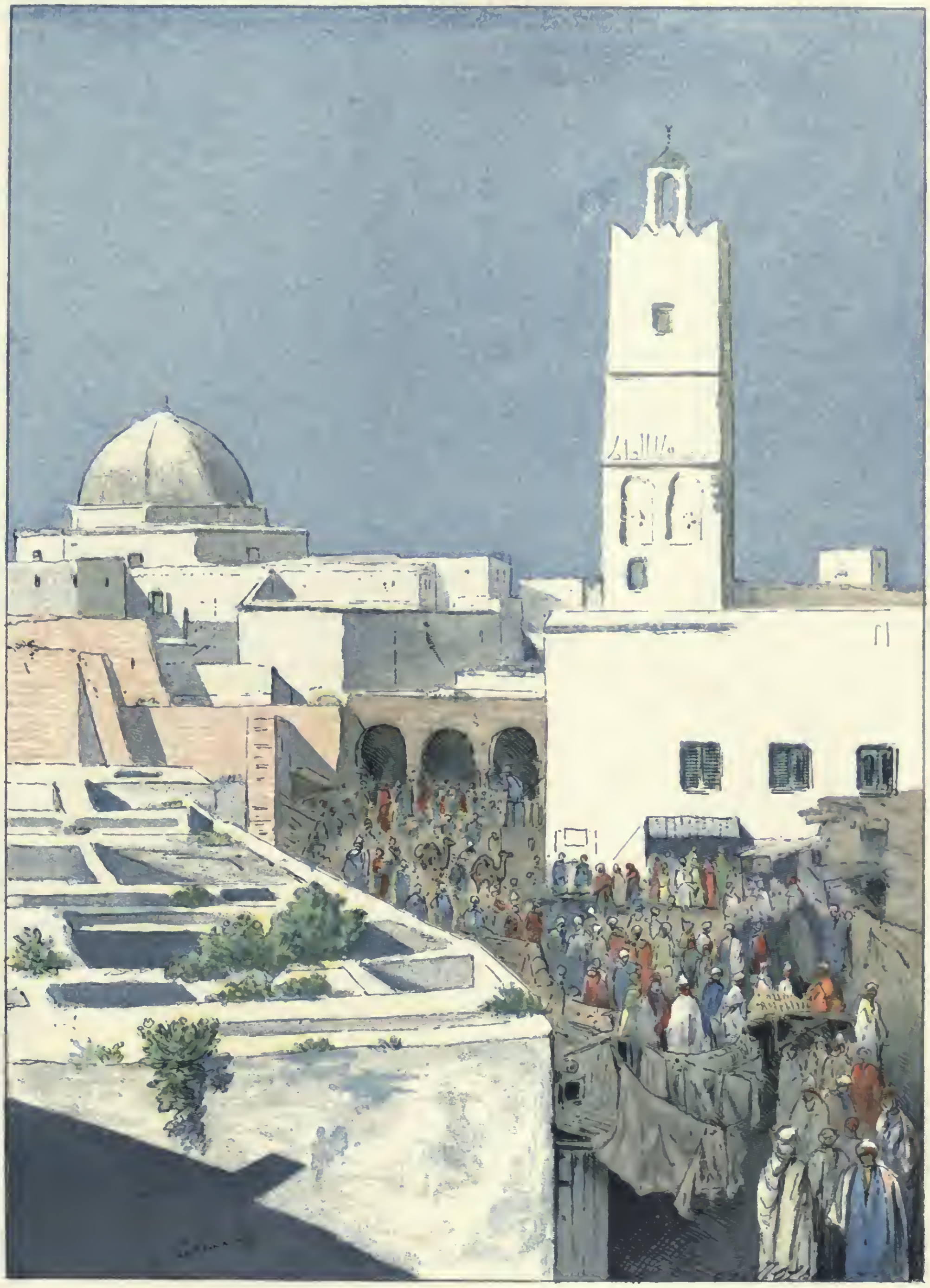
KAIROUAN. — MINARET DE LA MOSQUÉE DU BARBIER.

Le retour s'est fait charmant, les voitures ayant des fleurs jusqu'aux portières! On ne peut se faire une idée de la flore merveilleuse de cette belle contrée. C'est ainsi que nous sommes arrivés jusqu'à *Aïn-M'Deker,* où de superbes ruines couvrent tout un côté de la plantureuse vallée, où les traces des jardins d'oliviers romains sont encore visibles. C'est là que se trouve un curieux tombeau représenté dans Tunis et ses Environs.

Les vallées que l'on suit de Hammam-Zériba à Takrouna sont à peine occupées par une trentaine de tentes, alors qu'elles étaient très peuplées du temps des Romains, ainsi que le prouvent les nombreuses et importantes ruines dont elles sont parsemées.

C'est dans cette région que j'ai assisté à l'enterrement d'un nomade. Peu après le décès, et pendant les cris et les lamentations des femmes, après qu'on eut mis des tampons imbibés d'huile dans les oreilles et dans les narines, le corps a été enveloppé dans une toile neuve et ficelé comme une momie. Les parents et les amis ont confectionné une civière avec deux perches de thuya de $2^{m},50$, sur lesquelles ils ont attaché une demi-douzaine de branches courtes avec des cordes en alfa. Cela formait une sorte d'échelle. Le défunt a été placé sur cette civière improvisée et le cortège s'est mis en route pour le cimetière, chantant et psalmodiant tout le long du chemin.

Une fosse de cinquante à soixante centimètres, sommairement maçonnée avec du mortier de chaux, était préparée. Le corps y a été placé ; puis la fosse a été recouverte avec de grosses pierres sur lesquelles on a jeté de la terre. On a planté une



LA GRANDE RUE DE KAIROUAN.

petite pierre du côté de la tête, et une grosse pierre du côté des pieds. Puis la civière, qui ne doit jamais servir deux fois, a été abandonnée sur la tombe. Une autre fois, comme le cimetière était fort éloigné du douar, j'ai vu mettre la civière en travers sur le bât d'une mule, le corps ayant été solidement attaché. Un parent marchait de chaque côté, tenant un des bouts de la civière pour atténuer les balancements.

A dix lieues à la ronde on voit, en avant de la chaîne de montagnes, un piton isolé qui, vu du côté d'Enfidaville, rappelle la silhouette du mont Valérien. Le village berbère de *Takrouna* couronne ce piton inaccessible aux chevaux. La route qui vient d'Aïn-M'Deker passe au pied de Takrouna, à côté d'un puits romain auquel les femmes viennent remplir les outres qu'elles portent péniblement jusqu'au village haut perché.

On monte à Takrouna par un sentier très pittoresque, qui passe au milieu de figuiers et de figuiers de Barbarie. On atteint d'abord une première plate-forme qui porte une partie du village. Un vrai chemin de chèvres conduit au sommet, où se trouvent l'autre partie et la mosquée. Takrouna est bâti sur un roc calcaire à coquillages, d'une coloration rose très curieuse. Ce village compte près de six cents habitants sédentaires, gens paisibles et industrieux, qui occupent leurs loisirs à la confection d'ouvrages tressés en alfa. Le panorama dont on jouit du haut de Takrouna vaut à lui seul la petite ascension de trois cents mètres qui conduit jusqu'à la mosquée.

Enfidaville, qui s'appelait naguère Dar-el-Bey, centre du caïdat des *Ouled-Saïd,* est devenu en peu d'années une petite ville dans laquelle on compte déjà plus de trois cents Européens. Il y a là une chapelle, une école, un bureau de poste et télégraphe et le caïdat. J'ai, dans TUNIS ET SES ENVIRONS, décrit ce vaste domaine de cent vingt mille hectares, un des plus grands domaines connus. La Société franco-africaine y a développé la culture de la vigne; elle a alloti plus de 30,000 hectares en vue de la colonisation et elle appelle à elle les colons français, qui y afflueront sans doute dès qu'une voie ferrée l'aura mis en communication plus immédiate avec les deux grands centres de la côte, Tunis et Sousse. Ce sera le couronnement de ses patriotiques efforts.

Si l'on poursuit sa route dans la direction de Kairouan, on arrive à Menzel, siège de l'intendance sud du domaine de l'Enfida. A deux pas de Menzel on voit une vaste nécropole, formée de curieux dolmens, généralement composés de trois pierres placées sur champ et couronnés par une dalle plate. Sous le dolmen se trouve le caveau. Tout autour, des pierres rangées forment une circonférence autour de chaque dolmen.

Plus loin, la piste se rapproche du lac *el Kelbia* (de la chienne). Ce lac d'eau saumâtre contient beaucoup de poissons d'eau douce. Il n'est en communication avec la mer, du côté de Hergla, que lorsque ses eaux, grossies par les oueds qui l'alimentent, le font déborder du côté de l'est. Sa superficie est d'environ dix mille hectares. Le Dr Rouire a voulu y voir l'ancien lac de Triton. Ce Triton, on veut le voir partout.

Lorsque l'on quitte le lac *el Kelbia* à la hauteur d'un petit village de gourbis, *Lagger,* on s'engage dans des plaines dénudées, véritables déserts, au milieu desquels des troupeaux de chameaux forment des îlots sombres.

Bientôt on aperçoit les coupoles de la ville sainte, entourée de terres marécageuses.

J'ai visité Kairouan cinq fois. Je l'ai abordé pour la première fois par le côté nord, au cours d'un voyage dans lequel j'ai pu accompagner le résident général. Une autre fois, j'arrivais d'El Djem et de la smala des Souassi en compagnie de M. Paul Bourde : c'était du côté sud. Les trois autres fois, j'y suis allé par le petit chemin de fer venant de l'est. De quelque côté qu'on l'aborde, la cité sarrasine est imposante, avec ses coupoles et ses minarets enfermés dans une enceinte crénelée blanchie à la chaux. Au lever du soleil, les blancheurs des édifices se transforment en teintes roses ; au soleil couchant, coupoles, minarets et remparts semblent embrasés. Après le coucher du soleil, pendant le très court crépuscule, les ombres sont d'améthyste.

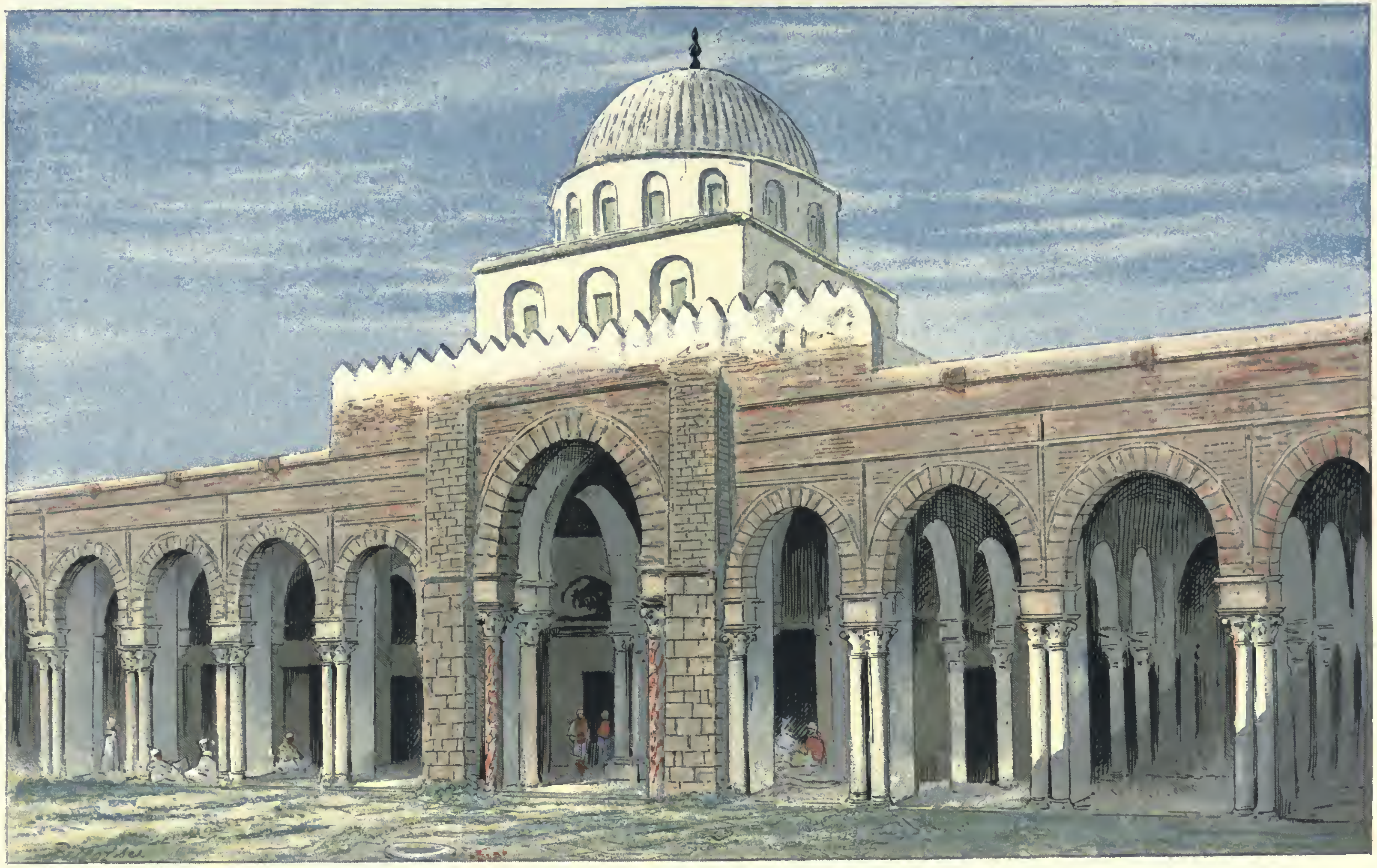
Venant du chemin de fer, on entre dans la ville par *Bab Djelladine* (porte des Tanneurs), dans une grande rue qui la traverse tout entière jusqu'à la porte de Tunis. On a d'abord devant soi l'école franco-arabe, très fréquentée. Plus loin, c'est la demeure du gouverneur (*Ferik*) ; puis on arrive dans le quartier animé, où la population grouille littéralement. Toutes les maisons ont des boutiques, dont beaucoup sont fort curieuses. Les souks et le contrôle civil (vice-consulat) sont à droite, vers le milieu de la grande artère, qui va du sud au nord. En sortant de la porte de Tunis, on se trouve devant un vaste faubourg où les tenderies des teinturiers font de grandes taches rouges ou bleues, qui éclatent au soleil. C'est le chemin du bassin des Aglabites et de la mosquée de Barbier. La grande mosquée est à l'est de la ville.

Kairouan est la ville arabe sans mélange, faite pour impressionner les fibres des moins sensibles. On s'y sent dans une civilisation étrange, dans un monde qui n'a rien de commun avec celui de notre Europe. C'était la ville sainte par excellence, la doublure de la Mecque. Sept pèlerinages à Kairouan autorisaient à prendre le titre de *Hadj* (pèlerin) tout comme le voyage à la Mecque ; de cent lieues à la ronde, les purs dévots faisaient porter leurs corps à Kairouan, pour les faire ensevelir en terre sainte, et cependant nous sommes entrés à Kairouan sans brûler une cartouche ; et, de toute la Tunisie, Kairouan est la seule ville dans laquelle le roumi (chrétien) peut visiter les mosquées. D'où vient cette anomalie ?

Fanatiques, assurément, mais d'un fanatisme byzantin, fait de casuistique, les nombreuses sectes musulmanes qui se partageaient Kairouan ont passé en discussions théologiques le temps que d'autres auraient mis à préparer la résistance, jusqu'au moment où la découverte d'un texte, que l'on dit avoir été fabriqué par un marabout, Français d'origine converti à l'Islam, et qui, prédisant l'arrivée et l'entrée de nos troupes dans la ville sainte, a fait décider que l'on ne résisterait pas.

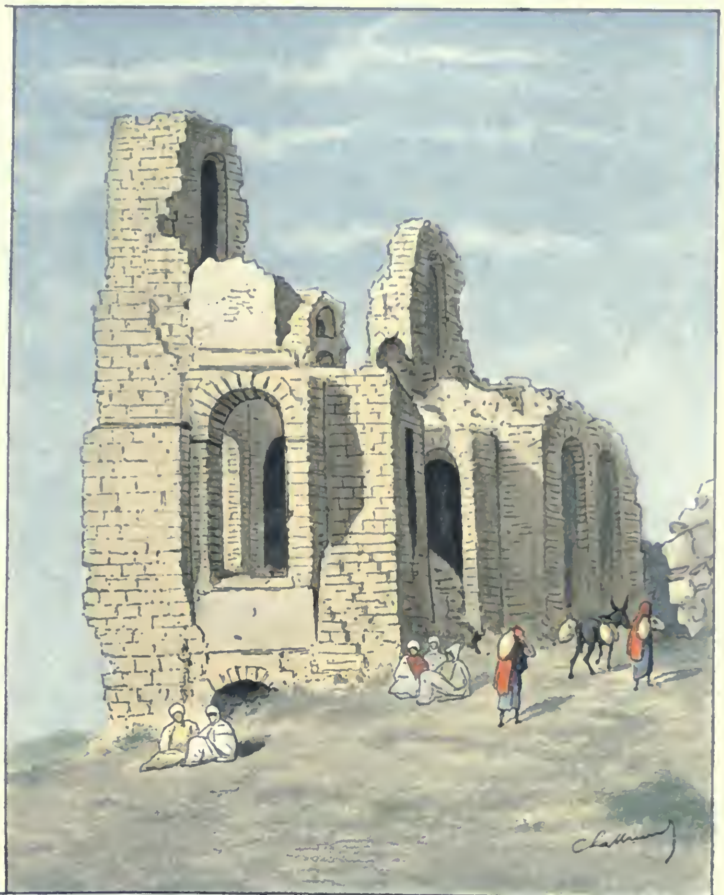
D'autre part, comme l'on avait besoin d'un local très sain pour y établir une ambulance, on choisit carrément la Grande Mosquée. Une fois profanée par les roumis, qu'importait qu'on les y laissât pénétrer ultérieurement. Par assimilation, les autres mosquées nous sont également devenues accessibles.

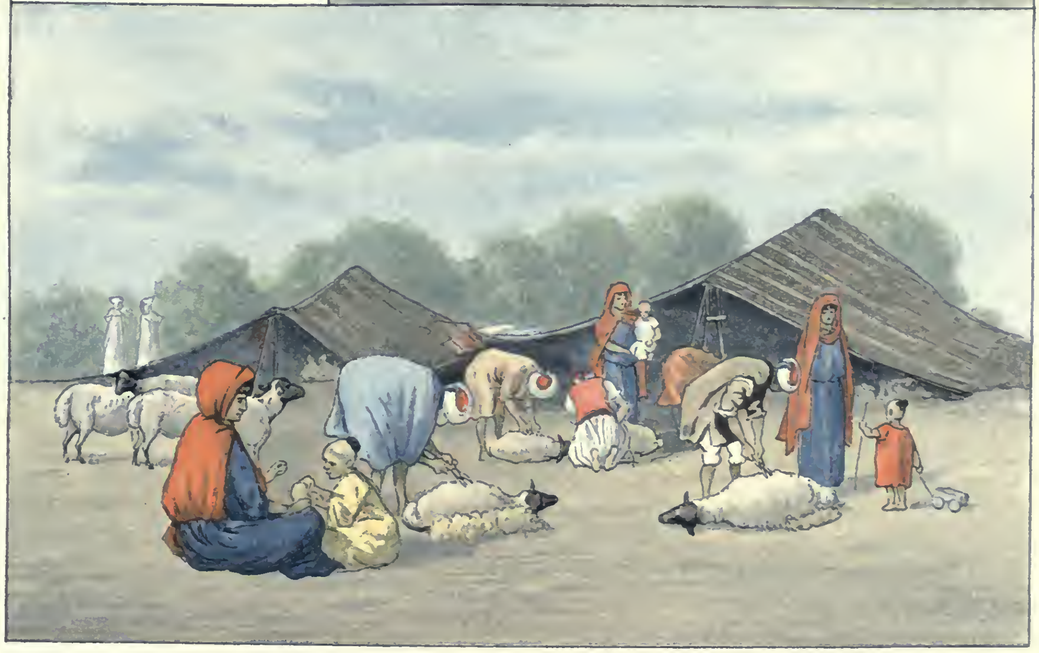
Si Kairouan n'a pas de monuments romains, c'est peut-être la ville du monde qui renferme la plus belle collection de fragments d'architecture des époques romaine et byzantine, dont beaucoup sont de toute beauté. Si j'ai dit que Kairouan est d'aspect impressionnant, je n'irai pas jusqu'à dire qu'il possède, si j'en exempte la porte de Tunis qui a un certain caractère, un monument capable d'honorer l'architecte qui l'a conçu.



PORTIQUE DE LA GRANDE MOSQUÉE DE KAIROUAN.

Les Sarrasins ont choisi dans les ruines les fragments qui leur ont paru les plus beaux, et ils les ont assemblés tant bien que mal pour en former des mosquées, sans souci du style ou des époques, géminant un chapiteau byzantin avec un chapiteau romain, accouplant des colonnes disparates, formant une même colonne d'un chapiteau d'une époque, d'un fût d'une autre et d'une base de troisième provenance. Telle est la *Grande Mosquée* de Kairouan : collection de chapiteaux, de fûts et de bases de colonnes soute-





UN CÔTÉ DE LA BRÈCHE DE L'AMPHITHÉATRE D'EL-DJEM.
LA TONTE DES MOUTONS CHEZ LES SOUASSI.

nant des arcades si mal établies que ceux qui les ont construites ont cru devoir les rendre solidaires en les reliant avec des pièces de bois. Et, malgré cela, la Grande Mosquée est admirable. Nulle part l'amateur ne peut avoir sous les yeux une aussi riche collection de chapiteaux, embrassant dans son ensemble cinq siècles d'architecture. La Grande Mosquée offre ce régal à l'archéologue, auquel elle permet de comparer l'école africaine à l'école orientale, avec leurs dégénérescences de l'ionique et du corinthien. On y voit des chapiteaux à corbeille, comme à Jérusalem et à Constantinople, et des chapiteaux à feuillage sec et percé, comme en Égypte. Le nombre des colonnes, de cinq à six cents, donne une impression de grandeur que les lignes de l'architecture se refuseraient à donner.

Une vaste cour entourée d'un cloître immense ajoute encore à l'imposant assemblage d'éléments disparates qui forme la Grande Mosquée. Le côté du cloître qui fait portique à la mosquée proprement dite est le plus beau; et, quoique très discutable pour un architecte sévère, il ne manque pas d'une certaine allure.

Le sanctuaire de la Grande Mosquée (*Djâma el Kébir* ou *Djâma Sidi-Okba*) est remarquable; son *Mihrab* (niche dirigée vers la Mecque, devant laquelle les musulmans s'orientent pour prier) est très beau, profondément fouillé et sculpté. Au-dessus du sanctuaire pendent de grands lustres à cercles, avec d'innombrables godets en verre.

A l'entrée du sanctuaire se trouvent de chaque côté de superbes colonnes en porphyre. Elles sont géminées et tous ceux qui peuvent passer entre ces colonnes sont réputés justes et purs... la vertu jugée au laminoir! De semblables colonnes, en pierre aussi dure que le porphyre, coûteraient des sommes folles. « S'il fallait les exécuter avec les moyens dont on dispose aujourd'hui, m'a dit un architecte de mes amis, chacune d'elles reviendraient bien à une trentaine de mille francs. »

D'où proviennent ces morceaux magnifiques? Est-ce de Sidi-el-Hani? Est-ce de Sabra? Est-ce d'Hadrumète (Sousse), de Sbéïtla ou même de Carthage? Peut-être de toutes ces localités antiques. Mais Hadrumète a dû en fournir une bonne partie.

Comment quitter la Grande Mosquée sans parler de la fameuse chaire à prêcher (*mimber*) qui se trouve dans le sanctuaire? Elle est composée de panneaux rectangulaires en bois, sculptés à jour : morceaux uniques, d'un travail délicat. Là aussi, nous voyons un assemblage singulier, car ces panneaux, juxtaposés un peu au hasard, n'ont pas été faits pour composer l'édicule religieux dont ils font partie. Ils semblent être d'origine byzantine et pourraient fort bien provenir de clôtures d'églises dont les Arabes auraient choisi les plus beaux morceaux pour composer leur *mimber*.

Dans un enclos voisin de la chaire, l'on voit une porte dont les chambranles sont faits avec des frises en marbre blanc d'origine romaine, aux rinceaux d'une allure superbe. Deux fragments d'architraves forment le seuil et le linteau de la baie.

Toutes les constructions de Kairouan sont remplies de fragments romains ou byzantins employés pour amortir les angles des murs, pour former les seuils, pour soutenir les arcs, pour faire des margelles de citernes, pour composer des portiques et pour former le pavage des cours de mosquées, comme dans celle de la Grande Mosquée dont le sous-sol est occupé par une immense citerne.

Dans la grande artère qui traverse Kairouan du nord au sud, se trouve la halle aux grains, dont les arcs sont également supportés par des colonnes anciennes. A côté de cette halle est un gros bâtiment arabe dont le premier étage est éclairé par des fenêtres. Et l'on est assez étonné de voir parfois la tête lippue et philosophique d'un chameau à l'une de ces fenêtres. C'est là que se trouve le puits du Chameau, jadis la suprême ressource des habitants de Kairouan aux temps de sécheresse, lorsque les citernes venaient à baisser. On parvient à ce premier étage par un couloir incliné, dont le plafond porte des traces d'usure provenant du frottement des bosses des chameaux qui chaque jour le gravissent pour arriver jusqu'à la noria du puits. Les deux ruminants se relayent, et si l'on voit quelquefois la tête de l'un d'eux à la fenêtre, c'est qu'il prend un peu de distraction pendant que son camarade tourne le manège.

Puisque j'en suis au chapitre de l'eau, je dois dire que, grâce à la sollicitude de l'administration française, voici Kairouan pourvu d'eau en abondance par la réserve du *Bassin des Aglabites*, où l'on a amené les eaux des sources du *Chérichérat*. J'ai vu, il y a quatre ans, ce bassin colossal tout en ruines et à sec. Il m'a donné alors à réfléchir sur la fragilité des œuvres humaines, et je me demandais ce que penserait le puissant sultan qui avait fait édifier au milieu de ce lac artificiel un pavillon somptueux où il réalisait, dit-on, les rêves du paradis de Mahomet, s'il pouvait en voir les ruines!

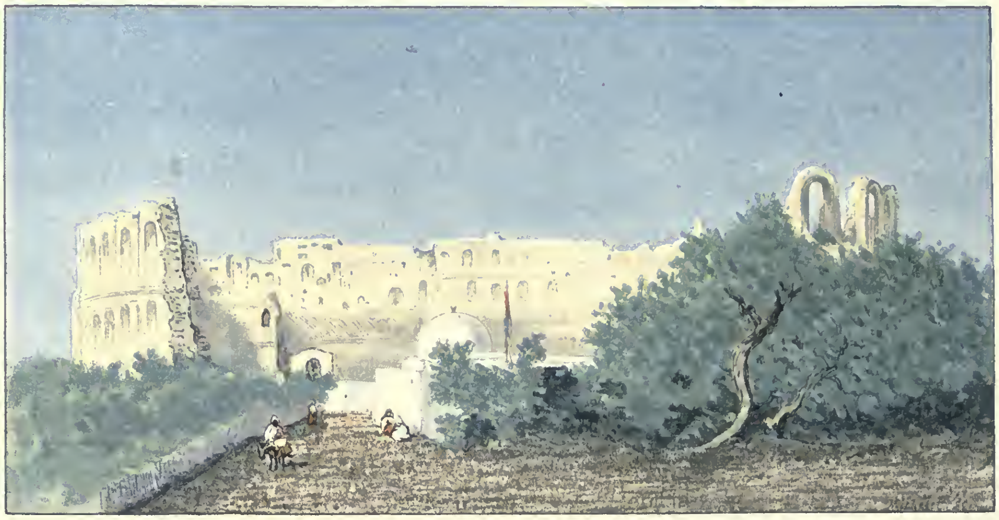
Je viens de revoir ces magnifiques bassins, le grand et le petit, restaurés et pleins d'eau, « donnant des idées fraîches », comme disent les bourgeois de Kairouan, qui en font un but de promenade. Ils vont « voir l'eau », eux qui n'avaient jamais vu que l'eau impure des rigoles, les jours d'averses.

Ce réservoir colossal, qui renferme cent mille mètres cubes pour le moins, met désormais Kairouan à l'abri des épreuves de la soif. Les indigènes éclairés reconnaissent ce bienfait inappréciable et le portent au crédit du Protectorat : ce qui n'empêche pas, m'a dit l'excellent contrôleur M. Canova, les fanatiques — ils sont partout irréductibles ! — d'ajouter que si les roumis ont fait ces belles choses, c'est qu'ils ont été des instruments d'Allah, qui les fait travailler pour le bien des fidèles de l'Islam.

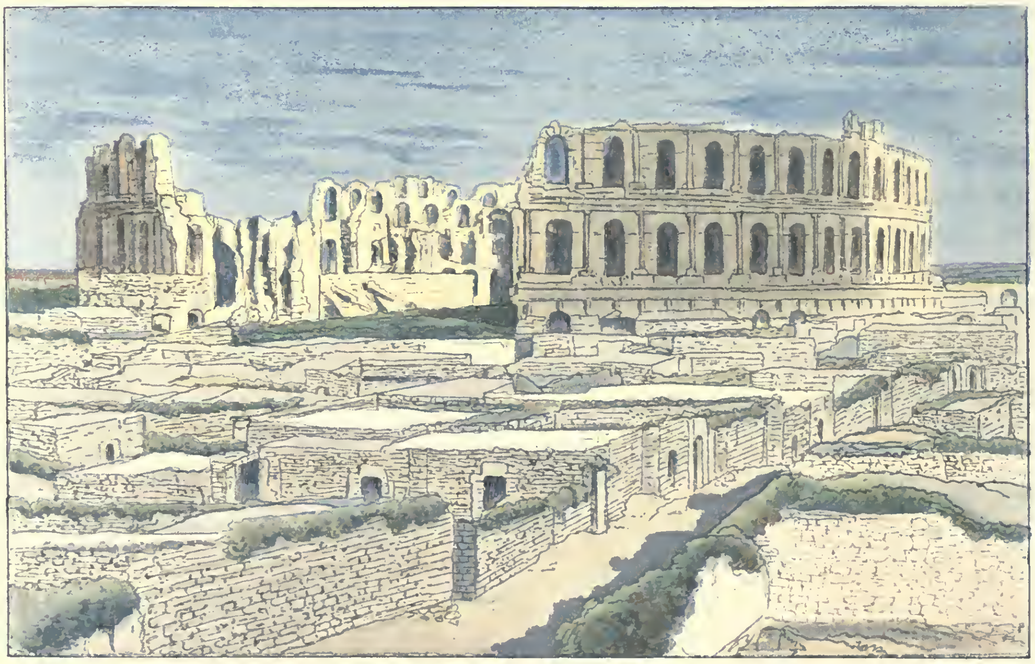
Il y a bien à Kairouan une centaine d'édifices religieux, mosquées, zaouïas, oratoires, marabouts et autres (on en comptait plusieurs centaines au siècle dernier). Seules, la mosquée du Barbier et la mosquée des Sabres méritent qu'on les visite. La mosquée des Trois-Portes (*Djamâ-Tleta-Biban*) n'a de curieux que sa façade, dans laquelle des fragments de sculpture empruntés à des églises byzantines sont insérés.

En sortant par la porte de Tunis, on se trouve sur une grande place qu'entourent les petites maisons du faubourg du nord. Cette place est presque toujours remplie de marchands de poteries, de légumes, de piments, de fruits et de mille autres produits, qui s'abritent contre le soleil au moyen de grandes nattes hissées sur des perches, qu'ils manœuvrent comme des voiles de navire. En traversant le faubourg, on laisse à droite la Kasbah, occupée par nos troupes, et l'on arrive à une petite esplanade faite par nos tirailleurs, qui ont nivelé l'une des nombreuses buttes qui sont faites d'immondices et de débris de toutes sortes accumulés depuis des siècles autour de la ville. En s'avançant vers le nord, on arrive au bassin des Aglabites et, en inclinant vers le nord-ouest, c'est la mosquée du Barbier que l'on a devant soi.

La mosquée et zaouïa de *Sidi-Sahab,* aussi appelée *mosquée du Compagnon,* parce que Abou-Zéma-el-bel-Aoui, dont les restes sont vénérés dans ce sanctuaire, fut un des compagnons du Prophète. Et comme la légende dit qu'il rasait Mahomet et qu'il avait conservé trois poils de sa barbe comme talisman, on donne également au lieu de sa sépulture le nom de « mosquée ou zaouïa du Barbier ».

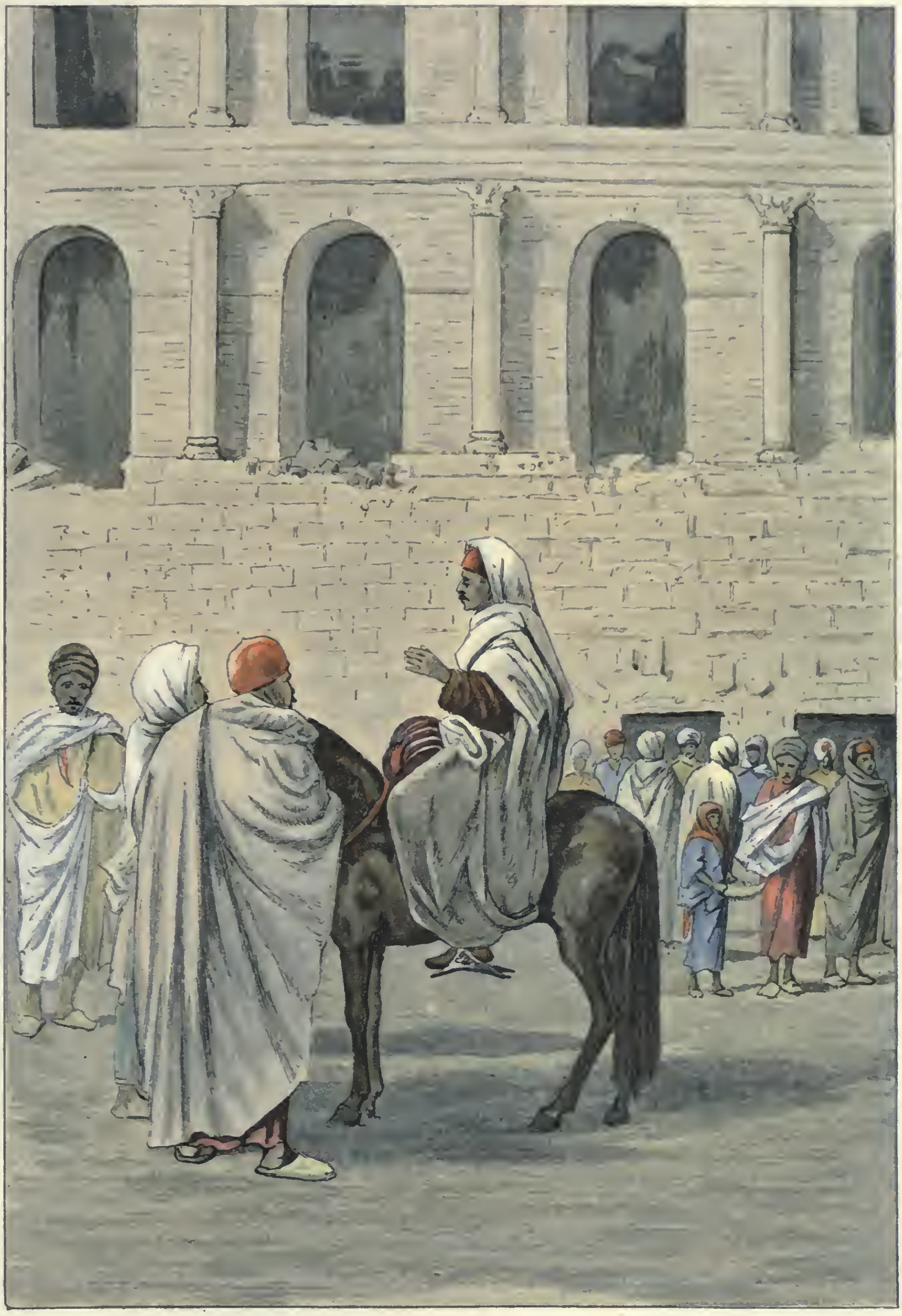


VUE DE L'AMPHITHÉATRE D'EL DJEM PRISE DU MARABOUT, CÔTÉ DU NORD.



VUE DE L'AMPHITHÉATRE D'EL-DJEM, CÔTÉ DE L'OUEST.

La mosquée du Barbier se présente comme une énorme agglomération de bâtiments



PLACE D'EL-DJEM, DEVANT L'AMPHITHÉATRE.

irréguliers, blanchis à la chaux. En y pénétrant, on entre dans la cour dans laquelle s'élève le minaret carré, en pierres dorées par le soleil, orné de faïences vertes et bleues dans sa partie supérieure. On pénètre ensuite dans un très beau couloir à ciel ouvert, entre les arcades de deux galeries à colonnes dont les murailles sont recouvertes de superbes panneaux en faïences multicolores. On traverse une petite pièce carrée délicieusement décorée de terres vernissées aux tons harmonieux, avec une coupole à arabesques. Puis on arrive dans un grand patio à ciel ouvert, entouré d'une galerie également ornée de panneaux de faïences anciennes. Au-dessus de la légère colonnade de ce cloître, les murs sont revêtus de faïences aux couleurs délicates. On ne saurait s'imaginer la fine harmonie de ce patio en opposition avec l'intensité du ciel bleu. Sous la galerie, une porte en marbre blanc, surchargée d'ornements d'un goût italien de décadence, donne accès à la salle dans laquelle se trouve le catafalque qui recouvre la tombe du compagnon du Prophète. Il est littéralement entouré et recouvert d'étendards aux riches couleurs, en soie, brodés d'or et d'argent, entre lesquels pendent des œufs d'autruche, des boîtes et des sacs renfermant de la terre de la Mecque, ex-voto rapportés par de pieux pèlerins. Sur le sol sont jetés pêle-mêle, sans ordre, de nombreux tapis, dont quelques-uns de grand prix. Un lustre en cristal pend au-dessus du catafalque.

Dans l'intérieur de la ville les touristes ne manquent pas de visiter la *mosquée des Sabres,* aussi triste et peu intéressante que les deux grandes mosquées sont attirantes et curieuses. Elle doit ses nombreux visiteurs à des objets fabriqués par un marabout mégalomane, mort il y a une trentaine d'années. Ce forgeron-derviche a confectionné un *chibouk,* ou pipe turque, monstre, trop grand pour un géant. Étant forgeron en même temps que derviche, il avait aussi fabriqué des sabres énormes, qui ont disparu, mais dont les fourreaux en bois peinturluré sont encore montrés aux voyageurs. Tout près de cette mosquée on visite un enclos dans lequel gisent des ancres également colossales, sans doute forgées par le derviche-forgeron, car, malgré leur forme générale, ces ancres n'ont aucune des proportions qui en permettraient l'usage sur mer. C'est donc, là encore, une des fantaisies bizarres du marabout mégalomane. Les légendes courent les rues sur ces prétendues ancres. Des anges les auraient apportées de Bizerte pour confondre l'incrédulité que le bey aurait opposée aux assertions du marabout. Ces excentricités sans goût ni valeur ne méritent même pas la visite.

Sous le front occidental de la ville se trouve le grand faubourg des *Slass,* tribu jadis turbulente, souvent en hostilité avec les bourgeois de Kairouan. La porte des Pruniers (*Bab-el-Koukha*) met la ville en communication avec ce faubourg, au nord-ouest de la cité. Mais dans les temps troublés, lorsque cette porte était close, la communication avec les Slass était réduite à une singulière poterne percée dans l'épaisseur de la muraille, en face du quartier aristocratique des *chorfa* (pluriel de *chérif*). Elle est en S, et sa forme comme sa hauteur ne permettraient pas à un homme armé du long fusil des Slass de pénétrer dans la ville, encore moins de mettre en joue. Les portes des maisons de ce faubourg, faisant face à la muraille, donnent presque toutes accès à des cités ou ruelles habitées par de nombreux ménages. Elles ont cela de particulier que, fermées, elles permettent, à l'aide d'un peu de gymnastique, d'entrer et de sortir par un trou de petite dimension pratiqué à soixante ou quatre-vingts centimètres du sol ; mais il est impossible à un homme en fuite de passer par ce trou sans un arrêt considérable, qui lui ferait infailliblement mettre la main dessus. Ingénieux le procédé, n'est-ce pas?

Ce qui a fait la gloire de Kairouan, sa qualité de « sainte », ses étonnantes mosquées, ses zaouïas nombreuses, a aussi fait son malheur. Tous ceux qui ont rêvé d'être inhumés dans son sol sacré, et bien d'autres fidèles, lui ont fait des donations. Aussi les biens donnés à ses mosquées et à ses zaouïas ont-ils fini par constituer un immense domaine de mainmorte, géré par l'administration des *Habous*. Cette administration, fort honorable, n'est pas moins, comme toute administration musulmane, qu'elle soit aux confins de l'Indus ou voisine du Danube, incapable d'une gestion sérieuse. J'ai sous les yeux des exemples de biens habous de grande valeur, découverts au cours de procès, ou par suite d'autres incidents, et qui ne figuraient pas sur l'état de cette administration. D'autre part, j'ose affirmer que l'incurie est telle, lorsqu'il s'agit de la Tunisie centrale ou du sud, que pas un domaine habous de ces régions n'a de limites fixes, bien déterminées. Et, dans ce pays des mirages, les domaines des habous n'échappent pas aux lois qui régissent ces phénomènes d'optique. Il y a de ces domaines qui sont déterminés *à 3,000 hectares près.*

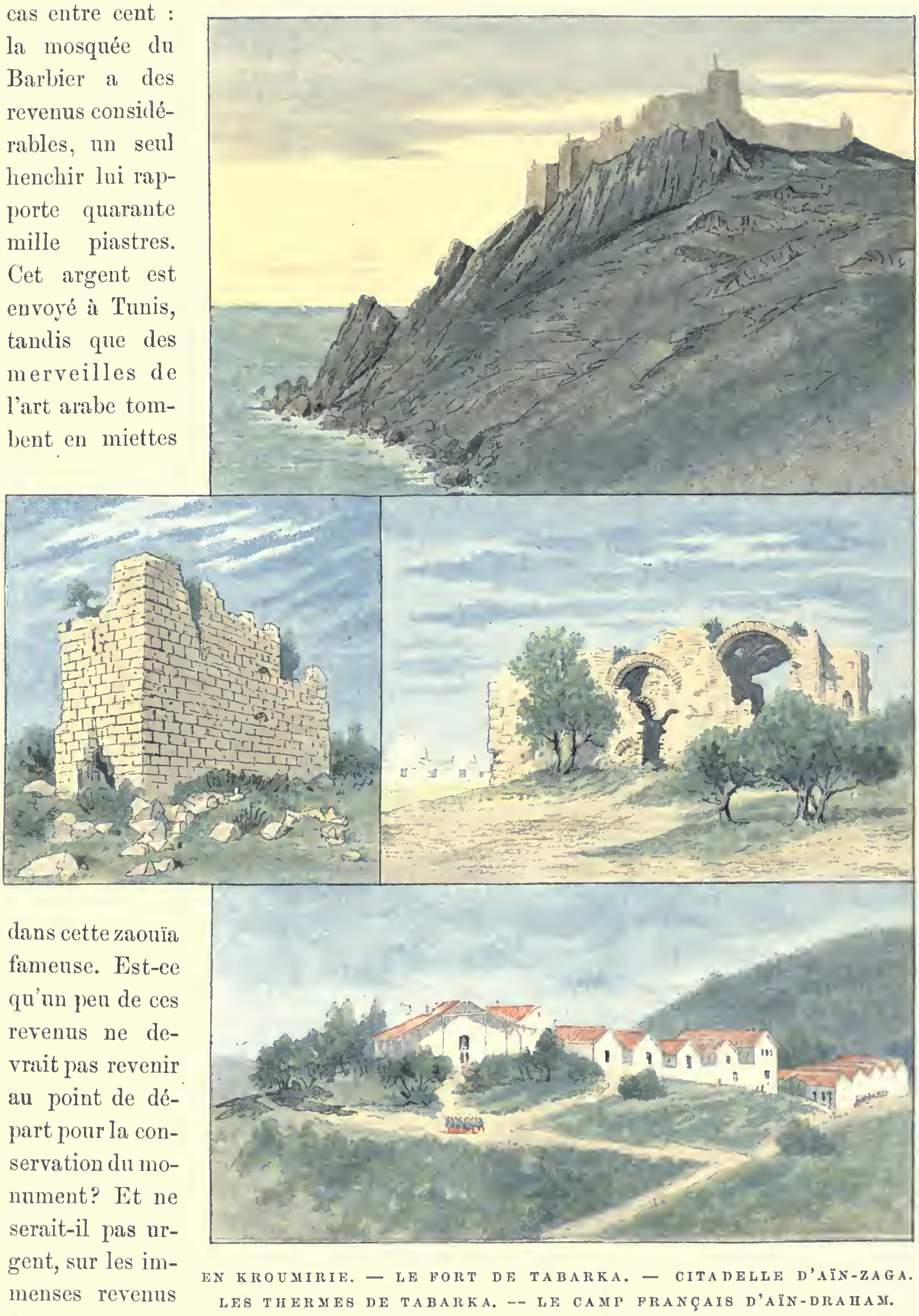
Il ne faut pas juger des choses du contrôle de Kairouan, et d'au delà, par ce qui se passe dans ceux du nord et dans celui de Sousse, où la propriété est divisée, donc relativement précisée, et où, sous les louables efforts du gouvernement du Protectorat, toutes choses, peu à peu, se régularisent et s'améliorent. Mais si les bienfaits apportés à ce pays par la France se sont tout d'abord fait sentir dans les contrées accessibles du nord et de la côte orientale, il n'en est pas de même dans cette Tunisie centrale, toute prête cependant à redevenir le grenier de l'Europe, pour peu que l'on s'y applique.

Les acquisitions de domaines dans le contrôle de Kairouan sont pleines de dangers, même pour les indigènes, à plus forte raison pour des Européens. Et comme ils sont étendus, la procédure d'immatriculation, le seul remède à cet état de choses, coûte les yeux de la tête en ces pays lointains. Encore ce remède n'est-il pas toujours efficace, le tribunal mixte, qui connaît des contestations, ne tranchant pas toujours les différends et les renvoyant à d'autres juges.

Ne serait-il pas possible, pour simplifier et pour rendre abordables les acquisitions dans le centre tunisien, de décider que les juges de paix chargés de la délimitation pourront, sur place, — et mieux que personne en connaissance de la cause et des lieux, — juger les contestations, en première instance, sauf appel au tribunal mixte, jugeant en dernier ressort? Bref, que ce soit ce procédé ou un autre, il faudrait rendre la procédure d'immatriculation plus expéditive et moins coûteuse dans ces contrées neuves, si l'on veut les ouvrir à la colonisation.

En résumé, les biens habous et ceux du Beylic paralysent ce pays; ils condamnent au minimum de rendement une région qui devrait être le grenier de la France; ils stérilisent une bonne moitié des terres sur lesquelles ils ont des droits. Et comme ils détiennent plus des deux tiers de la fortune territoriale de la région de Kairouan, on voit à quoi aboutissent les institutions des habous et du Beylic, dans le centre de la Tunisie.

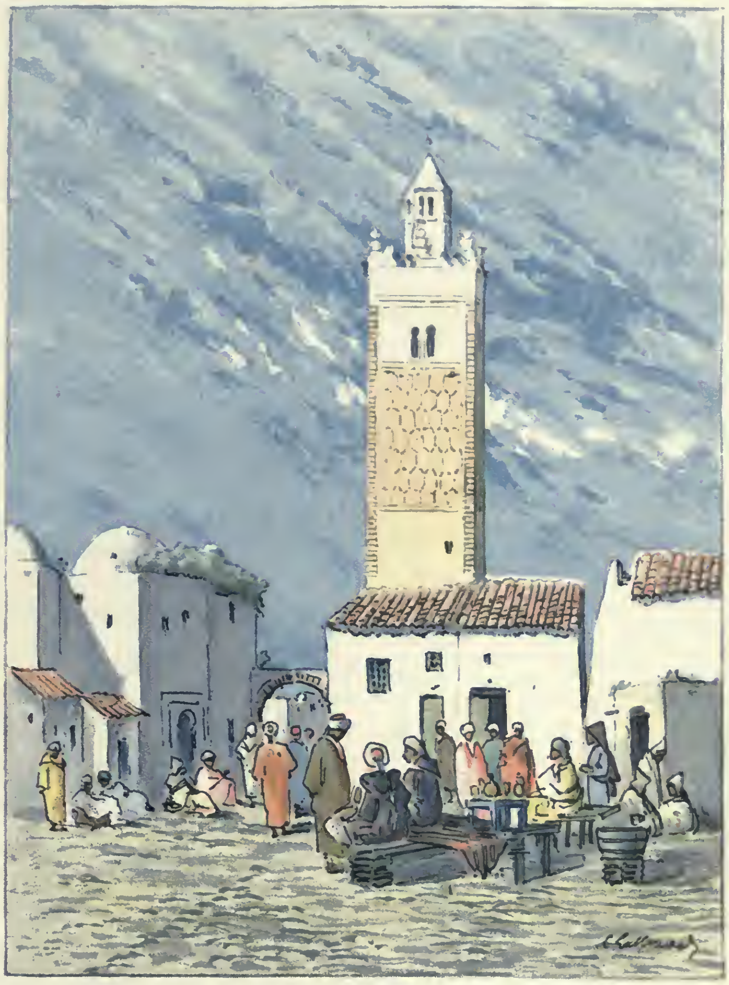
Il y a plus : cette région est littéralement vidée par les habous, les revenus sont dirigés vers Tunis et dont il ne revient presque rien au point de départ. Je puis citer un cas entre cent : la mosquée du Barbier a des revenus considérables, un seul henchir lui rapporte quarante mille piastres. Cet argent est envoyé à Tunis, tandis que des merveilles de l'art arabe tombent en miettes dans cette zaouïa fameuse. Est-ce qu'un peu de ces revenus ne devrait pas revenir au point de départ pour la conservation du monument? Et ne serait-il pas urgent, sur les immenses revenus des mosquées de Kairouan, de créer une *Conservation des monuments arabes?* Je signale cela, parce



EN KROUMIRIE. — LE FORT DE TABARKA. — CITADELLE D'AÏN-ZAGA.
LES THERMES DE TABARKA. -- LE CAMP FRANÇAIS D'AÏN-DRAHAM.

que l'abandon dans lequel on laisse ces monuments est lamentable, et que les réparations maladroites qu'y font les indigènes sont pires encore que la ruine. Pourquoi ne pas nommer conservateur un spécialiste, comme M. Saladin par exemple, qui, du même coup, ferait revivre d'intéressantes branches de l'art arabe.

Le beylic et les habous religieux ne sont pas les seuls obstacles à l'épanouissement des richissimes contrées dont je parle. Il y a encore les *habous de famille,* institution tout à fait tombée en désuétude, puisqu'il n'y a plus de nouvelles constitutions.



PLACE ET MINARET DE MEDJEZ-EL-BAB.

Ceux qui existent sont, d'autre part, les sujets de nombreux et scandaleux procès intentés aux gérants (cheiks) préposés à leur exploitation, et ce pour l'infidélité avec laquelle ils s'acquittent de leur mandat.

En résumé, tout autour de Kairouan, ce qui n'est pas habous religieux est habous de famille, et il n'y a pour ainsi dire place pour personne à côté d'eux.

Dans un temps que je ne saurais déterminer, la suppression des habous religieux s'imposera. Elle sera assez facile, l'État se substituant à eux, sauf à servir aux bénéficiaires une rente équivalant aux revenus constatés au moment de la substitution. La transformation des habous de famille serait plus délicate, les biens de cette nature retournant à l'Administration générale dans un avenir plus ou moins éloigné. Mais la question est loin d'être insoluble.

Puisque j'en suis là, je dirai aussi un mot des immenses territoires possédés à titre indivis par les indigènes. En les partageant, en constituant la propriété individuelle, ou tout au moins de famille ou de douar, on attacherait au sol des gens qui n'y ont actuellement qu'un vague intérêt, et la richesse publique s'en accroîtrait aussitôt. D'autre part, la mobilisation de la terre serait une source de transactions enrichissant infailliblement le trésor public, qui n'en tire rien du tout à l'heure présente.

Je parle de ces questions parce qu'elles sont palpitantes dans la région de Kairouan, dans cet immense contrôle qui part du versant oriental du massif montagneux pour s'en aller vers l'ouest à plus de 150 kilomètres, non loin de Tebessa, à la frontière de l'Algérie. La richesse de ce contrôle n'a pas échappé aux ingénieurs de l'État et de la Compagnie de Bône-Guelma, qui se sont trouvés d'accord pour conduire la ligne venant du sud de Gafsa jusqu'à Kasserine, où elle se partagera pour aller, vers l'ouest à Tebessa en Algérie, et vers l'est à Kairouan, où une nouvelle bifurcation devra se produire vers le nord sur Tunis et vers l'est sur Sousse.

Le terminus de la ligne de pénétration intermédiaire que nous parcourons actuellement est *El-Djem,* gros bourg arabe bâti au pied même d'un immense amphithéâtre. De Kairouan à El-Djem, le pays est à peu près nu. Pas d'arbres : trois ou quatre marabouts sur un parcours de soixante kilomètres, et c'est tout.

Il ne faut pas juger le pays par cette nudité, car il renferme des contrées d'une rare fertilité, témoin le caïdat des Souassi, qui est en pleine prospérité. Il est vrai qu'il doit en partie sa situation heureuse à l'excellente administration de son caïd.

J'ai, avec MM. Paul Bourde et A. Gaillard, visité il y deux ans la smala des Souassi, établie un peu au sud-ouest du marabout de Sidi-Nasseur et du lac Sidi-Hani. La smala était alors la réunion des tentes du cadi, des secrétaires, des notaires et des notables. De demeure fixe, il n'y avait qu'un gourbi en planches sous lequel le caïd, qui habite Sousse à l'ordinaire, trouve un abri. Cet état de choses s'est modifié par suite de la bienfaisante loi douanière de 1890, et le caïd des Souassi a résolu de bâtir des maisons pour remplacer les tentes de sa smala.

Aussi loin que les regards pouvaient porter autour de cette smala, on ne voyait ni arbres ni montagnes. Et ces plaines infinies, sans horizon comme la mer, étaient idéalement belles, étant littéralement couvertes de fleurs. Les moutons disparaissaient presque dans les pâquerettes, dans les anthémis jaunes, dans les chardons, dans les anémones, dans les mille fleurs de ces prairies sans fin, baignées dans une buée rose au soleil levant, empourprées au moment du couchant. Quel tableau, le soir, que celui de la rentrée des troupes de grands chameaux, dorés ou bronzés par le soleil et portant sur les fleurs de la prairie des ombres interminables, dans lesquelles la flore s'enveloppait de colorations d'améthyste!

Cette plaine, admirable dans sa plantureuse nudité, m'a laissé une impression profonde... et le désir de la revoir en avril.

De très loin l'amphithéâtre d'El-Djem ne produit pas l'effet attendu; la surprise est d'autant plus grande lorsqu'on s'en approche et que ce colossal édifice, presque aussi grand que le Colisée de Rome, se détache dans sa splendeur dorée sur le grand ciel bleu. L'amphithéâtre d'El-Djem mesure 149 mètres à son grand axe et 124 mètres au petit axe. Sa hauteur primitive devait atteindre 30 mètres. Il a été décrit techniquement et étudié sur toutes les coutures par des archéologues et des architectes tels que Victor Guérin, Trémaux, Cagnat, Saladin et par toute une légion de savants anglais et allemands. Il n'y a donc rien à ajouter à ce qui a été écrit sur ce monument, le plus important de l'Afrique. L'appareil de la construction est très soigné, mais il pèche par le tracé, qui laisse voir combien les bonnes méthodes romaines étaient déjà altérées.

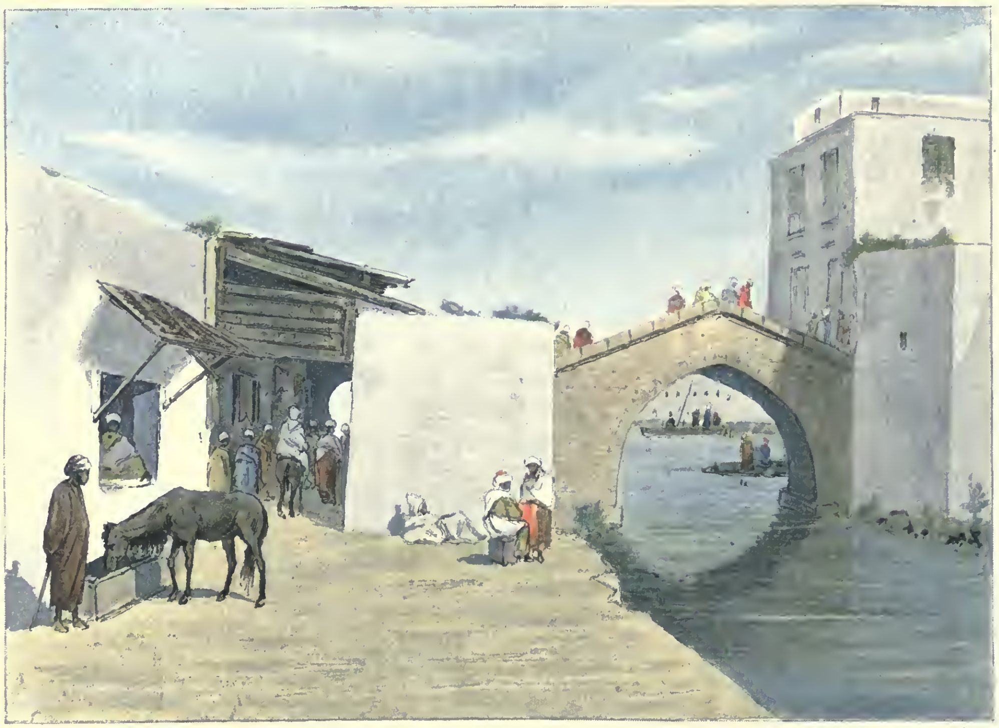
L'antique ville de *Thysdrus* était située à l'ouest de l'amphithéâtre, ainsi que le prouvent les fouilles qui ont mis à découvert des vestiges indéniables, d'une importante cité. Le fameux et colossal chapiteau en marbre blanc, les énormes fragments de colonnes en cipolin, la mosaïque de l'hypocauste, une statue en marbre, des blocs de marbre blanc, les restes (le cheval) d'une statue équestre, et des fragments de marbres rares étrangers à l'Afrique montrent qu'il avait été fait pour Thysdrus des dépenses considérables de travail et de transport. C'était donc un centre important. Qu'en reste-t-il? un village de six à sept cents habitants dont les maisons, minuscules à côté de l'édifice géant, ont l'air de souris blanches endormies au pied d'un éléphant. Il y a plus, d'énormes blocs non employés, encore sur le chantier, nous apprennent qu'une invasion, celle des Vandales sans doute, a brusquement interrompu d'importants travaux.

Les Romains appelaient la ville *Thysdrus* ou *colonia Thysdritana.* Elle n'avait que peu d'importance, puisque César s'est borné à lui infliger une amende de blé *propter humilitatem civitatis.* Pline la qualifia d'*oppidum;* Ptolémée en parle; l'itinéraire d'Antonin et les Tables de Peutinger la désignent comme une colonie.

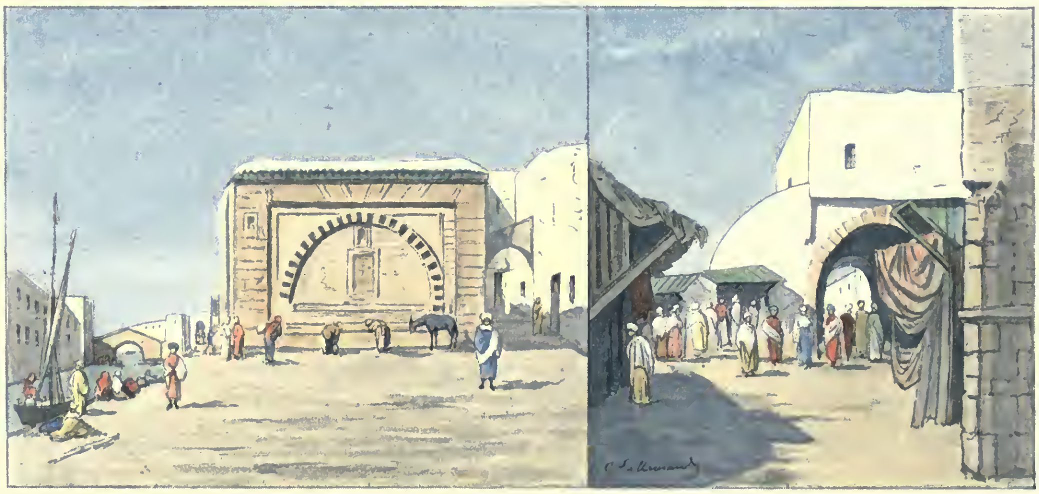
Son apogée fut l'époque de Gordien, où elle proclama un empereur, Gordien l'ancien, qui fut sans doute l'édificateur de l'amphithéâtre. Simple échange de bons procédés, un amphithéâtre pour la pourpre!

Pendant la domination des Arabes, l'amphithéâtre servit fréquemment de retraite à des insurgés, qui s'y réfugiaient et qui s'y barricadaient. Aussi un bey donna-t-il, au siècle dernier, l'ordre d'éventrer le monument. La brèche qu'on y voit du côté de l'ouest date de cette époque. Elle a rendu impossible la trop facile transformation de l'amphithéâtre en forteresse. Malheureusement, une fois la brèche ouverte, l'idée vint aux indigènes de se servir des magnifiques matériaux provenant de cette démolition, et depuis lors ils ont pris la funeste habitude de considérer ce superbe édifice comme une carrière ouverte de matériaux tout taillés. C'est ainsi que, chaque année, l'édifice perd un certain nombre des plus beaux blocs de son appareil. Il est temps d'y porter remède.

En l'an 69 de l'hégire (689), une vaillante femme, sorte de Jeanne d'Arc africaine, s'opposa à la marche victorieuse des musulmans commandés par Hassan-ben-Nâman. Dahmia, également connue sous le nom de la *Cahéna* (la prêtresse), souleva les chrétiens et les Berbères, et, par plusieurs combats heureux, elle arrêta un moment les envahisseurs. Elle avait formé ses troupes dans les monts Aurès et tenait la campagne entre Tebessa et la mer, lorsque Hassan reçut des renforts considérables qui lui permirent de reprendre l'offensive. La Cahéna battit alors en retraite sur l'amphithéâtre d'El-Djem,



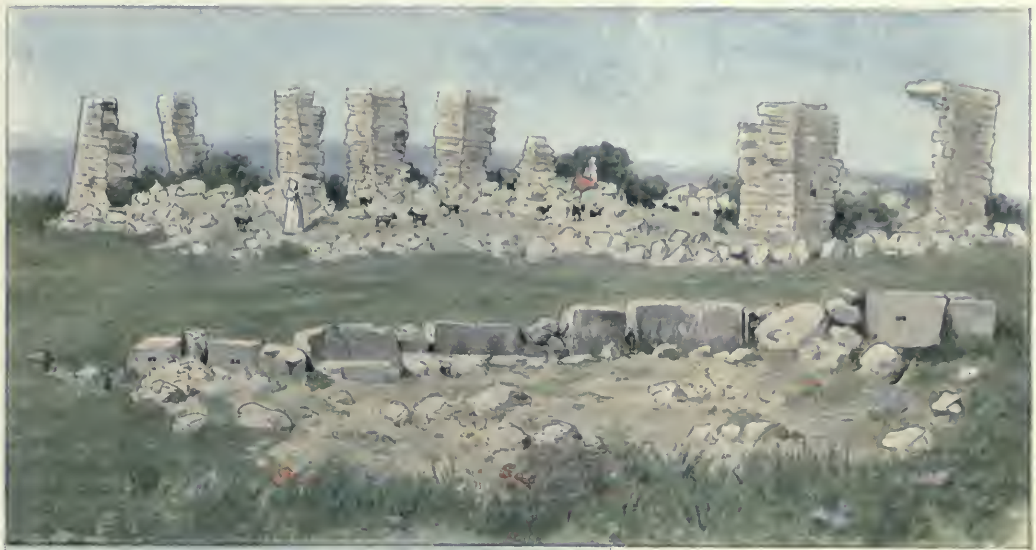
BIZERTE. — PONT ARABE SUR LE CANAL ET ENTRÉE DU SOUK.

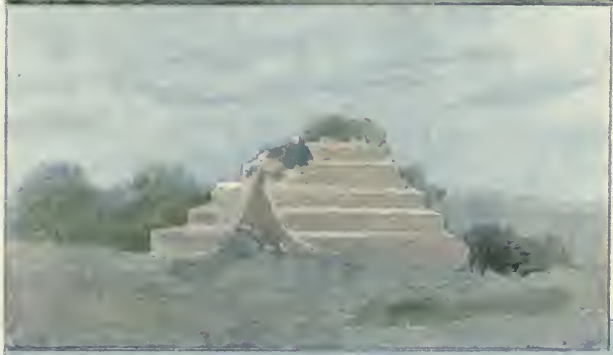


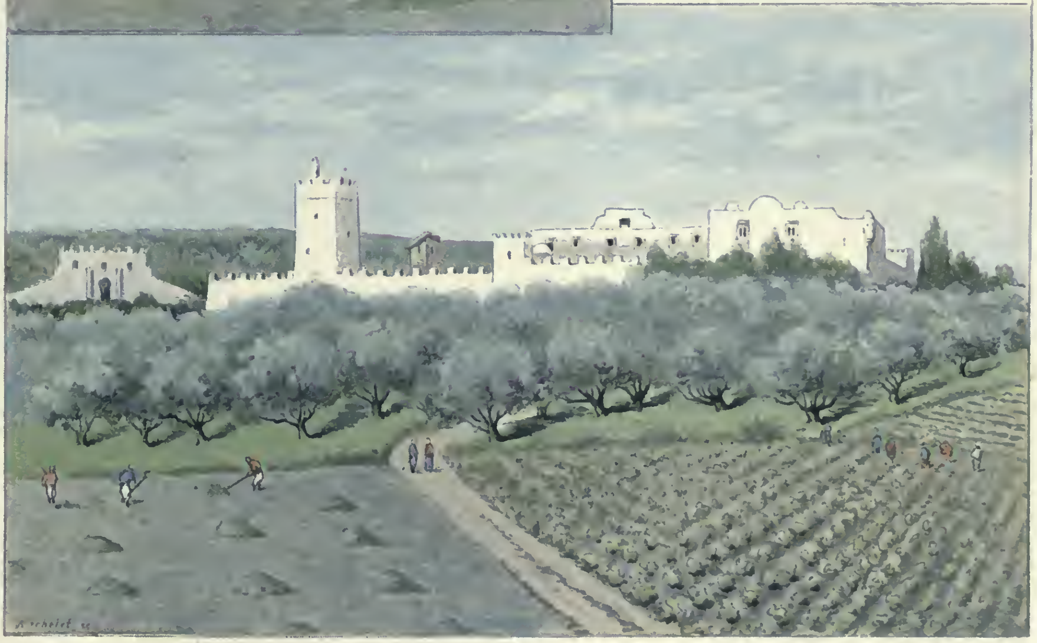
BIZERTE. — GRANDE FONTAINE ARABE SUR LE QUAI.

où elle s'enferma. C'est sans doute à ce moment que disparurent les gradins, dont les pierres durent servir à boucher les arcades inférieures.

La légende s'est emparée







RUINES DE COLONIA-VALLIS. — ÉDICULE ROMAIN A KSAR-TYR.
LE CHATEAU ARABE DE KSAR-TYR, A M. TH. PILTER.

de la Cahéna, et elle veut que cette femme courageuse ait fait creuser un souterrain qui allait jusqu'à la mer et qu'elle ait ainsi échappé aux assiégeants.

Il est plus que probable que, sortie par ruse ou par force, Dahmia fut assez heureuse pour franchir les lignes des musulmans et que ceux-ci, n'ayant pu s'emparer d'elle, expliquèrent la chose par une légende extraordinaire. Pour qui connaît les Arabes, ces sortes d'explications fantastiques et fantaisistes sont monnaie courante. Cette fois, ils renchérirent même en donnant à une simple cavéa d'amphithéâtre des proportions fabuleuses, car El-Djem est à plus de vingt kilomètres de la mer. N'avons-nous pas, en France et en Allemagne, mille de ces légendes de souterrains invraisemblables, faisant communiquer des forteresses et des châteaux fort éloignés les uns des autres? La terreur mystérieuse qui s'emparait de ceux qui les premiers mettaient les pieds dans des souterrains inconnus, à moitié éboulés, impraticables, agissait sur leur esprit et donnait naissance aux fables et aux légendes les plus extraordinaires.

Quoi qu'il en soit, n'y a-t-il pas là les éléments d'un drame magnifique, auquel il ne manque que la plume d'un maître? Le titre lui-même serait heureux : *la Cahéna!* Et quel décor, pour qui a vu l'amphithéâtre d'El-Djem teinté de rose au soleil levant, de feu au soleil couchant, argenté et fantastique sous un de ces étonnants clairs de lune d'Afrique, — presque des jours!

XIV

LA KHROUMIRIE ET SES FORÊTS

J'ai décrit les belles forêts de la Khroumirie dans TUNIS ET SES ENVIRONS, et j'y ai parlé des carrières de *Schemtou,* où les Romains trouvaient l'incomparable marbre désigné sous le nom de « jaune antique »; il me reste à pénétrer avec les lecteurs de ce volume dans le massif montagneux qui s'étend au nord de la Medjerdah.

La principale voie de pénétration dans les montagnes du nord est celle qui, partant de la station de Souk-el-Arba, se dirige sur Tabarka, par *Aïn-Draham.* L'on passe près des ruines de *Bulla-Regia,* que j'ai décrites, et non loin desquelles on traverse les douars des *Ahmed-ben-Kassen* et des *Bou-Nasri.* On est dans les contreforts du grand rameau septentrional de l'Atlas jusqu'à *Fernana,* ancien camp français abandonné pour cause d'insalubrité, grand marché indigène du dimanche. On y rencontre la voie romaine de Schemtou, qui servait sans doute au transport des marbres vers Tabarka. Il y a à Fernana un chêne-liège gigantesque.

Une belle route en lacets permet de gravir les hautes montagnes : contrée sauvage, couverte de forêts, qui fut traversée par nos troupes en 1881. Le fameux sanctuaire des Khroumirs, celui qu'ils déclaraient imprenable par les roumis et qui tomba si facilement entre les mains de nos soldats, la koubba de *Sidi-Abd-Allah-ben-Djemal,* se trouve à trente-huit kilomètres de Souk-el-Arba et à quatre kilomètres d'*Aïn-Draham,* établissement militaire qui commande tout le massif montagneux de la Khroumirie.

Aïn-Draham, chef-lieu d'un cercle militaire dépendant de Tunis, centre d'une justice de paix et d'une circonscription forestière, est à 800 mètres d'altitude, au pied du *Djebel-Bir* (1,020 mètres). Le marché arabe du lundi est très suivi.

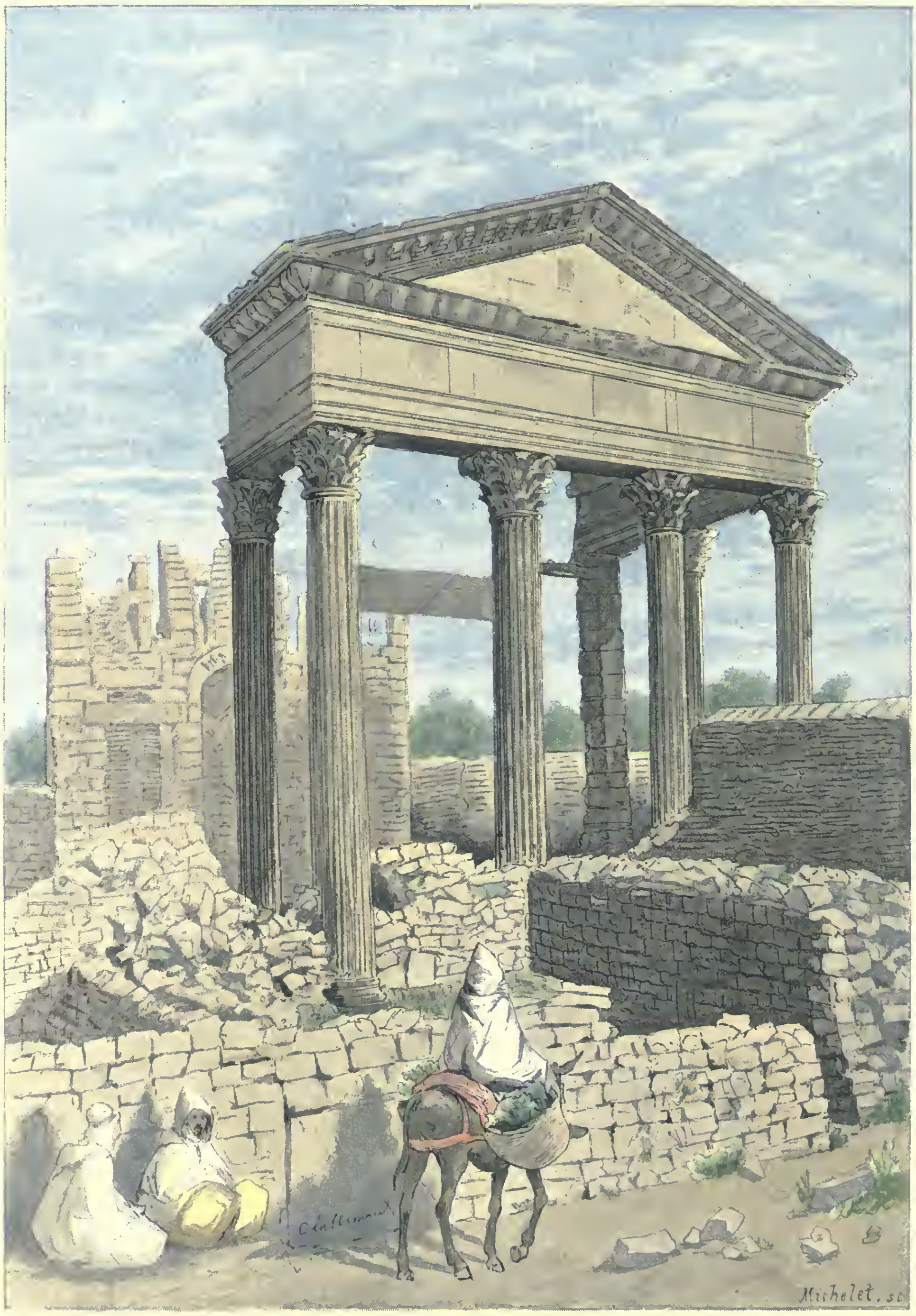
On est là au milieu de la Khroumirie, pays admirable, aussi plantureux, aussi pittoresque que nos belles montagnes du pays d'Auvergne, auquel il ressemble beaucoup. Entre les massifs forestiers de la Khroumirie, où s'est portée l'œuvre d'exploitation des chênes-liège par l'administration forestière, et le pays des *Moggods,* non moins riche en forêts, une langue de terre appartenant au contrôle civil de Béja s'étend jusqu'à la mer, vers le *cap Négro.* C'est le territoire des Nefza, dont les richesses minières ont été l'objet de plusieurs concessions pour l'exploitation des minerais de fer et de la calamine.

Ce pays des Nefza est une contrée merveilleuse, très saine et d'une fertilité extraordinaire. Son climat tempéré convient aux Européens, et l'on peut y cultiver toutes les plantes et tous les arbres d'Europe. Elle ne connaît pas les années de sécheresse, les pluies et les sources y étant abondantes. Il ne lui manque qu'une chose, des moyens de communication. Elle aura tôt ou tard un chemin de fer sur Tabarka, la Compagnie concessionnaire des mines étant tenue de le faire. Et, sans doute, lorsque le gouvernement tunisien se sera rendu compte de l'extraordinaire richesse de cette contrée, il n'hésitera pas à prolonger la route de Béja (où arrive le chemin de fer) jusqu'au cap Négro. Et l'on verra alors affluer les colons dans ce pays de Cocagne, délaissé jusqu'à présent faute de moyens de communication. Quelle indication pour les colons de l'avenir!

Selon le Coran, les terres sont divisées en terres cultivées et productives, *vivantes,* et en terres vaines et vagues ou *mortes.* D'après les commentateurs du livre saint, les forêts, terres mortes, peuvent être concédées temporairement à des particuliers par le chef de l'État, qui résume les pouvoirs religieux, civil, politique et judiciaire. Nul ne peut donc, selon le principe du droit musulman, acquérir la propriété d'un massif boisé sans l'autorisation du souverain. Néanmoins, des donations faites par les beys, des ventes consenties par le Bit el Mal, des usurpations de toute nature, la constitution de biens habous ont considérablement diminué le domaine forestier de l'État. Le droit à la propriété d'une terre morte, acquis par celui qui la met en valeur, a constitué, au milieu des massifs, de nombreuses enclaves sur les points où la culture agricole a pu se maintenir. La répartition de la propriété forestière par nature de propriétaires a été approximativement déterminée de la façon suivante, à la fin de 1889 :

	Forêts susceptibles d'exploitation.	Non susceptibles d'exploitation.	TOTAL.
	—	—	—
État	463.497	151.733	615.230^{h}
Habous	4.688	6.540	11.228
Propriétés particulières non contestées	84.750	»	84.750
Propriétés particulières sujettes à contestations	99.538	»	99.538
		Total général	810.746^{h}

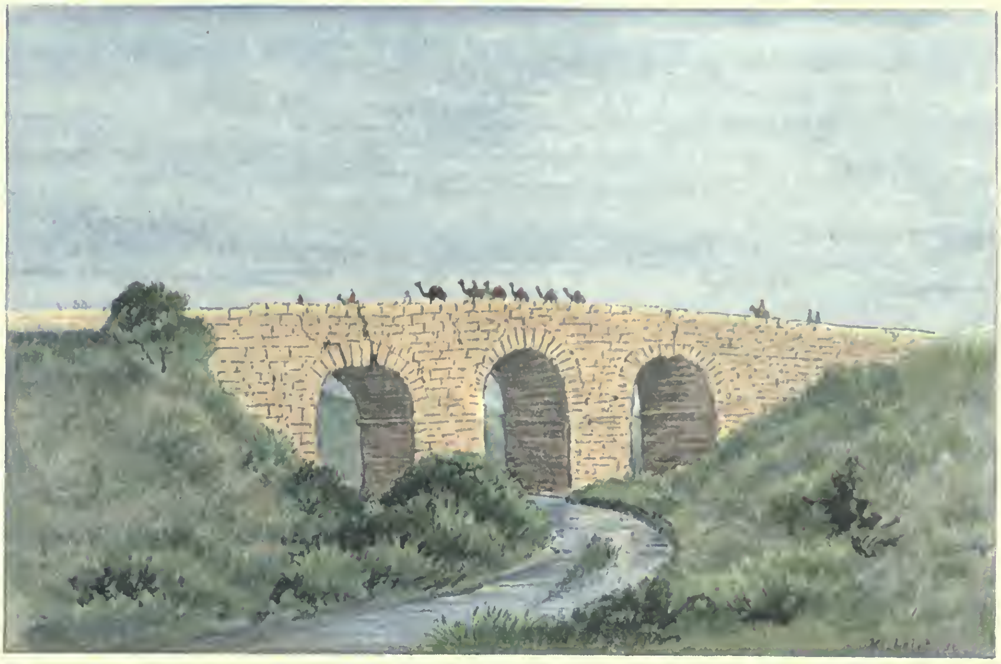
La répartition est approximative, n'ayant pas encore pu être établie avec précision. Quoi qu'il en soit, l'administration forestière de Tunisie, organisée par un homme actif et ardent, M. Henri Lefebvre, vers 1884, confiée à des fonctionnaires empruntés à la métropole, a figuré avec honneur à l'Exposition de 1889, comme une des branches de l'administration générale des travaux publics. Depuis lors, la direction des forêts



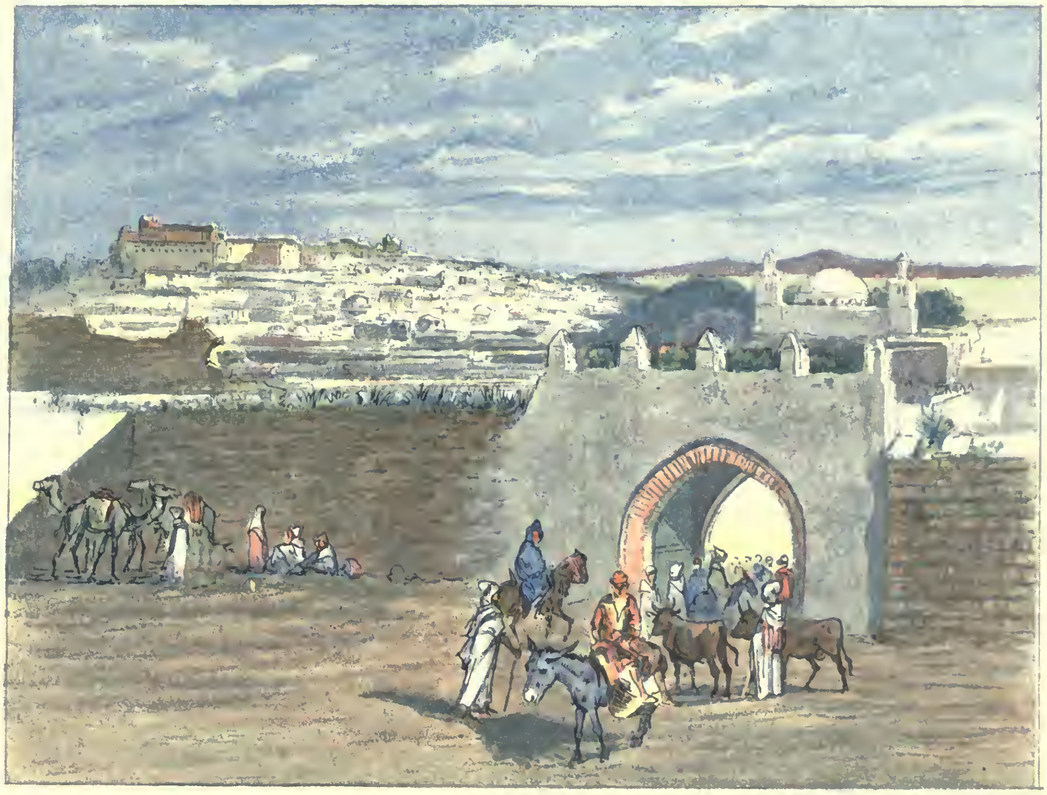
ZUGGA. — RUINES DU TEMPLE DE JUPITER.

est aux mains d'un homme d'une rare compétence, M. Bastien, inspecteur des forêts.

Si j'insiste sur cette question des forêts de la Khroumirie, c'est que, dans un avenir



PONT ROMAIN SUR L'OUED BÉJA.



VUE DE BÉJA.

prochain, elles constitueront un appoint considérable aux recettes du budget tunisien. Qu'on en juge : avec une somme de 350,000 francs à 400,000 francs affectée annuellement au démasclage des chênes-liège, le rendement, devant débuter en 1892 par un produit de plus de 100,000 francs, s'élèvera successivement, pour atteindre vers 1900 le chiffre normal d'environ 2 millions de francs.

A côté des revenus des forêts de Khroumirie tirés du liège, il y a l'exploitation des massifs de chênes-zeen, grands arbres ressemblant à nos chênes d'Europe, en pleine maturité, évalués à plus de 500,000 mètres cubes, dont l'exploitation, dès que des moyens de communication suffisants seront établis, rapportera près de 250,000 francs par an pendant vingt années. En ajoutant à cela la production des bois d'œuvre, du charbon et de l'écorce à tan, et les pâturages où les animaux sont superbes, même pendant les années de sécheresse, où des fermes magnifiques sont à créer, on s'aperçoit bien vite que le massif montagneux du nord de la Tunisie constitue une véritable caisse d'épargne pour le gouvernement tunisien. Pour entrer dans les détails de l'exploitation forestière, il faudrait vingt fois la place qui m'est donnée.

Après le col d'*Argoub-el-Archa,* on trouve une voie romaine large de 15 mètres, qui mène à la plaine de Tabarca. Avant de quitter la région des collines, il convient de signaler la citadelle romaine d'*Aïn-Zaga,* encore debout en partie. Cette forteresse, assez grossièrement construite, date des derniers temps de l'empire, époque où les habitants n'avaient plus de sécurité qu'à l'abri de fortins improvisés.

Tabarca était du temps des Romains et sera encore pour la Tunisie, lorsque des moyens de communication voulus seront établis, le débouché naturel des riches produits agricoles et miniers du massif montagneux, à ce point pacifié aujourd'hui, qu'il n'y aurait aucun risque à le transformer en contrôle civil.

L'île de Tabarca a été occupée pendant deux siècles par la famille génoise des Lomellini, et les fortifications qui la couronnent ont été construites pour ces Génois par Charles-Quint. Elle fut livrée par trahison aux Tunisiens, en 1742. Neuf cents habitants d'origine génoise furent réduits à l'esclavage, quelques familles purent se réfugier sur des points de la côte, et cinq cents environ purent gagner l'île sarde de *San Pietro.* Le bourg et l'établissement de Tabarca sont situés sur la côte, en face de l'île, séparés d'elle par un bras de mer de quatre cents mètres de large, jadis traversé par des chaussées. Presqu'au milieu du bourg, vers l'est, se trouvent les ruines de thermes qui ont une grande analogie avec les thermes de Julien, à Paris. On a trouvé, près de là, la belle mosaïque représentant *Pélagius,* qui a été portée au Louvre, ainsi que d'autres mosaïques. On se souvient que ce sont les Khroumirs insoumis des environs de Tabarca qui ont pillé le transport l'*Auvergne,* échoué sur la côte, et que cet acte de vandalisme fut une des causes déterminantes de l'occupation de la Tunisie.

En suivant la côte vers l'est, on traverse la riche bande de terre qui relie le contrôle de Béjà à la mer, dont je viens de parler, pour arriver ensuite sur le territoire des *Moggods,* population agricole dépendant du caïdat de Bizerte.

Entre les Khroumirs et les Moggods, ce sont les Nefzas qui occupent cette partie extrême du contrôle de Béjà. Mais toutes ces contrées sont encore déshéritées, le gouvernement n'ayant encore rien fait pour les rendre praticables. C'est à peine si les transports peuvent s'y faire à dos de chameaux ou de bourricots. L'absence de routes et de ponts fait que les pluies surabondantes qui tombent en hiver rendent les pistes impossibles. Et quel centre forestier ! Quelle richesse en chênes-liège ! Quels pâturages merveilleux, défiant les années de sécheresse ! Le bétail y est aussi beau qu'à Guelma. Le climat y est celui de France, et l'eau potable ne manque nulle part.

Plusieurs mines de fer y ont été concédées, et si on ne les exploite pas encore, c'est à cause du bas prix actuel des minerais de fer. Dès que l'on pourra prévoir l'épuisement des mines de Bilbao, celle des Nefzas entreront en exploitation.

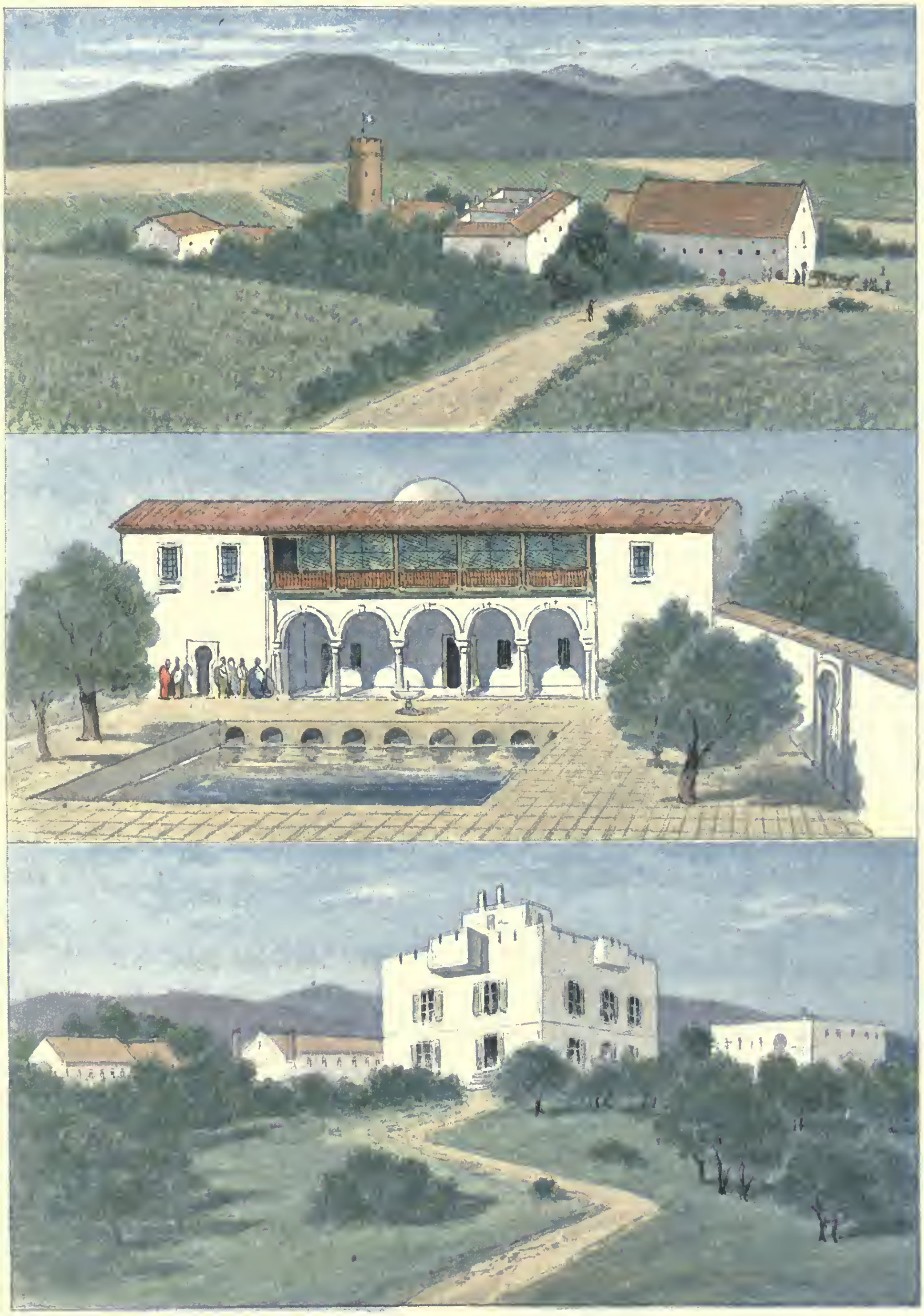
La seule mine exploitée est une mine de zinc (calamine), située au *Khanguet-Kef,* sur le territoire des Amdouls, sur la piste de Béja à Tabarka. M. Faure, ingénieur français, a fait des travaux sur cette mine, pour son compte, depuis 1881. La concession lui a été accordée en 1889 et, depuis cette époque, la production a été d'environ deux mille tonnes par an. Les ouvriers, indigènes pour la plupart, sont guidés par des ouvriers d'art français. M. Faure, un vaillant, n'a pas constitué de société ; il exploite pour son propre compte, toujours en bénéfices jusqu'à ce jour. La mine qu'il exploite est la seule, avec celle de la Compagnie du Mokta, qui ait pu payer, dès ses débuts, une redevance à l'État. La mine en question est à 31 kilomètres de Béja, à 40 kilomètres de Tabarka et à 15 ou 20 kilomètres de la mer, au cap Négro où ses produits sont embarqués.

Bizerte est une ville de grand avenir, qui doit sa fortune à sa position merveilleuse sur le canal qui fait communiquer la mer avec un lac de plus de 13,000 hectares, dans lequel les plus grands navires peuvent mouiller par des fonds de 10 à 14 mètres. Ce lac était connu dans l'antiquité sous le nom de *Sisara Lacus.* Sous le nom d'*Hippo-Zarytus,* Bizerte joua un certain rôle dans les guerres puniques. Agathocle agrandit son port et fortifia la ville. Bizerte tomba entre les mains des Arabes en 662. Lorsque les Maures furent chassés d'Espagne, beaucoup s'y réfugièrent, et ils bâtirent le faubourg qui porte encore le nom de faubourg des Andalous.

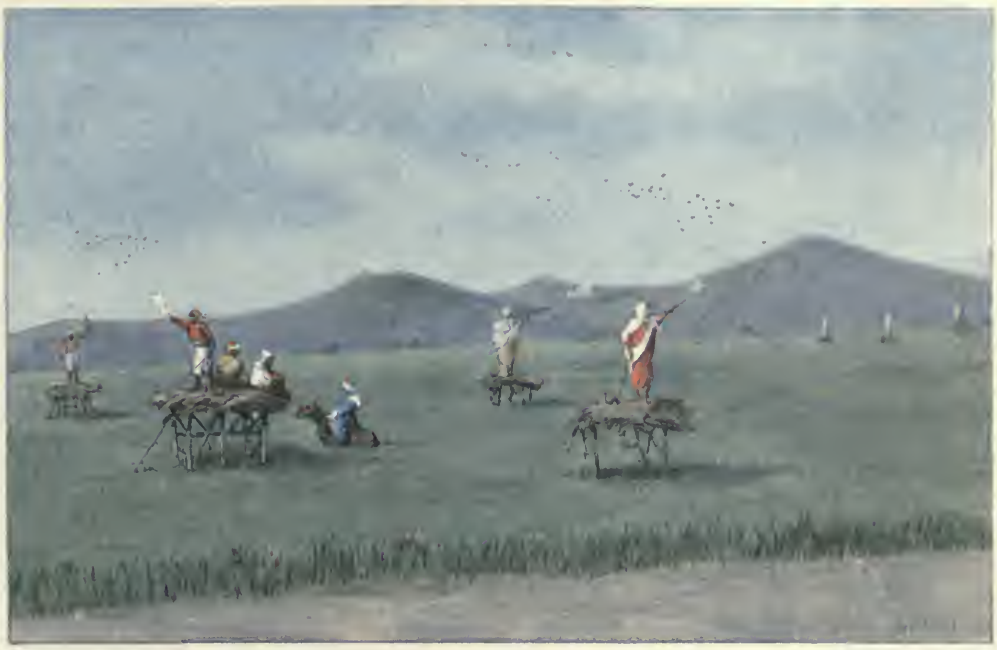
Un canal naturel faisait communiquer le lac avec la mer. Les Phéniciens, sans doute, en creusèrent un second. L'île comprise entre ces deux canaux constitue le quartier franc, où sont les postes et télégraphes, les hôtels et les cafés. La ville indigène est située à l'ouest des canaux, entourée d'une enceinte qui figure un triangle dont le sommet se trouve au sud et la base vers le nord. A l'ouest de cette base, sur une hauteur, on voit le fort d'Espagne ; à l'est la kasbah. Mais que de changements vont se produire !

Le gouvernement tunisien a résolu de faire de Bizerte un grand port de commerce. Il a d'abord prolongé en mer la jetée protectrice jusqu'aux fonds de cinq mètres et il a rendu les quais du canal d'entrée accessibles aux bateaux calant trois mètres. Puis il fait pratiquer dans la langue de terre qui sépare le lac de la mer un canal direct qui sera accessible aux navires d'un plus fort tonnage. Les terrains marécageux au sud-est de la ville seront comblés ou nivelés avec les matériaux retirés du nouveau canal, et c'est là que s'élèvera une ville maritime, où affluera le commerce européen et indigène. Cette importante entreprise a été confiée à MM. Hersent et Couvreux, les grands entrepreneurs de travaux publics, fondateurs de la *Compagnie du port de Bizerte.*

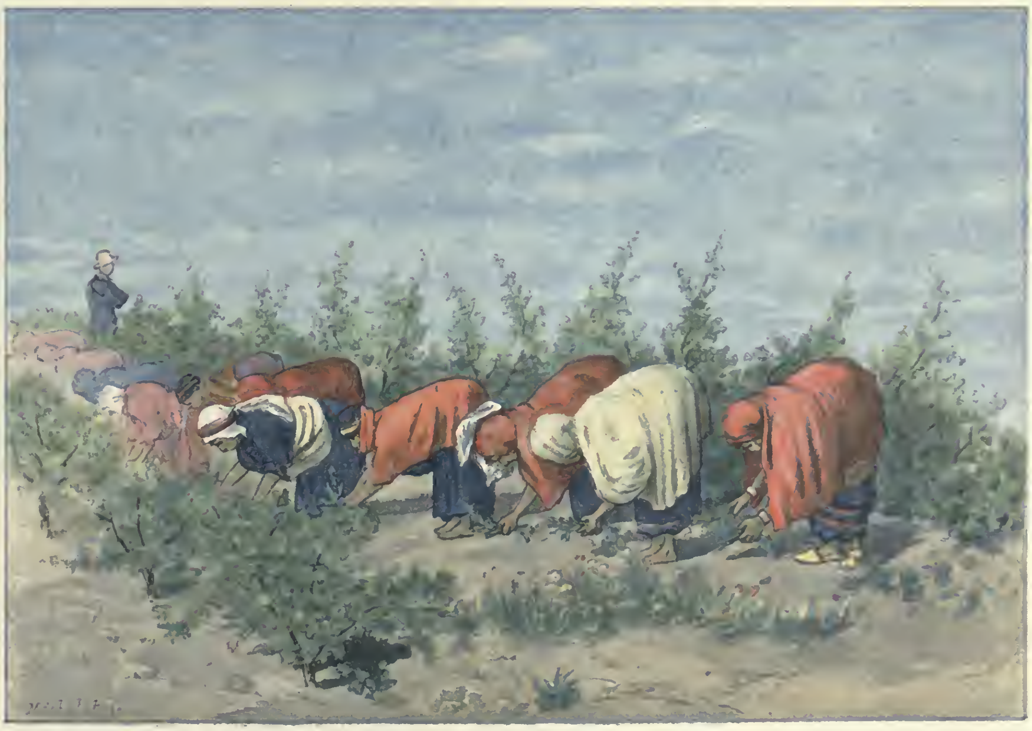
Le port de commerce de Bizerte se composera d'un avant-port formé par deux



DOMAINE DE SCHUIGGUI, A UNE SOCIÉTÉ CIVILE : M. GÉRODIAS, DIRECTEUR.
PALAIS ARABE DE MORNAKIA, A LA SOCIÉTÉ FONCIÈRE DE TUNISIE.
DOMAINE DE L'OUED ZARGUA, A MM. GÉRY, NOEL ET DUPORTAL.



ARABES CHASSANT LES OISEAUX DES RÉCOLTES, DANS LES PLAINES DE LA MEDJERDAH.



ÉQUIPE D'ARRACHEUSES D'HERBES DANS UN VIGNOBLE DU KHANGAT-HADJAJ.

jetées brise-lames d'un kilomètre chacune, s'avançant en mer, l'une vers l'autre jusqu'à des fonds de 13 mètres, à l'abri desquelles les gros navires pourront mouiller. Le canal, large de 100 mètres à la ligne d'eau (comme celui de Suez), fera communiquer la mer avec la mer intérieure. Ce canal sera le port lui-même, et dans un élargissement sera construite une ligne d'appontements, derrière lesquels sera la ligne des magasins et des docks, en communication directe avec la gare du chemin de fer.

Entre le canal et l'enceinte actuelle de Bizerte, l'espace recouvert d'eau sera comblé avec les emprunts faits au canal lui-même, et une ville maritime s'élèvera sur cet espace gagné à l'entrée du lac. Percée d'avenues de 18 mètres et de rues de 15, 12 et 10 mètres, cette ville nouvelle aura un square, des édifices publics et des égouts comme une ville européenne. La route de Tunis, coupée par le canal, sera mise en communication avec la ville par un bac à vapeur.

Bizerte sera, d'ici à deux ans, reliée à Tunis par un chemin de fer à voie large qui s'amorcera sur la ligne de Bône à Tunis, à la station de *Djedéïda.* Cet embranchement, de 74 kilomètres, passe par Mateur et côtoie les lacs Iskeul (*Ech-Kheul*) et de Bizerte. En y ajoutant la distance de Djedéïda à la capitale, on trouve un total de 95 kilomètres de Tunis à Bizerte par chemin de fer.

Deux routes conduisent actuellement à Bizerte, l'une partant de Djedéïda (100 kilomètres), l'autre plus courte (65 kilomètres) et très belle, passant par *El-Moukra,* par la *Sebbala de Kheir-ed-Din,* beau domaine un peu délabré, par *El-Fondouk* sur la rive de la Medjerdah, que l'on traverse sur un pont arabe de sept arches, long de quatre-vingt-dix mètres. Puis elle traverse des pays assez accidentés, pour atteindre finalement le grand lac à 7 ou 8 kilomètres de Bizerte.

Bizerte est entourée de jardins dont les fruits, les raisins surtout, sont très renommés. La terre est extrêmement chère dans la zone de ces jardins, et il n'est pas rare qu'un hectare y atteigne le prix de 1,000 à 2,000 francs. A ce propos, l'on constate que, depuis l'installation des immenses chantiers de la Compagnie du port, le prix des terrains de construction et celui de la location des logements ont plus que triplé. L'affluence des employés et des ouvriers a été telle, que le nombre des Européens est monté de 500 à plus de 1,000. Et ce n'est qu'un commencement. Bizerte, qui comptait 5,000 habitants il y a deux ou trois ans, arrivera en très peu de temps à la dizaine de mille.

A tout instant, l'on voit se répéter dans la presse italienne, anglaise, française même — la malveillance n'a pas de patrie — que M. Barthélemy Saint-Hilaire aurait pris vis-à-vis l'Angleterre l'engagement de ne rien faire à Bizerte et que, le port fini, l'Angleterre en interdirait l'accès. Pour faire rentrer de pareilles assertions dans le domaine des racontars périodiques, il suffit de rappeler la réponse diplomatique faite par lord Granville, précisément à la lettre en question. Dans cette réponse, adressée à notre ambassadeur à Londres le 30 mai 1881, il est dit, en manière de conclusion :

> Je ne crois pas nécessaire d'approfondir la question de l'importance possible de Bizerte comme port de commerce. Je me bornerai à cette observation que, si le canal entre la mer et le lac était creusé assez pour donner accès aux grands navires, les bâtiments britanniques auront, d'après le traité de 1875, le droit d'en faire usage, sans être soumis à des droits supérieurs à ceux des navires français ou tunisiens.

Les commentaires sont superflus, et la question me paraît tranchée.

Il reste un mot à dire de l'économie de l'opération du port de Bizerte. Ce port coûtera 12 millions à la Compagnie du port; mais l'État tunisien ne lui payera que 5 millions. Pour la différence, l'État lui concède, à titre de compensation, le droit de tonnage des navires qui fréquenteront le port et la propriété des terrains créés avec le remblai formé par les terres retirées du canal.

La contrée qui environne Bizerte, surtout vers l'est, est très riche et couverte de bois d'oliviers. Sur la côte se trouve le *Pulchrum promontorium* des Romains, *Raz-Zebib* des Arabes, jusqu'en face des *Ilots des chiens* (*Canis* des Anciens). Sur le plus grand de ces îlots, à 17 mètres au-dessus de la mer, s'élève une tour ronde portant un feu fixe blanc qui se voit à 17 milles. Ce feu, que l'on pourrait appeler « l'inévitable », doit être reconnu par tous les navires qui passent entre la Sicile et la côte africaine.

Puis on arrive à *Porto-Farina,* dont le lac, qui servait jadis de repaire aux pirates, est en train de se combler par les alluvions de la Medjerdah. On vient de transporter à Porto-Farina le bagne arabe (*Caracas*) qui se trouvait à la Goulette. En face de Porto-Farina se trouve l'île *Plane,* la *Corsura* des anciens. C'est l'entrée occidentale de l'immense golfe de Tunis, profond de plus de 40 kilomètres, avec une ouverture de près de 60 kilomètres entre Porto-Farina et le cap Bon.

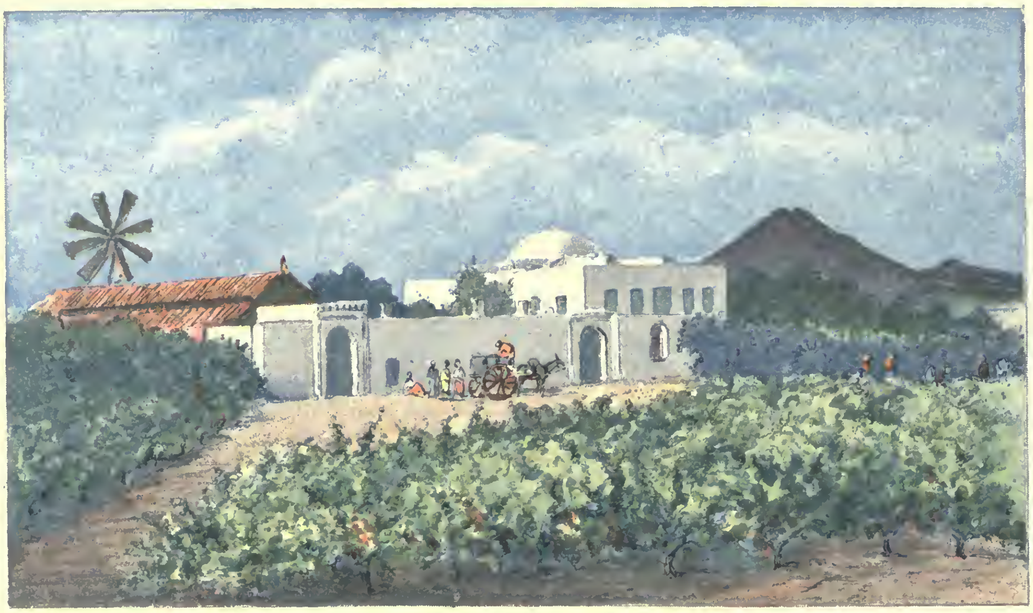
Entre ces deux points on aperçoit l'île *Zimbra* (*Djamour* des Arabes), rocher magnifique qui a l'air de flotter sur la mer bleue lorsqu'on le regarde de la Marsa ou de Carthage. C'est à Zimbra que l'on a établi le lazaret dans lequel les pèlerins musulmans venant de la Mecque sont mis en quarantaine.

XV

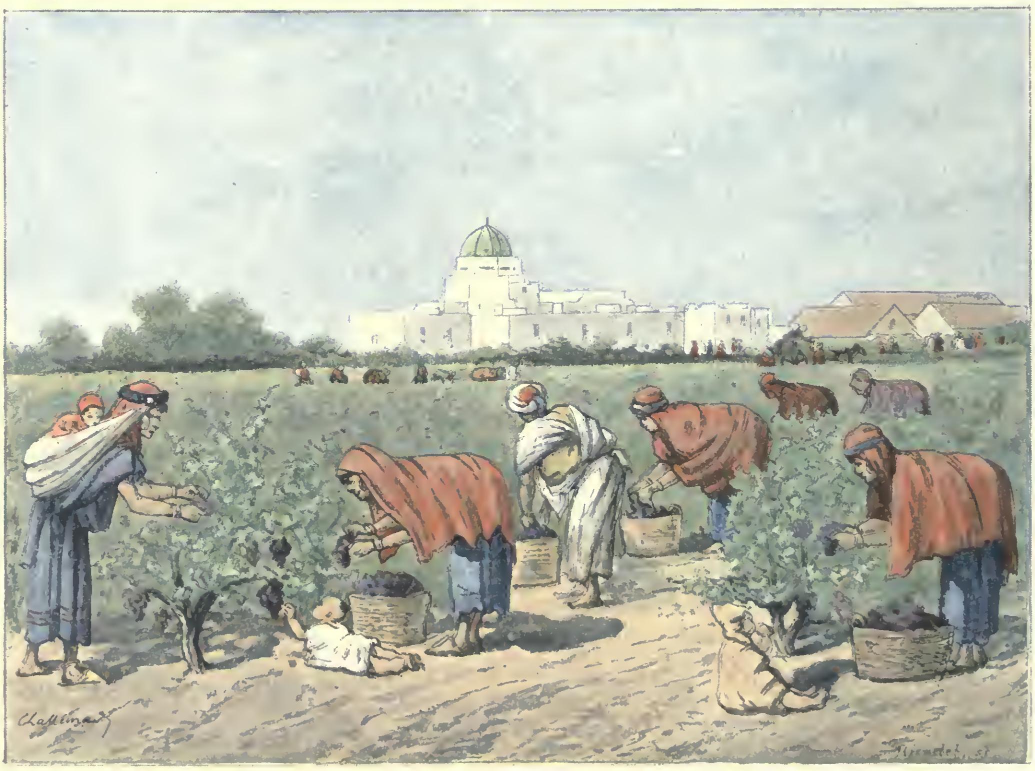
LA VALLÉE DE LA MEDJERDAH; LA PLAINE DE MORNAG LA PLAINE DE SOLIMAN

J'avais d'abord le projet de citer les domaines de la colonie européenne suivant que l'ordre géographique les y aurait conduits sous ma plume. Un tableau par ordre alphabétique m'a paru préférable. Je ne citerai donc, en parcourant les régions de la Medjerdah, de Mornag et de la plaine de Soliman, que ceux des domaines qui offrent quelque particularité en dehors de l'exploitation viticole proprement dite.

Pour bien faire, je commencerai la description par la frontière algérienne. A Ghardimaou, la rivière vient de sortir des gorges sauvages qu'elle traverse en Algérie. La voici au milieu de la plaine, dans un lit profond qu'elle s'est creusé en ravinant les terres. La douane algérienne et la douane tunisienne sont installées côte à côte à la gare de Ghardimaou (prononcez *R'hardimaou* en grasseyant). Nous y avons établi une redoute. Il y a quelques cultures dans cette contrée, à laquelle je crois un certain avenir.

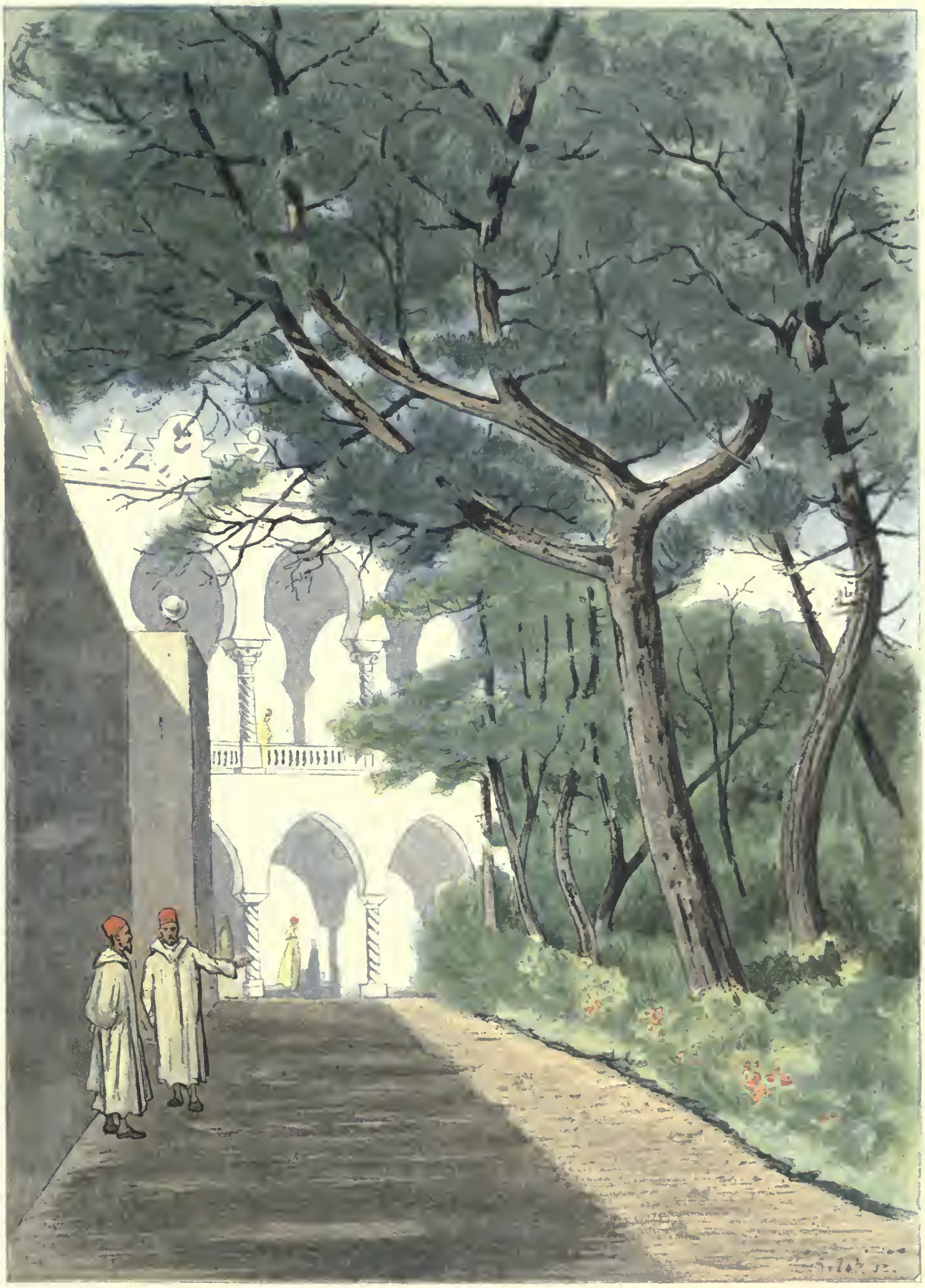


CHATEAU ARABE D'AHMED-SAÏD, A M. TERRAS.



SCÈNE DE VENDANGES A BIR-KASSAA, A M. SAVIGNON.

C'est de là qu'une route carrossable permet d'aborder les montagnes de Khrou-



LE JARDIN DES PÈRES BLANCS A CARTHAGE.

mirie, et de pénétrer jusqu'à la station forestière de *Faïdja-Grandpré.* La station suivante est celle d'*Oued-Méliz,* qui prend son importance de la proximité des fameuses carrières de *Schemtou* (à 4 kilomètres). La halte de *Sidi Meskine* a été faite pour les *Ouled-Arfa,* dont les douars sont peu éloignés.

J'ai parlé à plusieurs reprises de *Souk-el-Arba,* la station suivante, après laquelle vient celle de *Ben-Béchir,* au confluent de l'*Oued Mellègue* et de la Medjerdah.

On arrive ensuite à *Souk-el-Kmis,* centre agricole et viticole très important, auquel M. Feret, président du Comice agricole, a donné une salutaire impulsion.

Il y a plus loin la station de *Béja-Gare,* d'où part un petit embranchement de 14 kilomètres conduisant à la gare de *Béja-Ville.*

Béja est une ville arabe ceinte de murailles ébréchées, qui fut du temps des Romains, et pendant la domination arabe, un des plus grands marchés de l'Afrique. C'est encore aujourd'hui un centre agricole très important, situé au milieu d'une contrée d'une rare fertilité. Les blés de Béja sont renommés dans toute la Tunisie.

Béja est un exemple de la transformation économique qu'apportent avec eux les développements des voies de communication. Comme jadis en France, chaque .région avait ses mesures de longueur ou de capacité, et le caffis qui sert à mesurer les céréales était, à Béja (*caffis béji*), le double de celui de Tunis. Et cela, parce qu'il était d'usage, lorsqu'on envoyait une quantité de blé à Tunis, de donner à titre de rémunération une quantité égale au transporteur. De là, l'énorme capacité du caffis-béji. Depuis le chemin de fer, le caffis-béji est bien resté ce qu'il était; mais son prix a presque doublé.

A l'époque des moissons, les cinq mille habitants de Béja et ceux de la campagne n'y suffiraient pas. C'est alors que les nomades du centre et du sud affluent pour s'engager comme moissonneurs, moyennant un salaire en nature.

Béja, la *Vacca* de Salluste, possède encore ses vieilles murailles byzantines sur trois côtés. Elles sont flanquées d'une vingtaine de tours carrées et percées de trois portes. Les murailles du sud ont disparu, et des maisons ont été bâties avec les matériaux qui en provenaient. La ville, en amphithéâtre, est adossée à un contrefort du *Djebel Acheul.* La kasbah, transformée en caserne, est à 225 mètres et domine la ville; elle contient une source excellente.

La contrée qui environne Béja était célèbre dans l'antiquité, du temps du fameux Jugurtha, pour son extraordinaire fertilité. Le chemin de fer et la nouvelle loi douanière ont donné un grand essor à cette contrée productrice de blés renommés.

La station d'*Oued-Zargua* (rivière bleue) est située sur ce ruisseau, qui se jette, non loin de là, dans la Medjerdah. Un pont de 36 mètres franchit le ravin au fond duquel il coule. La gare est entourée de superbes massifs d'eucalyptus, plantés par la Compagnie de Bône-Guelma. Lors de l'occupation de la Tunisie par nos troupes, cette gare fut incendiée et le personnel européen fut massacré par des fanatiques. Un petit monument, érigé près de la station de Béja-Gare, rappelle l'attentat dont ont été victimes les employés de la gare d'Oued-Zargua pendant l'insurrection tunisienne, en septembre 1881. A gauche de la gare d'Oued-Zargua, et en coteaux, sont les vignobles créés par M. Charles Géry, que je me permets de mentionner ici, parce qu'avec ceux du

Cardinal et ceux de la Compagnie de Bône-Guelma, ce sont les plus anciens vignobles français en Tunisie.

Medjez-el-Bab est à environ 2 kilomètres de la gare de ce nom. Les toitures en tuiles creuses qui recouvrent les maisons révèlent l'origine andalouse de cette petite ville. Elle est située sur la rive gauche de la Medjerdah, à côté d'un pont monumental construit, il y a cent cinquante ans, avec des matériaux anciens, dont plusieurs portent des inscriptions. Une aquarelle représente la petite place et le minaret.

De la gare de Medjez-el-Bab on va à *Ksar-Tyr* (château de l'oiseau), type de la demeure aristocratique du gentilhomme campagnard tunisien. Défendue par de grandes murailles blanches crénelées, la voici aujourd'hui transformée par M. Pilter, le grand fabricant d'instruments agricoles, en une ferme modèle dans laquelle l'exploitation viticole tient la première place.

Les environs de Medjez-el-Bab sont littéralement couverts de ruines romaines. A mi-chemin de Ksar-Tyr se trouvent les ruines de *Colonia-Vallis* (*Sidi-Médian*) représentées par une aquarelle. La voie romaine est intacte au milieu du domaine de Ksar-Tyr, où j'ai dessiné un curieux petit monument que les uns prétendent être un édicule funéraire, et dans lequel d'autres voient un autel ou pyramide sacrificielle.

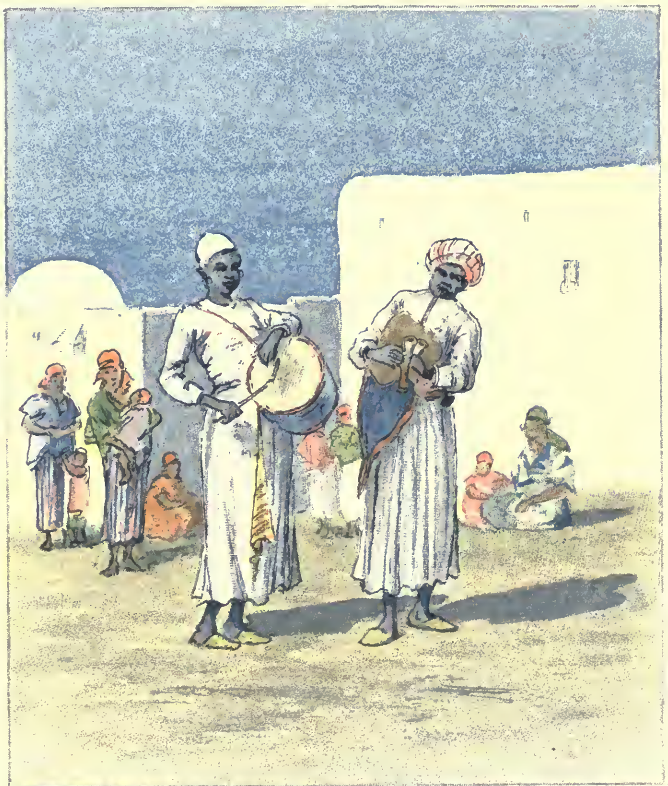
C'est près de Medjez-el-Bab, la *Membressa* d'Antonin, que Bélisaire défit le rebelle Stozas. Medjez-el-Bab est le point de bifurcation de deux routes importantes : l'une allant vers le Kef et Constantine, et l'autre allant, le long de la Medjerdah, vers Ghardimaou et Souk-Ahras.

La route de Tunis au Kef est chère aux touristes et aux archéologues. On y rencontre des merveilles comme les ruines d'*Aïn-Tounga* et celles de *Dougga*. Mais procédons par ordre. A 13 kilomètres de Medjez-el-Bab est le joli village de *Slouguia*, situé sur une hauteur, et dont les dernières maisons, construites à pic sur la falaise de l'oued, semblent destinées à disparaître d'un jour à l'autre dans l'eau boueuse de la Medjerdah, par suite de l'érosion qui mine leurs fragiles bases. Peu après, l'on aperçoit les minarets de *Testour* au milieu du bois d'oliviers.

Testour est également une ville d'origine andalouse, dont les maisons sont recouvertes de tuiles creuses. Le minaret de sa grande mosquée évoque l'idée d'une église chrétienne plutôt que celle d'un djama musulman ; avec son clocheton terminé en pointe, ce minaret, orné de faïences, a fort bonne mine.

Le chemin que nous parcourons est carrossable. Un chemin plus court, mais moins bon, relie Testour à la gare d'Oued-Zargua (15 kilomètres).

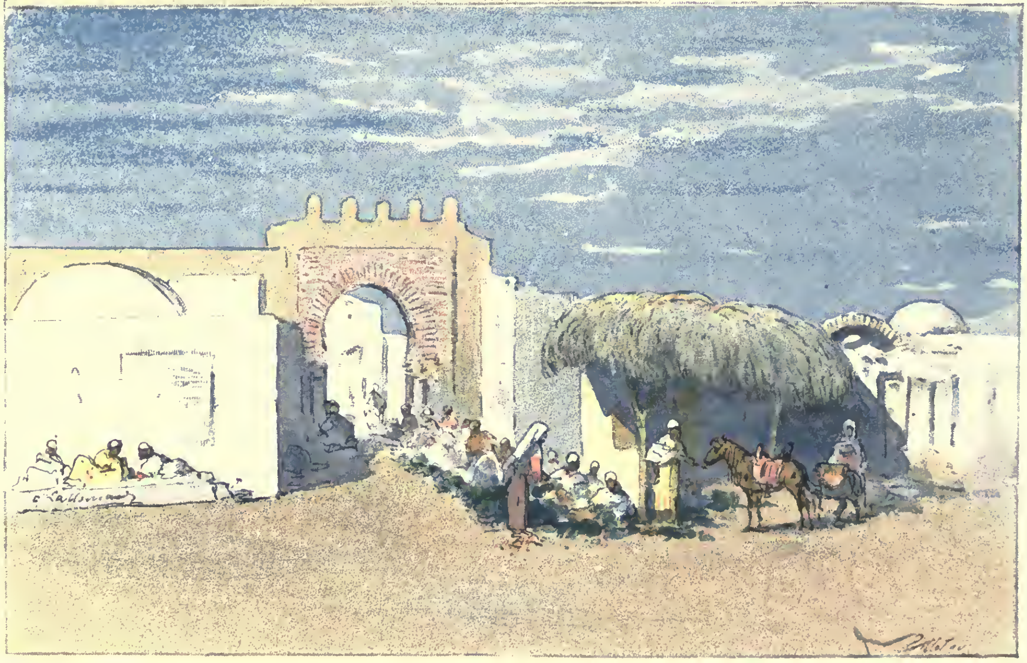
Les ruines d'*Aïn-Tounga* sont à 9 kilomètres de Testour. Ce sont les restes d'une de ces forteresses dont l'empire byzantin, qui sentait la possession de la province Africa lui échapper, a couvert cette partie de l'Afrique. La hâte avec laquelle ces fortins ont été édifiés se voit dans l'irrégularité de l'appareil et dans la variété des matériaux employés dans ces murailles, dans lesquels on trouve des fragments de toute provenance. Les remparts et les tours carrées des fronts nord et est sont encore en partie debout. Ce fut la forteresse de l'ancien municipe de *Thignica*. Les troupes françaises ont assez longtemps occupé les ruines de Tounga et elles y ont laissé des traces de



fouilles et d'aménagements. Une quinzaine de kilomètres séparent Tounga de *Téboursouk.*

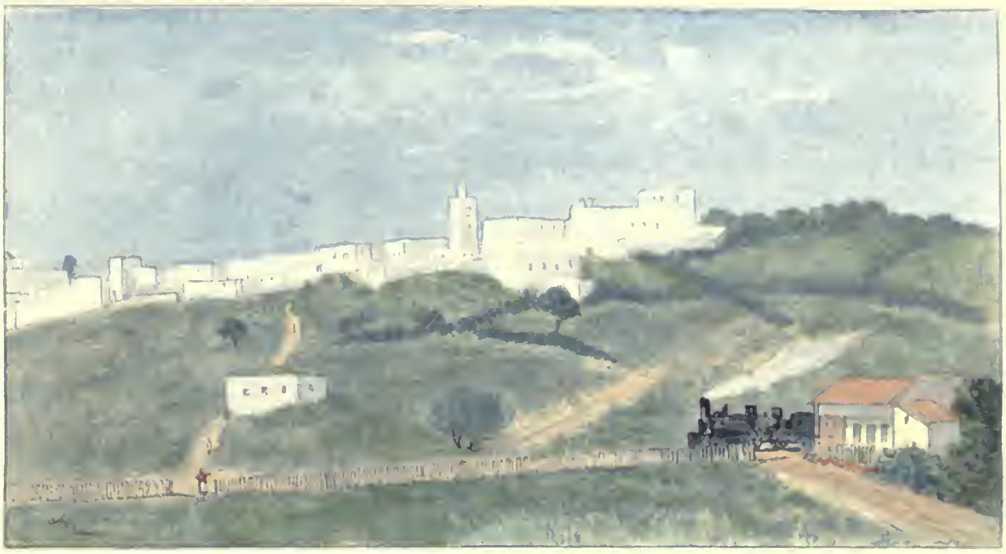
Téboursouk, l'ancienne *Respublica Thibarsicum Bure,* est aujourd'hui une petite ville d'environ 7,000 habitants, dépendant du contrôle du Kef, qui se ressent de notre influence. Les rues sont propres, et de jolies promenades ont été plantées tout autour.

A 7 kilomètres à l'ouest de Téboursouk se trouvent des ruines, des plus belles, sans contredit, parmi les ruines innombrables qui couvrent le nord de l'Afrique.

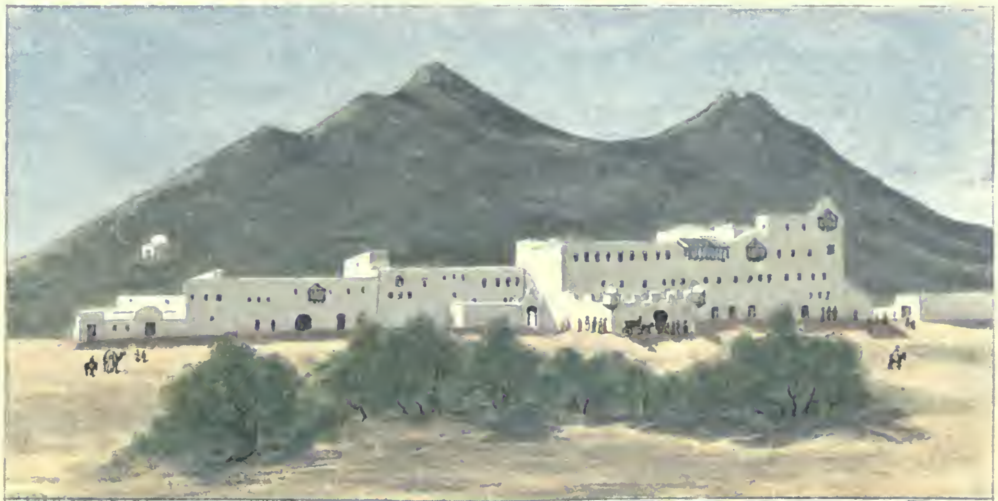


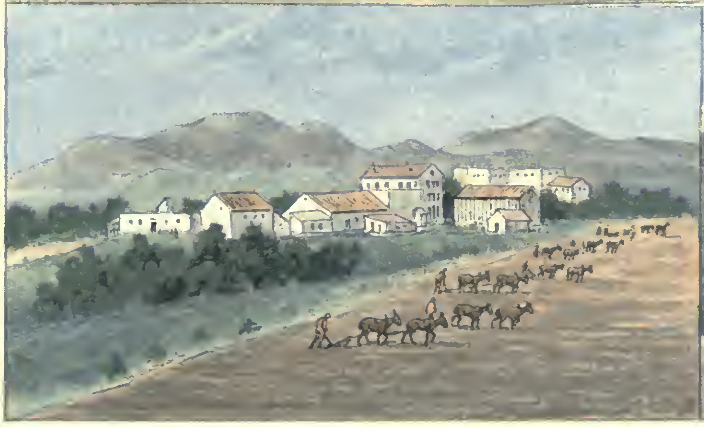
DANSEURS NÈGRES. — LA PORTE DE GROMBALIA (DANS LA PLAINE DE SOLIMAN).

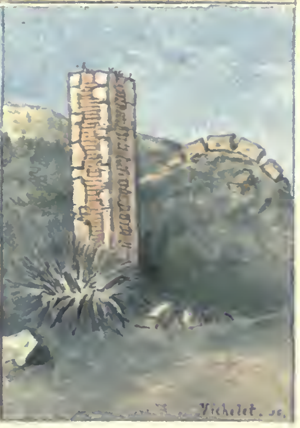
Ce sont celles du temps de Jupiter de *Thugga,* ancienne ville romaine remplacée par un village que les indigènes appellent encore *Dougga,* situé au-dessus de bois d'oliviers.



LE VILLAGE DE RHADÈS.






Michelet. sc.

BAR-EL-BEY DE HAMMAM-LIF.
DOMAINE DE BORDJ-CÉDRIA, A M. PAUL POTIN. — RUINES D'UN AQUEDUC A BORDJ-CÉDRIA.

Le fronton supporté par six colonnes corinthiennes aux fûts cannelés, sur lequel est représentée l'apothéose de l'empereur, est là, debout! et l'on ne peut regarder les restes majestueux de cet édifice sans une certaine émotion. Des portes monumentales, et plus particulièrement la porte de la Chrétienne (*Bab-er-Roumia*) méritent l'attention des archéologues. Elles ont été bâties sous le règne de Marc-Aurèle par la famille Simplex. Il y a aussi les vestiges d'un théâtre et plusieurs mausolées. L'un de ces mausolées portait une inscription bilingue du plus haut intérêt pour les philologues et les archéologues. Enlevée par un consul d'Angleterre, elle figure aujourd'hui au Musée britannique. D'autres ruines, celles d'un stade, d'un second temple et de divers édifices publics sont encore visibles à Dougga. Une route directe de 27 kilomètres conduit à Béja-Gare.

Revenons, après cette jolie excursion de Testour, Aïn-Tounga, Téboursouk et Tugga, à notre point de départ sur la Medjerdah, à Medjez-el-Bab.

Dans cette région accidentée, la ligne du chemin de fer est tellement contrariée par les sinuosités du cours de la Medjerdah, qu'il a fallu construire neuf ponts et percer un tunnel de 350 mètres sur un parcours de 21 kilomètres. Ces gigantesques travaux font le plus grand honneur à la Compagnie de Bône-Guelma.

La station de *Bordj-Toum*, où se trouvent plusieurs colons français, est le rendez-vous des chasseurs de Tunis.

Les habitants de *Tébourba* descendent également des Maures-Andalous, et font de préférence de la culture maraîchère. Je m'y suis trouvé lors de l'éclipse de soleil de 1890, et j'ai pu constater le curieux procédé employé par les indigènes pour l'observation de ce phénomène astronomique. Ils remplaçaient les verres fumés, tout simplement par leurs mouchoirs..... qu'on ne peut appeler « de poche », puisqu'ils les portent pendus à l'air et au soleil le long de la gandoura.

Au centre de Tébourba il y a une grande place sur laquelle un petit bâtiment à colonnes sert de bureau au khalifat et aux adouls (notaires). Les cigognes nichent sur les mosquées de Tébourba, comme sur celles de Béja. Entre la gare et la ville il y a un marabout vénéré, de la cour duquel s'élancent de grands ifs. A 3 kilomètres à l'ouest, les ruines du *Thuburbo Minus* des Romains.

A 1 kilomètre et demi, sur la Medjerdah, il y a un pont moderne, les ruines d'un pont romain et une caserne de cavalerie au lieu dit *el Battam*.

La station de Tébourba est la plus rapprochée du domaine de *Schuiggui*, appartenant à une société française, dans laquelle on compte plusieurs membres de l'Institut. Ce domaine renferme un vignoble de 306 hectares, et l'on y a créé de toutes pièces un village qui compte 400 habitants. M. le commandant Gérodias est le directeur de ce vaste domaine. Il y a encore d'autres colons français dans le rayon de Tébourba.

La station de *Djedeïda* confine au village situé sur la rive droite de la Medjerdah, auquel on parvient en passant sur un pont monumental. En aval de ce pont se trouve le colossal barrage romain qui donne encore aujourd'hui la chute d'eau à une grande minoterie appartenant à M. Cesana, banquier. Le pays environnant est très fertile. On y voit la grande exploitation agricole de M. de Lagrenée et celle de M. Jousse.

A 12 kilomètres au nord-est, se trouvent les ruines considérables de l'*Ucris* des Romains, *Henchir bou Djadi,* avec citernes, murailles et débris de toute sorte.

En quittant Djedeïda, où s'amorce la ligne de Tunis à Bizerte, le paysage devient superbe. Le grand aqueduc romain qui conduisait à Carthage les eaux de Zaghouan, entre les arches duquel passe la voie du chemin de fer, lui donne tout l'aspect d'un paysage classique. L'aqueduc franchi, on arrive à la station de la *Manouba,* lieu de plaisance, où fourmillent, au milieu d'une verdure constante, les palais et les villas de l'aristocratie indigène et de bon nombre d'Européens. La Manouba est un but de promenade très recherché par la population de la capitale, qui y vient en foule les jours de fête, en chemin de fer, en voiture ou à cheval. On y visite le palais d'Hamouda-Pacha, converti en caserne de cavalerie pour le 4^e chasseurs d'Afrique. Le palais de Khérédine est aussi très beau avec ses magnifiques orangeries. On y voit la modeste koubba de la sainte *Lalla-Manouba,* qui a donné son nom à la localité. Un Français a établi une fabrique de confitures dans un pavillon de ce palais.

Au sortir de Tunis par *Bab-Alléoua* il y a deux routes : celle qui longe les Abattoirs se divise aussitôt. A droite c'est la grande route de *Zaghouan;* à gauche, c'est la piste arabe de la *Montagne de Plomb.*

La route qui est dans l'axe de la porte Alléoua longe le lac et se divise en deux grandes routes : celle du *Mornag* et celle de *Hamman-Lif.*

La route de Zaghouan conduit à la *Mohammédia,* palais beylical en ruines, à l'aqueduc de l'*Oued-Miliane,* aux ruines d'*Utina* (*Oudna* des Arabes) et à Zaghouan. Près de la Mohammédia, MM. Prouvost frères, les grands industriels de Roubaix, ont acheté un vaste domaine qu'ils mettent en valeur. Il faut louer la colonie au sujet d'adhésions de cette importance.

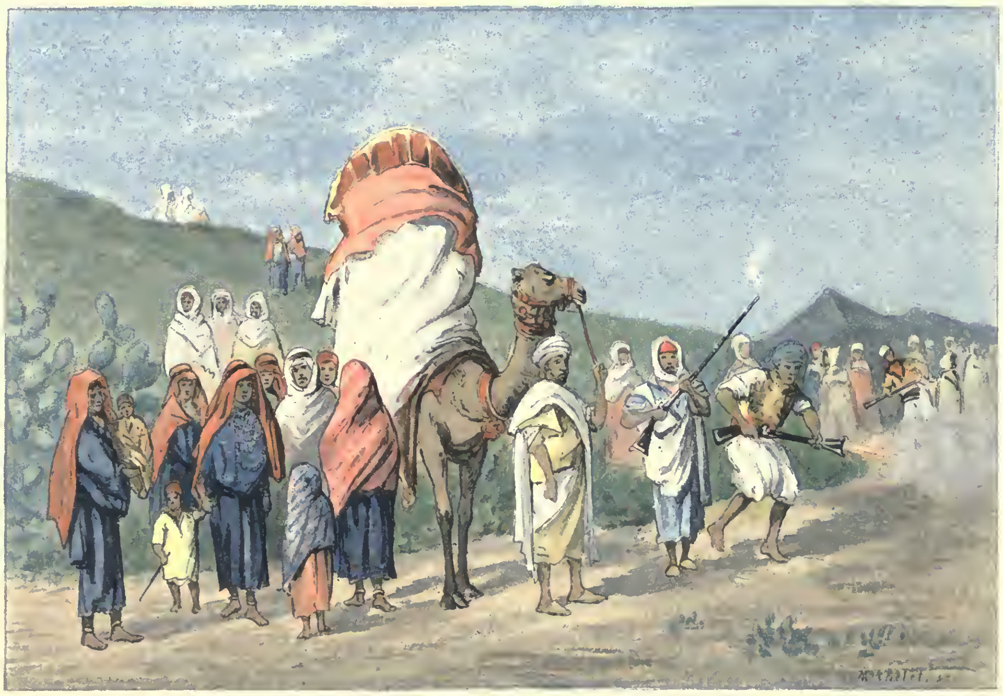
La piste de la Montagne de Plomb traverse une belle forêt d'oliviers, au sortir de laquelle on atteint la crête des collines qui environnent Tunis. De là, le panorama est splendide. On a devant soi l'immense plaine du Mornag, dans laquelle se sont établis de nombreux colons français, bornée par une magnifique chaîne de montagnes.

C'est d'abord, au pied de la colline, le domaine de *Bir-Kassaa,* dont M. Henri Savignon a porté le vignoble à 175 hectares. Bir-Kassaa est une ancienne demeure seigneuriale indigène dont le salon, à coupole ajourée, est une pure merveille d'architecture arabe. Le jardin de Bir-Kassaa est un des plus grands de Tunisie : neuf hectares et demi. On ne compte pas moins de 14 puits sur le territoire de ce domaine, à 5 kilomètres de Tunis. M. Savignon, grand négociant en vins, a montré le chemin de la Tunisie à ses collègues de Bercy, en s'établissant à Bir-Kassaa.

Je dois signaler une autre villa aristocratique indigène, celle d'*Ahmed-Saïd,* qui appartient aujourd'hui à M. Terras, un des premiers créateurs de grands vignobles en Tunisie. Ahmed-Saïd est un type de constructions arabes des environs de la capitale, avec péristyle, escaliers tortueux et vaste patio couvert. Les jardins d'Ahmed-Saïd sont également très beaux, étant plantés d'orangers, de grenadiers, de figuiers et de citronniers. Ahmed-Saïd est à dix-huit kilomètres de Tunis.

La route du Mornag conduit aux grands vignobles qui couvrent la contrée au pied de la Montagne de Plomb. Au milieu de la forêt d'oliviers, que l'on traverse avant de déboucher dans la plaine, est cachée une ancienne zaouïa, aujourd'hui la propriété si pittoresque de M. Morrclet.

On voit dans la plaine du Mornag le domaine de MM. Crété et C^{ie}, dont le vignoble est considérable, et qui ont créé une pépinière d'arbres et de plantes : un vrai service rendu à la colonie, étant donnée l'interdiction de faire entrer les plantes vivantes, quelles qu'elles soient, à cause du phylloxera. Puis, à mi-côte, les grands vignobles de MM. Guignard et Reclus, Charmettan, Moret, Penet et Marchant.



PROMENADE DE LA MARIÉE CHEZ LES NOMADES.

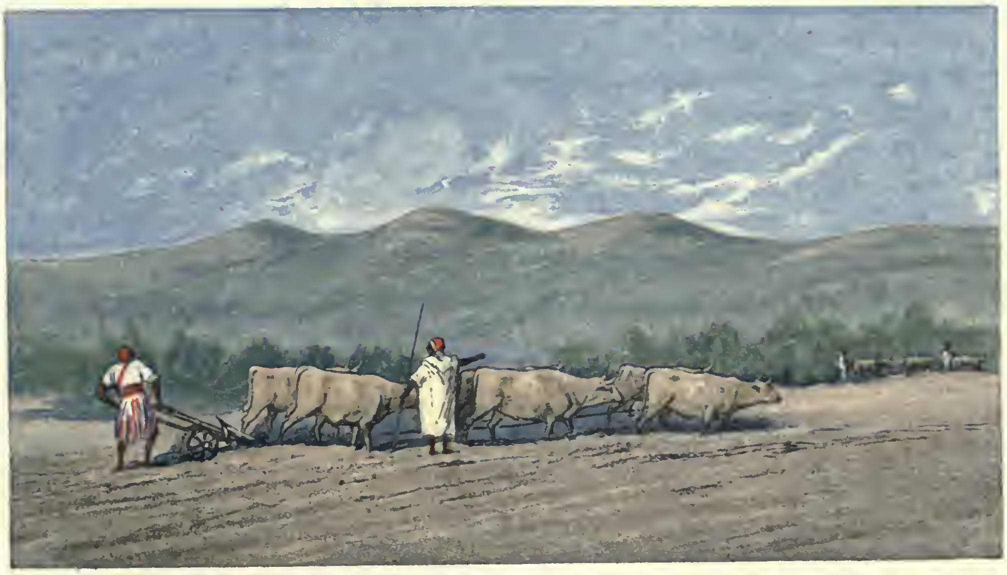
Si l'on franchit le col entre le *Bou-Gorneïn* et le *Djebel-Ressas* (Montagne de Plomb), on arrive dans la fameuse vallée de *Khangat-Hadjaj*, aussi appelé *Khangat-Lançon*, dans laquelle ou près de laquelle Flaubert place le massacre des mercenaires décrit dans *Salammbô*. Cette vallée tout entière (4,500 hectares) ayant été achetée par lui, M. Lançon y a institué un syndicat de vinication et de vente composé de seize propriétaires français, dont les plantations en vignes approchent de 400 hectares.

Ce syndicat, dont la constitution fait le plus grand honneur à M. Émile Lançon, doit avoir amené, à lui seul, près d'un million d'argent français en Tunisie. C'est un type à prendre comme modèle, dont je conseillerais l'imitation à tous ceux qui veulent attirer des capitaux dans ce pays.

La vallée du Khangat-Hadjaj débouche par un autre col sur la grande plaine de Soliman, tout près de Grombalia où passe la grande route, où va passer le chemin de fer, où se trouvent le contrôle civil, la justice de paix, le bureau des ponts et chaussées, l'école, la poste, le télégraphe et le téléphone.

La *Société foncière de Tunisie* possède à Grombalia un vaste domaine de plus de quatre mille hectares, avec une forêt d'oliviers de plus de cinquante mille arbres. C'est une des plus belles propriétés de la Régence. Le village de *Turki* est à trois kilomètres à l'est de Grombalia. M. Léonce Bloch y possède un beau domaine.

En prenant la route de Hammam-Lif, qui suit la direction du chemin de fer, on voit à sa gauche les tribunes du champ de courses, et, près de là, la *Halte de Mégrine,* où MM. Broleman et Bontoux ont créé, sur une colline voisine du Lac, un très beau domaine, avec un superbe vignoble et des plantations d'amandiers. MM. Broleman et Bontoux sont des sportsmen distingués.



UN LABOUR DE DÉFONCEMENT POUR VIGNOBLE.

Plus loin, c'est le joli village de Rhadès, aux environs duquel sont de nombreux vignobles. Beaucoup de seigneurs indigènes ont leur résidence d'été à Rhadès.

L'une des deux *Maxula* antiques s'étendait au pied de la colline que couronne Rhadès. On trouve là d'innombrables traces de constructions romaines : citernes, mosaïques, fondations, puits, etc., etc. C'est là même qu'un syndicat de propriétaires français crée une station balnéaire, à peu de distance d'une plage admirable. Il n'y avait pas une maison à *Rhadès-Maxula* il y a quatre ans. Aujourd'hui l'on y voit de nombreuses villas, autour desquelles s'épanouiront bientôt des jardins verdoyants.

La station terminus du tronçon actuel de la voie qui conduira bientôt jusqu'à *Hammamet* est celle de *Hammam-Lif,* station balnéaire à double effet, possédant à la fois des eaux thermales très efficaces et une fort belle plage.

Il y a à Hammam-Lif un *Dar-el-Bey,* où les princes de la famille beylicale viennent prendre des bains, et dont une partie est démocratiquement livrée au public. La *Société* *foncière* y possède également des propriétés. Dans un temps prochain il s'élèvera une véritable ville d'eaux à Hammam-Lif, avec casino et promenades superbes dans les plantations que l'administration forestière a faites sur les flancs du Bou-Gorneïn.

Le domaine de M. Paul Potin, *Bordj-Cédria,* est limitrophe du territoire de Hammam-Lif. La ferme Potin est à quatre kilomètres du Dar-el-Bey.

Bordj-Cédria est, sans contredit, le domaine le plus important de la Tunisie ; c'est celui qui renferme le plus grand vignoble (430 hectares), qui contient les plus importantes plantations d'arbres faites par un particulier (les arbres se comptent par centaines de mille) ; sur lequel on vient d'établir des fours à chaux, les plus importants peut-être du nord de l'Afrique. Les caves de Bordj-Cédria sont monumentales et capables de vinifier et de loger les produits de quatre à cinq cents hectares de vignes. Les jardins et les pépinières de ce domaine sont très beaux. On y voit aussi des forêts d'oliviers et une huilerie. Dans la vallée supérieure, qui conduit vers le Khangat-Hadjaj, il a été fait des travaux de retenue d'eau et d'endiguement considérables. Une bergerie modèle est établie non loin de Hammam-Lif, où l'on acclimate les plus belles espèces ovines connues, depuis le mérinos jusqu'à l'astrakan. Un appontement est construit pour embarquer les chaux et les autres produits.

Cette vaste entreprise, qui place M. Paul Potin en tête des colons français en Tunisie, a été conduite et sera menée à bien avec une rare compétence par M. Riban, auquel M. Paul Potin a confié sa direction.

Les carrières romaines de *Keddel,* dont la pierre est superbe, sont à deux kilomètres de Bordj-Cédria. Propriété de la *Société foncière,* elles prendront un développement considérable dès que le chemin de fer, qui va être poussé jusqu'à Hammamet, passera près d'elles.

Au delà, ce chemin de fer aura probablement une station à un fondouk fort connu : *Fondouk-Djedid,* auprès duquel on trouve l'important vignoble de MM. de Carnières, et non loin duquel se trouve celui de M. Toutée. La station de Fondouk-Djedid est celle qui desservira le plus directement l'important groupe des colons français de Khangat-Hadjaj.

La route de Soliman se détache de la route de Hammamet un peu au delà de Bordj-Cédria. Elle conduit à *Slîman* (Soliman), petite ville andalouse, la *Megalopolis* des Byzantins, dont la population arabe, qui avait atteint dix mille âmes, a été jadis décimée par la peste et ruinée par les exactions.

Non loin de Soliman, des colons français, MM. Mille et Laurans, ont constitué le domaine de *M'Raïsa,* contenant un vignoble important et des carrières de grès. Au delà de M'Raïsa, la chaîne de montagnes se relève pour occuper toute la presqu'île, jusqu'à l'extrémité du *Cap-Bon.* La colonie européenne s'étendra bientôt le long de cette presqu'île, aux fertiles vallées, au climat si doux.

XVI

LES VIGNOBLES TUNISIENS

EN 1892

Contrôle civil de Tunis.

		Nombre d'hectares.
Le Résident général, Marsa		2
Archevêché de Carthage, Marsa		43
M. F. Aguis		7
MM. Alata et Colin, Beau-Castel		22
M. Baldassar		6
La Compagnie de Bône-Guelma		145
M. Bonnet, Manouba		20
M. Barbier (Aimé), maire de Saint-Ouen-de-la-Rouerie (Ille-et-Vilaine).	Domaine de Schuiggui :	306
M. Dehollain, membre de la Chambre de commerce de Paris		
M. Gérodias (le commandant), directeur du domaine		
M. Leroy-Beaulieu (Anatole), membre de l'Institut		
M. Leroy-Beaulieu (Paul), membre de l'Institut, professeur au Collège de France		
M^{me} Montalivet (Masson de), propriétaire		
M. Montalivet (Georges de), maire de Villedieu-sur-Indre (Indre)		
M. Montalivet (Pierre de), ancien secrétaire d'ambassade		
M. Montalivet (Charles de), capitaine d'artillerie		
M. Picot (Georges), membre de l'Institut		
M. C. Blanc, Sokra		4
M. V. Bianco		10
M. de Bancourt, Mornag		5
M. Boissonnas, Aïn-Kebel		6
M. Bourdier, Tebel-Tech		10
MM. Broleman, Bontoux et C^{e}, Mégrine		44
M. Beuf, Douar-ech-chot		3
MM. Crété et C^{ie}, Crétéville : Mornag.		200
M. Charmettan, Bou-Cherara : Mornag.		25
M. C. Compin, Sokra		15
M. Duffo, Redir-Sultan		4
M. Dupré, Ras-el-Tabia		26
M. Dumont, Choutrane		14
M. Duvau, Sokra		10
M. Dufresnoy et C^{ie}, Mornag		43
M. Dubos, Rhadès		6
M. d'Expaigne, Hassein-bey : Mornag		85
M. Frécheville, Bou-Araba		4
M. Féry (Léon), Sokra		13
Société franco-africaine, Sidi-Tabet		111
M. Gueydan, Mornag		12
MM. Guignard et Reclus, Nebch-ech-Dib		74
M. Humbert, Bir-Chana : Zaghouan		61
M. Jousse, Djedcïda		9
M. Krieger		25
M. Kessler, Mohammédia		15
M. J. Kragelbuhl, Mohammédia		10
M. Lançon (Émile), Bâtie		30
M. de Lagrenée, Djedeïda		25
M. Lasson, Manouba		45
M. Lévy-Lœw, Bardo-Manouba		8
M. Le Paige, Henchir-Meou		11 1/2
M. le commandant Marchant, Mornag.		25
M. E. Maglione		6 1/2
M. Machuel, Beau-Castel		20
M. R. Mussali		12
M. Morrelet, Mekbahé : Mornag		32
MM. Moret et Bonnaud, Nebch-ech-Dib.		65
M^{me} V^{ve} L. Michel		10
M^{me} V^{ve} Penet, Mornag		14
M. Pisani, Ras-el-Tabia		49
M. Potin (Paul), Bordj-Cédria		421
M. Reveyron		4
M. Savignon (Henri), Bir-Kassâa		175
M. E. Schwarzmann, Mornag		55
M. Spiro, Riah-Soltan		15 1/2
M. Tardy		3
M. Trouillet, Tomgar		3
M. Terras, Ahmed-Saïd, Sidi-Hatman, Zarouni, etc		200
M. A. Terrisse, Djebel-Djelou		3
M^{me} Valensi		70

Un grand nombre d'indigènes se sont mis à planter de la vigne dans le contrôle de Tunis :

	Nombre d'hectares.
Son Altesse le Bey Ali	15
M. Tahar Ladjimi, Mornag	14
M. Béchir-Azouz	12 1/2
M. Mohammed-ben-Messada	19
M. Taïeb-Sfaxi	12 1/2
M. Ali-ben-Cheikh	19
M. Mohammed-el-Métary	9 1/2
M. A^{r}-ben-Hassen-el-Daly	10
M. Ali-ben-Dif	4
M. Ali-ben-Alies-Salem-Frigui	5
M. Tahar-ben-Ali	10
M. Bekir-ben-Ahmed-Turki	10
M. Hamoud-a-ben-Mohammed-ben-Rabah	7 1/2
M. Mohammed-el-Minha	7
M. Mohammed-Salah-Bacouch	15
M. Mohammed-Génadi	10

Plus 16 propriétaires indigènes de Tebourba possédant de 1 à 2 hectares ;

Et 30 propriétaires indigènes, de 1 à 3 hectares, dans le surplus du contrôle.

Contrôle civil de Nabeul.

M. le D^{r} Bennet, de Rouen, Khangat-Hadjaj	20
M. le D^{r} Bennet, de Nantes, Khangat-Hadjaj	15
M. La Bonnardière, Khangat-Hadjaj	10
M. Dautresmes (David) fils, Khangat-Hadjaj	26
M. Dautresmes père, Khangat-Hadjaj	10
M. Gillet (Joseph), Khangat-Hadjaj	30
M. Gillet (François), Khangat-Hadjaj	20
M. Guesnon, Khangat-Hadjaj	121
M. Hennin (Auguste), Khangat-Hadjaj	10
M^{lle} Lallemand (Hélène), Khangat Hadjaj	10
M. Lançon (Emile), propriétaire et directeur du *Syndicat du Khangat-Hadjaj*	57
M. le général Leclerc, Khangat-Hadjaj	40
M. Angelini, Khangat-Hadjaj	5
MM. de Carnières frères, Fondouk-Djedid	28
M. Dumont, Kelbi-Grombalia	20
M. le vicomte de Montureux, Mesratya	20
MM. Mille, Laurans et C^{ie}, M'Raïssa	50
M. Petit (Paul), Soliman	12
M. Toutée, Dj'zaïana	20

Plus 6 colons possédant de 1 à 2 hect.

Et 20 propriétaires indigènes possédant de 1 à 3 hectares.

Contrôle civil de Béja.

	Nombre d'hectares.
La Compagnie de Bône-Guelma, Oued-Zargua	7 1/2
M. P. Gousseaud	8
Société foncière de l'*Oued-Zarga* :	104
M. Géry (Charles), ancien conseiller d'État	
M. Noel (Octave), administrateur de la banque de Tunisie	
M. Duportal, ingénieur en chef	
M. Pilter (Th.), Ksar-Tyr	100

Contrôle civil de Souk-el-Arba.

M. Bonnaud du Martray, Souk-el-Kemis	34
M. Fabre, Souk-el-Kemis	120
M. A. Féret, président du Comice agricole, Souk-el-Arba et Souk-el-Kemis	30
M. Mansanti, Ghardimaou	10
M. Marinelli, Ghardimaou	2
M. Adragna, Ghardimaou	1

Contrôle civil de Bizerte.

M. Boissonnas (Paul), Aïn-Ghebal (Mateur)	3
M. Bourke (Th.)	4
M. Costa frères	2
M. Carpena (Louis)	2
M^{me} veuve Caduff, Fartout (Utique)	18
M. Ferrando (Hilaire), Fartout	12
MM. Inversin et Grammont, El-Haouïd	76
M. Smith-Thornwald, Mateur	1 1/2

26 propriétaires indigènes possèdent de 1 à 3 hectares de vignes dans le contrôle de Bizerte — non compris M. Ben-Ayad, qui possède 12 hectares.

Contrôle civil de Kairouan.

MM. Grandjean et C^{ie}, Kairouan	19
M. Magnan (René), Kairouan	10

MM. Bonhoure et Révocat (importante pépinière de vignes américaines de semis).

Contrôle civil de Sousse.

M. Balzan, Tafala (Sousse)	2
M. Carmi (Henri)	4
M. J.-B. Cadix, Enfidaville	11
M. V. Dimmagis	3
M. A. Cusumano	6
M. D. Larroca	2 1/2
MM. G. Monteleone et Magni	2 1/2
M. B. Salvatore et C^{ie}	5 1/2
La Société franco-africaine, Enfidaville	300
M. N. Pariente	5
MM. Epinat et G. Larroca, chacun	1 1/2

Contrôle civil de Sfax.

	Nombre d'hectares.
M. le vicomte Lespinasse-Langeac	25
M. J.-M. Pisani	12
M. Pic (Paul)	34
M. Ghiggino (Henry)	50
M. Traverso (André)	4 1/2
M. Traverso (Emmanuel)	6
M. F. Padovani	4 1/2

	Nombre d'hectares.
M. Raiblé	4 1/2
MM. Le Mercier et le comte du Paty de Clam	9
M. Rella Lorenzo	4
Plus 17 propriétaires de 1 à 3 hectares de vignes. Et 2 propriétaires indigènes :	
M. Didi-Isaac	2 1/2
Et M. Cohen Eliaou	6

Il y a quelques rares champs de vignes aux îles Kerkenah et Djerba, mais les vignes en treilles sont très nombreuses et de proportions gigantesques dans toutes les oasis du sud.

Il peut y avoir quelques omissions dans ce tableau, mais elles ne peuvent être importantes. Ayant provoqué de mon mieux les déclarations des colons, elles ne sauraient m'être imputables.

CONCLUSION

J'avais conçu le projet de décrire l'état actuel de ce pays. Mais à quoi bon une description figée à un moment donné, au cours d'une marche en avant si rapide dans la voie de tous les progrès européens ! Autant vaudrait faire l'instantané d'un marcheur au moment où il a le pied en l'air. Le progrès futur fera vieillir le progrès d'aujourd'hui, et ce ne peut être le rôle d'un livre comme celui-ci de discuter les choses de demain.

L'on peut, à la rigueur, faire le tableau de l'état actuel d'un pays d'Europe, dont la marche en avant part d'un point initial à peu près normal pour tous les pays. Mais un pays comme la Tunisie, dont la civilisation n'a rien de commun avec la nôtre ; où il a fallu prendre l'état social et économique avec un recul de deux à trois siècles sur les nôtres ; où il s'agit de mettre beaucoup de choses de niveau en faisant des bonds invraisemblables, en tenant compte de mille et une difficultés, nationales et internationales, comment fixer l'image, comment la saisir au vol?

Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'*expérience* du Protectorat a prouvé que ce régime, presque inconnu en 1883, encore perfectible sans doute, fonctionne à merveille.

La France trouve dans ce pays de nombreuses situations et fonctions pour ses nationaux, en ces temps de difficile lutte pour la vie; elle y trouve un débouché considérable pour son commerce et son industrie, ses importations en Tunisie ayant quintuplé, et les exportations de la Tunisie vers elle ayant suivi une progression encore plus rapide ; des compagnies françaises y font de grandes opérations foncières et des industriels français ont pu y créer des usines valant des millions. Le crédit de la Tunisie est devenu tel, que non seulement il couvre la garantie de la Dette tunisienne que la France a assumée, mais encore l'épargne française si fort engagée dans cette dette et qu'une conversion (qui a supprimé la perpétuité) a pu être faite dans les meilleures conditions. Et, finalement, tous ces résultats ne coûtent pas plus de 160,000 francs par an à la métropole.

A côté des avantages que le Protectorat, amélioré et rendu viable par la sage administration qui l'a mis en pratique depuis six ans, a pu donner à la France, il y a les progrès que la Tunisie s'est donnés à elle-même.

En aucun pays d'Europe la sécurité des personnes est aussi grande.

La justice française y fonctionne régulièrement.

Près de mille fonctionnaires et employés français émargent au budget tunisien.

Le système de l'immatriculation donne déjà la certitude et la sécurité dans la propriété foncière.

Des chambres de commerce, des syndicats agricoles et des conférences coloniales consultatives y fonctionnent régulièrement, et avec fruit.

Le commerce entre la Tunisie et la France était d'une quinzaine de millions dans les premiers temps de l'occupation. Il s'élèvera pour 1891 à environ 55 millions, importations et exportations comprises.

La Tunisie a pu prendre rang dans le roulement des concours régionaux d'Afrique, et cela avec honneur.

Elle a pu figurer brillamment à l'Exposition universelle de 1889.

En même temps que beaucoup d'impôts sont supprimés, les recettes s'élèvent considérablement, grâce à la meilleure perception des impôts.

Un réseau de routes magnifiques a été établi et se développe sans cesse.

Des chemins de fer vont se faire de Bizerte à Tunis, de Hammamet à Tunis, de Sousse à Moukenine et de Sousse à Kairouan.

Avec ses propres ressources, l'État tunisien peut faire face à la construction de ses grands ports, à Bizerte, à Tunis et à l'amélioration des ports de Sousse et à Sfax.

Il a éclairé et balisé toutes ses côtes.

Il a pris à sa charge l'administration des postes et télégraphes, dont les bureaux ont pris un développement extraordinaire en moins de trois ans sur tout le territoire.

L'instruction française est donnée à plus de dix mille petits indigènes.

Des cours publics d'arabe sont faits pour les Français, qui ont à leur disposition une bibliothèque déjà fort belle.

Un musée remarquable a été créé au Bardo, par le service des antiquités et des arts.

Le calendrier grégorien a été substitué administrativement au calendrier arabe, et l'heure de Paris a été officiellement adoptée.

Des observatoires météorologiques ont été créés sur tous les points du pays.

Des abattoirs, des marchés, des halles et d'autres constructions productives ont été abandonnés aux villes, auxquelles elles ont créé le fonds d'un budget de recettes.

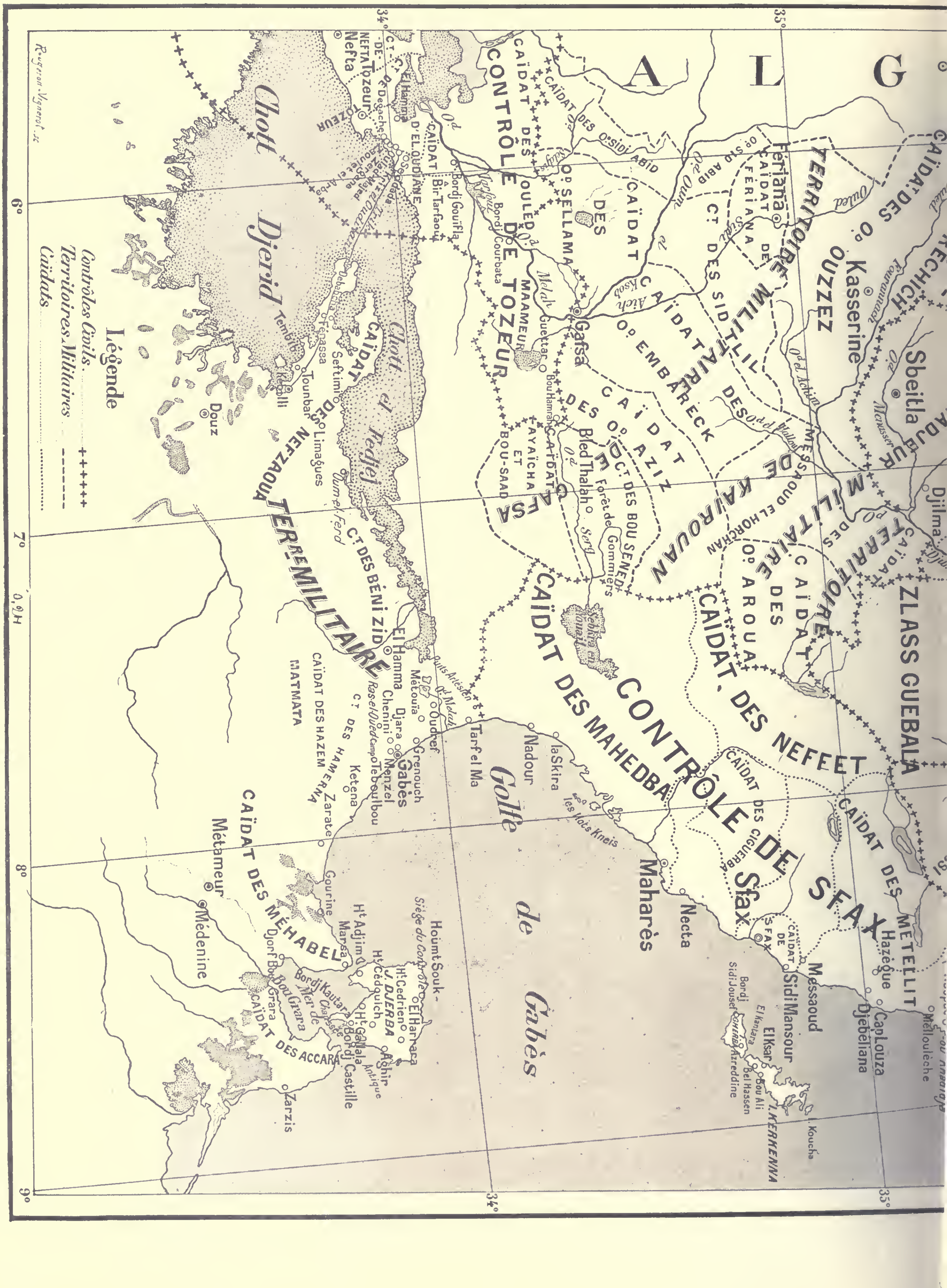
Chaque année une somme considérable est consacrée à la mise en valeur des forêts de chênes-liège de Khroumirie.

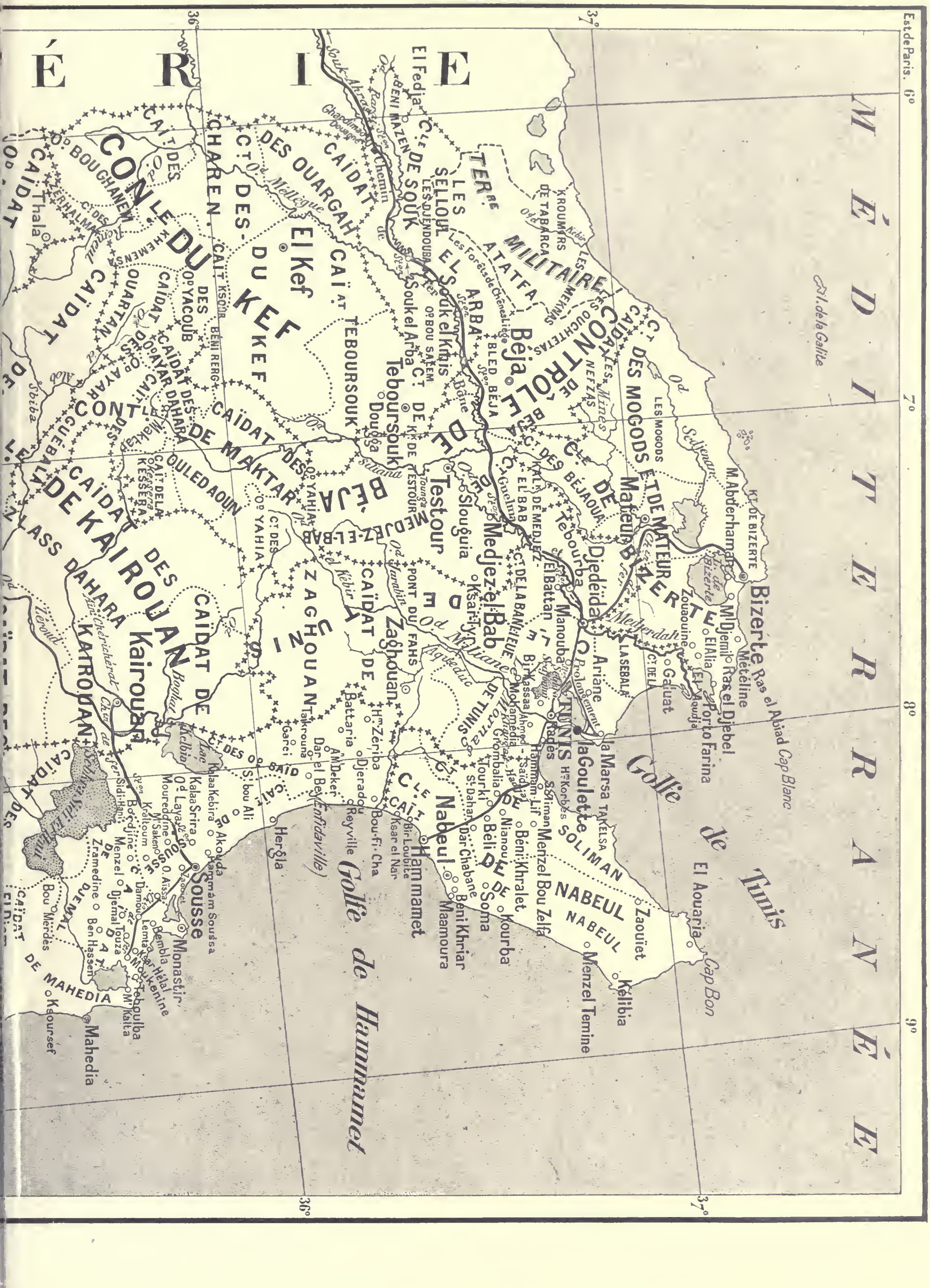
Tunis possède un lycée bien organisé. Il y a un petit séminaire à Carthage.

Les monopoles ont été supprimés.

Les douanes ont été réorganisées.

La monnaie a été reformée et mise en rapport avec notre franc.

ALG
Légende
Contrôles Civils
Territoires Militaires
Caïdats
Chott Djerid
Chott el Fedjej
Golfe de Gabès
CONTRÔLE DE TOZEUR
CONTRÔLE DE SFAX
TERRITOIRE MILITAIRE DE KAIROUAN
TERRITOIRE MILITAIRE DES MESSAOUD ELHORCHAN
TERRRE MILITAIRE NEFZAOUA
CAÏDAT DES Oᴰ SIDI ABID
CAÏDAT DES OULED SELLAMA
CAÏDAT DES OULED MAAMEUR
CAÏDAT DES Oᴰ EMBARECK
CAÏDAT DES Oᴰ AZIZ
CAÏDAT DE FÉRIANA
Cᵀ DES SIDI TLIL
CAÏDAT DES Oᴰ OUZZEZ
CAÏDAT DES Oᴰ AROUA
CAÏDAT DES NEFEET
CAÏDAT DES MAHEDBA
CAÏDAT DES METELLIT
CAÏDAT DES CIGUERA
CAÏDAT DE SFAX
CAÏDAT DE GAFSA
CAÏDAT AYAÏCHA ET BOU-SAAD
Cᵀ DES BOU SENED
CAÏDAT D'EL OUDIANE
CAÏDAT DE NEFTA
Cᵀ DE TOZEUR
CAÏDAT DE DEBABCHA
Cᵀ DES BÉNI ZID
Cᵀ DES HAMERNA
CAÏDAT DES HAZEM
MATMATA
CAÏDAT DES MÉHABEL
CAÏDAT DES ACCARA
ZLASS GUEBALA
Tozeur
Nefta
Gafsa
Fériana
Kasserine
Sbeitla
Gabès
El Hamma
Sfax
Mahares
Necta
Métameur
Médenine
Zarzis
Douz
Kebilli
J. DJERBA
Houmt Souk
I. KERKENNA
Sidi Mansour
Djebeliana
Cap Louza
Hazèque
Messaoud
Tarf el Ma
Nadour
la Skira
Gourine
Zarate
Ketena
Tebourbou
Menzel
Djara
Chenini
Métouïa
Oudref
Ras-el-Oued
Bordj Gouifla
Bir Tarfaoui
Bordj Courbata
Guettar
Bled Thalah
Forêt de Gommiers
Djilma
Mellouleche
El Ksar
Bordj Kastil
El Kantara
Rougeron-Vignerot sc.
6°
7°
8°
9°
34°
35°



MÉDITERRANÉE
ÉRIE
Est de Paris. 6°
7°
8°
9°
36°
37°
I. de la Galite
Cap Blanc
Ras el Abiad
Bizerte
Golfe de Tunis
Cap Bon
El Aouaria
Golfe de Hammamet
Tunis
la Goulette
la Marsa
Ariane
Manouba
Radès
Hammam Lif
Soliman
Menzel Bou Zelfa
Béni Khalet
Kourba
Nabeul
Hammamet
Kelibia
Menzel Temine
Zaouïet
Porto Farina
Ras el Djebel
Metéline
El Alia
Mateur
Djedeïda
Tebourba
Medjez el Bab
Testour
Slouguia
Teboursouk
Dougga
Béja
Souk el Arba
Souk el Khmis
El Kef
Zaghouan
Kairouan
Sousse
Monastir
Mahedia
Ksoursef
Hergla
Enfidaville
Thala
CONTRÔLE CIVIL DE BIZERTE
CONTRÔLE DE BÉJA
CONTRÔLE DE MEDJEZ-EL-BAB
CONTRÔLE DU KEF
CONTRÔLE DE KAIROUAN
CONTRÔLE DE ZAGHOUAN
CONTRÔLE DE MAKTAR
CONTRÔLE DE SOUSSE
CONTRÔLE DE NABEUL
TERRITOIRE MILITAIRE
CAÏDAT DE SOUK EL ARBA
CAÏDAT DES OUARGAH
CAÏDAT DE TEBOURSOUK
CAÏDAT DE KAIROUAN
CAÏDAT DE ZAGHOUAN
CAÏDAT DE MAHEDIA
KROUMIRS
DE TABARCA
LES MOGODS
BEN EL AHMAR
Lac de Bizerte
O. Medjerda
O. Mellègue
O. Siliana
O. Miliane

Plus de 80 millions, aujourd'hui engagés dans les exploitations foncières, agricoles et viticoles, ont pu venir en Tunisie en toute sécurité.

Un laboratoire de chimie est mis à la disposition des agriculteurs et des industriels.

Une crèche fondée par M^me^ Massicault reçoit les bébés des ouvriers.

L'accroissement de la population française en Tunisie est remarquable. A peine au nombre de quelques centaines en 1881, on comptait 2,600 Français en 1886 et 10,030 au recensement de 1891. En y ajoutant l'effectif de la brigade d'occupation, on a constaté la présence de 19,647 citoyens français en Tunisie le 12 avril 1891, plus 22,530 protégés français, pour la plupart Algériens. La population française, si l'on compte les omissions dans le recensement, s'approche donc sensiblement de 43,000 habitants en 1891.

Cinq fois par semaine, la colonie est en communication avec la métropole.

Brochant sur le tout, il faut ajouter la bienfaisante loi douanière de 1891, qui — grâce au concours de la grande presse française dans laquelle M. Paul Bourde avait pris un rang exceptionnel ; grâce à l'éloquente intervention de M. Ribot — a pu être conduite à éclosion par M. Massicault, après trois années d'assauts incessants, avec une opiniâtreté qui doit lui attirer la sympathie de tous les colons sans exception. J'ai, au courant de ce livre, dix fois indiqué la transformation économique, rapide, presque instantanée, opérée par cette loi. Je n'ai donc plus à en exalter les mérites.

Après une aussi brillante énumération, pourtant incomplète, je n'entreprendrai pas la discussion des desiderata qui sont encore formulés. Ce n'est pas mon affaire. Je ne puis dire qu'une chose en terminant ce volume, c'est que, pour savoir ce que l'on peut attendre du gouvernement de Protectorat, il suffit de regarder en arrière et de constater ce qu'il a réalisé en six années.

Son passé répond de l'avenir.

Ma dédicace, écrite il y a plus de six mois, vient, au moment même où ce volume s'achève, de recevoir une confirmation, je pourrais dire une consécration, dans un discours prononcé au déjeuner qui a suivi la visite des travaux du port de Tunis par les membres de la conférence consultative, le 22 novembre 1891.

M. Georges Picot, membre de l'Institut, président du *Syndicat des colons français*, a adressé les paroles suivantes à M. Massicault :

Messieurs,

Je cède à un besoin que vous comprenez et que vous partagez tous, en vous conviant à porter la santé de celui qui représente parmi nous le Protectorat de la France.

Et, par ce mot de protectorat, j'entends cette suite d'efforts qui, en dix ans, ont transformé ce pays.

Pendant ces séances si variées de la conférence, une pensée me poursuivait. J'aurais voulu, non pas introduire le public dans nos salles, mais permettre à quelques auditeurs d'écouter nos débats.

J'aurais placé au premier rang de la tribune publique un de ces détracteurs de nos entreprises coloniales, un de ceux qui, en 1881 et 1882, souriaient dédaigneusement de nos espérances. J'aurais voulu jouir de son étonnement et l'entendre dire que, dix ans après la conquête, il se serait cru au milieu d'un des conseils généraux les plus éclairés de nos vieux départements de France.

J'introduisais dans cette tribune le ministre des affaires étrangères de 1881, mon vénérable confrère M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui avait écrit, en mai 1881, une circulaire admirable contenant tout le programme de l'avenir et qui aujourd'hui reçoit cette récompense des sages, celle d'assister, avec un cœur jeune, malgré ses quatre-vingt-sept ans, à la pleine réalisation de ses espérances.

Je mettais auprès de lui l'ouvrier de la première heure, celui qui a commencé l'application du Protectorat, qui a jeté les bases du monument que vous élevez, monsieur le Ministre, M. Paul Cambon, dont je suis heureux de prononcer le nom à Tunis, comme un hommage envers un de ceux qui ont bien mérité de la France.

J'aurais évoqué à côté de lui la mémoire d'un ami dont le nom m'est cher, Gabriel Charmes, l'un des enthousiastes de 1882, un de ceux dont l'esprit profond distinguait à longue portée, à travers le temps, les promesses de 1891.

Laissez-moi le dire, j'y aurais appelé l'auteur de la loi douanière du 19 juillet 1890 ; je l'aurais caché dans un coin bien sombre de la tribune, pour que la presse ne fût pas tentée de mêler le lendemain son nom à nos débats. J'aurais voulu que celui que la conférence consultative invitait hier à se rendre en Tunisie par un vote unanime, qui lui ira certainement au cœur, assistât à vos laborieuses discussions.

Je les réunissais tous dans une pensée commune, sans songer à nos querelles politiques, dans ce pays qui réunit tous les Français en un plein accord de vues et de sentiments ; je rassemblais tous les auteurs de la politique tunisienne, M. Jules Ferry comme le cardinal Lavigerie, tous ceux qui ont appelé de leurs vœux et de leurs actes la France en ce pays.

En voyant passer devant eux le tableau de vos progrès, en entendant parler de 400,000 hectares de terre achetés par les Français, de 100,000 hectares qui seront immatriculés demain, de 7,000 hectares de vignes plantées, de vos lycées, de l'enseignement, des écoles primaires et de l'école normale, des travaux publics menés avec activité sur tant de points, des objets manipulés par la poste atteignant près de deux millions, du télégraphe, des téléphones, de cette grande œuvre du port de Tunis, qui prépare une voie triomphale de 150 mètres de large aux navires qui accosteront, dans quinze mois, aux quais de la Marine, et, au-dessus de tout cela, de ce qui nous tient le plus à cœur, des progrès réguliers de l'influence française, ils auraient éprouvé une de ces secousses patriotiques que les paroles n'expriment point et qui nous a si fort touchés quand, avant-hier, monsieur le Ministre, un de vos collaborateurs, à l'aspect des transformations obtenues, se sentait envahi par une irrésistible émotion.

Voilà les faits.

Et, à côté de tous ces changements, auprès de cette ville nouvelle, riante et bien bâtie, aussi française que Nice et Cannes, quel respect de la vieille cité arabe, ayant gardé son caractère, ses mœurs, ses souks, ses costumes, ses maisons closes n'entrevoyant la lumière qu'au travers des grilles contournées de moucharabies !

Cet aspect double, cette coexistence de deux sociétés diverses d'âge, de mœurs et de costume, ce contraste sans haine, n'est-ce pas l'image du Protectorat ? n'est-ce pas le secret de ce régime de gouvernement inventé ailleurs, mais appliqué ici avec une progression intelligente, et surtout avec l'esprit de persévérance et cette suite dans les desseins qui est la qualité maîtresse des grandes races ?

Vous avez compris, monsieur le Ministre, ces conditions d'un gouvernement sans précédent et sans modèle, très attaché à nos lois françaises et très respectueux des coutumes indigènes, très résolu à apporter la civilisation, sans faire passer toutes les lois locales sous le niveau d'une loi unique, comprenant l'initiative individuelle, ne lui substituant pas cette ingérence qui la paralyse, conservant un budget florissant et fécond, mêlant en un accord rare ces mérites divers qui édifient la vraie politique sur la patience et la justice.

Pour réaliser ces merveilleuses transformations, vous avez eu, monsieur le Résident, une rare fortune : vous avez trouvé sur cette terre d'Afrique une race de colons vaillants et dévoués, actifs et probes, qui avaient à cœur de développer l'œuvre française ; vous avez rencontré des collaborateurs qui comprenaient votre œuvre et qui rivalisaient pour assurer son succès. J'ai dit ce qu'avaient fait vos anciens auxiliaires. Le dernier venu d'entre eux, à peine arrivé, a commencé par une action d'éclat : l'invasion des sauterelles, que ce pays n'avait pas vue depuis un quart de siècle, a été victorieusement repoussée par un effort gouvernemental sans précédent. L'armée, dont nous savons toujours apprécier la valeur, a montré ce jour-là le dévouement que nous attendons d'elle dans les crises de la vie nationale ; je suis heureux de lui rendre hommage ici et de saluer la présence au milieu de nous de celui qui est si digne de commander la brigade d'occupation ; M. le directeur des Contrôles a mené cette campagne ; il y a conquis du coup des droits à notre reconnaissance, et nous tous, viticulteurs, nous avons le devoir, en évoquant son nom, de proclamer que le vignoble tunisien n'a dû son salut qu'à une organisation de secours qui doit partout servir de modèle.

Ainsi, nous avons vu, en Tunisie, le gouvernement et les hommes à la hauteur de la mission que la France leur a donnée.

Vous êtes digne, monsieur le Ministre, de réaliser la pensée des Français qui, en 1881, prévoyaient cet avenir, digne de continuer leur œuvre, de faire triompher la mieux réussie de nos entreprises modernes, de réhabiliter devant l'Europe notre honneur colonial.

Cette conférence a prouvé ce qui avait été fait, ce qu'on se prépare à faire et ce qu'éprouve la reconnaissance publique. C'est pourquoi je lève mon verre en invitant nos collègues et nos hôtes à porter la santé de M. le Résident général de France.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

DÉDICACE 5

CHAPITRE PREMIER

Coup d'œil sur la configuration générale de la Tunisie.. 9

CHAPITRE II

SOUSSE. — Description. — Son avenir commercial et industriel.. 16

CHAPITRE III

L'olivier. — Culture et cueillette. — Richesse du SAHEL TUNISIEN. 19

CHAPITRE IV

La fabrication de l'huile d'olive dans les usines françaises et dans les huileries indigènes.. 26

CHAPITRE V

MONASTIR. — LEMTA. — MOUKENINE. — MAHDIA. — KAPOUDIAH. 42

CHAPITRE VI

SFAX. — Ses jardins et ses oliviers. — Le commerce des éponges et des poulpes. — Les îles KERKENAH. — Le chenal. — Les pêcheries 76

CHAPITRE VII

De GABÈS à SFAX. — Les ruines de THINA. — MAHARÈS. — La SKRIRA. — Les premières oasis. 88

CHAPITRE VIII

GABÈS. — MENZEL. — DJARA. — L'*oasis*. — CHENNINI. — EL-HAMMA. — Le *Nefzaoua*. — KEBILLI. — Les chotts. 99

Pages.

CHAPITRE IX

LE KEF (*Sicca-Veneria*). — L'occupation. — Description. — La plaine du *Sers*. — La mort d'un caïd. — Les dolmens d'ELLEZ. — SOUK-EL-DJAMA. — MAKTAR (*Oppidum Maktaritanum*). — Les ruines. — SBIBA. — SBÉITLA. — Les trois temples. — KASSERINE. — Le caïdat. — Les ruines. — FÉRIANA. — SIDI-AÏCH 117

CHAPITRE X

GAFSA. — Le commandement militaire. — Les prisonniers indigènes. — Description de la ville. — La Kasbah. — Les Thermes. — L'oasis. — De GAFSA à TOZEUR. — BIR-TARFAOUI. — L'oasis d'EL-HAMMA 153

CHAPITRE XI

TOZEUR. — La maison de France. — Mariage et divorce. — Le Bou-Habibi. — Le DJÉRID. — Sa transformation.. 161

CHAPITRE XII

L'oasis. — Comment naissent les oasis. — La distribution de l'eau. — Le palmier-dattier (*Phœnix*). — Le *lagmi* (vin de palmier). — Les nombreux produits du palmier. — Les dattes. — Le nombre des palmiers dans les oasis du DJÉRID. — La fécondation et la récolte.

NEFTA et son oasis. — Trois Français au milieu de 8,000 Arabes. — Précautions militaires à prendre.

Le caïdat d'EL-OUDIANE. — Un chapelet de villages dans l'oasis. — Les chotts. — Voyage accidenté d'EL-OUDIANE à GAFSA.

Chez les nomades de SIDI-AÏCH. — La vie des nomades. — FÉRIANA. — Ruines de TELEPT. — La forteresse byzantine de TAMESMIDA. — Les forêts de pins. — La maison forestière de BOU-CHEBKA.

La frontière de l'Algérie. — HAIDRA. — THALA. — KALAA-ES-SENÂN. — MÉDÉINA. . . 167

CHAPITRE XIII

De TUNIS à EL-DJEM.

ZAGHOUAN. — HAMMAM-ZÉRIBA. — BATTARIA. — AÏN-M'DEKER. — TAKROUNA. — ENFIDAVILLE. — Les dolmens du HADJAR. — Le lac KELBIA.

KAIROUAN. — La ville sainte. — Les mosquées et zaouïas. — Les bassins des Aglabites. — Les biens habous.

La smala des SOUASSI. — L'amphithéâtre d'EL-DJEM. — La légende de la Cahéna 199

Pages.

CHAPITRE XIV

La KHROUMIRIE et ses forêts. — Le chêne-liège. — Le territoire militaire d'AÏN-DRAHAM. — TABARKA. — Les mines chez les NEFZAS. — Les MOGGODS.

BIZERTE. — La ville arabe. — Le port et la ville futurs. — PORTO-FARINA. — L'île PLANE. — L'île du CHIEN. — L'île ZIMBRA 222

CHAPITRE XV

La vallée de la MEDJERDAH. — GHARDIMAOU. — BÉJA. — MEDJEZ-EL-BAB. — TESTOUR. — TOUNGA. — TÉBOURSOUK. — DOUGGA. — KSAR-TYR. — TÉBOURKA. — SCHUIGGUI. — DJEDÉÏDA. — LA MANOUBA.

Le MORNAG. — HAMMAM-LIF. — La plaine de SOLIMAN. — BORDJ-CÉDRIA.

Les VIGNOBLES TUNISIENS en 1892. 231

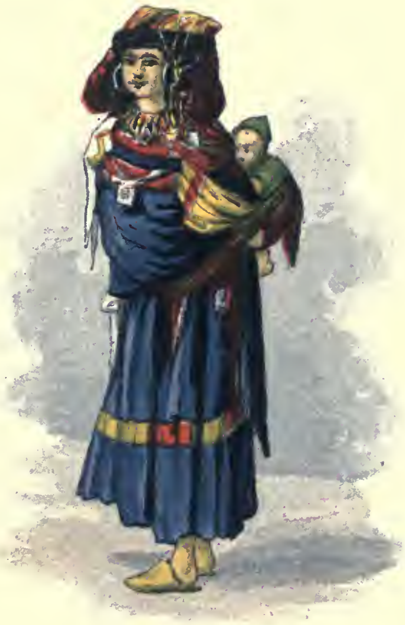
CHAPITRE XVI

Les progrès accomplis sous le régime du Protectorat 243

CONCLUSION. 245

ÉPILOGUE. 247

Paris. — May & Motteroz. L.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît.



CHARLES
LALLEMAND

LA
TUNISIE

PARIS
ANCIENNE
MAISON QUANTIN

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT 245 L3
Lallemand, Charles
La Tunisie